



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



*Histoire des découvertes faites par divers
savans voyageurs dans plusieurs contrées ...*

Peter Simon Pallas, I. I. Lepekhin



HISTOIRE
DES
DÉCOUVERTES.
TOME TROISIEME.

LIST OF

CONTENTS

DISCONTINUED

TOME TROISIEME

HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

FAITES

PAR DIVERS SAVANS VOYAGEURS

*Dans plusieurs contrées de la Russie & de la Perse,
relativement à l'Histoire civile & naturelle, à
l'Économie rurale, au Commerce, &c.*

TOME TROISIEME.

Avec figures.



A. B E R N E.

CHEZ LA NOUVELLE SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXXI.

1C

1126

73

Res. VA

43'70A



TABLE DES MATIERES

POUR LE
TROISIEME TOME.

A.

Abulchair, Khan de la petite horde.	page 381
Agaricus officinarum.	488
Ahu.	62
Alexiefka.	94
Aliabad.	21
Anabasis aphylla.	362
Anas cygnus.	78
Antelopes.	418
Arbouses.	204
Afchraff, Palais.	23-27
—, Jardins.	27-30
—, Dévastation.	31-32
Astrabad.	32

B.

Balfrusch.	14
Barbe des Kalmoucs.	229
Barga-Burats.	214-221
Bafchkiens.	473-486
Bézoard.	58
Borsk.	102
Buphtalmum falicifolium.	170
Buraectes.	221
Bufulutzk, forteresse.	103

(*)

C.	
Capricerva.	page 58
Caravane.	150
Cervus pygargus.	95
Choits.	213
Chofchotes.	216
Cochenille de Pologne.	100
Cofaques du Jaik.	168-199

D.	
Derbetes.	220
Dœrbœn-Oiraet.	212
Dromadaire.	392

E.	
Enzelli.	64

G.	
Grjasnoje Oféro, Lac bourbeux.	201
Guberlinsk, fortereffe.	155
Gurjef.	447

H.	
Hadſchi Mâmet, Khan.	1
Hedyfarum Alhfagi.	367

I.	
Jaïk, fleuve.	439
Jaïzkoi-Gorodok, -Chef-lieu des Cofaques du Jaïk.	166-168
Iletzkaïa Softchita, petite fortereffe.	128
Ilezkoi Gorodek.	164
Itſchka-Gora, la plus haute montagne.	465

K.	
Kadſchares, vrais habitans d'Aſtrabad.	33
Kalmoucs.	222-357
Kalmykôwa.	369
Kammenoi-Oſtrow, petite Isle.	459-462
Kamyſch-Saïarkoi-Oféro, Lac.	374
Samara.	443
Karaulnaja Gora, monticule.	129
Kargala ou Saytoïwa, Slabode Tartare.	467
Kerim, Khan.	3.
Kirgiſiens.	375-417

Krafnoja-Gora , montagne.	page 152
Krafnokork.	151
Kulagina , forteresse.	435

M.

Mahumed , Khan.	14-15
Mahumet Haffan , Khan à Mafanderan.	5
Malinowoe Oféro , Lac.	453
Mantysch , fleuve.	89
Mafanderan.	1-64
Medecines des Kalmoucs.	325-326
Medfchedtissar , Port.	35
Mer Caspienne.	70-93
Mongoles.	208-222
Mont Caucafe.	82
Montagnes de Gypse & Tréfors de sels fouter- reins.	419-451
Montagnes de Jaspe près Orskaja.	158-162
Monts Inderski.	418-422

N.

Naryn-Chara , petite riviere.	446
Noblesse des Kirgisiens.	388
Nurhali , Khan des Kirgisiens.	382-410

O.

Oelvets.	212
Olshank , forteresse.	103
Orenbourg , belle ville.	119
Orsk , forteresse.	157

P.

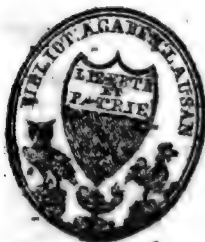
Pelecanus onocrotalus.	365
Pendolino ou Remezz ,	363
Perewolorkaja , forteresse.	112
Phalangium araneoides.	374

R.

Rana ridibunda.	454
Rhapontik.	370
Ryn-Pezki.	441

S.

Seigatschei Rudnik , mine de cuivre.	144-148
Samara , ville.	94
Saratshik ou Saratschikosta , poste avancé.	436-437



Sari, ville.	page 22
Saytowa ou Kargala, Slabode Tartare.	467
Serratula amara.	366
Simovie, appelée Selenoi, baraque d'hiver.	464
Soongarres.	217
Serotfchinskaja Krepost, forteresse.	109

T.

Taidshi, souverain chez les Kalmoucs & Mongoles

Tamarix gallica.	329
Tartares Ufiens.	364
Totiftschewa, forteresse.	495
Torgetes.	114
Torgetes.	220
Torkaja, forteresse.	100
Tfcherkask, village.	96
Tuemmuets ou Tummuts.	213

V.

Vespertilio murinus.	456
Ufa, ville.	491-495
Ural, Montagnes.	471

W.

Wjaefofskoi, mines.	163
Wjaefowoi-Rossifch.	360

Z.

Zaotfchin Bitfchick, le plus ancien code des loix.	337
Zygophyllum fabago.	436

Avis au relieur regardant les planches du tome III.

Planche I.	page 255	Planche IV.	page 404
— II.	267	— V.	405
— III.	290	— VI.	484

Le relieur mettra la carte à la fin du
volume.



S U I T E

D U V O Y A G E

E N P E R S E

P A R M. G M E L I N.



Nous avons quitté M. Gmelin , en terminant le volume précédent , à l'époque de son entrée dans le Masanderan : ainsi nous croyons devoir commencer celui-ci , par le précis historique des événemens qui se sont passés dans cette province depuis le regne de Nadir-Schach , & donner ensuite une courte notice des souverains qui l'ont gouvernée depuis la mort de cet usurpateur.

Lorsque Nadir Schach s'empara du trône de la Perse , le Masanderan étoit gouverné par Hadsci Mamet Khan ; mais le tyran ne tarda pas à le dépouiller de sa dignité ; & après lui avoir fait crever les yeux , il mit à sa place Mirsa Alikger. Sous les regnes d'Adill Schach & d'Ibrahim Khan , le Masanderan passa au pouvoir de Mahum Khan.

Tome III.

A

2 VOYAGE EN PERSE.

Immédiatement après la mort d'Ibrahim Khan, Mahumed Hassan Khan, dont Hanvay parle souvent dans la relation de son voyage, & qui portoit encore, du tems de ce voyageur, le titre de *Beg*, qui répond à celui de *Knées* en Russie, vint fondre inopinément sur Mahum Khan. Ce prince infortuné, forcé d'accepter le combat, y fut totalement défait & livré entre les mains du vainqueur qui eut la barbarie de le faire brûler tout vif. Mahumed Hassan Khan étoit un fils de Fetsch Ali Khan, qui portoit le surnom de *Kadschaar*, commun à tous ceux d'Astrabad. Hanvay estropiant, suivant la coutume des Anglois, presque tous les noms persans qu'il cite, le nomme mal-à-propos *Chazar*. Fetsch Ali Khan avoit été, sous le regne de Thamas Schach, général en chef de l'armée de Perse. Une pareille élévation excitoit trop la jalousie de Nadir, pour qu'il ne devînt pas une des premières victimes de l'ambition cruelle & sanguinaire de ce barbare. Son fils, ce même Mahumed Hassan Khan, ayant refusé de souscrire à la perte d'Ibrahim, fut contraint, à l'époque de la mort de ce prince & de celle d'Adil, de se réfugier dans Astrabad sa patrie, où il fut se former un parti

parmi ses concitoyens. Ce fut à la tête de ce parti qu'il se rendit maître de Mahum & de son armée, & qu'il prit possession de la province de Masanderan, au commencement de l'interregne de la Perse. Il y vécut tranquille pendant quatre à cinq ans, au bout desquels il marcha vers le Ghilan, après avoir établi pour son naïp ou lieutenant, pour le tems que dureroit son expédition, un de ses principaux conseillers, nommé *Mahumed Khan Radfschaar*. Lorsqu'il eut réduit sous son obéissance toute la province du Ghilan, il y laissa pour gouverneur Hadschi Schamal, & s'en revint dans sa première résidence (*).

Cependant Kerim Khan commençoit alors à prendre l'essor; déjà maître du Ghilan & de plusieurs autres provinces, cette conquête fut bientôt suivie de celle du Masanderan; & ne laissant à Mahumed Hassan Khan d'autre moyen de pourvoir à sa sûreté qu'une prompte fuite, celui-ci fut de nouveau réduit à chercher un refuge dans Af-

(*) Il est aussi nommé quelquefois Serdarkhan. Mais *Serdar* désigne un chef d'un corps de dix mille hommes. Cela étoit ainsi du tems des Schachs; mais actuellement on donne aussi ce titre au chef d'un corps de cinq mille hommes. *Gmelin*.

4 VOYAGE EN PERSE.

trabad, où Kerim Khan le poursuivit : mais un nouveau renfort de troupes qu'il y reçut, mit Mahumed en état d'y faire tête à Kerim. Ils se rencontrèrent proche d'une ville dépendante de la province du Korassan, à quatre journées d'Astrabad, & s'y livrèrent en 1757 une sanglante bataille, où non-seulement Kerim fut totalement défait, mais encore obligé d'abandonner dans sa fuite tout son harem & tous ses bagages au vainqueur. Kerim se sauva vers Tæsirán ; & ne s'y croyant pas encore en sûreté, il gagna *Schiras*, tandis que Hassan profitant de sa victoire, s'en revint dans le Masanderan, qu'il fit rentrer sous son obéissance, avec tout le Ghilan. A peine jouissoit-il des fruits de cet heureux changement de situation, qu'Achmed, chef des Afgans, à qui Kerim venoit d'abandonner la souveraineté du Korassan, fit partir de Mesched une armée qui devoit se rendre sur les frontières du Masanderan ; mais Hassan n'attendit point qu'elle y fût arrivée pour la dissiper. Assad Khan, dont nous avons déjà eu occasion de parler plus haut, voulut aussi tenter la fortune contre le Serdar. Il essaya de pénétrer dans le Masanderan à travers les montagnes. Hassan in-

formé de son dessein assez à tems pour lui opposer une forte résistance dans les endroits où son agresseur s'attendoit à en trouver le moins , le chassa heureusement , & revint triomphant à Masanderan. Assad Khan voyant l'impossibilité de réussir dans le Masanderan , porta ses forces dans le Ghilan & s'empara de cette province. Hassan réussit également à l'en chasser , & l'obligea de s'enfuir à Tauris.

Mahumet Hassan Khan , loin de se borner à ces succès , passe rapidement à Kaswin pour se rendre à Ispahan , où il surprend Kerim Khan , qu'il force encore de fuir à Schiras , s'empare d'Ispahan , marche vers Tauris , en chasse Assad Khan , réduit cette ville sous son obéissance , avec plusieurs autres du voisinage , & revient encore à Ispahan , après avoir laissé à Tauris une forte garnison commandée , ainsi que nous l'avons vu , par Fetsch Ali , Khan de Rumelsk , dont les forces s'étoient réunies aux siennes. Le motif qui déterminoit Hassan à revenir ainsi sur ses pas , n'étoit pas moins que l'espoir de porter les derniers coups à Kerim ; & ce projet lui auroit vraisemblablement réussi , sans l'événement qu'on va voir. Hassan avoit

6 VOYAGE EN PERSE.

un grand nombre d'Usbeks & d'Afgans dans son armée, qui, dans la nuit même qui précéda le jour auquel Hassan devoit surprendre Kerim dans Schiras, formerent, conjointement avec les Persans, pour des raisons qu'on ignore, le complot d'abandonner l'armée, & s'enfuirent effectivement tous ensemble. Hassan, que ce fâcheux événement privoit de tout secours, & mettoit hors d'état d'effectuer son dessein, n'eut d'autre ressource que d'aller encore gagner en toute diligence Astrabad, pour se faciliter son retour dans le Masanderan. Kerim Khan n'en fut pas plus tôt informé, qu'il détacha un de ses parens éloignés, nommé *Schich Ali Khan*, à la tête d'une armée de quatre mille hommes, pour aller fondre inopinément sur Hassan dans le Masanderan même: mais celui-ci ayant prévu la chose, ferma si bien tous les passages par où l'on pouvoit arriver dans cette province, qu'il ne fut possible à aucun soldat ennemi d'y pénétrer, jusqu'à ce que Mahumed Khan, actuellement régnant, qui remplissoit alors la charge de Staroste dans le village de Sawatku, poste très-important par la force de son assiette, vint proposer à Kerim de

montrer à son armée un chemin inconnu à travers les montagnes , par lequel il lui seroit très-facile d'entrer dans le Masanderan , moyennant que ce prince s'engageât de son côté à lui procurer par la suite les moyens de parvenir à la dignité de Khan de cette province. Kerim consentit à tout , & Mahumed montra le passage secret à Schich Ali Khan ; de sorte que Hassan fut tourné ; & après avoir livré quelques combats , où il fut entièrement défait , il se vit encore une fois forcé de se sauver du côté d'Astrabad. Dans sa fuite , son cheval s'étant enfoncé dans un fossé marécageux , tout près d'Aschraff , de manière à ne plus pouvoir s'en tirer , ce prince malheureux y fut tué par le fils de son beau-frère , qui étoit à sa poursuite avec quelques cavaliers. Ainsi périt ce prince digne d'un meilleur sort , après avoir gouverné le Masanderan depuis 1750 jusqu'en 1762 , & avoir su réunir à la réputation d'un héros , celle d'un homme de probité.

Hassan a laissé cinq fils après lui : il y en a deux , Aga Mamed Khan , & Rifa Ugli Khan , qui se tiennent à Schiras , où Kerim Khan les garde pour otages ; les autres

A iv

vivent dans les environs d'Astrabad : savoir ,
 Uffein Kouli Khan, dans le pays de Demgan ;
 & Murtufa Kouli Khan , avec son frere
 Mustapha Khan , dans le pays de Kurdem-
 halla. Ces districts leur sont demeurés de la
 succession de leur pere ; & non-seulement
 ils les agrandissent le plus qu'ils peuvent ,
 mais leur parti s'accroît même tous les jours
 davantage ; de sorte qu'on peut conjecturer
 que , s'il se présente tôt ou tard une occa-
 sion favorable , ils ne s'endormiront vrai-
 semblablement pas , ayant à venger la mort
 de leur pere , & à revendiquer les droits
 qui , suivant la constitution actuelle , les ap-
 pellent à la souveraineté. Dans le tems même
 que Gmelin écrivoit ceci , la nouvelle se
 répandit que Kerim Khan avoit nommé
 Murtufa Kouli Khan de la province d'Af-
 trabad. Il avoit déjà eu plusieurs fois la ville
 de ce nom en son pouvoir , & avoit aussi
 commencé à établir des forts vers le Masan-
 deran ; procédés dont Mahumed Khan pa-
 roissoit fort irrité , & qui furent vraisem-
 blablement la cause des refus que Kerim
 avoit faits jusqu'alors à Murtufa Kouli , de
 lui conférer cette souveraineté d'Astrabad ;
 mais actuellement que le régent s'est enfin

laissé persuader , il a ouvert à ces freres mé-
 contens un chemin qui pourroit dans peu les
 mener plus loin. (*) Murtufa Kouli Khan
 avoit déjà depuis quelque tems trouvé moyen
 de se rendre maître de la personne de son
 oncle , fortement soupçonné d'avoir eu part à
 la mort de son frere Hassan ; le neveu s'étoit
 en même tems emparé de Nuenkent , que
 cet oncle habitoit , & de tout son district
 situé dans le voisinage d'Astrabad.

Reprenons le fil de notre histoire. *Kerim
 Khan* n'eut pas plus tôt appris la mort de son
 plus redoutable ennemi , car Asad Khan
 étoit déjà dans l'impuissance d'agir davan-
 tage , qu'il reprit tout son courage , & qu'il
 s'attribua en 1762 la dignité de Khan suprême.
 Nadir Chansent succéda à Hassan dans
 la souveraineté du Masanderan ; mais au bout
 de six mois , il fut pourvu d'une autre di-

(*) Lorsque M. Gmelin s'en revenoit en 1772 , vers
 Astrakhan , on apprit que Murtufa Kouli Khan dé-
 couvroit tous les jours davantage ses intentions se-
 cretes. Il pénétra dans ce tems - là jusques dans l'in-
 térieur des frontieres du Masanderan , & obligea Ma-
 humed Khan de se retirer pour sa sûreté à Sari ; là-
 dessus , Murtufa s'empara d'Ûschraf , & menaça le Khan
 de venir lui rendre visite à Sari , s'il ne lui abandon-
 noit pas volontairement sa conquête : tant il est sérieu-
 sement résolu de venger le sang de son pere.

gnité ; & Mahumed Khan , en vertu de la promesse de Kerim , obtint la sienne , avec cette restriction cependant , qu'il auroit un Serdar , nommé *Ali Khan* , pour collègue ; mais ce dernier fut congédié bientôt après.

Mahumed Khan regne depuis lors sur le Masanderan : ce prince a encore trois freres , dont l'un , qui est son aîné , se nomme *Aliasker Beg* ; le second , qui est son puîné , porte le nom de *Dschandschani Beg* , & le troisième s'appelle *Alinagi Khan*. Les deux premiers sont toujours auprès de leur frere dans la capitale du Masanderan , & le dernier demeure en otage auprès de Kerim Khan. Mahumed Khan gouverne avec beaucoup de sévérité , & ses sujets sont d'autant plus mécontents de lui , qu'il les soumet à des contributions très - fortes , & à des corvées très - pénibles , qui leur sont souvent plus rudes à supporter que les impôts. Les troupes qu'il tient sous les armes se montent à six mille hommes , mais elles ne touchent point de paie ; on leur fournit seulement des vivres lorsqu'elles sont en service actuel. Les revenus du Khan , dont la majeure partie se perçoit en argent , vont à un million de roubles , & il n'en dépense pas au-delà

de 600 mille. Tous les goûts se bornent à avoir de beaux chevaux. Sa cour n'est point du tout brillante ; & il est si insatiable dans son avarice , qu'il n'écorche pas seulement ses malheureux sujets , mais encore tous les étrangers qui entrent dans ses états. Les bâtimens qui jettent l'ancre dans ses rades , pour y débarquer leurs marchandises & les échanger contre d'autres , essuient continuellement les plus longs délais avant de pouvoir obtenir , soit de l'argent , soit des productions du pays ; & le plus souvent , après une très-longue attente , on finit par leur manquer de foi , quoique tout étranger soit obligé d'accumuler présens sur présens pour obtenir seulement la liberté de se retirer. Il n'est guere possible que les choses aillent différemment , puisque le Khan est lui-même le marchand principal. On prend à crédit , sous le nom du Khan , tout ce qui convient ; & lorsque le vendeur veut être payé , en quel lieu , & à qui doit-il s'adresser ? Du tems du Serdar Khan , Masfanderan étoit un Pérou pour les marchands Russes ; & les Arméniens y faisoient aussi beaucoup mieux leurs affaires.

- Il y a six petits Khans subordonnés à Ma-

humed Khan ; ils sont pareillement à la nomination de Kerim Khan, & en reçoivent même une solde annuelle. Chacun d'eux est préposé sur un certain district de la province, & ses fonctions consistent à rassembler chaque année les contributions , & à les remettre au Khan ; ce sont par conséquent des especes de Starostes en chef. En tems de guerre ils sont tous obligés de marcher.

La province de Masanderan se divise en treize districts , que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs , selon qu'ils se suivent depuis Tenkabun jusqu'aux frontieres d'Astrabad.

Celui de Kefraftarach , est composé partie de plat - pays , partie de montagnes ; on y cultive de la soie , du riz & des cannes de sucre ; & dans la montagne , du froment & de l'orge ; on y élève aussi beaucoup de bestiaux. Kudschur est dans la même position , & fournit les mêmes productions. Nur est presqu'entièrement dans les montagnes , & produit de l'orge & du fer ; on y élève aussi une très - grande quantité de bétail. Ce qui est dans la plaine ne fournit que très - peu de soie , de riz & de sucre. Amul est tout entier dans le plat - pays , & produit sur-

tout beaucoup de coton , ainsi que du riz & du sucre en assez grande abondance. Lardschans fournit principalement de la casse , du galbanum , & produit aussi de l'orge & du froment. Pendupeï est entièrement montueux ; on en tire du fer , du froment & de l'orge. Sawatku ne renferme aussi que des montagnes ; on cultive dans ce district une grande abondance d'orge & de froment ; on y trouve les meilleurs pâturages de la province ; le Khan y tient ses haras , & l'on y élève le plus beau bétail. On cultive de même dans le district d'Asarcherib , qui est encore très - montueux , l'orge & le froment , & il abonde aussi en bétail. Balfrusch est tout - à - fait dans le plat - pays ; il produit du coton , du riz , du sucre & de la soie. Aliabat est de la même nature que le district précédent , ainsi que Sari & Farabat. Aschraff s'étend jusqu'aux frontières d'Astrabad : ce district est partie dans la plaine , partie dans les montagnes ; c'étoit autrefois celui qui fournissoit le plus de soie ; il abondoit de même en riz , en sucre , en coton , & en toutes sortes de fruits. On cultive aussi dans le plat - pays de tous ces différens districts une grande quantité de kuntschut. Nous aurons occasion de par-

ler ailleurs de cette plante , & de l'excellente huile qu'on en retire.

Balfrusch est , contre toute raison , la capitale de toute la province du Masanderan , tandis qu'Amul avoit , tant par son antiquité que par la beauté de sa situation , les plus justes titres à la préférence. Cette soi-disant capitale est située à l'écart dans une plaine ou espece de désert , & ne renferme qu'un assez petit nombre de maisons très-chétives , qui ne sont pour la plupart couvertes que de chaume. Toutes ses rues sans exception ne sont point pavées ; & pour peu qu'il y pleuve quelques jours de suite , on a bien de la peine de s'y tirer de la boue. Cette ville n'a ni portes , ni murailles ; & l'on reconnoît aux vestiges qui en restent , que la place qu'elle occupe n'est autre chose qu'un bois défriché. L'endroit est cependant un peu plus grand que Roescht , mais ne ressemble en rien à une ville , & bien moins à une capitale. Du reste , Balfrusch est partagé en dix-sept slobodes , & renferme huit caravanserais , dont quatre sont destinés pour les Russes & pour les Arméniens , & les autres ne sont jamais occupés que par des Persans.

Mahumed Khân est garant de la sûreté

des frontieres du Mafanderan. Les incursions continuelles des Truchmenes, qui ne vivent que de brigandages, & dont la horde sauvage, partagée en plusieurs branches, s'étend vers l'est depuis Astrabad jusqu'à Chiva, ont toujours fort inquiété les côtes occidentales de la mer Caspienne, aussi bien dans les tems antérieurs que de nos jours : mais c'est sur-tout pendant l'interregne de la Perse, depuis l'année 1749 jusqu'en 1762, où l'accès de ces contrées étoit ouvert à tout venant, que ce peuple profita des circonstances pour exercer ses brigandages ; & comme ils fournissoient du monde, tantôt à tel parti des rebelles, tantôt à tel autre, suivant qu'ils croyoient la chose plus favorable à leur intérêt, ils s'abandonnerent dans ces tems malheureux à des excès de violence si affreux, que toute la contrée depuis Aliabad jusqu'à Afrasch fut totalement saccagée par ces barbares. Après que la tranquillité fut rétablie, du moins en apparence, on s'occupa aussi des moyens de remédier à des désordres aussi cruels. Kerim Khan chargea Mahumed Khan de tirer sur les frontieres d'Astrabad une ligne qui s'étendit en travers depuis la mer jusqu'aux montagnes, & de garnir cette ligne de forts, pour fer-

mer tout passage par le Masanderan à tous les Truchmenes qui ne seroient pas munis de passeports en bonne forme. La chose fut effectivement mise en exécution , & les forts qui sont au nombre de neuf se succedent en ligne droite depuis le rivage de la mer jusqu'au pied de la montagne.

Le Masanderan , dont les excellentes productions sont recherchées de toute part , a toujours été réputé pour une très - bonne province relativement au commerce , qui a cependant déchu depuis quelques années , graces à sa mauvaise administration. On recueille dans ce pays une si grande quantité de coton , que le poudre de Russie (33 livres) ne s'y vend qu'un rouble & demi. On y cultive pareillement de la soie , dont on pourroit encore augmenter considérablement les plantations , pour peu qu'on le voulût. Le riz y vient dans une abondance si prodigieuse , qu'on peut en avoir un poudre & demi pour 30 copeques. Toutes les marchandises de la Perse & de l'Inde sont ici à beaucoup meilleur compte qu'à Roescht. On peut encore s'y procurer à très - bas prix tous les genres de fruits secs , comme pistaches , amandes , schafdalas , espece de pêches , différentes

différentes fortes de prunes , raisins de caisse , &c. des drogues & des épiceries. D'un autre côté , les marchandises d'Europe , savoir , les étoffes de laine , la cochenille , l'indigo , les velours , les draps d'or , le cuir de Russie , les peaux de chevaux , &c. y sont avidement recherchées. Il n'y manque pas à la vérité de marchands qui viennent de l'intérieur de la Perse. On y apporte annuellement de Kaschan , des draps d'or , des droguets de laine , de soie & de coton , & toutes sortes de belles étoffes de soie. Jed y fournit les mêmes marchandises ; Isphahan y importe du sucre , des confitures , des couvertures de laine , & différens produits de ses manufactures en soie & en coton. Il y vient de Schiras , des peaux de mouton , du raisinet , du cardamome , de la cannelle , du gingembre , du poivre , & différens objets de cette nature , qui arrivent dans cette ville par Bender Abassi , ou par l'Inde. Cette même ville fournit aussi des toiles peintes des Indes , des droguets , des couvertures de lit , des drogues , en un mot toutes les marchandises de l'Inde. Le Chorasan lui fournit de l'anis , du cumin , & toutes sortes de pierres précieuses ; Tauris , différentes

fortes d'étoffes de soie & de coton , & surtout du kutna & du latin ; Hamadan , du vin qui se débite aux Juifs & aux Arméniens ; Simeran , des toiles & des étoffes de coton , des droguets , toutes sortes de fruits secs & du tabac. Kum y importe de beau savon ; Tegrans , de la fine farine très-blanche , & des fruits ; enfin l'on y tire de Waramin la plus fine huile de Kunstchut. Toutes les caravanes qui apportent ces diverses marchandises dans ce pays , y prennent en retour de la soie , du coton , du fer , soit brut , soit travaillé , & toutes sortes de cotonnades. Les marchands Européens se présentent beaucoup plus rarement ; car on a déjà pu remarquer , par ce que nous avons rapporté plus haut , qu'on les y traite trop durement pour ne pas leur ôter toute envie de venir y chercher un gain qu'on leur rend si précaire. Les Persans eux-mêmes ne sont pas exempts de crainte ; tant que le feu qui couve sous la cendre n'éclate point , ils n'osent pas , à la vérité , en venir ouvertement à des actes de violence les uns envers les autres , ni même s'offenser ; mais la chose souffre cependant des exceptions ; car dès qu'un chef de parti se croit assez de supé-

riorité pour pouvoir commettre impunément une injustice , il n'en laissera point échapper l'occasion , le lésé fût-il cent fois plus persan. Au moins Mahumed Khan pense-t-il bien à cet égard à l'orientale ; mais pour l'ordinaire , on en use avec précaution , parce que dans le cas contraire , on a tout au moins à redouter les plaintes qui peuvent en être portées à Kerim Khan ; & comme en tout pays l'on n'aime point à soutenir le rôle d'accusé , il en est aussi de même en Perse , sur-tout lorsqu'on a mauvaise conscience. C'est ce qui n'a point lieu vis-à-vis des marchands étrangers , qui sont absolument dépourvus de moyens de tirer aucune raison des torts qu'on leur fait. Nonobstant tout cela , la province de Masanderan peut être envisagée comme très-avantageuse pour le commerce ; & l'on doit bien se garder de la négliger , si l'on veut tirer tout le parti possible des côtes occidentales de la mer Caspienne. Les productions de toute cette étendue de pays restent toujours les mêmes ; & ce commerce deviendrait très-lucratif entre les mains d'une compagnie de commerce. Une pareille compagnie seroit à l'abri des avanies que de simples

particuliers sont forcés de souffrir. Qui est-ce qui pourroit, en effet, l'obliger de se défaire de ses marchandises autrement que contre de l'argent comptant ou d'autres marchandises ?

La province de Masanderan est la clef de l'intérieur de la Perse. Il n'est sans doute pas indifférent à la Russie de se procurer la voie la plus facile & la plus sûre, pour parvenir à connoître jusqu'à un certain point la situation politique du dedans de ce vaste empire. Or, le Masanderan seroit le lieu d'où l'on pourroit, moyennant quelques soins, tirer des nouvelles sûres de tout ce qui s'y passe. On demande aussi en Europe des marchandises du centre de la Perse & de l'Inde. Veut-on s'en pourvoir, il n'est guere possible de se hasarder, sans de très-grands risques, plus loin que le Masanderan : mais ces mêmes marchandises arrivent en si grand abondance dans cette province, à la faveur des caravanes, qu'elles n'y sont guere plus cheres que dans les lieux même d'où elles viennent. Et l'on y trouve d'ailleurs toutes sortes de facilités pour faire ce commerce par échange.

M. Gmelin entreprit le voyage d'Astrabad

le 15 septembre 1771. La route qui y conduit est la plus agréable de toute la côte occidentale de la mer Caspienne ; & ce sont sans doute les avantages naturels que cette contrée présente en foule , qui ont excité l'art à prodiguer toutes ses ressources pour y relever tant de beautés que la nature y répandoit si libéralement. On chemine entre les montagnes & le rivage , mais de manière que l'on reste toujours dans un éloignement de quelques milles de celui-ci , tandis qu'on n'est souvent qu'à un mille de celles-là. La campagne qui en remplit l'intervalle , consiste en une forêt continue , environnée des champs les plus fertiles. Cette forêt est coupée par une allée très-large qui forme une perspective des plus majestueuse , & traversée par une infinité de ruisseaux qui viennent , en roulant du haut des montagnes , arroser ces beaux lieux de leurs eaux saines & limpides. Le premier endroit qu'on trouve après Balfrusch , est Aliabad , chef-lieu de tout un district auquel il donne son nom. Cette ville qui est éloignée de vingt-cinq wersts de Balfrusch est plus célèbre par sa situation & par quelques autres circonstances , que par sa grandeur ; car elle

22 VOYAGE EN PERSE.

ne renferme qu'un petit nombre de maisons , & un vaste caravanseraï qu'un particulier d'Astrabad y fit élever , il y a quelques années , en faveur des marchands. On voit , à quelques portées de mousquet de ce lieu , un château royal , orné d'un jardin , que Schach Abas avoit fait élever pour un lieu de délassément. D'Aliabad on vient à Sari qui est à la même distance de ce dernier endroit que celui-ci l'est de Balfrusch. Sari étoit autrefois une ville très-considérable , que ces dernières dévastations ont presque réduite en un monceau de pierres , & qui commence à peine à se relever de ses ruines. Elle étoit munie de portes & fortifiée d'un bon rempart. Ce sont sept tours , & non quatre , comme le prétend M. Hanvay , qu'on y voit encore , & que ce voyageur prend pour d'anciens temples des Guebres : il est vrai que trois de ces tours sont entièrement renversées. La tradition générale ne permet pas de douter que ces tours n'aient été érigées , chacune en particulier , pour servir de tombeau à autant de personnages distingués ; & M. Gmelin ne sauroit comprendre qu'il ait pu tomber en idée au voyageur Anglois de les prendre pour des

temples d'idoles. De pareilles tours sépulcrales sont encore quelquefois en usage chez les Persans modernes. On érige chez eux , non - seulement des tours , mais des mosquées entières , ornées de leurs minarets , pour honorer la mémoire d'un mort de quelque distinction. Peut - on croire d'ailleurs que les plus zélés ennemis de l'idolatrie souffrissent au milieu de leurs villes des vestiges aussi manifestes du culte qu'ils abhorrent le plus ? Les Indiens sont les gens du monde que les Persans détestent davantage , & cette haine s'étend même sur ceux qui ont embrassé le mahométisme. On voit aussi à Sari , tout contre la partie de la ville qui regarde le sud-est , sur le chemin qui mène à Astrabad , avant d'arriver à la forteresse , les déplorables ruines d'un château royal avec son jardin. La même allée qui présente de si belles perspectives de Balfrusch à Sari , continue d'accompagner le voyageur depuis ce dernier endroit jusqu'à Aschraff ; avec cette seule différence , qu'à mesure qu'on approche de ce lieu , le bois perd de sa régularité , & prend l'empreinte de la dévastation , tellement même qu'on a souvent de la peine à se frayer un passage

à travers les ronces , les épines & les branches d'arbres. On compte qu'il y a précisément aussi loin de Sari à Aschraff que de Balfrusch à Sari.

Lorsqu'on veut désigner en Perse un chef-d'œuvre où la nature & l'art ont réuni toutes leurs perfections , on le compare , dans le style hyperbolique affecté aux Orientaux , à Aschraff. Il n'est en effet aucun lieu sur toute la côte occidentale de la mer Caspienne , qui puisse seulement entrer en comparaison avec cette ville. C'est à Schach Abas le grand , qui a laissé dans toute la Perse tant de monumens de la noblesse & de l'élévation de son goût , que ce lieu doit aussi son existence , & les embellissemens que lui procure la structure d'un superbe palais , ou plutôt d'un grand nombre de maisons de plaisance bâties à peu près dans le goût italien , placées symétriquement , & correspondant l'une à l'autre par des jardins de la dernière magnificence. Aschraff est situé à un demi-mille de la mer , & touche vers l'ouest à des montagnes entièrement couvertes de bois. L'intention de ce souverain n'étoit point d'y construire une grande ville , ni un lieu fortifié ; il vouloit que la simple nature fit les prin-

cipaux frais des plaisirs innocens & champêtres qu'il se proposoit de venir goûter dans ce charmant asyle. Aussi Aschraff n'étoit-il dans son principe qu'un amas irrégulier de grosses fermes bâties sans art, & dispersées dans une plaine parsemée de bouquets de bois, & qui s'étend depuis les montagnes jusqu'à la mer. Une partie de ces fermes environnoit le château royal, une autre partie étoit répandue le long de l'avenue par laquelle on arrive de Sari, & annonçoient ce beau lieu. Le reste occupoit la largeur du terrain jusqu'à la mer. Dans cet aimable séjour, nul appareil militaire, nul cri de ville ne venoient troubler le doux calme des sens : on n'y voyoit que les travaux satisfaisans des habitans de la campagne, c'étoit le triomphe de la nature. Les maisons de plaisance embrassent avec les jardins une lieue de contour, & sont placées dans les endroits les plus apparens de ces mêmes jardins. Il y en a de très-grandes, & d'autres qui ne le sont que médiocrement. Quatre portes principales servent d'entrée à cette enceinte ; on voit au-dessus de chacune l'écusson des armes de Perse, portant un lion derrière lequel un soleil répand ses rayons ;

Les bâtimens royaux sont en pierre de taille, & ont deux ou trois étages. L'intérieur des murs des appartemens, ainsi que les pavés des salles, sont pour la plupart en marbre ou en albâtre. Chaque étage contient une vaste salle ornée d'une fontaine jaillissante ; cette grande piece communique par ses deux côtés latéraux avec une assez grande quantité d'autres pieces plus petites. Les murs des salles sont couverts de peintures à la vérité assez grossieres, & dans le goût chinois. Il est étonnant combien les Persans laissent voir par-tout leur penchant pour la lubricité : on ne peut rien se figurer de plus sale que cette multitude de sujets lascifs que présentent successivement toutes ces peintures ; & c'est dans des maisons royales que de pareilles obscénités sont publiquement exposées à la vue d'un chacun ! On n'entendra jamais un Persan faire entrer le nom de Dieu, ni d'aucune chose consacrée à la majesté divine, dans ses juremens ; il n'emploiera même jamais un seul mot qui ait le moindre trait à la religion, lorsqu'il affirmera quelque chose, ou lorsqu'il s'exhalera en invectives ; mais dans l'un & l'autre cas, il s'en dédommage amplement par les expressions les plus infames,

& les plus diamétralement opposées à l'honnêteté : il en est même de si fortes , qu'on a peine à concevoir qu'elles aient jamais pu entrer dans l'imagination d'un homme , & l'on ne croiroit jamais à quel point de dépravation ce peuple est tombé à cet égard. D'ailleurs cet esprit de dissolution est commun à presque tous les Orientaux , & il est généralement porté dans ces climats bien au-delà de tout ce que nous connoissons à cet égard dans le nôtre.

Outre les principaux édifices royaux , on trouve encore à Afchrâff tout ce que peut exiger la cour la plus somptueuse ; des logemens pour des domestiques de tous les genres , les plus beaux emplacements pour la garde du souverain , les débris d'un lieu propre à la distillation des liqueurs fortes , des magasins , des écuries , &c. Les jardins sont sur-tout extraordinairement frappans par la multitude des orangers. Si je n'étois pas certain , dit M. Gmelin , que le nord de la Perse ne produit ni oranges , ni limons , j'aurois été très - porté à croire qu'ils y viennent naturellement , tant ces arbres conservent en tous points leur nature sous le beau climat d'Afchrâff , tant ils y réussissent parfaitement.

sans soins ni culture , tant ils y trouvent de facilité à s'y reproduire de semences jusqu'à une distance de quelques milles ; & tout homme non-instruit n'hésitera pas à les regarder comme une production naturelle du sol. Les oranges y sont dans la plus grande abondance , on y trouve des limons aigres & des limons doux , les uns & les autres de différentes grosseurs , & bien d'autres variétés de ce genre d'arbres.

On prétend que Schach Abas a fait venir tous ces différens orangers & citronniers de l'Inde , & que ces jardins renfermoient aussi de son tems , & même encore après lui , quantité d'autres plantes exotiques , comme , par exemple , différentes variétés de la famille des poivriers , des camphriers , des cannelliers , &c. Ce ne sont pas seulement les arbres exotiques qui décorent ce paradis de la Perse , les indigènes n'ont pas moins contribué de leur côté à ses embellissemens. Des cyprès dont la vue a peine à atteindre la hauteur , des cedres , des pins & des châtaigniers sont plantés dans toute l'étendue des jardins , selon toutes les règles de l'art , & y forment par leur arrangement les plus superbes allées. On trouve communément un

grenadier placé entre deux grands arbres : il y en a d'aigres , dont les grains sont couleur de chair , & une autre variété que les Russes appellent grenade sans grains ; en effet elles en ont de si petits & si peu , qu'ils se perdent presque entièrement dans le suc dont ce fruit abonde. On doit envisager la grenade comme le plus agréable & le plus salutaire de tous les fruits que produit la Perse septentrionale ; & les Persans , ainsi que tous les peuples orientaux qui vivent sous le même climat , en usent de diverses manières ; ils le mangent crud , & en confitures ; ils en font aussi sécher pour l'hiver , & en mêlent dans tous les mets qu'ils appréhendent. Les beaux jardins d'Aschraff sont encore très-riches en toutes sortes d'arbres fruitiers , en noyers , amandiers , &c. Tout arbre dont la fleur ou le fruit frappe la vue ou flatte l'odorat , y abonde également ; & les carreaux destinés pour les fleurs , sont remplis d'une variété innombrable des plantes les plus exquises.

Les Persans se plaisent sur-tout aux embellissemens que procure l'hydraulique , & l'on peut bien penser qu'ils n'ont point été oubliés dans les lieux que nous décri-

vons. Rien n'avoit été négligé pour amener par-tout des fontaines & des jets - d'eau qui communiquoient avec ceux qu'on voyoit dans les falles des édifices royaux. Quelques labyrinthes placés dans différens angles des jardins leur procurent une variété qui en augmente encore les agrémens. Les palais principaux dominant ces jardins dans leur totalité, & les petits sont placés de manière à en découvrir une bonne partie. Quel effet l'ensemble de ce beau séjour ne devoit-il pas faire sur tous les sens, dans le tems qu'il jouissoit de tout son lustre, puisque ses débris en offrent encore tant de beautés ? On peut s'étonner à juste titre, qu'il régât, dès le milieu du siècle passé, en Orient, un goût qui n'a commencé à devenir général en Europe, qu'au commencement de celui-ci. Mais dirons-nous dans quel état se trouve aujourd'hui Afchraff ? Il n'existe plus dans le lieu même que les tristes débris de quelques cabanes ruinées, & les jardins royaux sont convertis en repaires de bêtes sauvages. Les palais sont dévastés, en butte aux ravages du tems, & touchent à leur totale destruction. Ces superbes jardins sont devenus un bois fourré, dans lequel on ne peut

souvent pénétrer sans risquer de se blesser, & où les seules choses que la malice humaine a trouvé moins faciles à détruire, peuvent encore déceler ce qu'ils furent jadis.

L'origine de cette affreuse dévastation se rapporte aux tems malheureux qui suivirent le regne de Nadir Schach; car cet usurpateur étoit encore venu pendant sa célèbre campagne contre les Lefgis, faire quelque séjour dans ce lieu. Adill, qui lui succéda, venoit aussi jouir de tems en tems des délices d'Aschraff, quelquefois même cet endroit lui servit de retraite lorsqu'il étoit forcé de se dérober à ses ennemis. Mais depuis le moment de la mort funeste de ce prince, jusqu'à celui où Kerim fut reconnu régent de la Perse, il sembloit que tout sectateur d'Ali des différens partis des mécontents eût choisi ce lieu pour y venir assouvir sa vengeance. Ces malheureuses contrées étoient précisément devenues le foyer de tous les troubles; & comme elles n'offroient qu'un théâtre de meurtres & de brigandages, on peut aisément se figurer que la méchanceté de ces barbares s'étendant sur tous les objets, ceux-ci n'échappèrent pas à la fureur destructrice qui les possédoit. Cepen-

dant Mahumed Hassan Khan avoit encore conservé une prédilection toute particulière pour Aschraff. Il l'habitoit souvent, & en avoit réparé les principaux dommages ; mais lorsqu'après que la fortune eut cessé de le favoriser, il fut devenu la victime de l'ambition de Mahumed Khan, souverain actuel du Masanderan, & que ce dernier se vit possesseur d'une des plus belles provinces de la Perse, il crut que rien n'étoit plus essentiel à sa sûreté que de réduire Aschraff dans le triste état où il est présentement. Il en usa tout aussi impitoyablement avec Farabad, Aliabad & Sari. Les Truchmenes lui servirent de prétexte pour se justifier d'une conduite aussi barbare ; il prétendoit qu'en dépeuplant & dévastant ainsi ces trois places, ce peuple trouveroit plus de difficulté à pénétrer dans les autres districts du Masanderan. Lorsqu'il eut érigé les forts dont nous avons parlé plus haut, il se mit en devoir de rebâtir ces trois derniers endroits ; mais il n'est encore aucun espoir pour le rétablissement d'Aschraff.

M. Gmelin s'étoit proposé de pousser jusqu'à Astrabad, où sa course devoit se terminer ; mais ce projet rencontra tant d'obstacles que

que notre voyageur fut forcé de s'en désister. Les vrais habitans d'Astrabad forment un peuple libre & civilisé, qui ne veut absolument reconnoître aucune autorité suprême, & dont chaque individu prétend être son propre maître. Ils prennent le nom de Kad-schares, se regardent tous absolument égaux entr'eux, & affectent une liberté illimitée, relativement à tous les autres peuples; de là vient qu'Astrabad est réputé depuis long-tems pour une peuplade de rebelles, & qu'il a servi souvent de refuge à nombre de chefs de parti Persans. Mais ce n'étoit pas là que gissoit la difficulté, & M. Gmelin n'auroit même rien risqué en allant visiter ces gens-là, sans les Truchmenes qui vivent au milieu d'eux & dans leur voisinage. Or, ceux-ci font profession ouverte de brigandage, & foulent impunément aux pieds toutes les regles du droit des gens. Ils ont continuellement en campagne des partis qui sont à l'affût du butin; & quand leurs attaques n'ont pas le succès désiré, ils savent que la vitesse de leurs chevaux les aura bientôt mis hors de tout danger. Ils épargnent à la vérité dans leurs pillages la vie des malheureux qui tombent entre leurs mains, mais

c'est pour les traîner dans une captivité souvent pire que la mort même. Les Persans que notre voyageur avoit avec lui pour lui servir d'escorte, employèrent en conséquence toute leur rhétorique pour l'en dissuader, & parvinrent enfin à l'engager à rebrousser chemin ; il reprit donc la route de Balfrusch, où il fut de retour le 27 septembre. Quelques jours après, il alla rendre ses devoirs au Khan, & voulut prendre congé de lui, se proposant de retourner à Astrakan avant la fin de l'année. Mais ce prince, qui avoit dépêché secrètement un exprès à Kerim Khan, pour savoir de lui ce qu'il devoit faire de M. Gmelin qui, lui mandoit-il, parcouroit depuis long-tems la Perse en qualité d'espion, le retint prisonnier, alléguant pour excuse qu'il ne pouvoit consentir à le laisser sortir de ses états, qu'il n'eût guéri son frere d'une fistule lacrymale dont il étoit affligé. En vain notre savant employa-t-il tour-à-tour les sollicitations, & les menaces ; tout fut inutile : on plaça même devant sa maison une garde de trente hommes, pour mieux s'assurer de sa personne. Cette détention l'exposa, lui & toute sa suite, à bien des incommodités : quantité

de ses gens tomberent malades., & lui-même le premier. Son dessinateur nommé *Borissow* mourut d'une fièvre chaude ; son vaisseau fut considérablement endommagé. Tous les malheurs sembloient le poursuivre à la fois ; & quoiqu'il eût guéri dans ces entrefaites le frere du Khan de son incommodité , il ne put parvenir à obtenir son congé , qui ne lui fut enfin accordé qu'au commencement de novembre.

Aussi-tôt qu'il l'eut obtenu , M. Gmelin se rendit , sans perdre un seul instant , au port de Medschedtissat ; mais il fut obligé de renoncer à l'espoir d'arriver à Astrabad cette année-là. On ne compte que trois milles d'Allemagne de Balfrusch à ce port , par un excellent chemin. Cet endroit est situé sur une riviere qui prend le même nom , & qui a formé à son embouchure un banc qui ne permet à aucun vaisseau d'y entrer : tout bâtiment est obligé de rester en rade & de commettre sa sûreté à la bonté de l'ancrage. A peu de distance de ce banc , se trouve une tour bâtie en pierres , qui sert de corps-de-garde : on prétend qu'elle fut érigée du tems que Stenko Rafin exerçoit ses pirateries.

Au moment que M. Gmelin alloit se mettre dans une chaloupe pour se rendre de Medschedtissar à bord de son vaisseau , il vit arriver un courier de Balfrusch , avec un ordre du Khan pour l'arrêter de nouveau. On auroit peine à se figurer quel crime lui attiroit cette nouvelle disgrâce. Quelques personnes de la cour prétendoient avoir vu , parmi les dessins que notre savant emportoit , un portrait , & ils étoient allés rapporter à leur maître que ce portrait lui ressembloit ; que M. Gmelin l'avoit fait faire dans l'intention de lâcher un coup de pistolet sur cette peinture , aussi-tôt qu'il seroit arrivé en Russie : ce qui entraîneroit inmanquablement la mort du prince. Or , ce portrait , que les gens du Khan prétendoient avoir vu , n'étoit autre chose qu'un dessin dont le dessinateur qui venoit de mourir s'étoit occupé dans quelques heures de loisir , & qui représentoit un Persan fumant du tabac devant un Kallian. Le Khan , persuadé que c'étoit son portrait , exigeoit qu'il fût mis en sa possession , afin de ne point mourir , & fit en conséquence arrêter de nouveau notre voyageur , comme meurtrier , jusqu'à ce qu'il eût délivré cette peinture.

Celui-ci ayant fait, en présence de quelques Persans, une revision bien exacte de tous ses dessins, sans pouvoir trouver celui que le Khan desiroit, il fit assurer ce prince qu'il ne possédoit quoi que ce soit de ce genre, & qu'une pensée pareille à celle qu'on lui supposoit n'étoit jamais entrée dans son esprit. Sur cette assurance, il obtint enfin pour la seconde fois sa liberté, se rendit incontinent à bord de son vaisseau, remerciant le ciel de sa délivrance, & mit à la voile le 4 novembre pour Enzelli. Mais avant de quitter ces contrées, nous en rapporterons encore quelques particularités qui méritent d'être observées.

Le coton exige un terrain qui soit gras ; & dans les endroits du Masanderan, où le sol n'a point cette qualité, l'on y supplée par des engrais. Une autre précaution à prendre pour que des plantes réussissent, c'est de les placer à un certain éloignement les unes des autres. On laisse ordinairement entr'elles depuis six pouces jusqu'à un pied de distance, & l'on divise le champ en sillons. Enfin ces plantes demandent de plus, pour venir à bien, une pluie modérée ; car on ne connoît pas dans le Masanderan l'usage d'arroser les plantations de cotonniers, ni celui de les

transplanter. On les sème au commencement de mai, & la récolte s'en fait dans les premiers jours de septembre; le coton dégagé de la semence, se teille encore, au moyen de la maque, pour le débarrasser de toute autre saleté restante; puis on le file au rouet. On le teint ensuite en diverses couleurs, selon les divers usages auxquels on se propose de l'employer. Veut-on le teindre en rouge? voici comme on s'y prend; on fait bouillir la garance jusqu'à ce que les racines soient absolument ramollies, après quoi on les retire de l'eau, on les met sécher au soleil, ensuite on les pile pour les réduire en poudre & les faire bouillir de nouveau; puis on met le coton, qu'on a fait passer auparavant à l'eau d'alun, dans la chaudière où la garance est en pleine ébullition; après l'y avoir laissé un certain tems, on l'en retire pour le mettre sécher au soleil. Lorsque la garance n'est pas de la première qualité, il faut y suppléer par la quantité, ou relever sa couleur avec un peu de cochenille.

« Lorsqu'on veut teindre le coton en verd, on commence par le teindre en rouge, selon le procédé que nous venons de détailler, après qu'on le trempe dans une chau-

diere où l'on a mis bouillir de l'indigo ; & après qu'il a séjourné quelque tems dans cette nouvelle teinture , on l'en retire pour le faire sécher une seconde fois au soleil. Les Persans donnent aussi toutes les teintes de bleu , & même la couleur noire au moyen de l'indigo. Ils donnent la couleur cramoisie avec du bois de brésil rouge , qui leur vient d'Astrakan ; pour le jaune , ils emploient la feuille de la mimosa arbuſte , & ils trempent le coton dans la décoction , lorsqu'elle bout le plus fort. Il est très-certain que les Arméniens , tant de la Perse que de la Russie & de la Turquie , font calciner la garance avant de l'employer aux différens usages auxquels ils la destinent ; c'est-à-dire , qu'ils en mettent les racines encore fraîches , par tas , dans les fours souterrains , où ils font cuire le pain , & les y laissent douze à vingt-quatre heures après qu'ils en ont retiré leur pain : ils réitérent cette opération plus ou moins de fois , selon que les circonstances l'exigent. Il n'est assurément pas douteux que ces racines perdent par ce procédé des fucs superflus & absolument inutiles à la teinture , tandis qu'il s'insinue à leur place des particules ignées qui péné-

trent entièrement la garance : d'où ceux qui connoissent les effets du phlogistique dans la production des couleurs, concevront que cette préparation doit naturellement augmenter l'éclat des parties colorantes de ces racines. Mais il est nécessaire qu'avant de recevoir la teinture, le fil de coton soit préparé de manière à s'en bien imprégner, afin d'obtenir une couleur durable.

La province de Masanderan fournit annuellement quinze à seize cents batmans de soie qui est inférieure en qualité à celle du Ghilan, défaut qu'on impute au climat. Il est certain que cette province est plus méridionale que le Ghilan, & il est décidé que des contrées trop méridionales ne sont point du tout favorables aux vers à soie. Mais seroit-il possible qu'à une aussi petite distance, la différence fût si sensible ? Il paroît que l'opiniâtreté des Persans, à ne jamais vouloir adopter de nouvelles manières de procéder, ni même perfectionner les anciennes, contribue plus que toute autre chose à cette différence.

On prétend encore que le Masanderan est moins mal-sain que le Ghilan : ce qui paroît destitué de fondement, vu que la position

de ces deux provinces est absolument la même, & que le plat-pays du Masanderan est renfermé, comme celui du Ghilan, entre la mer & les montagnes. Si les montagnards de la première sont sains & robustes, il en est de même des montagnards de la dernière.

On fait que la garance vient naturellement aux environs de Kifslar, & c'est de là qu'on la transportoit ci-devant par Derbent, Baku & Schamachie, dans les différentes villes du royaume, & quelquefois directement par mer dans le Ghilan. M. Gmelin dit avoir eu en main un rapport authentique, par lequel il conſte qu'il a été livré, l'an 1739, 433 livres de cette marchandise, par cette dernière voie, à Roëscht. Il croit aussi de la garance en Perse, ſavoir, à Derbent, Schamachie, Ispahan, & dans la province de Tegrans; mais la meilleure de toutes vient de la province de Ferach, du côté de Candahar, où l'on dit que cette plante est si abondante qu'on en retire non-seulement assez pour les besoins de la province, mais qu'il s'en exporte encore pour nombre de villes de la Perse. On prétend même qu'il en passe jusques dans l'Inde, où l'on em-

plôie sa première épiderme à la teinture des toiles peintes, & à celle de plusieurs autres étoffes de coton & de soie, en y ajoutant d'autres couleurs. La Russie ne fournit plus du tout de garance à la Perse; on la tire aujourd'hui de Derbent & de Schamachie, par Sallian. La garance se transporte toujours en racines, parce qu'on est dans la persuasion que, lorsqu'elle est pilée, elle se gâte aisément, & qu'elle perd de sa qualité, pour peu qu'on la laisse trop vieillir. Elle se vend trois roubles la livre dans le Ghilan. Les habitans de cette province l'emploient non-seulement à la teinture du coton non travaillé ou filé, mais encore à celle des étoffes de soie, de coton & de laine. On en apporte du Ghilan dans le Mafanderan, où l'on s'en sert aux mêmes usages. Lorsqu'on veut se procurer une couleur bien solide, on prend communément pour soixante solotnicks de garance, cent solotnicks de cochenille. Les Russes importent de la garance en Bucharie, par la voie d'Orenbourg; & du tems de Nadir Schach, les Persans y faisoient aussi un commerce de cette racine.

La canne de sucre qui se cultive dans le

Masanderan , n'est pas une plante qui vienne naturellement , mais une plante indigene qui demande à être soignée par la culture. Au surplus , les gens du pays n'entendent rien à la maniere d'en raffiner le suc ; on prétend même que c'est à dessein qu'ils ne veulent pas s'en instruire , de crainte que leur Khan n'exige d'eux qu'ils lui préparent non-seulement tout le sucre dont il a besoin pour son usage , mais encore de quoi en faire commerce. (*) Leur sucre se dissout difficilement dans le thé , & lui communique un goût de rance très - désagréable ; sa couleur est d'un jaune noirâtre.

Comme les vignobles couvrent tout le long des côtes occidentales de la mer Caspienne une grande partie des promontoires , c'est dans la province de Masanderan qu'il s'en trouve le plus ; & c'est aussi là que croissent les raisins les plus agréables au goût , & qui portent les plus gros grains. Cependant il ne s'y fait que très - peu de vin , à cause que les Arméniens y sont en petit nombre , & que le Khan actuel , sur

(*) Ah ! M. Linguet , instruisez-vous dans cet ouvrage des effets du gouvernement despotique des Orientaux , & rougissez d'en avoir tenté l'apologie.

l'exemple duquel le peuple, suivant l'usage ordinaire, modèle sa conduite, n'aime point l'usage des liqueurs spiritueuses, au grand chagrin de ceux qui pensent à cet égard différemment de leur souverain; ceux-ci tâchent de se procurer en cachette, par l'entremise des Juifs, du vin de Hamadan, ou bien ils en font faire pour eux, du crud du pays, par ces bons Israélites.

De tous les vins de Perse, ce sont les vins de Schiras, qui passent pour les plus exquis. Il y en a du rouge, du blanc, & de l'orangé. Il est plein de feu, bal'amique, & d'une odeur pénétrante; mais il n'est pas de garde; & pour qu'il puisse supporter le transport, on est obligé de le faire cuire: ce qui lui ôte une partie de sa qualité, & occasionne de violens maux de tête à ceux qui en boivent une certaine quantité. Le vin d'Ispahan a beaucoup d'analogie avec le vieux vin de Champagne, celui de Schamachie avec le bon Bourgogne; ceux d'Astrabad, du Masfanderan, du Ghilan, de Tamlis ressemblent aux vins rouges ordinaires de France, (*) & pourroient être mis au rang des

(*) Sans doute du Languedoc, du pays d'Aunis & de la Provence.

vins les plus recherchés, s'ils étoient traités selon la méthode usitée en Europe. On prétend généralement que les vins de Perse ne déposent point de tartre. Mais M. Gmelin s'est convaincu de la fausseté de cette opinion, du moins quant aux vins que produisent les vastes côtes occidentales de la mer Caspienne. Ceux qui s'occupent de la fabrication des vins dans ces contrées, les mettent en automne au sortir du pressoir dans de grands vases de terre fort ventrus [on les nomme *jarres* en Provence]. Au lieu de caves, ils creusent de grandes fosses dans lesquelles ils placent ces jarres, dont ils bouchent l'ouverture avec des pierres plates; les fosses sont ensuite recomblées avec la même terre qui en avoit été tirée. Le vin demeure ainsi dans la terre pendant un ou deux ans, quelquefois seulement six mois. Ces fosses ne sont connues que de ceux qui les ont creusées; ils ont de si justes raisons de craindre la perte de tout le fruit de leurs peines & de leurs dépenses, qu'ils ont grand soin de choisir pour l'emplacement de ces caves souterraines, des endroits où personne ne puisse seulement soupçonner qu'on y ait caché du vin. Lorsqu'ils veu-

lent faire usage de leur provision, ils déterrent les jarres, & ne manquent pas pour l'ordinaire de les vuidier tout-à-fait, l'expérience leur ayant appris que lorsqu'on y laissoit par hasard quelques restes, il manque rarement de se tourner & de s'aigrir. En ouvrant ces jarres à vin, on remarque souvent sur la superficie intérieure de leur base, qui est ordinairement plate, un dépôt blanc qui laisse sur la langue une âcreté saline. Il arrive encore fréquemment que cette matière blanche & saline s'attache intérieurement à la pierre qui tient lieu de couvercle, sous la forme de flocons de neige, ou de glaçons très-poreux, pendant perpendiculairement après cette pierre; enfin il arrive aussi quelquefois que le vin lui-même est couvert dans toute sa superficie d'une couche de ce sel, qui a quelques lignes d'épaisseur, tellement que le vin a l'air d'être gelé. Aussi-tôt que ce sel prend l'air, il se fond, & se convertit en eau; tout cela prouve clairement que c'est du vrai tartre, qui a bien mieux la facilité de se dégager du vin dans de pareils vases renfermés en terre, que dans nos tonneaux & dans nos caves. Mais comme ces gens-là ignorent ce que c'est, ils le jet-

tent comme une chose de nul usage, & achètent leur tartre des marchands d'Astrakan. Ce n'est point encore là le seul tort qui résulte pour eux de leur ignorance ; ce sel, par sa nature lixivielle, absorbe si avidement l'humidité de l'air, qu'il arrive, comme nous l'avons dit, qu'en ouvrant les jarres, il se fond, & reprenant une forme liquide, se mêle de nouveau avec le vin, nuit une seconde fois à sa pureté, en altère le goût, & le rend de moindre garde. Pour obvier à ce dernier inconvénient, on verse dans tous les vins qui se font le long des côtes de la mer Caspienne, une portion d'huile ou de naphte, que leur pesanteur spécifique, beaucoup moindre que celle du vin, fait nager au-dessus de sa superficie : ce qui conserve à la vérité plus long-tems ces mêmes vins, mais en altère encore davantage le goût. (*)

(*) Nous ignorons l'effet désagréable que le naphte peut faire sur ces vins ; mais quant à l'huile, nous avons éprouvé que celle qu'on est dans l'usage en Provence & en Italie, de verser sur les vins qu'on tire soit en bouteilles, soit en dames-jeannes, qui sont d'énormes flacons garnis d'osier, contenant jusqu'à quarante pintes, ne communique aucun mauvais goût à ces mêmes vins, & qu'on ne s'en apperçoit même point, moyennant la facilité qu'on a d'enlever radicalement toute cette huile avec du coton.

Tous les vins de Schiras & d'Ispahan sont faits de raisins de seps cultivés ; ce sont les Arméniens qui s'occupent de leur fabrication. Les Arméniens de Tzulfâ, de même que les Anglois, dont la compagnie de commerce établie à Bender Abassi est aujourd'hui dans un état aussi florissant qu'elle puisse le desirer, apportent beaucoup de soin dans la manière de faire leurs vins ; & les bons arrangemens qu'ils ont pris relativement à leurs caves, contribuent à leur en procurer de la première qualité, & tels qu'aucun Persan ne peut se flatter d'en posséder de pareils. Ils les font passer dans l'Inde, où ils les font embarquer pour l'Europe. Les vins du Masanderan & du Ghilan se font tous avec des raisins de vignes sauvages. Quant à ceux de Schirwan & de Derbent, nous en avons parlé plus haut.

La province de Masanderan nourrit une quantité incroyable de tortues, qui sont d'une espèce tout-à-fait particulière & d'une taille remarquable. M. Gmelin en vit qui avoient plus d'une aune en longueur, & plus d'une demi-aune en largeur ; leur écaille est en même tems si épaisse, que trois hommes pourroient se tenir dessus, sans

sans que l'animal qui l'habite en soit gêné dans sa marche. Il y a parmi ces tortues des especes qui vivent presqu'aussi volontiers sur terre que dans l'eau, & dans la montagne comme dans la plaine ; elles s'apprivoient, & cette especes d'état de domesticité ne les empêche même pas de travailler à la propagation. Il regne généralement entre les serpens & les tortues une antipathie très-singuliere : le serpent craint ces dernieres, malgré son caractère rusé, & le naturel lourd des tortues. Dès qu'une tortue apperçoit un serpent, elle se coule à sa suite, & disposant sa marche sur les sinuosités que celui-ci décrit, elle tâche d'y pénétrer ; alors elle réunit ses efforts pour lui faire une morsure mortelle, & ne manque pas ensuite de le dévorer. Il est à présumer que le serpent ne s'attend point à cette attaque inopinée, sans quoi rien de plus aisé pour lui que de se dérober par la fuite à un animal aussi phlegmatique que la tortue. Du reste, il y en a un si grand nombre, que les serpens ont à faire à forte partie, tandis qu'ils sont dans l'impossibilité de nuire aux tortues, ces animaux ayant la faculté de se renfermer si parfaitement dans leur écaille,

qu'on ne sauroit appercevoir le moindre vestige de leur corps, ni par l'ouverture de devant, ni par celle de derriere. Ainsi les tortues sont en Perse un animal domestique fort utile ; car, supposé qu'elles ne se rendent pas maîtresses de tous les serpens qu'elles peuvent découvrir, il est du moins sûr qu'il n'entrera jamais de serpens dans un endroit où il se trouve une tortue : or on ne craint pas moins les serpens en Perse qu'ailleurs ; & c'est avec d'autant plus de raison qu'il y en a des especes dans ces climats, dont la morsure est effectivement mortelle.

Les scorpions sont aussi très-nombreux dans cette province. Celui d'Italie, *scorpio Europæus*, Linn. paroît tout blanc dans sa jeunesse ; mais après qu'il s'est dépouillé, il devient d'un brun noirâtre, ou quelquefois d'un rouge clair. Le scorpion oriental, que Roessel a si bien-dessiné, varie beaucoup dans sa taille. La tarentule d'Italie, qui habite aussi les environs de Zaryzin & d'Astrakan, se plaît sur-tout dans la terre grasse & dans les endroits marécageux ; elle s'y creuse des trous perpendiculaires qui sont assez spacieux, & dont l'insecte remplit toute la ca-

pacité. Ces trous different en grandeur , & il en est de même de l'insecte. Cette tarentule a le corps entièrement couvert d'une espece de duvet dont la couleur offre un mélange alternatif de gris cendré & de noir ; ce sont ses pieds , & particulièrement le bas des pieds , qui sont sur-tout fort velus. Leur ventre , qui est de forme oblongue , peut avoir un demi - pouce de largeur , & s'aplatit vers le derriere. Comme nous nous sommes déjà fort étendus sur cet insect (voyez tome I , p. 444 & suiv.) , nous n'ajouterons que ce qui suit à ce que nous en avons déjà dit. M. Gmelin n'a pu recueillir non plus que son confrere M. Lepuchin, aucun fait un peu constaté , d'où l'on puisse inférer que cet insecte soit réellement dangereux pour l'homme ; & vu la quantité qu'on en voit ici , sur-tout après les pluies , toutes les précautions qu'on prendroit pour s'en garantir , ne serviroient guere contre un aussi grand nombre. Mais il existe dans cette contrée une autre espece de tarentules qui sont très-certainement venimeuses , & qui ont la bouche armée de crochets fort pointus. Cet insecte est une véritable plaie pour les pauvres chameaux qui perdent leurs poils en

été. Voici ce qu'on observe chez ceux de ces animaux que cette araignée a mordus ; le boyau leur sort de l'anus , & bientôt tous les symptomes d'une inflammation dans les entrailles se manifestent , sans cependant que l'animal malade exprime par aucun cri plaintif les douleurs qu'il ressent : il reste au contraire tranquillement accroupi , & se relève de même ; enfin le troisieme jour ses souffrances se terminent par la mort. De même , lorsqu'un homme vient à être mordu par cet insecte , il éprouve tous les symptomes d'une violente inflammation. Les Kalmoucs font baigner les personnes qui essuient ce fâcheux accident , dans du lait de vache ou de chameau , & leur font boire ensuite de l'eau-de-vie tirée de ce même lait.

Le tigre se nomme en langue persanne *paleng* ; cet animal est assez commun dans les montagnes du Masanderan , qui sont fort couvertes de bois. Par la forme de son corps , qui est trop long relativement au peu de hauteur de ses jambes , par la férocité de son regard , par l'habitude qu'il a de faire sortir continuellement sa langue , par ses bonds & sa queue allongée , il ressemble parfaitement au tigre des Indes Orientales ; mais

il n'est ni aussi grand, ni aussi cruel. M. Gmelin n'en a point rencontré qui eût plus de sept pieds de long. Lorsqu'on ne l'a point irrité, il est rare qu'il attaque l'homme; mais il ne se laisse jamais apprivoiser, ni par la douceur, ni par la rigueur. De jeunes tigres enlevés à leur mere, qui donnoient dans la premiere année les plus belles espérances d'un heureux changement de naturel, & qu'on tenoit cependant à la chaîne, n'avoient pas plus tôt atteint les premiers mois de leur seconde année, qu'ils s'irritoient tellement de la privation de leur liberté, qu'on les voyoit se jeter avec furie sur les personnes de tout âge qui les approchoient, & les maltraiter cruellement; de sorte qu'on étoit forcé de les tuer. La femelle met bas tous les printems trois à quatre petits. On fait grand cas en Perse de la fourrure de cet animal, & une peau très-médiocre s'y vend trois roubles.

Le cerf, le chevreuil & le daim sont aussi du nombre des habitans des forêts de cette province; il arrive cependant souvent qu'on rencontre aussi toutes les trois especes dans les steppes, sur-tout le chevreuil qui est fort avide des différentes especes de mousses

qui s'y attachent aux arbres. On ne peut pas dire précisément que les Persans aient en horreur la chair de ces bêtes fauves, dont nous venons de parler; mais il n'en font aucun cas: aussi, lorsqu'ils vont à la chasse, qu'ils aiment tous beaucoup, ne s'amusent-ils guère qu'à forcer le sanglier, & préfèrent-ils de prendre ces autres bêtes vivantes lorsqu'elles sont encore jeunes, & de les élever pour leur plaisir comme des animaux domestiques. Ce pays-ci possède encore une espèce particulière de moutons, qui vivent en troupes dans les plus hautes montagnes, en société avec différentes espèces de chèvres. Ils méritent que nous en fassions mention. Cette espèce s'appelle en persan *Koabfani*, & en turc *Dachkusch*; ce qui signifie en l'une & l'autre langue, *mouton sauvage*. La conformation des cornes, & la forme entière du corps de cet animal, exigent qu'on le range dans cette classe; mais d'autres qualités distinctives demandent que l'on en fasse une espèce particulière de cette même classe, & qu'on l'envisage comme une race moyenne entre le mouton, le cerf & la chèvre. M. Gmelin l'appelle le *mouton oriental*. Le bélier est pourvu de cornes:

elles sont droites , applaties , creuses , contournées en arriere en spirale , & garnies d'un bout à l'autre d'anneaux relevés , placés en travers ; leur largeur ainsi que leur épaisseur , & les anneaux en question , vont toujours en diminuant peu à peu ; de sorte qu'elles deviennent très-minces vers leur extrémité , qui se termine en pointe aiguë. Ils ont le derriere de la tête singulièrement relevé en bosse , & les oreilles droites & immobiles ; le cou est gros , fort court & garni du côté du dos , d'une laine qui ressemble entièrement aux poils du cerf. Il est très-remarquable que cet animal porte comme le bouc une barbe qui lui pend du menton , & qui est composée de poils extrêmement longs , roides , & de couleur noire ou blanchâtre.

Le mouton ou plutôt le béliér oriental , est d'un naturel différent du nôtre. Autant celui-ci est d'un caractère doux & tranquille , n'ayant pas seulement le courage , soit par impuissance , soit par choix , de faire usage dans le besoin des forces que la nature lui a départies , autant celui-là est-il vif , pétulant & toujours disposé pour le combat ; mais pourtant de manière à laisser percer

à travers son humeur belliqueuse, la timidité qui semble lui être naturelle. D'ailleurs les combats auxquels il s'exerce se bornent uniquement à ceux qu'il livre à ses compagnons de même espèce que lui ; & il paroît que parmi eux chacun se croit autorisé à déclarer la guerre à l'autre. Avant de se combattre, ils commencent par baisser tous deux la tête, puis ils s'approchent & se heurtent. M. Gmelin dit avoir vu une place où la terre étoit toute jonchée de cornes tombées de ces animaux ; & il a été convaincu par ses propres yeux, qu'un pareil combat entre deux de ces béliers ne se terminoit très-souvent que par la mort du plus foible. Cette espèce ne fréquente que les montagnes les plus élevées ; & bien loin de descendre dans la plaine, elle ne se rend pas seulement dans les montagnes avancées. On les chasse de même manière que les cerfs & les chevreuils ; mais autant encore notre mouton communique avec l'homme & s'habitue avec lui, autant au contraire, le béliér oriental paroît-il le craindre. Il ne se laisse apprivoiser d'aucune manière ; & s'il vient à perdre sa liberté, il ne se soucie plus de la vie, & meurt communément au

bout de quelques semaines. Le bœuf est propre à la génération à dix-huit mois, & la brebis à un an. Le tems de leurs amours tombe en septembre, & le rut dure un mois. On n'a pas connoissance que ces animaux s'accouplent en d'autres tems de l'année. La brebis met bas au mois de mars, & jamais au-delà de deux ou trois petits. Les montagnes que ces animaux habitent, sont abondamment fournies d'herbes odoriférantes; l'on prétend que c'est de la mousse des arbres qu'ils sont le plus avides. Leur chair est un mets des plus délicats; leur laine au contraire n'est presque d'aucune valeur. Ils ne deviennent jamais aussi gras que nos moutons domestiques, & différent par conséquent bien davantage des montons de Barbarie à longue & large queue. La durée de leur vie est de douze à quatorze ans. (*)

(*) M. J. G. Gmelin, oncle de M. Gmelin, dans la relation de son *Voyage en Sibirie*, tome I, page 368 jusqu'à 373 (voyez aussi la traduction libre qu'en a donnée M. de Keralio sous le titre de *Voyage de Sibirie*, t. I, pag. 190 à 194) parle aussi d'une espèce de mouton sauvage appelé *argali* en langue mongole, qui, suivant toutes les apparences, ne fait qu'une même espèce avec celui que nous venons de décrire. Il a trouvé cet *argali* en différens lieux, depuis l'Irtisch jusques vers la Kalmouquie, le long de la rivière de Buchturma, & jusques dans les montagnes supérieures des rivières

Tout le monde sait que le bézoard, si fameux dans la médecine, nous vient des pays orientaux, & qu'on le nomme *pasabr* en persan, dénomination dont il est bien manifeste que la nôtre dérive. On sait aussi que ce même bézoard n'est autre chose qu'une concrétion pierreuse, occasionnée par des sucs mal-sains & paresseux, qui se sont accumulés successivement dans l'estomac d'une espèce de chevre toute particulière, où, réunis selon les loix de la cristallisation, ils prennent diverses formes, selon qu'ils y sont diversement déterminés par le corps quelconque qui a servi de point d'appui à la réunion de ces sucs épaissis. La chevre qui fournit le bézoard est appelée en persan *paseng*. Koempfer la nomme *capricerva*, *Amoen. exot. fasc. II. pag. 328, fig. 2.* Et

d'Ob. & de Jeniffey, de là jusques dans les Alpes du lac Baikal, & plus loin dans les grandes Alpes nommées *Slapnowikhrebet*, qui séparent les rivières d'Amour & de Lena, jusqu'à l'Océan, & plus loin jusques vers le Kamtchatka, sur-tout au canton des Koriaques. M. Gmelin est fort porté à prendre l'argali pour le mufion des anciens. *Gesneri Hist. anim. lib. I, de quadrup. vivip. pag. 934, 935.* Suivant le même M. Gmelin, l'argali n'a point de barbe, tandis que le bélier oriental en a une; mais comme l'individu qu'il décrit n'avoit que trois ans, ce peut être là, la cause de cette différence.

Briffon, *gasella bezoardica*, ou *bircus cornibus teretibus, rectis, ab imo ad summum fere annulatis, apice tantummodo laevi, quadrup.* pag. 99, n. II. Dans Linné elle porte le nom de *capra cornibus teretibus arcuatis, totis annulatis, gula barbata. Syst. natur.* I, pag. 96, n. 9. Elle est à peu près de la taille de notre chevre domestique, & un peu moins haute que le bœlier oriental : ses cornes, qui sont creuses, ont près de deux pieds de long. Notre M. Gmelin a vu différentes gazelles femelles, & n'a pu appercevoir chez aucune la moindre trace de cornes ; cet animal se plaît sur les rochers les plus élevés des plus hautes montagnes ; où il vit en troupe avec ceux de son espèce & avec les bœliers orientaux ; la gazelle est en outre extrêmement timide, & fuit avec une agilité surprenante. Elle entre en chaleur en automne, & met bas au printemps.

On ne trouve pas de bézoards dans tous les passengs ; la chose est même si rare, qu'on regarde comme un coup de bonheur de rencontrer une de ces pierres dans quelqu'un de ces animaux. Les habitans de la Perse septentrionale assurent unanimement que tout ce qu'on débite des chevres de

leurs contrées, qui fournissent des bézoards, est une pure invention. Ce n'est, disent-ils, que dans l'intérieur de ce royaume, & particulièrement dans les provinces de Laar, de Chorassan & de Candahar, qu'il existe de ces gazelles, dans l'estomac desquelles le bézoard se forme; encore y sont-elles en très-petit nombre. Le bouc de la gazelle, suivant ce qui fut rapporté à nos observateurs, est beaucoup plus sujet à cette maladie que la chèvre, & les vieux plus que les jeunes. On prétend même qu'on peut distinguer à des marques extérieures s'ils ont cette pierre ou non. Il y a toute apparence que le bézoard tire son origine des mêmes causes que la pierre dans la vessie: on reconnoît les vrais bézoards à leur couleur verdâtre ou bleuâtre; & ceux de cette couleur, que M. Gmelin a vus, répandoient une odeur si agréable & si pénétrante, qu'on étoit fort tenté de croire qu'ils contenoient réellement une bonne partie des vertus spécifiques des plantes qui avoient servi de nourriture à l'animal. Aussi le bézoard a-t-il maintenu jusqu'à ce jour dans toute la Perse, le rang qu'on lui a donné parmi les plus grands remèdes, & il seroit en effet très-possible

que le vrai bézoard méritât les éloges qu'on lui prodiguoit autrefois parmi nous; s'il a beaucoup déchu de son ancienne réputation en Europe, il faut peut-être s'en prendre à l'énorme quantité de faux bézoards qu'on y a fait passer, & débités pour vrais. L'Asie est de tous les pays du monde celui où l'on entend le mieux l'art de tromper. Il suffit aux Orientaux de savoir que tel ou tel article de commerce est fort recherché, pour leur faire imaginer aussi-tôt des moyens de donner à une autre matière l'apparence de celle qu'on demande, & assouvir par-là cette insatiable avidité pour le gain, qui les caractérise. Lorsqu'on veut éprouver si un bézoard n'est pas factice, on répand de la cendre sur la main; & si, en frottant ensuite le bézoard dessus, il laisse une trace jaune, c'est une preuve qu'il est naturel. (*)

(*) Suivant M. de Bomare, dans son *Dictionnaire d'histoire naturelle*, art. *Bezoard*, on peut faire la même expérience sur un morceau de céruse qui fournit exactement le même résultat. M. de Buffon laisse peu de chose à désirer sur les bézoards en général, tant orientaux qu'occidentaux. Voyez ce qu'en a dit ce grand naturaliste dans son *Histoire naturelle*, tom. X, pag. 389 & suiv. tom. XI, pag. 69 & suiv. & tom. XII, pag. 189, de l'édition in-12 de 1770. " De tous les bézoards, dit M. de Bomare à l'endroit que

62 VOYAGE EN PERSÉ.

Notre bon domestique se trouve aussi en Perse dans l'état de sauvage, & y habite pareillement les montagnes. On rencontre quelquefois dans son quatrième estomac des pierres qu'on fait passer pour des bézoards. Mais parmi tous ces bézoards prétendus, il n'y en a pas de plus renommés que ceux que fournit l'ahu. M. Gmelin a rangé cet animal, eu égard à sa forme extérieure & à son genre de vie, dans la famille des cerfs, quoiqu'il n'ait pas vu ses cornes, parce que le seul individu qu'il ait pu se procurer étoit encore dans sa première jeunesse. Il le garda vivant l'espace de quelques mois; mais il mourut sur le vaisseau par un gros tems, lors de son retour en Russie. Ce quadrupède

„ nous venons de citer, celui du porc-épic est le plus
 „ cher. Il est gras, & savonneux à l'œil & au toucher,
 „ d'une couleur verdâtre ou jaunâtre; on en trouve
 „ aussi de rougâtres & de noirâtres. On auroit peine
 „ à croire le cas qu'on en fait en Hollande. Nous
 „ avons vu un de ces bézoards, de la grosseur d'un
 „ œuf de pigeon, chez un Juif à Amsterdam, qui le
 „ vouloit vendre six mille livres. On les loue dans
 „ ce pays dix livres dix sols par jour aux gens qui
 „ se croient atteints de la contagion, & qui s'en
 „ préservent en les portant en amulettes, de même
 „ qu'on fait en Allemagne, des pierres d'aigles pour
 „ faciliter l'accouchement, de l'aimant en France
 „ pour se garantir de la fièvre, du jade en Espagne
 „ pour se préserver de la gravelle.

avoit dans sa longueur prise depuis l'extré-
 mité du museau jusqu'à l'anus, deux pieds
 six pouces huit lignes; sa hauteur prise aux
 pieds de devant étoit d'un pied onze pouces,
 & aux pieds de derriere, de deux pieds deux
 lignes: sa plus grande épaisseur alloit à peu
 près à un pied; sa tête étoit alongée, &
 conformée en tous points comme celle du
 cerf; sa mâchoire supérieure dépassoit un
 peu l'inférieure; & celle-ci étoit garnie de
 huit dents incisives; il avoit les yeux très-
 grands, assez fendus, & étincelans tandis
 qu'il vivoit; ses oreilles étoient droites,
 mobiles, & garnies d'un poil épais: deux
 dont son corps étoit couvert, tant en-dessus
 qu'en-dessous, étoient courts, roides, point
 frisés comme ceux de la chevre, & plus de
 la moitié cendrés. L'ahu n'a point de queue,
 on lui voit seulement à côté de l'anus une
 assez grosse excroissance de la peau. Il a le
 pied fourchu, garni d'ongles noirs, poreux
 & de forme fémi-circulaire. Cet animal ha-
 bite les montagnes les plus élevées du Ma-
 fanderan & du Ghilan; en société avec les
 béliers orientaux, les chevres d'Europe &
 les gazelles. M. Gmelin soupçonne que c'est
 le même animal que le saiga, dont nous

avons parlé plus haut, tom. I, p. 383, ou le *cervus pygargus* de M. Pallas.

Revenons à M. Gmelin. Les vents lui furent si contraires dans son trajet de Metfchetiffar à Enzelli, qu'au lieu de deux fois vingt-quatre heures au plus qu'il auroit dû naturellement y mettre, il n'arriva dans le port d'Enzelli qu'au bout de douze jours pleins. Il y reçut à bord ceux de ses compagnons qu'il y avoit laissés; mais il fut forcé de renoncer à l'espoir de retourner encore avant la fin de l'année à Astrakan; car en vertu d'un ordre impérial, il est défendu à tout navire Russe de quitter les ports du Ghilan, passé le premier novembre, à cause que les glaces du Jaïk commencent souvent à se faire voir vers ce tems-là entre Derbent & Astrakan, & que la saison devient alors très-inconstante & très-fâcheuse. Ainsi notre savant fut obligé de se résoudre à passer le reste de ce mois, celui de décembre & tout janvier à Enzelli. Il y apprit à son arrivée la fâcheuse nouvelle de la mort de l'étudiant Klutscharew, & du nommé Kotoï qui lui empaillait ses animaux. Il perdit en eux deux aides qui lui étoient devenus très-nécessaires, & se vit obligé de renoncer au projet

projet qu'il avoit formé d'envoyer le premier parcourir les montagnes. Nous allons encore rapporter ici les observations que M. Gmelin fit à Enzelli pendant l'hiver.

Cet hiver fut un des plus rigoureux qu'on eût éprouvés depuis un tems immémorial. Dans le mois de décembre, il tomba pendant trois semaines consécutives, de la neige à la hauteur de deux ou trois pieds. Les orangers se gelerent, & il régna continuellement dans ce tems-là des vents d'est qui occasionnoient de violentes tempêtes, & amenoient des troupes incroyables d'oies rouges, de la côte orientale de la mer Caspienne vers la côte occidentale. On vit aussi arriver alors sur ces dernières côtes de petites aiguilles de mer, *signatus pelagicus*, que M. Gmelin n'avoit encore apperçues ni là, ni dans le Wolga. Ce tems si rigoureux cessa dans les premiers jours de janvier, & l'on vit incontinent après succéder le printemps.

M. Gmelin trouva dans le corps de quelques welses (*filarus glanis*) qu'il avoit fait ouvrir, des lamproies (*petromizon*). Elles ne sont pas rares non plus à Astrakan. Les pêcheurs ne veulent pas convenir que le schip

ne soit qu'une variété de l'esturgeon ; il en est cependant bien effectivement une , & n'en est distingué que par le lisse de sa peau , & par le museau qu'il a un peu plus pointu.

Les marchands d'Enzelli furent occupés tout l'hiver à emballer de la soie. Dès qu'on l'a devidée , on la nettoie , & on en forme des ballots en forme de saucissons , qui ont trois jusqu'à trois aunes & demie de longueur. Il faut trois ouvriers pour les faire : deux de ces ouvriers , armés de gourdins d'une aune & demie de long , frappent à grands coups sur la soie pour en réduire le volume , tandis que le troisième la serre avec une corde. Les Arméniens sont dans l'usage de peigner la soie du lit supérieur de ces ballots , pour donner plus d'apparence à leur marchandise ; mais les fabricans se plaignent de cet artifice qui n'est qu'une pure fraude ; & ils préfèrent beaucoup la soie qu'on a laissée dans son état naturel , telle qu'on la tire du cocon. Ils aiment aussi mieux les écheveaux courts que les longs , à cause que plus ils sont longs , plus ils sont difficiles à devider.

Il vient annuellement à Enzelli quelques vaisseaux armés pour la pêche ; ces arme-

mens ont quelque analogie avec ceux qui se font en Europe pour la pêche du hareng & de la morue, & deviennent pareillement un objet de commerce. Depuis la fin de février jusqu'au milieu du mois de mars, il monte un nombre prodigieux de poissons de la mer dans les rivières pour y frayer, & on y prend alors une quantité si énorme d'esturgeons, de schips, de sewruges, de beluges, de saumons rouges & de saumons blancs, que dans l'espace de quinze jours, ou tout au plus de trois semaines, on peut en charger tous les bâtimens qui sont venus là pour cet objet. L'art entre pour bien peu de chose dans cette pêche. On y met simplement à profit les notions acquises par l'expérience ; savoir, que dans cette saison, le poisson guidé par le desir de se propager, s'élève du fond des eaux vers leur surface. On se munit en conséquence de perches longues de six pieds jusqu'à dix-huit, & armées par le bout de crocs de fer. On va se placer avec cet instrument à l'extrémité du rivage, & on le promène dans l'eau jusqu'à ce qu'on sente qu'un des poissons, en se rendant du fond vers la surface, s'est accroché au fer de la perche

qu'on tire alors à terre, le plus promptement possible, avec le poisson. Il est surprenant que les Russes n'aient point encore appris des Persans la maniere de se servir avec dextérité de ces perches, & qu'ils soient toujours assujettis à louer pour cette pêche des ouvriers de cette nation, qui se font payer leur travail à tant la piece, & communément depuis trois jusqu'à six copeques par poisson, ou en proportion de sa taille. Comme les Persans ont en horreur la chair de tout poisson de la famille des esturgeons, ainsi que leur caviar, ils n'apportent aucun obstacle aux Russes dans cette pêche. Cependant Fetch Alikhan exige d'eux un certain tribut pour les libertés dont il les laisse jouir à cet égard; mais Hedæt Khan se contente d'un présent à volonté. C'est une chose bien constatée que le poisson qui se pêche en Perse, est de moitié inférieur en bonté au poisson d'Astrakan; il est beaucoup plus maigre & presque étique. Aussi tous les marchands qui se rendent à Astrakan pour y faire emplette de poissons, ne paient-ils pour le poisson de Perse que la moitié du prix auquel on leur vend celui du Wolga. La cause de cette différence est

assez sensible. Les poissons pêchés en Perse ne se nourrissent que dans l'eau salée de la mer, dont la vertu laxative s'oppose continuellement aux progrès de la graisse; tandis que ceux du Wolga trouvent au contraire dans les eaux de ce fleuve un aliment sain, restaurant, & qui contribue à leur embonpoint.

M. Gmelin quitta finalement, avec le reste de sa petite société, le port d'Enzelli, le 10 de février 1772, & cingla vers l'embouchure de la Swidura pour y faire provision de vivres, & une emplette d'oranges & de citrons. Ayant été pris, chemin faisant, par un calme, il n'y put arriver que le 20; il y vit faire la pêche que nous venons de décrire, & il apprit à cette occasion que la meilleure méthode pour conserver le caviar frais, étoit de l'enfermer dans l'estomac du welse, ou dans le corps d'une sewrugue, au moyen d'une ouverture qu'on leur fait dans le ventre. Le 11 mars, il leva de nouveau l'ancre, se proposant de faire voile pour Derbent; mais il fut tellement ballotté par différentes tempêtes, qu'après avoir perdu toutes ses ancres, il se vit forcé de renoncer à ce projet, & de diriger sa route

droit au nord. Le 5 avril, il mit à terre près de Wataga Lagan, & arriva enfin le 10 dans sa chaloupe à Astrakan.

Avant de quitter les environs de la mer Caspienne, nous croyons qu'il ne fera pas hors de propos de rassembler ici, dans une narration suivie, ce qu'elle offre de plus remarquable. On a donné à cette mer, dans les différentes langues de l'Orient, différentes dénominations. On peut consulter là-dessus les *Voyages de Corneille Bruin en Moscovie, en Russie, &c dans l'Inde*, page 98 de l'édition hollandaise; le *Voyage d'Oléarius en Perse*, page 273 de l'édition allemande; & la *Géographie de Busching*, t. I, page 109 de l'original allemand.

La figure de cette mer n'est point ronde, comme on le croyoit autrefois; & l'on fait aujourd'hui, graces aux découvertes qui furent faites sous le regne de Pierre le Grand, & à celles sur-tout qu'on doit à l'habile navigateur Woodroof (*), qu'elle s'étend

(*) Pierre I chargea Charles Van-Verden, capitaine de vaisseau, de lever une carte de cette mer. Depuis lui, un autre capitaine de vaisseau en dressa une nouvelle en 1730, d'après ses propres observations. Il se nommoit *Fédor Soimonow*. Cette carte se trouve gravée dans les *Voyages de Harvay*.

beaucoup plus en longueur qu'en largeur, & qu'elle décrit différens golfes, dont celui de Baku, celui d'Enzelli & celui d'Aschraff sont les plus considérables sur les côtes occidentales. Elle embrasse depuis Astrakan jusqu'à Astrabad un nombre étonnant de petites isles. Son fond qui est tantôt pure vase, tantôt mêlée de coquilles, porte souvent à la distance de quelques milles d'Allemagne de ses bords, jusqu'à 500 toises de Russie de profondeur; mais lorsqu'on approche du rivage, il est par-tout si bas, que les plus petits bâtimens, pour peu qu'ils soient chargés, sont presque toujours obligés de rester en rade, & qu'un vaisseau de ligne ne pourroit point naviguer sur cette mer. (*)

Lorsque l'on considère que la mer Caspienne est enfermée de toutes parts dans les terres, & qu'on fait de plus réflexion que ses bords avoisinent à de très-hautes montagnes, on conçoit aisément pourquoi la navigation y est d'une nature tout-à-fait différente de celle qui se pratique sur les

(*) On peut lire là-dessus, ce qu'en dit M. le comte de Buffon dans son *Histoire naturelle*, t. II, p. 241 de l'édition de Martini, ou les *Voyages de Pietro della Valle*, tom. III, pag. 235.

autres mers. Il regne sur cette mer certains vents capitaux qui y exercent un empire si absolu , qu'on y est très-souvent privé de la ressource qu'on voudroit se procurer en louvoyant. C'est aussi ce qui fait qu'on ne peut pas dire qu'il y ait dans toute cette mer un seul port qui soit parfaitement sûr. On a observé que ce sont les vents de nord, nord-ouest & ouest, qui soufflent le plus fréquemment, & y excitent les plus violentes tempêtes. Le long de la côte orientale, ce sont les vents d'est qui dominent le plus ; aussi les vaisseaux qui se rendent de la Perse à Astrakan, dirigent-ils volontiers leur course vers cette côte.

Quoique l'étendue de ce lac Caspien soit immense, rien n'est moins varié que les productions qu'il renferme dans son vaste sein ; ce qui ne vient certainement que faute de communication avec l'Océan, qui ne sauroit rien lui prêter de ses inépuisables magasins. Mais aussi les êtres vivans que ce lac nourrit, s'y multiplient-ils tellement que les Russes, qui savent seuls tirer parti de ce grand réservoir, le regardent à bon droit comme une source intarissable de richesses. On conçoit que c'est des poissons de la mer Caf-

pienne que nous voulons parler , & de leur pêche , qui fait la grande occupation & le principal métier de tous les peuples qui habitent les bords du Wolga & du Jaïk. On distingue cette pêche , dans la langue des commerçans , en grande & en petite pêche. Ils comprennent dans la première , les *esturgeons* , les *beluges* , les *sterlets* & les *sevrugues*. La petite pêche comprend la *brème* , l'*idus* , l'*ablette aux yeux rouges* , ou *cyprinus erythrophthalmus* ; le *moünier* ou *cyprinatus* , le *cyprinus rutilus* , l'*ablette* , le *cyprinus aspius* Linn. le *barbu* , le *cyprinus jesés* , le *brochet* , la *tanche cypritnica* ; le *saumon* , le *cyprinus fario* , la *bielaja ribiza* des Russes , espece de saumon toute nouvelle , &c. &c. &c. Les poissons compris dans la grande pêche , abondent presque également dans toute la mer Caspienne , ainsi que dans les fleuves qui communiquent avec elle , & qu'ils remontent , sur-tout dans les tems du frai. Les petits poissons observent la loi générale qui les porte à passer des eaux salées dans les eaux douces , & il n'en est parvenu aucun à la connoissance de M. Gmelin , qui séjourna constamment dans la mer.

Les *phoques* ou *veaux-marins*, sont les seuls quadrupèdes qui habitent la mer Caspienne; mais ils y sont aussi dans une telle abondance, qu'ils y deviennent un moyen considérable de subsistance pour quantité de personnes, ainsi que dans le Groënland. Les variétés en sont extrêmement nombreuses, elles se réduisent néanmoins uniquement à la différence des couleurs; il y en a de tout noirs, d'autres qui sont tout blancs, d'autres blanchâtres, d'autres d'un blanc tirant sur le jaune, d'autres qui sont couleur de souris, & d'autres qui sont tachetées comme le tigre. Ils se traînent, à l'aide de leurs pattes de devant, du fond de la mer sur le rivage des isles, où ils deviennent la proie des pêcheurs, qui les assomment avec de gros gourdins longs d'une aune & demie; à mesure qu'on en expédie un, il en arrive successivement quantité d'autres au secours de leur malheureux camarade, & ils n'y viennent que pour subir le même sort. Ils ont la vie singulièrement dure, & sont en état de recevoir plus de trente coups vigoureusement assénés, avant de la perdre; il leur arrive même souvent de vivre encore plusieurs jours après avoir

été frappés à outrance. Ce qu'ils redoutent le plus, c'est le feu & la fumée : aussi, dès qu'ils en aperçoivent, ils se hâtent de retourner dans l'eau ; le vent ni la pluie ne leur font rien. Ces animaux deviennent extrêmement gras (*). Le ponde de graisse de veau-marin se vend 35 kopeques à Astrakan ; & le millier de peaux du même animal, remplies de graisse, ne vaut que 42 roubles. C'est au printemps & en automne qu'on en prend le plus. Les schakals & les loups sont leurs ennemis les plus déclarés, & ne leur font aucun quartier dans les combats qu'ils se livrent. Aussi ceux qui vont à la quête des veaux-marins, tiennent-ils continuellement des gardes autour des petites isles, pour en écarter les loups & les schakals. Il paroît

(*) Les veaux-marins se rendent en hiver de la mer dans le Jaïk, qu'ils remontent. On en assomme un très-grand nombre sur la glace, tant dans le fleuve même, que dans les isles & sur le rivage. M. Pallas assure qu'il n'a jamais vu de veaux-marins aussi gras que la sont ceux de la mer Caspienne en automne. Ils ressemblent plutôt, dit-il, à une outre remplie d'huile de poisson figée, qu'à un animal ; & l'on distingue à peine leur tête & leurs pattes de devant, tant elles sont défigurées par la graisse. On fait à Astrakan, avec cette graisse mêlée avec de la potasse, un savon gris dont on vante infiniment l'utilité pour fouler & dégraisser les étoffes de laine. On le débite en gâteaux ronds, sous le nom de savon d'Astrakan. *Pallas.*

chaque année sur la mer Caspienne plusieurs petits bâtimens qui partent d'Astrakan uniquement pour aller prendre des veaux-marins. Quoiqu'il soit enjoint à ces petits armemens de ne point s'arrêter ailleurs qu'aux isles, dont il y en a sur-tout une très-renommée entre Kislar & Derbent, que l'on a même nommée à cause de cela l'isle aux veaux-marins, l'avidité du gain porte souvent ces pêcheurs à aller faire un commerce illicite dans les ports de la Perse, où ils ne sont pas soumis à l'inspection des consuls Russes, tant pour les marchandises qu'ils y débarquent, que pour celles qu'ils y embarquent. D'où il arrive que d'un côté ils frustreront les douanes de la couronne d'une partie de leurs droits, & que de l'autre ils se mettent dans le cas d'essuyer, tout sujets qu'ils sont de la Russie, toutes sortes d'avaries de la part des Persans; avaries qui leur sont d'autant plus sensibles, qu'ils n'osent pas seulement en porter la moindre plainte.

Si la mer Caspienne est peu riche en quadrupèdes, elle l'est encore bien moins, toute proportion gardée, en autres productions naturelles, qu'on regarde ordinaire-

ment comme appartenant en propre à la mer. Quelques peines que M. Gmelin se soit données , il n'a jamais pu y rencontrer ni zoophytes , ni aucun ver du genre des mollusques. Il en est presque de même à l'égard des coquilles , notre voyageur n'ayant trouvé dans cette mer que les suivantes , les cœurs que Linné appelle *cardium edule* & *cardium rusticum* ; une autre espece que M. Gmelin nomme *cardium trilaterum* ; & M. Pallas , car il paroît que c'est le même , *cardium trigonoïdes* ; la *tellina fragilis* , le *mytilus edulis* , la *chama cor* , la *serpula triquetra* & la *conglomerata* , & différentes especes de limaçons de la famille que Linné a nommée *helix*. M. Pallas trouva , dans l'isle de Kamennoï , une espece de moule qu'il nomme *mytilus polymorphus* , & une autre qu'il appelle *mya edentula* ; enfin un grand nombre de petites nérîtes , *nerita pupa*.

La mer Caspienne abonde en revanche en oiseaux de différens genres. Nous en avons déjà fait connoître précédemment plusieurs especes , & nous indiquerons seulement ici ceux qui fréquentent immédiatement les rivages de cette mer. Les plus

remarquables du genre des oies & des canards sont les suivans ; le cygne , *anas cygnus* ; ces cygnes sont en grande vénération chez les mahométans , & deviennent très - gros , sur-tout ceux qui ont pâture dans les rivières du Ghilan & du Masanderan : aussi la chair de cet oiseau fournit-elle à ces provinces un mets des plus délicats. L'oie de la Chine , *anas cygnoïdes* ; l'oie domestique , *anas aurea* ; l'*anas casarka* , le canard cornu , dont nous avons fait mention plus haut ; le canard *berikla* , l'*anas clypeata* , *clangula* , *hurida* , *Gmelini* ; toutes les espèces de cercelles connues ; l'*anas acuta* , *fuligula* ; & une nouvelle espèce appelée en langue russe asiatique *kekuschka* , & qui doit être comptée parmi les plus belles du genre. On y trouve aussi différentes espèces de la famille des hérons. La grue , *ardea grus* ; la cicogne , *ardea ciconia* ; la cicogne noire , *ardea nigra* ; l'*ardea nicticorax* ; *ardea cinerea* , *purpurea* ; le gros butor , *ardea botaurus major* Briss. *ardea cayanensis striata* Briss. *ardea castanea* & *ferruginea* , *nucea* , *egrettoïdes* , *egretta* Briss. *santodactyla* Gmelin. Le canard rouge , *platalea leucopodia* ; les bécasses , *scolopax arcuata* , *phacopus rusticola* , *tutamis* & gal-

linago, la poule d'eau, *limosa grisea minor* & *limosa grisea major* Briss. *tringa vanellus*, *interpres*, *hypoleucos*, *arenaria*, *littorea*, *cinclus*, *squaturola*; *totanus naevius*, Briss. *charadrius*, *himantopus*, *hiaticula*, *pluvialis*, *calidris*, *œdicnemus*; *recurvirostra avosetta*, *himantopus ostralega*, *fulica atra*, *porphyrio*, *chloropus*. Quant aux oiseaux aquatiques proprement dits, cette mer nourrit le grebe, le plongeon busqué, le pélican, le cormoran, plusieurs variétés de ce dernier, une espèce de pélicans toute nouvelle, & à peu près toutes les espèces de mouettes. Pour se convaincre que les corbeaux sont amateurs de poissons, il suffit de parcourir les rivages de la mer Caspienne, où ils sont si nombreux qu'ils le disputent presque à cet égard aux pélicans, aux cormorans & même aux mouettes.

Les eaux de la mer Caspienne ne sont rien moins qu'homogènes : le nombre considérable de fleuves & de rivières qui s'y jettent d'une part, & de l'autre, la constitution de son fond y occasionnent bien des variations. Il est vrai qu'à généralement parler, ces eaux sont salées ; mais quoique toute la côte occidentale de cette mer s'étende

depuis le 46^e jusqu'au 35^e degré de latitude septentrionale , & qu'on pourroit en conclure par analogie que ces eaux doivent contenir beaucoup de sel , le résultat des expériences que M. Gmelin a faites dans le Ghilan lui a prouvé le contraire ; & il est certain que par les vents de nord-nord-est & de nord-ouest , la salure de cette mer diminue ; quoiqu'on puisse également présumer avec bien du fondement , qu'elle doit cette salure aux mines de sel existantes le long de ses deux rivages , tant de celles qui sont déjà connues , que de celles dont la découverte est encore réservée à la postérité. De même la profondeur des eaux va en diminuant de pied en pied , à mesure qu'on approche du rivage , ce qui rend les atterrages si difficiles , de même aussi la salure de ces mêmes eaux s'adoucit en proportion de leur proximité de la terre ; il arrive même assez fréquemment des cas où de violens vents du nord font entrer par les embouchures des fleuves , des volumes d'eau entièrement douce , mais trouble à la vérité , & chargée d'argille , qui s'étendent jusqu'à trois & quatre lieues en mer. Ces variations que la mer éprouve jusqu'à une certaine

certaine distance de ses rives, & qui sont occasionnées par les eaux qu'elle reçoit de l'embouchure des rivières & des fleuves, sont plus ou moins considérables, selon la nature des vents qui soufflent. Elles se manifestent aussi par la couleur de l'eau qui, dans ces endroits-là, paroît tantôt trouble, tantôt blanche, tantôt couleur de chamois, jusqu'à ce que ces eaux, venant à se confondre entièrement avec celles de la mer, qui reprennent alors le dessus, on voit reparoître cette couleur de verd tendre, affectée à l'Océan, & à toutes les mers qui communiquent avec lui.

On fait que toute eau de mer conserve, indépendamment de son goût salé, une amertume très-sensible; on fait encore qu'il faut attribuer ce goût amer au sel en tant que sel, & au mélange de différentes matières qui s'unissent dans la mer au sel de cuisine, & particulièrement de différentes sortes d'aluns, effet ordinaire de divers acides qui se combinent. Les eaux de la mer Caspienne ont par-dessus tout cela une autre amertume vraiment telle, & qui fait sur la langue une impression semblable à l'amertume de la bile des animaux; propriété qui est

particulière à cette mer, & qui n'est pas néanmoins également sensible dans tous les tems. Lorsque les vents du nord & de nord-ouest ont régné long-tems avec violence, cette amertume se fait sentir à un degré considérable, tandis qu'elle se manifeste beaucoup moins par le vent du sud. D'où peut donc venir cette amertume ? Les observations que M. Gmelin a faites à Baku & à Sallian ont fourni d'avance la solution de cette question; mais nous allons la donner encore d'une manière plus claire & plus satisfaisante.

La mer Caspienne est environnée dans sa partie occidentale par le mont Caucase, dont la chaîne principale, prise dans sa largeur, s'étend depuis Derbent jusqu'à la mer Noire; la chaîne de montagnes qui s'étend de Derbent jusqu'à Aschraff n'en est que la prolongation. Ce sont ces mêmes montagnes qui, décrivant une courbe près d'Astrakan, se dirigent vers le côté oriental de la mer Caspienne, & qui, en se perdant près de l'embouchure du Jaïk, où elles ne sont plus que des montagnes secondaires disposées par couches, font couler dans la Russie & dans la Sibirie les richesses que ces heureuses pro-

vinces renferment dans l'intérieur de leur sol. Comme le Caucafe est un magasin inépuisable de substances combustibles, il produit en conséquence une quantité étonnante de métaux dans son sein; aussi voit-on partout, lorsqu'on la suit dans sa longueur, jaillir du pied de cette chaîne immense, tantôt des sources chaudes, tantôt des sources de naphte de différente qualité; ailleurs on trouve du soufre natif, ou de la mine de vitriol, ou enfin des lacs qu'un feu intérieur fait bouillonner d'une manière très-sensible. Or le pied du mont Caucafe formant immédiatement le rivage occidental de la mer Caspienne, on conçoit aisément qu'il doit lui communiquer un grand nombre de ses parties substantielles. Mais c'est sur-tout au naphte dont il y a une si prodigieuse quantité dans plusieurs des contrées qui environnent cette mer, qu'il faut attribuer la vraie cause de l'amertume qui est particulière à ses eaux; car il est certain que ce bitume y coule des montagnes, tantôt dans toute sa pureté, tantôt confondu avec d'autres substances par des canaux cachés & souterrains, qui lui ouvrent un passage depuis les lieux les plus reculés de l'intérieur

de ces mêmes montagnes jusqu'à la mer où , s'unissant à ses eaux salées , sa pesanteur spécifique le fait aller au fond. Ne conçoit-on pas aussi , par ce que nous venons d'établir , pourquoi cette eau de mer est plus amère lorsque les vents soufflent du nord ou du nord-ouest ? C'est qu'il est constant que ces vents détachent alors plus de naphte vers la mer. On pourra comprendre de même pourquoi les eaux ne sont jamais aussi amères à leur superficie & sur-tout dans la proximité du rivage. C'est que dans l'un & l'autre cas ces mêmes eaux y sont moins chargées de sel , & que le naphte que le sel lie ordinairement avec l'eau , est alors ou emporté plus loin par les vents , ou précipité vers le fond.

Mais le naphte ne communique pas seulement aux eaux de la mer Caspienne ce goût amer dont nous parlons ; il est encore , suivant M. Gmelin , la matière productrice d'un sel amer qui d'une part est fort nuisible , tandis qu'on pourroit à d'autres égards en tirer une grande utilité. M. Gmelin analysa les eaux de cette mer , de concert avec M. Luthé apothicaire , dont il vante beaucoup les soins & l'habileté. Ils les soumirent

à quantité d'épreuves chymiques , dont il résulta évidemment , qu'outre le sel de cuisine elles en contiennent un autre qui est une espèce de sel de glauber ; que ce dernier s'y trouve dans une proportion considérable ; qu'il y est intimement uni avec le sel marin , & qu'il y affecte même une certaine supériorité.

Comme la mer Caspienne n'a aucun écoulement , elle se décharge de ses eaux superflues , par des canaux souterrains , dans les terres , & dépose dans ces endroits - là des lits de sel dont la superficie se trouve au niveau de la surface de la mer. Les deux grandes steppes qui s'étendent depuis la mer vers l'est & vers l'ouest , sont principalement composées d'une terre saline , où le sel se forme par efflorescence en cristaux réguliers ; ce qui fait aussi que les pluies & les rosées salées ne sont rien moins que rares dans leur voisinage. Le sel des marais salans d'Astrakan & le sel qu'on trouve en efflorescence dans les steppes , ne sont nullement un sel de cuisine pur ; mais un sel très - altéré par le sel amer dont nous venons de parler. M. Gmelin a même observé quantité de places où ce dernier se manifestoit en cristaux en lo-

sange , forme qui lui est propre , sans aucun mélange de cristaux de forme cubique. Or , c'est uniquement à ce sel amer qu'il faut imputer la cause des plaintes qu'on ne cesse de faire contre le sel d'Astrakan. Toutes les substances grasses & oléagineuses ont une tendance à la putréfaction , & un sel gras doit nécessairement gâter tout ce qu'on sale avec. Un étang salé qui fournira une année du sel marin assez pur , peut être entièrement gâté l'année suivante. Ce seroit donc une chose très-utile , si , avant de l'employer , on pouvoit dégager ce sel de tout son sel amer , & ne faire usage que d'un sel de cuisine pur & sans ce mélange pernicieux. On remédieroit par un tel moyen à bien des inconvéniens , on prévien droit quantité de dommages très-réels , & les revenus de la couronne en acquerroient une augmentation bien sensible.

, On a beaucoup écrit sur l'augmentation & la diminution successive de la mer Caspienne ; mais la majeure partie de tout ce qu'on a répandu dans le monde sur cet objet , se trouve absolument faux. (*) On remarque

(*) Plusieurs auteurs ont cru que cette mer toute-fait isolée , entretenoit une communication avec d'au-

bien à la vérité une certaine élévation & un certain abaiffement dans les eaux : mais on n'y a jamais apperçu la moindre régularité. On voit bien auffi s'amonceler fur les côtes de cet énorme lac , des dunes tantôt très-senfibles , tantôt prefqu'imperceptibles , tantôt hautes & escarpées , tantôt baffes & d'une pente facile ; & comme ces dunes difparoiffent quelquefois felon que les circonftances changent , il en eft de même des isles. Tout cela dépend beaucoup des variations des faifons ou des vents ; (*) & les fleuves

tres mers par des canaux fouterreins , & y déchargeoit le fuperflu des eaux qu'elle reçoit de plusieurs grands fleuves , & que c'étoit de là que venoit la grande diminution qu'elle éprouvoit en certains tems. " Mais il
 „ paroît , dit M. de Buffon , que fi cette mer avoit com-
 „ munication avec quelqu'autre , on y auroit reconnu
 „ un courant rapide & constant , qui entraîneroit tout
 „ vers cette ouverture qui feroit de décharge à fes
 „ eaux ; & je ne fache pas qu'on ait jamais rien obfervé
 „ de femblable fur cette mer : des voyageurs exacts ,
 „ fur le témoignage defquels on peut compter , nous
 „ affurent le contraire , & par conféquent il eft nécef-
 „ faire que l'évaporation enleve de la mer Cafpienne une
 „ quantité d'eau égale à celle qu'elle reçoit. „ *V. Hift.*
natur. tom. I , pag. 148 , 149 de l'édit. in-12 de 1769.
 Il en eft de même à certains égards de la mer Noire ,
 de la mer Morte & de plusieurs grands lacs d'Afrique.
Note des éditeurs.

(*) Un obfervateur très-intelligent & très-éclairé a remarqué depuis long-tems , qu'il y a dans le voifinage de Calais , des dunes que les vents d'oueft qui foufflent

qui se précipitent dans cette mer y contribuent encore essentiellement.

Nous avons déjà fait mention ci-devant , en parlant de Sarepta , des fortes présomption qui existent en faveur de la plus grande extension des côtes de la mer Caspienne, dans des tems fort reculés. M. de Buffon croit pareillement que la mer Noire communiquoit autrefois avec la mer Caspienne , & il place le canal de communication de ces deux mers près de Tria , ou pour mieux dire , près de Zaryzin , c'est - à-dire à l'endroit où le Don & le Wolga se rapprochent le plus l'un de l'autre. Mais M. le professeur Müller réfute sur ce point l'illustre naturaliste françois , par la raison que , dans les environs de Zaryzin , le terrain est élevé & montagneux. (*) Et M. Pallas

neuf mois de l'année sur cette côte , & souvent avec violence , poussent du côté de Gravelines. Ces vents détachent & enlèvent de l'escarpement de la dune qui regarde vers l'ouest , des sables qui vont retomber sur la pente opposée de la même dune , qui s'éloigne de cette manière insensiblement de Calais , & se rapproche de Gravelines.

(*) Voyez pag. 146 de l'édition de l'*Histoire naturelle* que nous venons de citer , & le *Neues Hamburger-Magazin* , c'est-à-dire , le *Nouveau magasin de Hambourg* , tom. II , pag. 3 & suiv.

place au contraire le détroit qui joignent anciennement ces deux mers , dans la contrée où le Mantysch , qui dirige son cours vers le bas Don , prend sa source , à l'endroit où le terrain élevé qui regne le long de la Sarpa , vient se terminer par un angle coupé vers la pointe. Cette contrée , où , comme nous venons de le dire , le Mantysch prend son origine à 180 wersts environ des sources de la Sarpa , présente une plaine fort basse , de plus de vingt wersts de large , dont le sol est singulièrement salé & marécageux , & qui est de plus entrecoupé de plusieurs petits lacs qui abondent en sel de cuisine. Au sortir de cette plaine , le Mantysch dirige son cours vers l'ouest au travers d'un bas-fond très-étendu , dans un espace d'environ cent wersts , & entre de là dans une vaste plaine aride , qui s'étend , dit-on , jusques vers le Don , & vers la steppe de la Crimée , à l'entrée de laquelle on trouve deux grands lacs salés. Entre les sources de la Sarpa & du Mantysch , on voit la haute terre continuellement à l'ouest , laquelle terre décrit des angles saillans de pur sable , tandis qu'il ne se présente à l'est qu'une steppe entièrement unie , si ce n'est dans la proximité

des hautes terres, où le terrain forme des ondulations occasionnées par l'extrémité des promontoires qui viennent se perdre en mourant dans la plaine. Cette même plaine qu'on retrouve en-deçà du Mantysch, y est pareillement couronnée par une haute terre qui regne entre cette rivière & la Kumà, & enfin, vers la source de cette dernière, par les montagnes avancées du Caucase. C'est donc ici que la steppe orientale a dans des bas-fonds une communication ouverte, tant avec la steppe de la Crimée qu'avec d'autres steppes situées vers la mer Noire : or, cette steppe orientale conserve toutes les traces d'un terrain abandonné par la mer Caspienne ; & autant que les informations que M. Pallas a eu soin de prendre à cet égard, lui en ont appris, les steppes de la Crimée, ainsi que celles qui avoisinent la mer Noire, sont absolument de même nature, & pareillement salées, pour la majeure partie (*).

(*) Il a résulté de cette diminution de la mer Caspienne, que son niveau se trouve, comme on fait, bien plus bas que celui des autres mers ; & la chose est prouvée bien démonstrativement par la comparaison qu'on est à portée de faire des niveaux du Don & du Wolga, à l'endroit où ces deux fleuves s'approchent si près l'un de l'autre. Le niveau des eaux du Don est

Si donc le niveau de la mer Noire, avant qu'elle se fût procuré un écoulement par le canal de Constantinople, étoit élevé de plusieurs toises au-dessus de son niveau actuel,

visiblement de soixante pieds & au-delà plus élevé que celui des eaux du Wolga. L'élévation extraordinaire des bords du Jaïk & du Wolga, élévation qui est même hors de toute proportion, dans une plaine unie & dénuée de montagnes, est un second effet, & en même tems une nouvelle preuve, de la diminution qu'a éprouvée la mer Caspienne. On peut encore juger combien il faut que le niveau des eaux de cette mer soit bas, lorsqu'on fait réflexion à la longueur du cours du Wolga, tandis que ce fleuve prend sa source dans une contrée qui est très-peu élevée au-dessus du niveau des autres mers, & que malgré tout cela, on ne peut pas le taxer de rouler ses ondes avec lenteur.

On peut encore inférer, par la position actuelle de la haute terre, que le Don & le Wolga, dans le tems de l'ancienne réunion des deux mers, s'y jetoient par des embouchures absolument différentes des bouches actuelles. Celle du dernier de ces fleuves a dû se trouver, selon toute apparence, aux environs de Dmitrefsk, & celle du premier vers l'endroit où il se réunit avec le Donez. Le Mantysch présente aussi des traces d'un pays d'où les eaux se sont retirées beaucoup plus promptement vers la mer Noire; & , suivant les cartes, toute la côte septentrionale offre de pareils vestiges, dans les ruisseaux & les golfes d'eau-morte, dont elle est toute entrecoupée. Les steppes qui environnent la mer Caspienne ne sont pas dénuées de traces semblables, quoique la retraite des eaux qui ne s'est faite que peu à peu y ait agi beaucoup plus faiblement : & peut-être que l'ancien lit prétendu de l'Oxus, qu'on dit se trouver entre le lac Caspien & le lac d'Aral, n'est autre chose que la trace d'un écoulement pareil des eaux. *Pallas*...

élévation à laquelle quantité de fleuves & de rivières qui travërsoient , dans ces tems reculés , des contrées plus couvertes de bois & plus humides , ne pouvoient manquer de contribuer , par l'abondance des eaux qu'ils y apportoitent ; il faut , suivant les apparences les plus vraisemblables , que toutes les steppes de la Crimée , du Kuman , du Wolga & du Jaïk , & les plaines de la grande-Tartarie jusqu'au-delà du lac Aral , n'aient formé qu'une seule mer qui embrassoit par un canal étroit & de peu de profondeur , dont le Mantysch découvre encore les vestiges , l'angle septentrional du Caucase , & qui décrivait deux golfes également vastes & profonds , que nous retrouvons encore aujourd'hui dans la mer Noire & dans la mer Caspienne.

Il nous seroit très - aisé d'alléguer encore d'autres preuves de l'ancienne extension de la mer Caspienne ; mais comme cela nous meneroit trop loin , nous n'en ajouterons plus que quelques-unes qui nous ont paru mériter le plus d'être rapportées. Dans l'escarpement du premier angle que forment les montagnes avancées du Moo-Chamur , près de la colonie de Sarepta , lesquelles

montagnes ne sont qu'un sable pur , on trouve une concrétion sablonneuse , dont le gluten est une matiere calcaire , qui paroît avoir été produite sur les bords de la mer , par l'effet de l'eau salée & des substances calcaires qu'elle contient , dans un tems où cette eau venoit à baigner successivement ce terrain , & lui laissoit ensuite , en se retirant , le tems de se dessécher. Or , cette concrétion pourroit par conséquent déterminer même le point d'élévation qu'avoit dans ces tems-là le niveau de cette même mer. Enfin l'on peut encore admettre pour preuve les couches de vase chargée de vitriol , qui renferment encore des débris de joncs & d'autres herbages marins , qui se font voir au jour , sur les bords de l'Elchanka du milieu , à douze wersts de Sarepta , où la haute terre s'approche du Wolga , & semble former une espece de golfe. Au - dessous de ces couches , regne un lit de terre sablonneuse mêlée d'argille. *Pallas.*

Voyage de Samara à Orenbourg , en passant par Gurief.

Nous quittons les bords de la mer Caspienne , & nous faisons tout d'un coup un

très-grand faut, pour nous en revenir à Samara, tom. I, p. 427, & voyager principalement avec M. Pallas, du côté d'Orenbourg & de Gurief : le dernier de ces endroits nous fournira encore différentes choses à rapporter, relativement à la mer Caspienne. Nous étions dans l'intention, pour ne point séparer les mêmes objets, de suivre immédiatement M. Gmelin dans son second voyage en Perse; mais la relation de ce dernier voyage n'ayant point encore paru, nous nous trouvons dans l'impuissance de le faire.

M. Pallas partit le 16 juin 1769 de Samara, & parvint, après avoir fait vingt-quatre wersts, au bourg d'Alexiefka, où commencent les lignes de Sakam. Ce bourg qui est habité en partie par des Cosaques Samariens, en partie par des soldats congédiés, & par des artisans & des laboureurs, a l'air d'un gros village. On y voit un étang naturel, dont le bassin est fort profond, & sur le bord duquel on respire une forte odeur d'asphalte. On traverse, en se rendant de cet endroit à Borskaja Krepast, une contrée des plus agréables, ornée de bois superbes, & de collines fertiles en toutes sortes de plantes,

& qui mériteroient bien d'être mieux cultivées. Ces environs sont encore très-peuplés de chevreuils sans queue, *ceruus pygargus*, & d'élans. Ces animaux se répandent, surtout pendant l'hiver, dans tous les pays situés le long de la Samara, & des ruisseaux qui s'y jettent, où ils trouvent du couvert, comme aussi du côté de la partie montagneuse des steppes. Les Cosaques en tuent encore aujourd'hui, de l'une & l'autre espèce, un bon nombre tous les ans. Les élans se mettent en défense contre les chiens, & en tuent souvent des ruades qu'ils leur détachent. Le mâle met bas son bois en novembre, lorsque le tems du rut est passé; les boîtes lui poussent au printems. Sa femelle produit ordinairement deux petits, & l'on prétend qu'elle met déjà bas au mois d'avril. Il en est à peu près de même du chevreuil; si ce n'est que leur nouveau bois est plus avancé au printems, que celui de l'élan, quoiqu'il soit encore rude & fort tendre. Les peaux de ces animaux se vendent à très-bon compte; on achete une peau d'élan pour un rouble, ou un peu plus, & leur chair est à très-vil prix. On voit encore dans les steppes des environs & plus

loin, le long de la Samara & du Kinel, de belles hermines ; & dans les bois, des martres de qualité moyenne, dont le cou est d'un jaune vif tirant sur la couleur de feu, les unes & les autres en assez grand nombre. Les amateurs de la chasse vont en automne habiter quelque tems les steppes avec les Cosaques, pour y chasser aux loutres & aux castors qui ne se trouvent plus qu'en très-petit nombre le long des rivières qui arrosent ces mêmes steppes, ainsi qu'aux renards. Mais ces derniers deviennent plus chétifs, à mesure qu'on remonte la Samara, ou qu'on se dirige vers le sud, en la quittant ; & ils ne diffèrent plus enfin de ces renards gris des steppes, que les Kirgis désignent sous le nom de *Karagan*, oreille noire, & dont ils apportent les peaux à échanger. On ne prend dans ces quartiers qu'un petit nombre d'écureuils ; mais leurs peaux d'une couleur blanchâtre des plus agréables, les font rechercher, & ils sont connus parmi les pelletiers sous le nom de *fumarhi*.

Notre voyageur, en partant d'Alexiefka, quitta la grande route, pour se rendre, en suivant la Kinel, au village de Tscherkask,

&

& vint ensuite, en se rapprochant de la Samara, à Borskaja. Le chemin qui conduit au premier de ces villages traverse d'abord des collines arides, auxquelles il en succède d'autres plus agréables, & décorées par des bouquets de bois semés de côté & d'autre, & par de belles prairies. On y rencontre de tems en tems des cerisiers sauvages, & dans les endroits du rivage qui sont couverts de bois, l'on distingue une grande quantité d'érables de Russie de la plus belle venue; l'arbre aux pois y forme aussi des haies naturelles. Les mouches cantarides abondent dans ce canton. On retrouve près du village d'Ilmeny les mêmes steppes arides élevées, qui sont suivies, près de Markoffa, de bois riches en plantes, & entrecoupés de bas-fonds de différente nature. Le papillon des Alpes Suisses, *papilio Apollo*, n'y est point rare. Cette contrée est arrosée de quantité de sources très-abondantes d'eau fraîche & limpide, & les bas-fonds sont remplis de flaques d'eau dormante, autour desquelles le chardon échinope, *echinops ritro*, & le *seneccio doria*, multiplient étonnamment. Cette variété de terrains se succède

jusqu'au grand village de Tscherkask , qui est situé dans un pays ouvert tout au bord de la Kinel.

Ce lieu a été bâti depuis 1744 par une colonie de la petite - Russie , dispersée auparavant dans différens petits établissemens qu'ils avoient formés le long des lignes du Jaïk , & que les brigandages des Kirgis empêchoient de prospérer. Les habitans de cette nouvelle colonie , dont l'état est actuellement très-florissant , vivent absolument à la mode de leur ancienne patrie ; ils ont des maisons fort propres , munies de bons poêles & de cheminées , cultivent beaucoup de tabac , élèvent du bétail , & menent une vie si joyeuse & si exempte de toute contrainte , qu'il s'en faut de bien peu que cela n'aille jusqu'à la licence. Ils s'élisent un ataman tiré de leur corps. Ce chef est confirmé par la chancellerie de Staupopol , & a sous lui un adjudant ou jessaul. Ils sont aussi vêtus tout-à-fait à la cosaque , habillement qui ressemble à celui des Polonois. Ils sont , dit-on , obligés de faire la cour pendant deux ans à leur future , avant de pouvoir l'épouser , & il n'est pas permis à l'amant de toucher sa maîtresse pendant la première an-

née. Le jour des nocés, on porte derrière la mariée, à son retour de la célébration du mariage, une espèce de drapeau qui est blanc, si, au rapport du marié, elle s'est comportée avec retenue dans la seconde année de leurs amours, pendant laquelle le futur ose déjà prendre plus de liberté ; & noir, dans le cas où elle auroit été trop facile.

Ils tiennent leur bétail dans des vacheries dispersées dans les steppes des environs, & font sur-tout grand cas des bêtes à cornes : ils n'emploient même que des bœufs pour la plupart de leurs travaux, quoique plusieurs d'entr'eux possèdent vingt à trente chevaux. Leurs troupeaux de moutons sont aussi très-nombreux, & il y a quelques habitans qui en ont jusqu'à quatre cents pièces. Cependant ils assurent que leurs bêtes à laine de Circassie ont déjà beaucoup dégénéré dans cette contrée, & prennent une laine plus longue & plus grossière. Excepté la galle des moutons, ils n'ont encore essuyé aucune épizootie, & ils ont trouvé qu'une légère décoction de feuilles de tabac étoit un très-bon remède contre cette galle.

Lorsque leur bétail est attaqué de vers, ils les chassent avec de l'aigremoine.

La culture du tabac occupe principalement les femmes ; mais ils n'en plantent que de celui à feuilles rondes , le tabac à feuilles longues étant trop âcre à leur goût. Ils sement outre cela pour leur propre usage diverses plantes de jardin, telles que l'arboufe, le maïs & divers autres légumes. Dans la dernière quinzaine de juin, les femmes & les enfans se répandent dans les campagnes pour faire la récolte de cette cochenille de Pologne, ou Kermès du nord, dont nous avons déjà fait mention. Ils trouvent le plus communément cet insecte alentour des racines du fraisier ordinaire, & de celles de la quinte-feuille, *potentilla reptans*, qui n'est pas aussi commune dans ce canton. Les galles y parviennent à leur perfection, dans le mois de juin, un peu plus tôt, ou un peu plus tard, selon que l'hiver a été plus ou moins long; mais dans le mois de juillet, l'insecte commence à sortir de sa prison, ce que les femmes de Tscherkask connoissent à merveille. Aussi recueillent-elles la femelle de l'insecte nouvellement éclos, dont la couleur est plus fine

& plus solide, avec beaucoup plus d'empressement encore que la simple galle. Lorsque leur récolte est faite, elles la lavent pour en séparer la terre qui s'y étoit attachée, & font passer l'eau sale par un tamis; elles mettent ensuite sécher cette cochenille dans un poëlon, à une chaleur tempérée, ou même dans le four, & la conservent dans un lieu chaud. Comme cette récolte ne laisse pas d'être pénible, les habitans de Tscherkask tiennent cette marchandise à un prix assez haut, ils n'en recueillent même pas beaucoup au-delà de ce qu'ils en emploient pour leur propre usage: savoir, pour teindre leurs ceintures, & le fil qui sert à orner leurs vêtemens. Ils mettent tremper le fil qu'ils veulent teindre, dans un quaaas extraordinairement aigre, auquel ils ajoutent encore de l'alun, & laissent le vase dans un four chaud pendant vingt-quatre heures; alors on retire le fil, & après en avoir exprimé le superflu de la teinture, on le met sécher. La cochenille se broie dans un pot de terre, puis on la fait bouillir dans de l'eau; & lorsque toutes les parties colorantes en sont bien extraites, on y met le fil, en continuant à faire bouillir la décoction.

Il faut à peu près une poignée de cochenille pour teindre deux ceintures, ou environ une livre de laine. La couleur qui résulte de cette opération n'est pas de beaucoup supérieure, au coup-d'œil, à celle qu'on tire de l'*origanum* ordinaire ; elle est seulement plus solide.

Le pays au-dessus de Tscherkask, est très-fertile, & pourroit fournir bien richement à la subsistance d'un grand nombre de cultivateurs. Les montagnes qui bordent la Kinel donnent retraite à quantité de marmottes, & toutes les steppes fourmillent de fusliks gris de la grande espèce. Les ours sont communs dans tout le pays qu'arrosent la Kinel & la Samara, & y habitent les lieux fourrés. Notre voyageur vit aussi beaucoup de grues & d'outardes paissant avec leurs petits dans les steppes arides. Pour regagner la Samara, il fit une marche rétrograde, & après avoir traversé un pays sec & inculte, il arriva au fort de Borsk, qui est situé tout-à-fait au bord de cette rivière, sur une colline de sable qui forme un plateau. Ce lieu renferme une population assez nombreuse, composée de Cosaques, de soldats congédiés & d'invalides : tout le bas-fond est cou-

vert de bouquets de pins répandus çà & là, & de bois fort épais de tilleuls, de chênes, de bouleaux, de trembles, de peupliers blancs, d'érables de Russie, de viornes, d'épines blanches, de spirées & d'acacias, si agréablement mélangés, qu'ils semblent avoir été plantés à dessein. Les bouquets de pins regnent, presque sans discontinuer, tout le long de la Samara, en descendant vers Krasnosamark; & les hauteurs qui bordent la rive droite de cette rivière en remontant, sont également garnies de très-beaux bois résineux, en haute futaie & en taillis.

Au-dessus de Borsk, on trouve, sur les bords de cette même Samara, la forteresse d'Olschank qui est en beaucoup meilleur état de défense que la précédente. C'est un carré dont les rues sont tirées au cordeau, & régulièrement percées. Trente Cosaques, aux ordres d'un ataman, en composent toute la garnison; le reste des habitans consiste en invalides. A dix-huit wersts de là, se trouve un autre fort nommé *Busulutzk*, dont les fortifications sont en bon état, & forment une demi-étoile. Le capitaine qui commande tout le long des lignes, y est

très-bien logé. Même les maisons qu'habitent les Cosaques & les soldats congédiés qui composent la garnison, sont fort bien bâties. Parmi les Cosaques qui demeurent dans ce fort, il y a beaucoup de Tartares qui vont souvent dans la steppe déserte, où les rivières de Busulutzk, Karalyk, Irgis & Tschagann prennent leur source, à la chasse des chevaux sauvages, qu'ils tuent à coups de fusil, & dont ils mangent la chair. Mais les chevaux des steppes de cette contrée descendent, pour la plupart, de chevaux privés qui se sont perdus dans ces déserts. Ils ressemblent parfaitement à un cheval russe de petite race, avec cette seule différence, qu'ils ont la tête plus grosse & les oreilles plus pointues, la crinière courte & hérissée, & la queue moins longue. Leur couleur la plus ordinaire, au dire des Cosaques, est le bai clair; cependant M. Gmelin a vu des peaux de ces chevaux, dont la crinière & la queue étoient mêlées, & dont les extrémités tiroient sur le gris. Ils vont en troupes de cinq jusqu'à vingt, & quelquefois au-delà; elles sont composées de jumens, de poulains & d'un seul étalon. Lorsqu'un jeune étalon

commence à devenir grand , le vieux le chasse de la troupe ; on le voit alors la suivre de loin tout seul jusqu'à ce qu'il devienne assez fort pour attirer de jeunes jumens à sa suite. Ces chevaux sauvages se tiennent en été comme en hiver dans les montagnes des steppes , à portée des sources qui y sont en abondance , & ils cherchent en hiver , pour pâture , les endroits des hauteurs dont les vents impétueux ont balayé la neige. On prétend que , lorsqu'ils sont sous le vent , ils flairent un homme à la distance de plusieurs wersts , & prennent aussi - tôt la fuite. C'est en été qu'on peut les tirer le plus facilement avec des fusils à canons rayés , dans le tems qu'ils sont tourmentés par les taons. On trouvoit aussi autrefois le long du Busulutzk , en remontant cette rivière , des castors , des loutres & des sangliers ; mais la quantité de Cosaques qui s'adonnent à la chasse a bientôt eu détruit ces animaux. En revanche , cette contrée ne manque ni d'ours , ni d'é-lans , ni de blaireaux.

Il arrive de fréquens incendies dans les steppes de cette contrée ; ces accidens sont cause que l'on rencontre des terrains d'une vaste étendue , où , excepté quelques plan-

tes vivaces, on n'apperçoit presque aucune herbe quelconque, l'incendie extirpant pour toujours toutes les plantes annuelles des endroits où il passe ; car les steppes dénuées d'ombrage sont brûlées par l'ardeur du soleil, avant que les semences apportées par les vents ou par d'autres moyens naturels aient eu le tems de s'y développer ; de sorte qu'il est impossible que ces places redeviennent jamais propres à servir seulement de pâturage. Il est même impossible d'obvier à ces inconvéniens par des réglemens ou par des défenses, qui deviennent inutiles dans des pays aussi peu habités ; & l'on ne sauroit disconvenir d'ailleurs que l'usage de brûler en tas dans les steppes, vers le printemps, toutes les plantes desséchées, moyennant qu'il puisse avoir lieu sans qu'il en résulte du dommage pour les bois, & pour tout ce qui peut fournir de l'ombre, n'ait son utilité, en ce qu'il favorise beaucoup dans cette saison la pousse des herbes.

Torkaja, situé encore plus haut vers la source de la Samara, est un des plus petits forts, & l'un des plus chétifs de tous ceux qu'on a construits le long des lignes. Ses habitans ont beaucoup de peine à subsister, vu

la mauvaise qualité de leurs terres. Presque tout le sol d'alentour est d'une nature salée, & l'est tellement, en beaucoup d'endroits, qu'aucune semence ne sauroit y germer. Ce sont sans doute des sources salées, qui viennent de la steppe montagneuse se répandre dans ce territoire, qui en détériorent le sol à ce point-là ; car l'analyse de toutes les terres salées de ce pays donne un véritable sel de cuisine altéré en partie par le mélange de quantité de matière terrestre. Le sol de ces places salées est une terre grasse argileuse, d'un jaune rougeâtre, dont il y a des veines qui fournissent une argille très-propre aux ouvrages de poterie. Pour peu qu'on y creuse, on s'apperçoit que la superficie desséchée du sol est comme pénétrée de veines de sel ; à un peu plus de profondeur on trouve de l'eau salée. Il suffit même, en quantité d'endroits, de creuser à deux pieds pour trouver cette terre grasse déjà humide & vaseuse. Et la preuve que les hauteurs de la steppe cachent dans leur intérieur quantité de sources salées, se tire de la nature, presque généralement saline, du sol de quelques-unes de leurs vallées, & des ruisseaux salés qui sortent de ces

mêmes montagnes. Aussi-tôt qu'on est sorti de Torkaja , & qu'on a traversé le ruisseau de Soroka , on entre dans une plaine de six à sept wersts , qui ne produit absolument que des plantes de nature saline , telles que la *salsola prostrata* , l'*atriplex portulacoides* & l'*laciniata* , une nouvelle espèce de plantain à feuilles d'oignon , *plantago salsa* , *statice tatarica*. Des places moins salées y produisent la *centaurea glastifolia*.

Cette contrée offrit aussi à la curiosité de notre voyageur , de ces tombes élevées en terre en forme de monticules. Il en vit de fort hautes , répandues de côté & d'autre près du ruisseau de Domaschnaja : on rencontre aussi , le long des deux ruisseaux qui portent le nom de Soroka , des tombeaux très-peu élevés hors de terre ; & lorsqu'on ouvre ces derniers , on y trouve une espèce de cercueil construit de grandes briques très-dures , qui renfermoit le cadavre. On prétend que la longueur de ces cercueils passe souvent la mesure ordinaire , & porte au-delà d'une forte toise. Les Cosaques qui s'occupent à fouiller ces tombeaux , assurent en avoir tiré des os humains d'une taille extraordinaire , entr'autres , des

os tibia qui , si l'on veut les en croire , dépassoient , quand on les plaçoit contre terre à côté du pied , le genou d'un homme fait. On dit aussi qu'au bord de la Domaschaja , un Kalmouc qui s'exerçoit à tirer de l'arc , dans une fête publique instituée en faveur de cet exercice , ramassa à fleur de terre , sur une des tombes qu'on y voit , en voulant reprendre une de ses fleches qui y étoit entrée , une pierre fine brillante , bien taillée & d'une belle grosseur , laquelle fut vendue , en sortant de la troisième main , au-delà de cent roubles. Toutes les fleches , les armures , & différens ustensiles que l'on trouve dans les tombes basses , sont de cuivre. On assure qu'il s'y rencontre quelquefois de l'or , & que des Cosaques Torkajens firent , il y a quelques années la bonne trouvaille d'un collier de ce métal , qui avoit appartenu à un de ces cadavres.

Sorotschinskaja Krepost est , de tous les forts construits le long des lignes de la Samara le plus apparent & le plus habitable. Il renferme , outre quantité de bonnes habitations de Cosaques , une belle maison pour le commandant , & un bâtiment pour la chancellerie ; ce fort étant ci - de-

vant le lieu où résidoit le commandant en chef des lignes. Les montagnes qui sont de l'autre côté de la Samara, sont considérables dans cette partie ; elles sont composées, pour la majeure partie, d'une marne pierreuse, & toute remplie de sources. Ce fut ici que M. Pallas apprit que la feuille du *buphtalmum salicifolium*, qui croît dans tous les bas-fonds le long de la Samara, pouvoit se substituer au thé, cette feuille ayant par sa couleur, & même à certains égards quant au goût, une affinité marquée avec le thé verd. Derrière Sorotschinkaja, ce n'est plus qu'une longue suite de déserts arides. C'est vers Novo Sergiefsk, fort très-chétif & entièrement délabré, que les tombes dont nous venons de parler, commencent à se multiplier considérablement. D'abord, on ne les rencontre que par groupes d'un certain nombre, rassemblés dans un même endroit ; mais près de Polatofskoi - Redut, toute la steppe est comme parsemée de petites élévations de terre & de grandes tombes en monticules. Ces dernières servent de retraite aux marmottes & aux fusliks, qui s'établissent d'autant plus volontiers sur la pente de ces buttes, que l'entrée de leurs

terriers y est à l'abri des inondations des eaux pluviales. On voit clairement à la position de toutes ces grandes tombes, qu'on les a placées à dessein dans des endroits un peu plus élevés de la steppe, & qu'on a gagné la terre dont on a formé la butte, en égalisant l'espace qui l'entoure ; mais comme ces monticules ne sont encore que médiocrement couvertes de gazon ou de broussailles, on peut en conclure que leur antiquité ne doit pas être bien reculée. On trouve sur leur sommet, lorsqu'on y creuse à quelques pouces de profondeur, des charbons de menus branchages, qui paroissent être des vestiges de sacrifices offerts sur ces tombes. Quant aux ossemens, ils sont toujours placés au niveau du terre-plein, dans un réduit oblong qui étoit garni de pieux & de branchages, dont on voit souvent des débris très-distincts. Ils ne renferment pour l'ordinaire, outre les ossemens, que de la chétive ferraille, des fers de fleches, des tenailles, &c. & dans certains, mais non pas dans tous, des têtes de cheval. Quelques-unes de ces buttes, particulièrement les plus grandes, ne sont pas entièrement comblées dans le haut, & leur sommet est enfoncé en forme de chaudière. On trouve,

dit-on, entre les montagnes pierreuses qui bordent l'autre rive de la Samara, de ces buttes qui sont toutes de pierres entassées les unes sur les autres, & d'autres pierres dressées, sur lesquelles on distingue des visages d'hommes taillés au ciseau. Il paroît qu'en général ces tombes en forme de monticules, appartiennent aux Tartares Nogays, ou peut-être même aux Kirgis, dont les tombeaux actuels ont encore beaucoup d'analogie avec ceux-là. Mais, pour ce qui regarde ces tombeaux garnis en briques, dont nous avons parlé, & dans lesquels on ne trouve jamais aucun ustensile de fer, il paroît au contraire qu'il faut les attribuer à une nation toute différente, & beaucoup plus ancienne, qui doit avoir habité plus anciennement cette contrée. Peut-être qu'avec plus de loisir on pourroit faire dans le voisinage des montagnes qui, vu la bonté de leurs pâturages, doivent avoir été autrefois fort peuplées par les nations nomades, quantité d'observations intéressantes relativement aux antiquités.

En s'approchant davantage d'Orenbourg, on arrive au fort de Perewolorkaja, qui ne renferme qu'une quarantaine de maisons habitées par des Cosaques; ceux-ci tiennent presque

presque tous des moutons dont la laine paroît assez bonne. Près de là, & plus encore en remontant vers la source de la Samara, qui sort à plus de trente wersts plus loin au nord-est de cette place, d'une contrée fort montagneuse, on trouve dans la rivière même de petits crystaux de roche, de figure hexagone, d'une eau singulièrement pure, & d'une dureté approchante de la topaze, mais qui, vu leur extrême petitesse, ne méritent pas grande attention. Ici, M. Pallas quitta la Samara, & se porta diagonalement, au travers des montagnes des steppes nommées *Obtscheisyrt*, sur le Jaïk, vers la forteresse de Tatistschewa. Ce terrain s'élève en collines plates & arides, qui deviennent plus hautes & plus considérables en s'approchant du Jaïk. On n'apperçoit plus de tombes sur cette route; mais tout, en revanche, y est couvert de ces petites buttes que les marmottes élèvent à l'entrée de leur terrier. La couche supérieure ou le toit des collines est formée d'une argille rouge qui, plus près du Jaïk, est mêlée de gravier, & à la fin de cailloux. L'intérieur de ces mêmes collines est composé de lits de sable, tantôt blanc, tantôt rougeâtre, qu'on juge-

toit, par analogie avec d'autres terrains de ces contrées, assez propres à engendrer quelques métaux, d'autant plus que ces collines font encore une prolongation d'une branche très-riche en métaux du grand mont Ural. Les sources qui jaillissent dans les montagnes que nous décrivons, forment des ruisseaux qui vont se rendre partie dans le Wolga, partie dans le Jaïk; & la pente vers l'un & l'autre de ces deux fleuves paroît être égale à très-peu de chose près.

La forteresse de Tatistschewa est située sur une hauteur d'un accès difficile, près du ruisseau de Kamisch Samara, peu au-delà d'un demi werst au-dessus de son embouchure dans le Jaïk. C'est un quarré irrégulier, dont la fortification consiste en une enceinte formée par des poutres posées horizontalement les unes sur les autres, entourée de chevaux de frise, & flanquée de batteries construites en bois dans les angles. Cette forteresse contient, outre un corps de casernes pour les dragons qui y sont en garnison, une église d'été & une église d'hiver; quelques bons pavillons pour les officiers; plus de deux cents maisons particulières bâties en bois; de sorte qu'après Oren-

bourg, on peut la mettre au nombre des places les plus considérables & les plus habitées de toutes celles qui font partie des lignes du Jaïk. Aussi est-elle la résidence du commandant en chef des troupes réparties le long de la portion la plus inférieure de ces lignes. Indépendamment des dragons & des Cosaques qui l'habitent, on a soin d'établir depuis le commencement du printems jusques tout à la fin de l'automne, pour la sûreté de la frontière, tant en avant de cette forteresse que tout le long des lignes du Jaïk, de gros postes avancés, avec des postes intermédiaires, à demi distance, dont la garde est confiée à des Kalmoucs Stauropoliens, & à des Baskires convertis, que l'on change chaque année. Notre savant voyageur vit ici un de ces corps, qui formoit deux camps séparés par le ruisseau de Kamich Samara; il fut à portée d'observer les différens exercices de corps & les divertissemens qui sont en usage chez ces deux nations.

Les Kalmoucs commencerent par exécuter un concert à leur manière : une assez belle voix chanta plusieurs chansons d'amour en langue kalmouque ; les tons de ce chant étoient très-langoureux, entre-mêlés de fré-

quentes dissonnances, &, suivant leur usage, très-alongés; deux autres musiciens accompagnent cette voix, l'un d'un violon à la turque & à quatre cordes, de la forme des pochettes de nos maîtres à danser; l'autre, d'une espèce de flûte tout-à-fait singulière, formée simplement de la tige creuse d'un umbellifère, & recouverte par un boyau. Cette flûte est percée vers le bout le plus mince, de trois trous qui se ferment alternativement avec les trois premiers doigts d'une des mains du musicien, tandis qu'il bouche avec l'autre main, lorsque les tons l'exigent, l'ouverture inférieure du tuyau, laquelle est aussi la plus petite: l'ouverture la plus large, sans bec ni anche, s'adapte à la bouche, & se place contre les dents d'en-haut, de manière qu'elle se trouve renfermée entre la levre supérieure & la langue. Il faut un exercice étonnant de cette dernière, pour tirer des sons d'un pareil tuyau; mais sous les doigts d'un homme qui en joue bien, cet instrument ressemble beaucoup à la flûte traversière. L'ame du violon à la turque n'est autre chose qu'un cylindre creux, sur lequel on tend une vessie desséchée, en façon d'une peau de caisse de tam-

bour ; le chevalet est placé sur ce cylindre , & les cordes de boyaux tiennent à l'extrémité d'un manche très-alongé ; l'archet a un double trait de crin de cheval , fixé aux deux extrémités à une baguette , & il doit passer entre les cordes de manière qu'il fasse toujours résonner deux cordes consonnantes à la fois. Outre ces deux instrumens , les Kalmoucs emploient encore dans leurs divertissemens une basse à deux cordes , le timpanon , &c.

Ce concert fut suivi du spectacle de quelques couples de leurs plus jeunes gens qui s'exercerent à la lute. Ils se dépouillerent de tous leurs vêtemens , à la réserve de leurs amples caleçons de toile , qu'ils retrouffèrent jusqu'aux hanches , & chacun mit alors tout en usage pour terrasser son adversaire. Ils sont fort adroits dans ce genre d'exercice. Ils se mirent ensuite à tirer des fleches , tantôt contre un but , tantôt en l'air. Enfin il y en eut quelques-uns qui terminèrent la récréation par des parties d'échecs. Ce jeu est fort en vogue chez les Kalmoucs : ils suivent exactement les mêmes regles que nous , avec la seule différence qu'ils portent trois pions en avant , en commençant la par-

tie. Lorsque nous disons *ébec*, ou les Allemands *schbach*, ils disent *schat*, ou seulement *scht*, & donnent au jeu le nom de *schatera* : ils disent *mat* de même que nous.

Il y a dans ces contrées, le long du Jaik, des flaques d'eau morte, dans lesquelles il croît quantité de noix d'eau, *trapa natans*, qui portent dans tous ces environs le nom de *tshilim*, & que les enfans désœuvrés vont recueillir pour les manger toutes crues. M. Pallas dit n'avoir vu nulle part de ces moules fluviatiles qui vivent dans la vase, d'une aussi grande taille que celles qu'on trouve ici : leur longueur ordinaire est de six pouces, & leur largeur d'environ quatre pouces & demi. (*) La sécheresse n'avoit pas laissé subsister une seule plante sur les hauteurs voisines ; mais tout y fourmilloit en revanche de sauterelles de différentes espèces, & même des plus rares, qu'on ne rencontre que dans les parties méridionales de l'Europe & en Afrique. On voit aussi quelquefois ici en été, des faisans qui vien-

(*) On trouve, dans la vase d'un étang qui est aux portes de la ville de Basle, de ces mêmes moules qui ont plus de huit pouces de long, sur une largeur proportionnée.

nent nicher dans les bas-fonds couverts de broussailles. Ce menu gibier est assez commun dans toute la steppe Kirgisiennne ; aussi voit-on pour l'ordinaire des panaches de plumes de faisan décorer les bonnets des Kirgisiens.

Notre savant repartit de Tatistchewa le 30 juin 1769 , après avoir envoyé d'avance , vers le bas - Jaïk , ses voitures les plus pesantes & les plus mal attelées. Il dirigea sa route sur Orenbourg afin de visiter , chemin faisant , les salines d'Ilerki , & une partie de la ligne. Lorsqu'on voyage le long du Jaïk , on est toujours obligé de le faire sous la protection d'une petite escorte de Cosaques ou d'autres troupes légères , pour se mettre à couvert des incursions des Kirgisiens. Ces escortes se relèvent d'un poste avancé à l'autre. Cette précaution étoit alors d'autant plus nécessaire , que les Kirgisiens , manquant de fourrage dans la steppe , étoient venus en foule se camper le long du Jaïk , & laissoient paître leur bétail jusqu'au bord de ce fleuve. Ce fut le premier de juillet que M. Pallas arriva à Orenbourg.

Orenbourg est une belle ville , dont on trouve une description très-détaillée dans la

topographie d'Orenbourg , à laquelle nous sommes obligés de renvoyer pour cette fois nos lecteurs. Suivant Georgi , cette place est devenue , tant par sa situation sur les confins d'un affreux & immense désert , que par son éloignement & par la bonté de ses fortifications , un lieu d'exil pour les citoyens remuans & indociles , & l'on y relegue les sujets les plus pernicioeux , pour les occuper à différens travaux. La majeure partie de ces malheureux prisonniers est gardée dans l'Ostrogue ; mais ils vont passer la journée dans la maison de travail : c'est un vaste édifice avec de grandes cours , qui est situé hors de la ville. On y a établi des ateliers pourvus des meilleurs outils pour tous les genres d'arts & de métiers , & l'on y fournit de l'ouvrage à tous ces délinquans , chacun selon à quoi il est propre. Tous les travaux y sont subordonnés , sous l'autorité du gouverneur , à la conduite d'un directeur qui est en même tems premier architecte. Les artistes obtiennent , outre la paie ordinaire des prisonniers , cinq copeques par jour , soit qu'ils exercent un art ou seulement un métier. La couronne érige & entretient par ce moyen tous ses bâtimens. Chaque particu-

lier peut, outre cela, faire bâtir & meubler son habitation, ou faire exécuter tout ce qu'il desire par les ouvriers de la maison de travail; & comme la plupart de ces ouvriers sont habiles, & qu'ils sont d'ailleurs sévèrement surveillés, tous leurs ouvrages réussissent très-bien. *Grégori.*

Il est certain que cette place est parfaitement située pour le commerce si important de l'Asie, dont on veut tâcher de la faire devenir le centre; de sorte qu'elle mériterait fort d'être peuplée de marchands habiles & pourvus de fonds suffisans, qui pussent sur-tout la rendre florissante en dirigeant les manufactures qu'ils y établiraient sur des articles de commerce qui fussent de nature à trouver un bon débit parmi les nations asiatiques. Par ce moyen, Orenbourg se verroit infailliblement dans peu au nombre des plus importantes villes du second ordre de tout l'empire Russe. Le commerce actuel s'y fait en très-grande partie par des marchands forains qui s'y rendent des villes les plus éloignées de l'empire, & qui s'en retournent chez eux aussi-tôt qu'ils ont consommé leurs échanges. Les principaux objets d'exportation sont actuelle-

ment toutes sortes de draps de laine , particulièrement en rouge ordinaire & en écarlate ; des velours , des toiles blanches & des toiles bleues ; des cuirs de Russie , des chaudières & autres ustensiles en fer & en cuivre , que ceux qui les débitent ici tirent encore pour la plupart de fort loin des fonderies de la Sibérie ; toutes sortes de plaques en fer-blanc & en fer pour la parure des femmes ; des aiguilles à coudre , de la verroterie , des grains de corail , & autres bagatelles pareilles , qui s'emploient soit dans les habillemens , soit dans les équipemens de cheval , & entrent principalement dans le commerce qui se fait avec les Kirgisiens ; toutes sortes de drogues propres à la teinture , sur-tout de l'indigo , de la vouède , de la cochenille , de l'alun & du vitriol ; enfin le sucre , & quelques articles de pelletterie , particulièrement des peaux de castor & de loutre , entrent dans les échanges qui se font avec les Buchares. Les Kirgisiens prennent en outre des marchands Russes quantité d'indiennes communes & autres étoffes de coton , que ces derniers reçoivent en échange des Buchares ; de sorte que des manufactures d'indiennes qu'on

établirait dans le pays , auroient nécessairement un très-grand débit , & seroient avantageuses pour l'empire ; fallût-il même prendre les premières matières des Buchares & des Chivintzes qui , vu la sûreté de ce commerce , apportent déjà le coton crud préféablement à tout autre article , & en grande quantité.

Les principaux articles de commerce qu'on reçoit ici des marchands Asiatiques , qui arrivent par caravanes , en échange des objets dont nous venons de faire l'énumération , sont de l'or & de l'argent qui vient pour la plupart monnoyé au coin de Perse ; du fable d'or ; quelque peu de lapis lazuli ; des rubis ballais & d'autres pierres précieuses ; une grande quantité de coton crud & filé de toutes sortes de qualités ; de grosses toiles peintes & autres cotonnades en grande abondance ; des toiles des Indes plus fines ; des perles de moyenne qualité ; des étoffes demi-soie ; des robes de chambre toutes faites , de différens prix ; des peaux d'agneaux à fine laine frisée de Bucharie , de couleur noire & de couleur grise , qui se vendent extrêmement cher ; des peaux de tigres & de chats tigrés sauvages , &c.

Les Buchares apportent aussi quelquefois du salpêtre natif, uniquement altéré par la terre qui se trouve mêlée avec, & qui se forme, dit-on, en grande abondance dans les endroits de leur pays, où l'on voyoit autrefois des villes ou des lieux de sépulture. Il ne s'importe pas encore beaucoup de soie crue dans cette place, & les fines marchandises des Indes y arrivent pareillement en très-petite quantité.

Il n'est aucune branche du commerce de Bucharie, qui soit plus importante, ni qui pût devenir plus avantageuse à l'empire, moyennant des manufactures plus multipliées & plus florissantes, que l'importation des matières crues, parmi lesquelles le commerce des soies a été jusqu'à présent le moins encouragé. Une autre matière première que l'on pourroit répandre avec avantage, non-seulement dans l'empire, mais encore hors du pays, c'est le poil de chameau, que les Kalmoucs & les Kirgisiens apportent déjà en abondance & à très-bas prix; savoir, de quatre-vingt copeques à deux roubles & demi le poud. On pourroit aussi multiplier considérablement le nombre des chameaux qu'on élève dans le pays, puisque

non-seulement ces utiles animaux réussissent à merveille , moyennant des soins très-légers , dans différentes contrées de la Baskirie , & sur-tout dans la province d'Isette , mais encore à cause que toute la steppe entre le Wolga & le Jaïk fournit aussi des pâturages qui conviennent parfaitement aux chameaux.

Indépendamment de cette branche secondaire de commerce , qui n'est certainement pas d'une médiocre importance , le trafic du bétail est encore un des principaux objets du commerce qui se fait par échange avec les Kirgisiens. Cette nation errante dans les steppes troque annuellement , dans la seule ville d'Orenbourg , de quarante à soixante mille moutons , & aux environs de dix mille chevaux. Ces derniers se transportent en Russie. Quant aux moutons , c'est pour l'ordinaire à Orenbourg même , & dans les villes du Wolga , qu'on les tue ; il n'y a que leur suif qui se transporte dans les ports de l'empire avec un profit qui n'est pas médiocre ; & cette denrée passe ensuite de là , sous le nom de suif de Russie , dans le commerce qui s'en fait à l'étranger. C'est ce qui fait qu'en été la viande de mouton se vend presque pour

rien à Orenbourg , à cause que les marchands cherchent leur grand profit sur le suif : or un mouton kirgisien , dont la queue chargée de graisse , pèse seule , lorsqu'elle est encore crue , au-delà d'un ponde , fournit , pour l'ordinaire , trente livres & au-delà de suif.

Outre cette quantité de gros & de menu bétail , les Kirgisiens apportent encore en troc beaucoup de pelleterie commune , comme des peaux de loups des steppes , qui sont mal fournies en poil , mais légères ; des peaux de renards de ces mêmes steppes , qui ont presque la couleur des loups , & d'une autre petite espèce de renards toute particulière , qui habitent les parties montagneuses de ces déserts ; des peaux de chats sauvages , & sur-tout quantité de peaux d'agneaux , dont la plupart ont été tirés du ventre de leur mère avant terme , & qui surpassent souvent en beauté celles des agneaux kalmoucs : aussi forment-elles la partie principale de cette branche du commerce de la pelleterie. Les Kirgisiens fournissent encore toutes sortes de tapis & de couvertures de feutre , qu'ils font avec les laines de leurs brebis. Ils en font de différens prix , & il

y en a souvent qui , par leur finesse & une variété de couleurs artilement combinées, ne manquent pas d'élégance. Comme ils sont moins versés dans la pratique du commerce , & qu'ils reçoivent en troc beaucoup de marchandises de bas - aloi , fabriquées dans le pays , & bien des bagatelles , l'avantage est ordinairement du côté des marchands dans ces échanges.

On apporte assez fréquemment à vendre dans l'hôtel où se font les échanges , des aigles de l'espece que les naturalistes nomment *falco chrysatus* ; ils sont fort recherchés par les Kirgifiens , qui les dressent pour la chasse du loup , du renard & de la gazelle. En examinant les mouvemens de cet oiseau de proie , ils jugent de sa bonté , d'après certaines marques , & s'il est propre à être dressé ou non. Ils ne sont pas tous susceptibles d'instruction , & un Kirgisien troquera quelquefois un bon cheval contre tel de ces aigles , tandis qu'il ne donneroit pas seulement un mouton pour tel autre. On les voit souvent en conséquence s'asseoir fort long-tems devant un de ces aigles , pour examiner à loisir leur bon ou mauvais acabit. Nous ajouterons encore que les Kal-

mons & les Baskires élèvent un assez bon nombre de chameaux qu'ils trafiquent aux Buchares à Orenbourg, à cause que ces derniers s'en retournent ordinairement plus chargés qu'ils ne sont venus. Ils tâchent en revanche de se défaire des petits ânes dont ils se sont servis pour venir, mais ils ne trouvent pas beaucoup d'amateurs; en général ces animaux n'ont point encore pris en Russie, & l'on n'y a pas encore songé seulement à élever des mulets, malgré l'utilité reconnue dont ils sont à la guerre.

M. Pallas visita le 3 & le 4 juillet 1769, sous une forte escorte, les salines d'Iletzki, situées à 64 wersts d'Orenbourg, proche d'Iletzkaja Saltchita. Cette petite forteresse est construite en bois, & renferme une petite église bâtie en pierre : hors cette église & une autre ancienne église bâtie en bois, on n'y voit qu'un petit nombre de maisons. La majeure partie des huttes, dont on prétend que le nombre va jusqu'à 150, occupent un terrain placé entre la forteresse & un lac salé oblong, d'environ 150 toises de long, qui environne le côté méridional de cette dernière. Outre le détachement d'infanterie & de Cosaques qui en composent

sent la garnison , elle est encore habitée d'environ 130 Bamies qui sont employés à tirer le sel gemme de la mine pour le compte de la couronne. C'est un capitaine qui est chargé de l'inspection des travaux , & il y en a un autre qui commande la garnison.

Environ à 40 toises de la forteresse s'élève en pain de sucre un rocher de gypse absolument nu & tout blanc. La pierre dont il est composé a beaucoup de cavités ; elle tient de l'albâtre en quelques endroits , mais la majeure partie est en druse ; elle est très - poreuse & sélénitique , & par - ci par - là de couleur rougeâtre. On y distingue de plus assez fréquemment un spath feuilleté. Comme on tient constamment sur cette monticule escarpée, dont la vue embrasse une vaste étendue de pays , un piquet armé , on lui a donné le nom de *Karaulnaja Gora* , qui veut dire , montagne de la Garde. On y voit tout au sommet une fissure qui formoit une caverne dans laquelle on pouvoit autrefois pénétrer à une profondeur considérable , mais qui est actuellement comblée. Les Kirgisiens ont une grande vénération pour cette montagne qu'ils regardent comme sacrée , & ils étoient ci-de vant

dans l'usage de jeter dans la caverne dont nous venons de parler¹, des pelleteries ou d'autres babioles, en maniere d'*ex-voto*. Ils y viennent même encore quelquefois solennellement faire une espece de procession autour du pain de sucre, & y réciter leurs prieres à genoux, après s'être baignés & purifiés dans les flaques d'eau des environs. On raconte qu'avant que la caverne en question ait été comblée, un homme guidé, soit par la cupidité, soit par la curiosité, s'y étoit fait descendre avec des cordes, & qu'il doit y avoir éprouvé un froid insoutenable. Il y a au pied du rocher de gypse, dans la partie qui regarde le sud-ouest, un puits taillé dans la pierre, dont l'eau est douce & bonne à boire. La monticule jette à l'est une branche en dos-d'âne, très-rabaissée, qui va se terminer à un autre rocher de gypse moins élevé que le premier. Toute cette contrée est habitée d'un nombre extraordinaire de couleuvres, *columber natrix*, & de vipères communes, *columber berus*.

Le terrain qui contient une masse considérable de sel gemme, ainsi qu'on s'en est assuré par les différentes fosses qu'on y a

ouvertes jusqu'à présent, commence tout auprès du rocher de gypse, & du lac attenant à la forteresse. Son grand diametre, de là jusqu'à la riviere d'Ilek, peut avoir environ 600 toises, & son petit diametre 550. On n'apperçoit, dans tout ce que l'on connoît actuellement de ce terrain, qu'un sol sablonneux, sec & aride dans les endroits où il s'éleve, & couvert de plantes salines dans les fonds. La grande inégalité de ce sol fait que, pour parvenir à la couche de sel gemme, on a été obligé de creuser dans quelques endroits à trois & quatre toises de profondeur; tandis que, dans d'autres, le sable ne couvre ce sel qu'à la hauteur de quelques archines, & pas même d'une seule dans certaines places; de sorte qu'on y peut atteindre le sel avec une lame de sabre ou bien une baguette de fusil. (*) Dans pres-

(*) Il en est de même dans les salines de Wielizka en Pologne, dans celles de Torda, Dees, & Parai en Transilvanie, & dans celles de Hallstatt & Ischel en haute-Autriche; tous les différens massifs de sel qu'on y exploite n'ont qu'un petit nombre de pieds de toit; en Pologne, ce toit est glaise & argille, & en haute-Autriche de l'argille & de la terre végétale. *Voyez Hamburger-Magazin*, c'est-à-dire, *le Nouveau magasin de Hambourg*, tom. II, pag. 137; & Born, *Abhandl. einer Privat-gesellschaft in Böhmen*, c'est-à-dire,

que tous les endroits de ce district, où l'on a creusé, & particulièrement dans l'enceinte de la mine de sel, on a rencontré l'eau à des profondeurs inégales, tantôt à deux archines, tantôt à dix ou douze, & d'autres fois même à dix-huit. Les sources en étoient souvent très-abondantes, quelquefois salées, mais assez communément douces; il paroît qu'elles se rassemblent des hauteurs voisines sur le massif de sel comme sur un lit d'argille, & elles ont empêché, dans la plupart des fosses qu'on a faites, de parvenir jusqu'au sel, ou du moins de continuer les travaux.

Si l'on veut se faire une idée distincte de la composition tant de ce massif de sel que de la terre qui le couvre, on pourra se la procurer facilement; en examinant la grande fosse ouverte qui s'exploite actuellement, & dans laquelle on travaille depuis nombre d'années. Elle est située près de la montagne de la Garde, & a déjà, en 1769, soixante toises de long, & en quelques endroits jusqu'à neuf ou dix de large. On a pénétré de côté & d'autre, dans la masse du sel, pour l'en tirer jusqu'à la profondeur de trois

Mémoires d'une société privée en Bohême, publiés par M. de Born, tom. 1, pag. 337.

toises , & le travail se poursuit actuellement plus en profondeur ; au lieu que ci-devant , pour l'obtenir avec moins de peine , on s'étendoit , en élargissant toujours davantage la fosse dans sa superficie. Mais par cette maniere de procéder , aussi négligente que mal entendue , on se mettoit dans le cas d'avoir non-seulement à combattre de plus en plus les eaux de sources , mais d'avoir encore à vider , sur-tout au printems , les eaux que la fonte des neiges rassembloit en abondance dans une fosse aussi large. Cette pénible opération , qui devoit nécessairement précéder tout autre travail , s'exécutoit d'ailleurs avec si peu d'intelligence & d'économie , que tous les épuisemens ne se faisoient qu'avec des puisoirs & des seaux. Et ce n'est que sous le directeur actuel que tous ces travaux ont pris une forme plus conséquente & plus régulière : or , voici comme on procède aujourd'hui à l'exploitation de cette mine. On taille dans le massif , avec des haches fort aiguillées & des coins de fer , des rainures très - étroites & assez enfoncées pour pouvoir détacher de la masse un bloc de sel de plus d'une archine d'épaisseur , & d'une toise & demie jusqu'à deux

toise de long. (*) On détache ensuite ce bloc de la grande masse , tantôt avec des madriers qu'on heurte contre , en les balançant avec des cordes , tantôt avec des coins & des massues qu'on fait venir au secours , & avec lesquels on le brise , afin de pouvoir le transporter plus commodément de la fosse dans les hangards qu'on a construits dans la proximité.

On n'apperçoit , dans toute l'étendue de cette vaste fosse , au-dessus de la masse de sel pur & compacte , qu'un sablon jaunâtre , disposé en monticules , & qui s'élève de deux à trois toises au - dessus du massif. Le sable qui touche la superficie de la couche de sel est pénétré de molécules salines , & comme pétrifié dans les endroits où il n'a plus conservé d'humidité. On peut voir assez distinctement , au simple examen de la coupe de la fosse , que la masse de sel n'est ni en-

(*) On pourra voir à quel point cette manière de procéder s'accorde avec celle qu'on suit à Torda en Transilvanie , dans les *Lettres sur plusieurs objets de minéralogie*, que M. de Born a publiées en allemand , p. 138. Il paroît seulement qu'ici les ouvriers ne sont pas aussi scrupuleux à observer les séparations des couches du sel , en détachant les blocs , & qu'ils ne sont pas astreints à le tailler d'un poids déterminé. Born, loco citato , p. 340.

tièrement unie, ni absolument horizontale à sa superficie ; mais que celle-ci doit être un peu ondulée. Il paroît , lorsqu'on se tient au milieu de la fosse , que cette masse s'incline vers les extrémités septentrionales & méridionales de ladite fosse en pente très-douce , comme une colline aplatie. Mais on n'a point encore pu déterminer avec certitude à quel degré de profondeur cette masse de sel se termine. M. Pallas ayant fait percer le massif dans les endroits les plus bas de la fosse , avec une tariere de mineurs , pour en sonder l'épaisseur , on eut beaucoup de peine , vu la dureté du sel , à le pénétrer à la profondeur de vingt & quelques archines , & sans repcontrer autre chose que le sel tout pur ; à la fin on atteignit une pierre noire si dure , que la tariere refusa tout-à-fait d'y mordre , & l'on fut obligé d'abandonner ce travail. (*) Il est très à

(*) La mine de Wielizka en Pologne a été exploitée en certains endroits jusqu'à la profondeur de 65 à 70 brasses , & ne s'enfonce pas vraisemblablement davantage. *Magasin de Hambourg*, tom. VI, p. 138. La profondeur de la masse des salines de Transylvanie n'a point été exactement déterminée , parce que la manière dont ces mines sont exploitées ne permet pas d'en pousser l'exploitation jusqu'au lit d'argille qui se trouve au-dessous du sel. La plus grande profondeur de la mine

propos de remarquer, à l'occasion de cette dernière circonstance, qu'on a rencontré, dit-on, dans une excavation faite ci-devant, à 270 toises de la grande mine de sel, à trois toises de profondeur, un lit d'argille si dur & si compacte, que la pelle ne pouvoit y mordre. (*)

Le sel gemme est généralement très pur, très-compacte & de couleur blanche. Lorsqu'on le détache, il fait paroître assez volontiers de petites configurations cubiques; il se sépare même fort souvent, lorsqu'on le brise, en masse qui présente des cubes réguliers. Il se dissout plus lentement dans l'eau que le sel marin, & l'on prétend même s'être convaincu par des épreuves économiques, qu'il ne sale pas aussi bien que les

de sel de Torda est de 56 toises. Celle qu'on exploite à Vizakna, de 66 toises; à Kolos, de 46; à Szek, de 47; à Dées dans une vieille mine laissée ouverte, de 72 toises. Lorsqu'on a sondé l'épaisseur du massif de sel de la mine d'Ischler, dans la haute-Autriche, avec la tarière des mineurs, on a encore trouvé du sel à 64 stadels (256 pieds) au-dessous du puits le plus bas. *Born, loco citato*, p. 341.

(*) L'argille est un compagnon inséparable du sel fossile. Elle lui sert presque par-tout de base, ou se trouve mêlée avec lui. Dans les salines de la haute-Autriche, le massif de sel se trouve entouré d'une argille grasse de couleur grise, qui empêche les eaux pluviales d'y pénétrer. *Born, loco citato*, p. 342.

sels marins d'Inderseh & d'autres endroits. On y rencontre, sur-tout vers la superficie, par-ci par-là, des masses distinctes d'une grandeur médiocre, car leur poids va rarement au-delà d'un ponde; ces masses qui affectent la figure cubique, sont souvent aussi pures & aussi transparentes que le crystal. On en taille des salières & plusieurs autres bagatelles. (*) Ce sel est appelé *cœur de sel*, & le commun peuple s'en sert dans les maladies des yeux, quoique ce soit le sucre que les gens de la campagne emploient assez généralement comme remède domestique dans ces sortes d'incommodités. On a trouvé dans ces nouvelles exploitations, aux endroits où il y avoit eu d'anciennes fosses, non-seulement des coins, des leviers & autres ustensiles de bois, mais même des charbons qui étoient entièrement pris dans la masse solide du sel. Il n'est pas douteux que ces corps étrangers y ont été renfermés par les sels nouveaux que les eaux salines qui

(*) Haller observe néanmoins dans sa description des salines, que le sel gemme n'est jamais cubique, mais bien celui qui est produit par l'évaporation lente d'une eau saline. Voyez *Haller Kleine Schriften*, c'est-à-dire, *Opuscules de Haller*, tom. III, p. 35.

se rassemblent dans ces fosses abandonnées, sont venus peu à peu y déposer.

On voit sur les deux rives de la Soljanka quantité de ces fosses, dont la majeure partie est remplie d'une eau fortement saturée de sel, provenant en partie des eaux pluviales & des neiges fondues, & en partie de veines souterraines qui filtrent entre les couches, & qui toutes font dissoudre le sel nu qui se trouve au fond de ces fosses. M. Pallas trouva, à la suite d'une longue sécheresse, cette eau saline si pesante, qu'un très-bon hydrometre y monta au-dessus du point ordinaire de la saturation, ce qu'il faut attribuer à quelques mélanges de sel amer. Le fond de ces flaques d'eau saline se couvre d'une forte croûte de sel, en forme de glace. Les Kirgisiens tiennent cette eau qui paroît boueuse, & d'une couleur tirant sur le brun, pour très-salutaire dans différentes maladies, & se rendent fréquemment dans ce lieu pour s'y baigner. (*) On voit aussi

(*) On trouve aussi près de Torda en Transilvanie des fosses semblables, remplies d'eau saturée de sel; & les Wallaques s'y baignent, de même que les Kirgisiens dans celles dont nous parlons. On assura M. de Born qu'il n'étoit pas possible d'aller à fond dans cette eau *salée*. Born, *loco citato*, p. 343.

de côté & d'autres, autour de ces flaques, des bâtons, ou des branchages fichés sur le rivage, & après lesquels les gens du pays ont noué, suivant leurs pratiques superstitieuses, des crins de cheval, & quelques méchantes guenilles. Cette eau salée est, comme il est facile de le penser, si forte, que dès qu'une personne s'y enfonce jusqu'à la poitrine, elle se sent déjà soulevée, & qu'elle peut s'y coucher sur la superficie, presque comme sur une planche. On assure généralement dans le pays qu'il y a des tems, & cela même souvent dans l'arrière-saison, où cette eau salée qui est à la vérité toujours froide vers la surface, devient si chaude vers le fond de la fosse, qu'il n'est pas possible quelquefois d'y endurer la main. Mais M. Pallas qui vouloit s'assurer de la vérité du fait, & qui en renouvela même les épreuves sur plusieurs des plus considérables de ces fosses, n'observa pas la moindre différence dans la température de cette eau, qu'il trouva, à toutes sortes de profondeur, de cinq degrés plus froide que la température de l'air extérieur. Il est à remarquer que le savant voyageur fit ses observations par un tems froid & couvert. Or, s'il y a des

tems où ce fait existe effectivement, comme on l'assure, on seroit tenté de soupçonner que la croûte de sel qui couvre le fond de ces fosses feroit l'office d'un miroir concave, dans lequel les rayons du soleil viendroient se réunir, & dont le foyer pourroit donner à l'eau qui l'environneroit, ce degré de chaleur dont il est question. Suivant cette hypothèse, il est tout clair que M. Pallas a dû trouver cette eau également froide partout, vu que, lorsqu'il fit ses expériences, il y avoit plusieurs jours que le soleil n'avoit presque point paru.

La plante la plus commune dans ces environs est la *laticornia herbacea*, que les Anglois font servir en guise de salade sur leurs tables, après l'avoir fait macérer dans du vinaigre épicé. Il sembleroit qu'on devroit pouvoir tirer de cette plante, du sel de soude, comme de la plupart des autres plantes salées; mais les essais qui s'en sont faits dans un laboratoire d'Orenbourg, ont fait connoître que le sel de cuisine que cette plante contient, y est dans une proportion beaucoup trop forte. Soixante & seize livres de cette plante desséchée ont donné vingt livres de cendres salées.

Ce qu'il y a de bien remarquable encore dans ce voisinage, ce sont plusieurs petits lacs attenans l'un à l'autre, qui commencent à environ 200 toises du rocher de gypse que nous venons de décrire, & qui s'étendent depuis une autre colline jusqu'à la Soljanka. L'eau de ces lacs qui paroissent n'être autre chose que les restes d'un ruisseau, est limpide, très-bonne au goût, & nullement salée; aussi nourrissent-ils des poissons & des tortues, & cependant leur rivage du côté du nord ne présente, jusques très-proche de l'eau, qu'un sol très-salé, abondant en plantes salines; on a même creusé ci-devant, à vingt toises de là, différentes fosses qui sont totalement remplies d'eau salée; & ce qui passe toute croyance, c'est que là où ces lacs s'approchent de la Soljanka, l'on peut atteindre à deux toises de leur rive le sel gemme à travers le sable avec une baguette de fusil. (*)

(*) Dans les salines domaniales de l'impératrice-reine en haute-Autriche, il y a près de la mine de sel dix-sept lacs d'une étendue considérable, qui fourmillent de poissons des meilleures espèces. M. de Born conjecture qu'il y a aussi eu plusieurs petits lacs semblables dans les environs de Torba en Transilvanie, mais dont les eaux se sont frayé un écoulement: du moins les inégalités que présente le terrain de cette

Les sels d'Iletski s'exploitent , pour la majeure partie , pendant l'été. On y paie les ouvriers qu'on y emploie , à raison d'une demi - copeque par poudre de sel ; mais le plus grand transport s'en fait en hiver , & le sel se transporte de la mine vers le Pristan de la petite riviere d'Aschkader , où il est embarqué sur des bâtimens qui le conduisent par la Beluka & la Kuma dans le Wolga. A la faveur de ce seul débouché , il doit avoir été transporté par tout l'empire , dans ces trois dernieres années , plus d'un million de poudres de sel d'Iletzki ; & il n'est pas douteux qu'au moyen des changemens avantageux qui ont été introduits tout nouvellement dans leur exploitation , & de l'établissement de deux nouveaux entrepôts sur l'Ik & sur la Samara , ce débit ne devienne par la suite encore bien plus considérable.

contrée , dont la surface est tantôt élevée , tantôt fort rabaisée , rendent - elles la chose très - vraisemblable. Friedwalzki rapporte dans sa *Mineralogia Dacia* , p. 169 , qu'un grand lac salé , situé près de Parai en Transilvanie , avoit rompu ses digues naturelles , & laissé écouler ses eaux dans la riviere de Kutulloe , ce qui avoit fait périr tous les poissons de cette riviere , & ôté à ses eaux toute leur bonté. *Born, loco citato* , p. 345.

Dans ce lieu si digne de l'attention d'un observateur, on a très-bien réussi à faire venir dans un jardin qu'on y a établi, malgré que le sol y soit absolument salé dans toute son étendue, non-seulement différentes sortes de légumes, mais encore du tabac, dont la semence a été tirée de la Virginie. Ce tabac prospère étonnamment dans ce jardin, & y prend une odeur très-fine; de sorte qu'on réussiroit indubitablement à rendre la culture de cette plante très-avantageuse dans les steppes salées qui s'étendent au midi entre le Jaïk & le Wolga. Ces contrées seroient pareillement très-propres à la culture du sumac ou roure des corroyeurs, *rhus*, & peut-être encore de quantité d'autres plantes utiles. On apperçoit déjà parmi les fleurs du printems, dans ces environs & dans toute la steppe du Jaïk, la tulipe commune des jardins, *tulipa gesneriana*, qui y vient naturellement & en abondance; il y en a à fleur jaune & à fleur rouge. Elles sont à la vérité plus petites que celles de nos jardins d'Europe; mais on a aussi expérimenté dans ce pays-ci, que, lorsqu'on les transplante dans une bonne terre de jardin, leur calice acquiert un volume beaucoup plus considérable.

Il y a près d'Orenbourg , dans la steppe Kirgisiennne , une mine de cuivre des plus remarquables , qu'on nomme *seigatschei rudnik* , & dont l'exploitation avoit été abandonnée pendant près de huit ans , jusques dans l'été de 1768 , qu'elle a été reprise. Elle est entourée d'un petit retranchement pour protéger les ouvriers , & il étoit d'usage d'y conduire un détachement avec du canon. Il existe dans tous les terrains riches en métaux , tant du mont Ural que de ses environs , d'anciennes minieres qui font l'ouvrage de quelque peuple qui nous est inconnu , mais qui paroît avoir été fort exercé dans l'art de fouiller les mines : ce qui s'infere naturellement de la quantité de puits , de galeries souvent poussées à une profondeur assez considérable , & de fouilles dont on a découvert les vestiges ; & c'est à ces débris de leurs anciens travaux qu'on doit la connoissance des meilleures mines qui s'exploitent actuellement dans le district d'Orenbourg. Ces ouvrages sont d'autant plus remarquables qu'ils consistent pour l'ordinaire en puits ronds & en galeries ceintrées , où l'on n'employoit ni étaçons ni charpente. Ces galeries sont quelquefois

quefois si étroites que le travail ne pouvoit qu'y être extrêmement pénible, d'autant qu'il y a des endroits percés dans le roc, où l'on ne sauroit seulement se tenir debout. (*) On a découvert à Saigatschi-Rudnik, outre quantité de fouilles, une galerie extraordinairement spacieuse, avec un grand nombre de rameaux, qui s'étoit conservée

(*) M. de Born observe dans ses lettres minéralogiques à M. Ferber, que les galeries de mines qui ont été délaissées vraisemblablement par les Romains, à Moldowa, dans le bannat de Temeswar, n'offrent pareillement aucune trace de charpente, & ont toutes été taillées dans le roc vif en voûte elliptique. On voit la même chose dans quelques anciennes galeries de mine à Schemnitz en Hongrie. Ces mineurs anciens n'étoient point en état de pousser des galeries aussi spacieuses que les nôtres, puisque même en les faisant très-basses, ils ne pouvoient faire que très-peu de chemin, avec des outils tels que ceux dont ils se servoient. Et néanmoins ils étoient obligés de pousser continuellement leur travail dans le roc vif, afin d'éviter des éboulemens qu'il leur auroit fallu étançonner par une charpente dispendieuse, ce qui auroit d'ailleurs encore retardé leur besogne; c'étoit même pour prévenir ces éboulemens dans leur manière de cheminée basse & étroite, qu'ils ceintroient leurs galeries en courbe elliptique, comme la plus propre à résister à la pression. Ce n'étoit qu'aux galeries principales qui alloient fort avant, qu'ils se croyoient obligés de donner plus d'élévation, dans la crainte de manquer d'air; & ils se servoient de ces galeries pour entretenir une communication d'air dans toute la mine. *Born, loco citato*, p. 325.

dans le meilleur état. En la déblayant, on a trouvé non-seulement du cuivre fondu en gâteaux ronds, mais aussi quantité de pots pareillement ronds, d'une argille blanche, qui avoient servi à cette fonte; enfin jusqu'à des tas d'ossements de travailleurs qui avoient péri dans des éboulemens : mais il n'a pas paru la moindre trace de fourneaux de fonte. On rencontre en quelques endroits de ces anciennes minieres une eau cuivreuse d'un fort beau verd & très-claire.

La pierre dans laquelle le minéral, souvent d'un très-gros verd, se trouve en nids & en gangues, est un grès jaune, grossier & friable; on y distingue au-dessus du métal, des lits fracturés d'une pierre marneuse de couleur rouge. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces filons, ce sont des fragmens de troncs d'arbres pétrifiés, de toutes les grandeurs, qui semblent autant de quartiers de bois amenés & jetés pêle-mêle par un courant d'eau, & qui sont répandus partout dans le grès avec le minéral; la pierre dont ils ont pris la nature est sonore & donne du feu lorsqu'on la frappe avec un briquet : on reconnoît souvent, vers leur superficie, des vestiges très-distinctes d'un commence-

ment de carie ou pourriture antérieure à leur transformation. La plupart de ces bois ont conservé la couleur jaunâtre & la texture des fibres qui sont naturelles au tilleul & à d'autres bois connus : ils se fendent facilement selon le fil de ces mêmes fibres ; & quoique rudes au toucher , comme toutes les pierres sablonneuses , ils ne laissent pas d'être susceptibles d'un certain poli. On trouve aussi parmi ces bûches , des parties de troncs dont la fracture suit manifestement les sinuosités des veines. Tout ce bois pétrifié est minéralisé à l'extérieur d'un cuivre verd ou bleu , qui pénètre même dans les fentes ; cependant il ne contient pas la plus petite quantité de métal , au lieu que l'écorce qu'on distingue encore dans plusieurs de ces pieces de bois , est ordinairement transformée en chryfocolle ou verd de montagne très-riche.

Autant ces sortes de bois pétrifiés , si dignes de la curiosité du naturaliste , sont rares dans les autres contrées , autant ils sont abondans dans presque toutes les mines qui ont été ouvertes jusqu'à présent sur & le long de la partie méridionale du mont Ural. Toutes les mines qui sont en exploitation entre le haut & le bas Jaïk , sur les

deux rives de ce fleuve, la Russe & la Kirgizienne, en remontant le long des petites rivières & des ruisseaux qui se jettent dans la Samara, tels que la Salmisch, le Jangis & la Kargara, sont plus ou moins remplies de ces morceaux de bois pétrifiés, ou de débris de troncs enfumés qui ressemblent à du charbon. On y trouve même quelquefois de très-gros troncs, dans lesquels on distingue encore les origines des branches & des racines. On rencontre déjà près du Wolga, & même vers les bords de la Mofena, des pièces de bois pétrifié, très-caractérisées, répandues çà & là dans des couches de marne & d'argille entre-mêlées de toutes sortes de coquillages marins. M. Pallas a pareillement trouvé de ce bois pétrifié, dont une partie renfermoit des cristallisations de quartz, tandis qu'une autre partie étoit pénétrée de cuivre, dans les mines de ce métal, découvertes dans la montagne de Kraïhojagora, dans les filons des mines de cuivre de Twerdischef, & près du village Baskire de Jakabaul. (*)

(*) Les mines des pays héréditaires de l'Autriche fournissent aussi des exemples de bois pénétrés de diverses substances métalliques. On trouve près des

Notre savant se mit en route le 9 juillet pour faire un petit voyage le long des lignes du Jaïk , jusqu'à la forteresse d'Orskaja. Il passa par Redoute-Niefschinskoi , à dix-sept wersts d'Orenbourg , & rencontra plus loin diverses majakes. Ce sont des pyramides garnies de torches gaudronnées & d'autres matieres combustibles , qu'on a élevées le long des lignes du Jaïk , non-seulement près des forteresses & des redoutes , mais aussi à la moitié de l'intervalle de l'une à l'autre , où l'on met des piquets en communication. On choisit pour l'emplacement de ces majakes , des hauteurs avantageusement situées , & l'on y met le feu lorsqu'il arrive à des partis de brigands Kirgisiens de commettre quelque violence , ou de faire

villes royales des mines de Bressnitz & Altsattel en Boheme , quantité de bois converti en pierre martiale. Le bois d'Idrie , pénétré de mercure & de cinabre , celui de Safska dans le bannat de Temeswar , qui renferme du cuivre natif , décrits l'un & l'autre par M. de Born dans son *Index fossitium* , enfin le tronc où l'argent natif perce entre les intervalles de ces cercles annuels , & dont M. Peithner fait mention dans ses *Elémens de minéralogie* (*Ersten gründen der Bergwerkwissenschaften* , *Abhandl.* II , p. 29 , Prague 1770.) différent des précédens , en ce que le bois conserve son état naturel , & que sans être pétrifié , il sert en quelque façon de matrice à ces métaux vierges. *Born* , loco citato , p. 330 , 335.

des incursions. Ce signal sert d'avertissement aux postes voisins. Il y a pareillement, & pour le même but, dans presque toute la Suisse, sur les endroits les plus élevés & les plus apparens des collines & des montagnes, des bûchers permanens, qu'on allume en cas d'invasion.

Près de Wjoesofskoi-Redoute, où notre voyageur n'arriva qu'à nuit close, le pays devient toujours plus montueux. Ce district montagneux qui s'étend entre le Jaïk & la Samara, est une prolongation de cette branche du mont Ural qui descend de la partie occidentale de ce mont, en suivant le Salmisch & les ruisseaux voisins, traverse le Jaïk, & se dirigeant à l'est, semble ne former qu'une même chaîne avec les hautes montagnes de Simberlinsk, qui se réunissent le long de la Samara à l'Ural. On a non-seulement découvert dans cette partie de fréquentes indications de substances métalliques, mais on y a même établi des minieres qui rendent très-bien.

M. Pallas rencontra près de Wjoesofskoi, une caravane Chivichienne de trente chameaux, qui arrivoit dans ce même endroit. Ces pauvres animaux étoient tellement ex-

ténus, faute d'avoir trouvé du fourrage dans les steppes arides par lesquelles ils venoient de passer, qu'ils n'avoient presque plus la force de marcher. On ne se sert guere que de chameaux à deux bosses, ou dromadaires (*), dans les caravanes Asiatiques de ces contrées. On leur passe au travers du cartilage du nez, une corde avec laquelle on les attache à la queue l'un de l'autre pendant la marche. Les marchandises dont ces animaux sont chargés, se mettent en gros ballots enveloppés d'une toile de coton grossiere, & fîselés avec des cordes pareillement de coton : on en place un de chaque côté d'un bât de bois, & l'on a soin de les garantir encore contre la pluie, en les couvrant de feutres. Ces voyageurs n'emploient communément pour monture, & pour porter leurs provisions de bouche, que des ânes qui ne different en rien de nos ânes ordinaires d'Europe.

Krasnokork est situé sur le Jaïk à vingt-deux wersts de Wjoefofskoi, à la même place où l'on avoit, en 1741, transporté des bords de l'Or, la ville d'Orenbourg, avant

(*) M. de Buffon nomme tout au contraire dromadaires les chameaux qui n'ont qu'une bosse.

qu'on lui eût donné la position avantageuse qu'elle occupe aujourd'hui. Ce lieu est encore assez apparent, & contient, outre une église construite en bois, près de 300 maisons de construction pareille, qui sont toutes renfermées dans l'enceinte d'une fortification revêtue en poutres. C'est ici que réside le commandant en chef de la partie des lignes qui vient aboutir à cette forteresse, & qui se prolongent de la forteresse jusqu'à Ilinsk. La garnison est composée de deux compagnies de dragons, d'une troupe de Cosaques, & des gardes avancées ordinaires de Kalmoucs & de Baskires ; ces derniers sont tenus de fournir des chevaux de poste tout le long de la ligne. On jette de tems à autres, près de cette forteresse, un pont sur le Jaïk, pour amener le minerai qu'on tire des mines qui sont en exploitation de l'autre côté de cette rivière dans les fonderies. La montagne de Krasnoja-Gora est peu éloignée de Krasnokork ; la roche dont elle est composée est presque par-tout une espèce de grès ; & la terre dont cette roche est couverte, est un mélange de sable & d'argille grasse rougeâtre. On voit sur le sommet de cette montagne

une mine abandonnée , & nombre de fosses pratiquées dans un schiste sablonneux , tendre , grossier & rougeâtre. On trouve pareillement dans la montagne de Girjoel , un peu plus loin du côté de Girjoelskoi - Redoute , des fosses semblables pratiquées dans un terrain de même nature , & qui sont une preuve qu'il est riche en métaux. Derrière ce même Girjoel , on aperçoit d'autres montagnes qui s'étendent vers le sud & paroissent autant de digues très - élevées , qui embrassent la plaine. On a donné à ces montagnes composées d'une pierre gypseuse , le nom de *Sljudenie-Gory* , à cause qu'on en tire une félénite feuillée , ou talc gypseux , que les Russes nomment *sljuda* , dont on se sert en guise de vitres dans les forteresses du voisinage. Les Kalmoucs qui sont de service le long des lignes , pendant l'été , font provision de cette félénite , & prétendent que , réduite en poudre & passée au tamis , elle est d'un meilleur usage que la craie pour blanchir les peaux tannées. Cette félénite se trouve en grandes & petites masses feuilletées ou druses , dont les tables n'ont jamais au - delà d'une palme quarrée ; & comme ce n'est pas un vrai talc , mais sen-

lement un spath gypseux qui ne fournit point de lames bien minces ni bien transparentes, & qui n'a pas d'ailleurs les bonnes qualités du talc, cet endroit ne mérite aucune attention.

Notre voyageur se rendit ensuite, par Krepost-Osernaja & Nikolskoi-Redoute, à la forteresse d'Ilnskaja, où le pays devient toujours plus montueux. Jusques là il n'avoit apperçu presque par-tout, qu'une pierre à rasoir, ou queux (*cos particulis impalpabilibus mollis, cadua. Wallerii spec. 84*). Mais proche de Podgornoi-Redoute, les parois des rochers ne lui présenterent plus qu'un schiste corné, brun & grossier. Plus loin ce sont les monts Guberlinsk, composés généralement d'une roche cornée, grossière, tirant sur le brun noirâtre & verdâtre, ou un schiste qui devient bientôt plus argilleux ou talqueux, & se change incontinent après en schiste calcaire, dont les couches suivent la même direction que celles du cos ou queux qui les précèdent. On trouve dans quelques endroits de ces couches, du vrai talc verd & de la serpentine. Toutes ces montagnes, ainsi que celles qui s'étendent en remontant le long de la

Samara, qui sont de même nature, paroissent très-propres à la production des métaux, & contenir sur-tout une grande quantité de cuivre, &c. L'aigle doré habite en grand nombre dans les rochers des montagnes pelées & presqu'entièrement dénuées d'arbres, qu'on voit ici des deux côtés du Jaïk; le hibou blanc, *Strix nyctea*, s'y apperçoit de même assez fréquemment; & en hiver la perdrix blanche, qu'on ne voit que très-rarement du côté occidental de l'Ural.

La forteresse de Guberlinsk est située entre ces mêmes rochers, à une certaine distance du Jaïk, & à l'entrée d'une plaine qui s'étend, dit-on, du côté de l'ouest jusqu'à la Samara, & à l'est jusques vers la forteresse de Kyfisk. Celle de Guberlinsk est séparée du Jaïk par une des plus hautes de ces montagnes, qui est composée de ce même schiste corné, affecté à ce district. On trouve le long des bords du Jaïk, outre quantité de cailloux de jaspe, de gros morceaux de spath des champs, parsemés de petits grains de schorl noir, & qui paroissent avoir été amenés d'assez loin par le Jaïk. Plus loin la chaîne s'élève encore da-

vantage , & deux hautes montagnes de roches font revoir encore souvent à l'extérieur de leurs flancs un schiste corné , uni & talqueux , dans lequel on trouve quantité de morceaux dont la superficie paroît filandreuse comme l'asbeste ; cette pierre contient effectivement par-ci par-là quelque peu d'amianthe , mais on ne sauroit en détacher qu'une très-petite quantité de filets qui d'ailleurs sont très-cassans. On trouve de ces pierres fibreuses , & même en assez grande quantité , qui paroissent avoir éprouvé une sorte de calcination , par l'action du soleil & du grand air ; elles en sont devenues toutes blanches & plus tendres , & leurs fibres se détachent facilement à leur superficie : cependant elles résistent au feu , & ne sont point attaquées par les acides. On n'observe cette efflorescence ou maturité imparfaite que dans les morceaux exposés à l'air & couverts de mousse ; mais elle s'y manifeste dans tous les différens degrés. On continue toujours à monter jusqu'à la redoute Rasboinoi , & à franchir constamment des roches arides , où l'on rencontre toujours de ces pierres talqueuses , & assez souvent des indices très-distincts de mines

de cuivre. On apperçoit aussi dans quelques endroits une roche parsemée de quartz blanc, vraisemblablement une sorte de granit. Près de la redoute, il y a quelques montagnes d'une pierre argilleuse rouge, recouverte d'une terre grasse argilleuse rougeâtre. Il y a du côté d'Orskaja des collines à pente douce : la pierre dont elles sont composées présente déjà un jaspe d'un verd pâle ou strié de rouge ; & ce genre de roche se manifeste de toute part aux environs d'Orsk ; & dans les collines qui s'étendent vers le nord le long du Jaïk en remontant, on en trouve des fragmens dans tous les ravins, & dans tous les lits de torrens & de ruisseaux. La *lonicera tatarica* paroît être l'arbrisseau le plus commun des bas-fonds marécageux & couverts de broussailles, qui bordent le Jaïk ; ce qui fait que les mouches cantarides y sont très-abondantes au printems.

La forteresse d'Orsk est située près du Jaïk, environ à deux wersts au-dessus de l'embouchure de la petite rivière d'Or, dans la steppe Kirgisiennne, sur une éminence. On a bâti au centre de l'arrondissement que forme son sommet, une belle église en pierre

de taille. M. Pallas trouva encore dans ce favorable emplacement l'observatoire dont M. le lieutenant Euler s'étoit servi pour observer le passage de Vénus par le soleil. Il y a des maisons tout autour de cette éminence ; mais , hors celle du commandant, il n'y en a pas une de logeable. La fortification consiste dans un rempart revêtu en gazon , & l'on a construit le long de la rivière un retranchement plus étendu, mais entièrement ruiné, qui environne la place sur laquelle la ville d'Orenbourg avoit d'abord été bâtie. On voit , intérieurement & extérieurement de cette dernière fortification jusqu'à la rivière , plusieurs habitations éparées, dont la plupart ne sont que des huttes construites en terre. Les caravanes Asiatiques qui se rendent à Orenbourg, atteignent ordinairement les frontières de la Russie à Orsk ou un peu au-dessous, & passent là le Jaïk. On y met le scellé sur toutes leurs marchandises , & on leur permet à peine d'en vendre auparavant pour autant d'argent qu'il leur en faut pour payer les voitures qu'ils y louent, afin de soulager leurs chameaux exténués de fatigue.

La colline sur laquelle Orskaja est située,

est toute de jaspe ; cette pierre est disposée en couches minces qui se fendent aisément, & qui s'inclinent de l'ouest vers l'est sous un angle aigu. Ce jaspe est grossier vers la superficie, & tient de la pierre de roche ; mais plus on pénètre en profondeur, & plus il devient fin & beau en couleur. Le plus commun est d'un verd de mer pâle, assez agréable, & d'un rouge brun foncé ; mais le jaspe ondé ou moucheté de rouge, de blanc, de jaune, ou de verd tendre, & même de noir, est plus commun encore. Aussi envoie-t-on souvent des chercheurs de cailloux de la fabrique de Catharinebourg, où ces sortes de pierres se travaillent & se polissent, tirer des jaspes de ces carrieres : on y trouveroit infailliblement des tables & des blocs superbes, si on les exploitoit dans les regles & à une plus grande profondeur. Il y a plus avant dans la steppe une chaîne de montagnes le long de la riviere d'Or vers le sud-est, qui fourniroient vraisemblablement des jaspes encore plus beaux. Les lits de ces carrieres s'inclinent pour la plupart, comme dans celles d'Orsk & en-deçà du Jaïk, de l'ouest à l'est ; mais il y a plus de variété dans leurs couleurs. Le plus

beau de tous , qui s'apperçoit dans une fracture de rocher , est rayé alternativement par bandes brunes & blanches , qui tire sur le rouge & le jaune tendres. On en trouve des morceaux qui présentent des figures d'arbrisseaux ou dendrites agréablement dessinées , & d'autres répandus çà & là , tout parsemés de marcaissites cubiques. (*) On ne sauroit guere douter , à généralement parler , lorsqu'on examine ces rochers de jaspe , qu'ils ne tirent leur origine d'une

(*) Gerhard , dans ses *Beiträge zur Geschichte des mineral reichs* , c'est-à-dire , *Recueil pour servir à l'histoire du regne minéral* , tom. I , pag. 151 , rapporte d'après une relation manuscrite de M. Güldenstedt , que la partie méridionale du Caucase est composée de bancs de jaspe , & qu'il regne cependant entre ces bancs de beaux filons de mine de plomb. Ainsi le jaspe est propre de sa nature à renfermer des métaux. Peut-être des observateurs attentifs trouveront-ils par la suite des métaux nobles dans les roches de quartz , & pour lors il seroit décidé que nombre de pierres qui ne se rencontrent chez nous dans les filons que comme matrices de métaux , se montreront dans d'autres contrées , imprégnées de substances métalliques. M. Pallas n'a point à la vérité trouvé de métal dans aucune des montagnes de jaspe , dont il fait ici mention ; mais il a remarqué dans les fonds ou vallées plusieurs excavations qui fournissoient de la mine de fer. C'est d'ailleurs une observation commune , que sur la pente des montagnes argilleuses , dans la montagne qui vient se perdre vers le vallon ou vers la plaine , on trouve le plus souvent une terre ferrugineuse ou de la mine de fer en nids. *Borg , loco citato* , p. 333.

argille

argille de plusieurs couleurs, qui, molle dans son principe, s'est pétrifiée avec le tems. On ne voit, sur les parties les plus élevées de ces rochers nus, que du quartz blanc de lait ou du jaspe, à peine couverts de terre, ainsi que toutes les sommités de la montagne. Il y a sur toutes ces sommités, des tombes kirgisiennes, qui mériteroient de porter le nom de tombes royales, étant entièrement construites du plus beau jaspe.

Le sol des vallées que forment ces montagnes de jaspe, est salé; & l'on pourroit aisément soupçonner que les sels provenans des cendres des steppes incendiées, & de l'urine des troupeaux de bétail, ayant été entraînés par les eaux pluviales & rassemblés dans ces fonds, ont dû contribuer en partie à former cette quantité de places salées dont ces steppes méridionales abondent. Mais il faut en même tems convenir que la plus grande partie d'entr'elles, & les plus imprégnées de sel, proviennent de sources salées qu'on ne voit point, ou d'amas souterrains de sel de cuisine qui se trouvent dans leur voisinage; & ce qui rend la chose d'autant plus probable, c'est qu'il n'y a point de contrée au monde qui puisse se vanter

de posséder une abondance de sel pareille à celle que renferment les provinces méridionales de la Russie, la Sibérie & la grande-Tartarie.

(Nous voyons par cette description des monts Guberlinski, qu'il en est, à très-peu de chose près, de ces montagnes, comme de celles de tant d'autres contrées. On y a vu le grès en former le pied, & ce grès posé sur des couches argilleuses de schiste corné, au travers desquelles s'élevoient des sommités de rochers de granit qui se trouvent au-dessous, & dont les fragmens de granit, trouvés le long de l'Irtich, peuvent être provenus. Ainsi le granit est dans ces montagnes le sol primitif ou le plus ancien; le schiste corné, ou la pierre argilleuse, le sol secondaire ou plus récent; & les pierres cornées, les grès & les pierres calcaires posées sur ce sol secondaire, devront être envisagées comme des couches accidentelles formées par les dépôts des alluvions. Les filons de cuivre qui se rencontroient dans le grès se perdoient d'abord, & ne pénétroient point en profondeur, tandis que les filons répandus dans le schiste corné, étoient riches & soutenus. On a remarqué

précisément la même chose quant aux différentes natures de pierres , & aux filons qui se rencontrent dans le grès ou dans le schiste corné des montagnes fécondes en mines décrites par le chevalier de Born. On peut consulter sur cette théorie , les *Lettres de M. de Born à M. Ferber sur divers objets de minéralogie* , 1774 ; le *Recueil pour servir à l'histoire minéralogique de Bohême* , du même M. Ferber , 1774 , ainsi que ses *Lettres sur la minéralogie & sur divers autres objets de l'hist. nat. de l'Italie* , dont M. le B. de Dietrich a donné une si excellente traduction. M. Pallas a aussi fourni de nouvelles preuves de cette théorie dans son *Discours sur l'origine des montagnes* , &c. &c.)

Le 15 juillet, M. Pallas se mit en route pour retourner à Orenbourg , & visita chemin faisant , les mines qui sont dans le voisinage de Wjaefofskoi. On exploite ces mines depuis bien des années ; & comme elles contiennent encore quantité de minéral , on continue à y tenir un bon nombre d'ouvriers. On y trouve aussi plusieurs anciennes galeries , mais elles sont basses & d'une construction fort incommode. La na-

ture de la roche de toute la colline qu'on y exploite, est un schiste jaune sablonneux, dans lequel la mine se présente tantôt en filons continus, tantôt en nids, & rend, dit-on, l'un portant l'autre, cinq livres par quintal.

D'Orenbourg, notre voyageur forma le dessein de se rendre à Jaïzkoï - Gorodok; il se mit en route à cet effet le 21 juillet 1769; & après avoir traversé les forteresses de Tatitscheva, de Nishnaja - Osernaja, & de Rassipnaja, il atteignit Ilezkoï-Gorodok. Ce lieu peut contenir un peu plus de 300 maisons, au milieu desquelles on voit une église bâtie en bois. Les Cosaques qui l'habitent, peuvent mettre environ 500 hommes sous les armes, & sont comptés parmi les Cosaques du Jaïk, quoiqu'ils n'aient aucune part aux droits de pêche, & qu'ils soient obligés de tirer leur subsistance de l'agriculture & de leur bétail. A sept wersts de cet endroit, on trouve le poste avancé de Saschimnoi, qu'on abandonne en hiver: aussi les Cosaques qui y font la garde, au nombre de vingt, n'habitent que des barques de branchages. Comme toute cette contrée est fort unie, on a placé près de

tous les postes avancés , & de tous les petits forts construits le long du Jaïk , outre les majakes dont nous avons parlé plus haut , des especes de tours de charpente , sur lesquelles on met des sentinelles qui veillent attentivement à tous les mouvemens qui pourroient se faire du côté des Kirgisiens. Passé le poste avancé de Kindalinsk , qui suit celui de Saschimnoi , l'on n'apperçoit plus aucune trace de culture le long du Jaïk ; les terres labourables qu'on rencontre jusques-là dans la proximité de ce fleuve ; sont d'un assez bon rapport , & l'on n'y a tant de steppes à sa disposition , que chacun peut mettre sa charrue là où il lui plaît , & même se passer le plus souvent d'engrais : ce qui ne pourroit pas cependant avoir lieu à la longue , dans une culture continue.

On voit déjà près d'Irtek la steppe kirgienne , assez unie jusques-là , s'élever en collines auxquelles succede une suite d'autres collines qui s'étendent le long du Jaïk en descendant , & à laquelle les Cosaques ont donné le nom de *tschernie gori* , montagnes noires. On y remarque , en quelques endroits , d'anciennes fouilles de mines de fer. On apperçoit derriere Rubeschzoi , dans

l'éloignement, des montagnes blanches plus élevées, qui sont de nature calcaire, crayeuse, & que l'on nomme *barany*; il s'en détache des côteaux aplatis qui s'approchent du Jaïk, & qui sont célèbres sous le nom de *diajowskie gory*, dénomination qui leur vient d'un événement qui s'y passa autrefois entre les Cosaques du Jaïk, duquel on a donné ailleurs une ample description. *Samlung Russischer geschichten*, c'est-à-dire, Recueil historique sur la Russie, cahier V, page 399, & *Topographie d'Orenbourg*, tome II; page 73. Tout cela forme une petite chaîne de montagnes qui s'étend depuis les collines des steppes jusqu'à la rive gauche du Jaïk, & paroît se perdre un peu plus bas.

Jaïzkoi-Gorodok est le chef-lieu des Cosaques du Jaïk, suivant les observations de M. le lieutenant Euler : il est situé au 51^e degré 10 minutes 46 secondes de latitude septentrionale, au bord d'un ancien lit de fleuve, un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière de Tschagan, qui passe tout contre la ville pour se rendre dans le Jaïk. La fortification en est très-irrégulière; elle forme une espèce de croissant qui se ter-

mine d'un côté à la rivière de Tschagan , & de l'autre au fleuve. Toute sa défense consiste en un parapet informe , revêtu de fuselées & garni de canons avec un fossé : la ville est entièrement ouverte du côté de l'eau , parce que les bords escarpés des deux rivières pourvoient suffisamment à sa sûreté. Elle contient environ trois mille maisons bâties en bois à l'ancienne manière Russe , & distribuées , sans aucune régularité , en rues fort étroites. La principale , qui est un peu plus large , conduit à une église assez bien bâtie en pierre , & à un marché où l'on vend toutes sortes de denrées en abondance , & diverses bagatelles. On trouve plus loin , & vis-à-vis de la cathédrale qui est pareillement très-bien bâtie en pierre , une quantité de boutiques au rez-de-chaussée des maisons , où les marchands étrangers mettent en vente un grand nombre de marchandises de valeur. Encore plus haut dans la continuation de la même rue , on arrive à la Slobode Tartare , où les Cosaques de cette nation habitent tous ensemble ; ils y ont une mosquée ou oratoire bâti en bois , & enduit de plâtre.

Cette ville est au surplus très-peuplée.

Indépendamment du grand nombre de marchands étrangers qui s'y tiennent en tous tems, & d'un plus grand nombre encore de journaliers & d'ouvriers qui y trouvent leur subsistance, les seuls Cosaques y forment une population de quinze mille âmes, parmi lesquels on en compte quatre mille deux cents portant armes, & enregistrés pour le service. Dans ce dernier nombre sont compris ceux qui sont commandés pour l'armée, & ceux qui servent dans les lignes. On compte aussi dans cette population un assez bon nombre de Tartares mahométans, de Kalmoucs non-convertis, & de ces gens connus sous le nom de *Kifilbaches*, dont quelques-uns sont Truchemenes d'origine, & d'autres Persans; ces *Kifilbaches* sont sur-tout très-habiles dans la culture des melons. Ceux de ces différentes nations qui se sont convertis successivement au christianisme, sont généralement appelés *Baldyri*.

Dans une contrée aussi déserte que celle où les Cosaques du Jaïk ont fait leur établissement, il est difficile de déterminer au juste les limites de leur district. A leur gauche, du côté qu'habitent les Kirgis, ils

n'ont des prétentions que sur les fonds qui leur donnent des fourrages pour leur bétail ; & à l'ouest ils affectent la propriété de la steppe depuis Jaïzkoi - Gorodok jusqu'à la mer Caspienne, aussi loin qu'on y a le fleuve sous sa vue ; & les Kalmoucs Ordinziens , qui sont leurs voisins de ce côté - là , ne leur disputeront jamais une attribution aussi modérée. Le point principal pour les Cosaques , & le plus important pour eux , c'est la pêche sur le fleuve , dont ils sont en effet entièrement les maîtres.

Le chef des Cosaques du Jaïk est le Woskowoi-Attaman , qui réside à Jaïkzoi-Gorodok. Il est établi par le college impérial , dont il dépend , & n'a point de rang déterminé. Ce chef a pour adjoints vingt Starchines ou anciens , dont les principaux ont toujours séance à la chancellerie de la ville. La chancellerie de guerre a de plus un Woiskowoi-Djak , qui est une espece de syndic , un Woiskowoi-Pissar ou secrétaire , un interprete , enfin quelques écrivains & autres officiers de chancellerie. L'Attaman a encore deux Woiskowei-Jessauti ou adjudans. Les officiers subalternes sont les Sotniks & les Dessotniks ; & suivant les

réglemens, personne ne peut être élevé au rang de Starchine, sans avoir passé par le grade de Sotnik, de Dessotnik & de Wofkowi-Jessaul : il faut même qu'il ait été employé en cette qualité dans la ville ; car ceux qui servent avec le même titre dans les lignes, n'ont point à beaucoup près le même rang. Les Cosaques non-convertis ne sauroient parvenir à ces emplois honorables, & peuvent tout au plus obtenir le grade de Sotnik.

L'autorité de cette régence est en général fort bornée, & la constitution des peuplades du Jaïk est, de même que celle des Cosaques du Don, absolument démocratique. Toutes les affaires publiques ne sauroient se décider ailleurs que dans l'assemblée générale du peuple, appelée *Krug*, qui veut dire cercle. Lorsqu'une affaire doit être mise en délibération, ou qu'il y a des ordres émanés du souverain à communiquer au peuple, on convoque l'assemblée au son des cloches de l'église principale ; & dès que cette assemblée, qui se tient en plein air sur une place entourée d'une balustrade, est assez nombreuse, les Jessauls vont en avertir l'Attaman, qui s'est déjà

rendu à la chancellerie avec les Starchines. Alors ce chef tenant à la main une baguette garnie d'un grand pommeau d'argent doré, qui est l'attribut de sa dignité, & accompagné de Starchines, vient se placer sur un gradin couvert, qui se trouve devant l'hôtel de la chancellerie. Là-dessus, les deux Jéffauls s'avancent dans l'enceinte dont nous venons de parler, y posent leur bonnet à terre, & ensuite la baguette qu'ils portent lorsqu'ils sont en fonction. Après avoir fait la prière accoutumée, ils s'inclinent d'abord devant l'Attaman, puis, chacun de son côté, devant le peuple assistant qui leur rend ce salut. Cela fait, ils reprennent leur bonnet ainsi que leur masse, se rapprochent de l'Attaman, & vont poser leur bonnet à ses pieds, mais ils gardent leur baguette à la main. Après cette cérémonie, ces deux officiers vont recevoir de l'Attaman les articles qui doivent être mis en délibération. Lorsqu'ils en sont munis, ils s'avancent de nouveau vers le peuple; & après que le plus ancien des deux a prescrit le silence dans la formule ordinaire, & qu'ils ont répété tous deux ensemble le mot *pomolchitte*, silence, ils exposent l'affaire, recueillent les

voix & les opinions du peuple , qu'ils vont ensuite rapporter à l'Attaman ; celui-ci envoie alors faire ses objections ou ses remontrances à l'assemblée , lorsqu'il croit avoir sujet de le faire , ou bien il fait proclamer par ces mêmes officiers ce qui a été résolu.

Le même esprit de liberté qui fait la base de la constitution des Cosaques du Jaïk , regne aussi dans leur manière de vivre. La jeunesse se livre chez eux à des divertissemens presque continuels ; & le nombre de ceux qui s'adonnent entièrement au vin & à la fainéantise , n'est pas petit. De son côté , le beau sexe ne se refuse pas davantage au plaisir , & ne paroît pas peu enclin à l'amour & à la parure. L'habillement de ce sexe ne diffère de l'habillement ordinaire des femmes Russes que par les couleurs variées & tranchantes de leurs tuniques , couleurs qu'elles affectionnent beaucoup , & par la forme de leurs bonnets ; ceux-ci s'élèvent perpendiculairement au-dessus du front ; ils sont de forme cylindrique , aplatis par le haut , & pour l'ordinaire richement brodés. Les hommes portent l'habillement accoutumé des Cosaques ou des Polonois. On trouve parmi eux des gens instruits &

civilisés , & l'on remarque en général au bord du Jaïk un degré de civilisation & une propreté qui sont les fruits de l'aisance de ce peuple , & de son commerce habituel avec les marchands étrangers. Ils n'étoient point tels autrefois , & leurs coutumes tenoient encore beaucoup à l'état de sauvage. Tout créancier , par exemple , étoit en droit de lier son débiteur par le bras gauche avec une corde , & de le traîner à sa suite en l'accablant de toutes sortes de mauvais traitemens , jusqu'à ce que les aumônes que ce malheureux recevoit , ou les secours de ses amis , l'eussent mis en état de s'acquitter. Mais ils admettoient en même tems une circonstance singulière dans cet usage barbare , c'est que si par mégarde le créancier avoit lié son débiteur par le bras droit , qui devoit lui rester libre pour faire le signe de la croix , le créancier se mettoit lui-même dans le cas d'être puni , & perdoit sa dette. On prétend aussi qu'il n'étoit pas rare dans ces anciens tems , de voir des maris , lorsqu'ils étoient las de leurs femmes , venir les vendre dans les assemblées publiques pour une bagatelle , &c.

Il est encore d'usage dans les grandes sol

lemnités, soit religieuses, soit civiles, que le peuple se rassemble devant la chancellerie, & soit régalé de quelques seaux-d'eau-de-vie, de pain & d'un peu de poissons. On dresse en même tems dans l'intérieur de la chancellerie, une table qu'on garnit de toutes sortes de liqueurs fortes, de pain, de poissons secs & de caviar. L'Attaman & les Starchines y portent, au bruit des décharges de mousqueterie, les santés du souverain & des premières personnes de l'état, & l'on finit par boire à la ronde, à la prospérité du gouvernement & de tout le peuple Cosaque.

Les fiançailles & les noces sont pour la jeunesse des occasions de divertissemens nombreux & variés, dont plusieurs méritent d'être rapportés. C'est la coutume, toutes les fois qu'il y a une jeune fiancée, souvent pendant vingt semaines, à compter du jour des fiançailles, accompagnées de quantité de cérémonies ridicules, que les jeunes filles de la connoissance de la fiancée se rassemblent tous les soirs chez elle, & se divertissent avec les jeunes garçons à différens jeux accompagnés de chants, de danses, &c. Il est déjà permis dans le même intervalle au

fiancé de prendre en cachette avec sa future, des privautés qui n'ont ordinairement lieu qu'entre mari & femme. Il est obligé, à l'approche du jour des noces, d'apporter en présent à sa fiancée un habillement de son sexe; elle, en échange, lui fait la galanterie d'un bonnet, d'une paire de bottes, d'une chemise & d'une paire de culottes. Après la bénédiction nuptiale, la mariée est ramenée au logis dans un char découvert, ayant derrière elle sa mère avec l'entremetteuse qui doit avoir des bagues à tous les doigts, & toutes les deux déploient des morceaux d'étoffe de droite & de gauche, afin de cacher le visage de la mariée aux spectateurs. Le marié précède le char, accompagné de son père, de ses parents & de ses amis, tous à pieds; le char est suivi de plusieurs jeunes gens à cheval; l'un d'eux porte une pièce d'étoffe à raies de plusieurs couleurs, *plachta*, pareille à celles dont les femmes Circassiennes font usage au lieu de jupe; elle est attachée après une longue perche, & flotte en manière de drapeau. Cet usage est d'autant plus singulier, que les femmes de ce pays ne portent point de ces *plachta*. Le reste de la fête est célébré par les amis & les parents de l'époux,

qui se divertissent à boire, chanter, danser, &c. & le tout se passe en grande partie en pleine rue. Ce sont les danses tartares qui sont les plus usitées dans ces fêtes, & l'on voit quantité de jeunes gens qui les accompagnent d'une infinité de mouvemens très-variés, où ils mettent une adresse, une agilité & une force de corps étonnantes. Au reste, ils s'adonnent dès leur enfance à toutes sortes d'exercices de force, principalement à tirer de l'arc ; & c'est, après l'exercice des armes à feu & de la lance, un de ceux où ils montrent le plus d'habileté.

Nous avons déjà dit plus haut que la ligne de forts & de postes avancés qui regne le long du Jaïk, étoit gardée presque toute par les Cosaques de ce même Jaïk. Ils emploient à ce service, outre les cent Cosaques postés à Gurjef, mille volontaires tirés de leur corps, qui vont tous les ans, vers la fête des rois, relever toutes les garnisons de l'année précédente. Quantité de Cosaques qui se sont établis peu à peu dans ces forts, & qui y tiennent du bétail, restent toujours de service, préférant la paie assurée qu'ils retirent de leurs confrères, outre la paie & des provisions de bouche que le gouvernement

ment assigne à chaque Cosaque du Jaïk, au profit incertain d'une pêche fatigante, dont ceux qui servent sont exclus. Le reste est composé de gens qui, dans l'espoir de gagner un rang, ou parce qu'ils ont été malheureux à la pêche, se mettent pour une ou plusieurs années à la solde.

Quant à ce qui concerne les moyens que ces Cosaques emploient pour fournir à leur subsistance, ils ont parmi eux les artisans les plus indispensables, tels que cordonniers, maréchaux, charpentiers & autres pareils; ils ne souffrent même pas que des ouvriers étrangers qui exercent ces genres de professions, s'établissent parmi eux. Tous les autres ouvrages de manufacture qu'ils ne font pas eux-mêmes, leur sont abondamment fournis par une infinité de marchands forains que le commerce du poisson attire continuellement ici. Il y a plusieurs femmes de Cosaques, sur-tout parmi les Tartares, qui fabriquent des camelots de poil de chameau, de toute sorte de qualité. Les plus chétifs sont à vil prix, & néanmoins très-bons pour la durée. Elles en font aussi de la première qualité, & qui ne céderoient ni en beauté ni en finesse aux camelots de Bruxelles, s'ils

n'avoient, comme les toiles de Russie, le défaut d'être fabriqués en petites pièces très-étroites.

On pourroit élever des chameaux le long du Jaïk, & en tirer de très-grands avantages, vu qu'il n'est point d'animal domestique auquel les plantes épineuses & salées des steppes de ce pays conviennent mieux. L'éducation des divers autres bestiaux est déjà la principale des occupations accessoires du Cosaque; mais les Russes ne tiennent que des chevaux & des bêtes à cornes. L'une & l'autre espèce réussit à merveille dans ce climat chaud, ils y deviennent d'une belle taille, & les chevaux sur-tout ne le cèdent en vivacité, en vigueur, ni même en beauté, à aucun cheval russe. Ils sont d'ailleurs accoutumés à passer, au besoin, l'hiver & l'été dans les pâturages, où ils sont absolument abandonnés à eux-mêmes : on ne leur donne presque jamais ni foin, ni autre fourrage sec, que lorsqu'on les retire dans les habitations pour les employer dans le tems de la pêche à des travaux plus pénibles. On n'est point non plus dans l'usage de ferrer les chevaux dans ce pays-ci, mais il leur vient dans un sol sec un sabot très-beau & très-dur. Et quant à ce

qui concerne l'éducation des bêtes à cornes , il y a quantité de Cosaques qui tiennent des vacheries ou chutori dans des endroits écartés qui abondent en bons fourrages. La plupart des Tartares , lesquels tiennent aussi beaucoup de bêtes à laine , vont errans de place en place , & se servent de tentes de feutre : mais les Russes sont dans l'usage de se construire , dans les endroits où ils rassemblent leur bétail pendant la nuit , des huttes de clayonnage qu'ils enduisent de terre grasse ou de boue. Il se transporte quantité de bétail du Jaïk vers le Wolga , ainsi que du suif & des peaux , vers les villes où il y a beaucoup de tanneries & de fabriques de savon , telles que Casan , Jaroslaw Arsamäs , &c.

Une autre de leurs occupations accessoi-res , & à laquelle nombre d'entr'eux se livrent , c'est la chasse du renard des steppes , du loup , du castor & du sanglier. Ce sont ordinairement les premiers mois de l'hiver , lorsque la neige qui couvre ces déserts leur fournit la facilité de reconnoître la piste de ces animaux , & qu'il ne se présente pas quelque pêche importante , qui sont sur-tout employés à ces sortes de chasses.

Mais ce qui contribue le plus à l'aïssance de ce peuple, & ce dont il fait sa grande occupation, c'est la pêche; il n'est aucun endroit de la Russie où elle soit aussi bien réglée qu'elle l'est chez eux, & cela d'après des usages qui ont acquis force de loi, & qui sont maintenus dans la plus grande rigueur. On ne pêche que quatre fois par an sur le Jaïk, encore ne peut-on compter que trois pêches générales, qui puissent vraiment passer pour telles. La première & la plus importante est celle qui se fait en janvier avec de certains crocs, *bagri*; & cette pêche est appelée *bagrenje*; la seconde, ou la pêche des sewruges, *Weschnaja Plawnja*, se fait au mois de mai, & dure jusqu'au mois de juin. Enfin, la troisième grande pêche & la moins considérable, est la pêche d'automne, *Ossennaja Plawnja*, qui se fait en octobre avec des filets. Vers la fin de l'année, aux environs de la S. Nicolas, ou bien au commencement de décembre, on est encore dans l'usage de faire une pêche aux filets sous la glace, mais seulement dans les rivières adjacentes, & dans les lacs poissonneux des steppes, & jamais dans le Jaïk même. Cette pêche peut être réputée pour la

quatrième, est de toutes les quatre la moins importante, & ne produit que du poisson des espèces les plus communes, qui sert à la consommation journalière du ménage. Depuis que les pêcheries du Jaïk ont été pleinement concédées aux Cosaques par la couronne, moyennant la somme très-modique pour laquelle les Ustschugues ou Estacades servant à la pêche, établies à Gurjes, étoient affermées, cet ancien genre de pêche a été aboli, & l'on y a substitué une Ustschugue permanente qui ferme entièrement le lit du fleuve, à l'extrémité supérieure de la partie de la ville qui le borde, de manière que le poisson peut entrer librement de la mer Caspienne dans le Jaïk, mais non pas le remonter plus haut que Jaïzkoi-Gorodok.

Les espèces de poissons les plus communes dans le Jaïk, sont l'esturgeon ordinaire, *osetz*, le grand esturgeon, *bieluga*, & une variété très-abondante de ces deux espèces, mais plus particulièrement de la première, qui porte le nom de *schihp*; on la distingue à sa peau lisse & à son museau pointu; ensuite les sewruges, le sterlet, le *silurus glanis* ou *Wels* des Allemands, la barbue, le saumon blanc, *bielaja rybiza*; & enfin les

especes plus petites, & encore plus communes, telles que les brochets, diverses sortes de perches, la brème, l'orfe, le tſchechon ou brème à ventre tranchant, & une infinité de petits poissons à écaille, qui se trouvent ici en aussi grande abondance dans le Wolga. Mais l'alose, *clupea alosa*, si commune dans ce dernier fleuve, ni cette espece d'esturgeon à peau rude & garnie d'épines, qu'on nomme *kostera*, ne se voient jamais dans le Jaïk, & le saumon rouge y est extrêmement rare.

De tous les poissons de passage, c'est le saumon blanc qui monte le premier dans le Jaïk, & cela dès le mois de février; on en prend alors quantité sous la glace avec de gros hameçons auxquels on attache de petits morceaux de poissons pour appât; il en vient aussi, mais beaucoup moins, au printemps & en automne, dans les filets. Les émigrations les plus fortes des différentes especes d'esturgeons qui montent de la mer dans le fleuve, se font en mars, avril & mai. Les premiers qui arrivent, sont les beluges, qui sont toujours suivis de l'esturgeon ordinaire, & les sterlets; les sewruges viennent les derniers sur la fin du mois d'avril, & sont les plus

nombreux, comme les beluges sont ceux qui le sont le moins. Tous ces poissons marchent par bandes, les sewruges principalement arrivent dans le Jaïk en troupe si prodigieuse, que sur-tout près de Gurjes on en distingue parfaitement la masse dans l'eau. Tous les Cosaques attestent même, qu'il arrivoit ci-devant que les irrutions violentes de cette multitude de poissons perçoient par leur choc, en divers endroits, l'espece de digue construite au-travers du fleuve près de Jaïzkoi-Gorodok, & qu'on se voyoit contraint de placer du canon sur le rivage pour rompre par des coups tirés à poudre ces redoutables colonnes. On prétend, avec la plus grande vraisemblance, que tous ces poissons de la famille des esturgeons entrent dans le fleuve pour y déposer leur frai, & que dans le mois d'avril, à peu près dans le tems que les saules commencent à pousser, les esturgeons viennent se frotter contre les endroits pierreux du fond, & se décharger par ce moyen de leurs œufs; quant aux sewruges, c'est depuis la mi-mai jusqu'en juin qu'ils vaquent à cet emploi. Et cependant l'on n'aperçoit & l'on ne prend jamais de fretin de ces grandes especes, ni dans le Jaïk, ni dans

le Wolga, tandis qu'on y pêche des sterlets très-petits & très-déliçats en grande quantité, avec des filets à mailles serrées (*). Malgré cela, c'est une vérité reçue parmi les Cosaques, que l'esturgeon ordinaire & le grand esturgeon restent jusqu'à l'hiver, & hivernent même dans le fleuve, tandis que les sewruges reprennent le chemin de la mer dans l'été. De là vient qu'ils se sont fait une loi qui les oblige à rejeter à l'eau tous les béluges & tous les esturgeons qui se prennent dans leurs filets, lors de la grande pêche des sewruges, laquelle se fait au mois de

(*) On n'a jamais vu dans les environs de Basle, où l'on prend une grande quantité de saumonceaux, un seul de ces poissons qui eût au-delà de huit à neuf pouces de long ; ceux qui échappent aux pêcheurs vont tous prendre leur accroissement à la mer, & ne remontent le Rhin que lorsqu'ils sont saumons adultes. Les saumonceaux de la taille que nous venons de dire, sont même assez rares. Ceux que l'on pêche communément n'ont que trois à quatre pouces. Si l'on en croit M. Krachenninikow, ce sont les vieux saumons qui, lorsqu'ils s'en retournent à la mer, laissent ces saumons d'un an pour garder & couvrir, pour ainsi dire, le frai jusqu'au mois de novembre que les petits sont éclos, & les suivent à la mer. Selon ce naturaliste, les saumons du Kamtschatka & ceux d'Europe ont le même instinct à cet égard. A ce compte, lorsque les pêcheurs auroient pris le conducteur, ils se seroient assuré, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le reste de la couvée.

mai, à cause que les premiers, lorsqu'on les prend en hiver, se transportant facilement gelés, se vendent alors beaucoup plus cher, & procurent par conséquent un bénéfice bien plus grand à la communauté. Cette loi est observée avec tant de rigueur, que les contrevenans ne manquent jamais d'être privés de tout le poisson qu'ils ont pris, & d'essuyer en outre une forte bastonnade pour correction.

La pêche qui se fait au mois de janvier avec des crocs, consiste donc presque toute en esturgeons & en beluges. Ces poissons se couchent, comme on dit, par rangées sur la fin de l'automne, dans les endroits les plus profonds du fleuve, où ils passent tout l'hiver, non point à la vérité privés de sentiment & de mouvement, mais dans une espèce de repos. Comme les endroits les plus ou moins profonds du Jaik, dont le fond est très-mol, varient très-souvent par le transport de ses sables & de la vase, que ces changemens se font même chaque année lors des débordemens qui ont lieu tous les printems, les endroits où l'on trouvera le plus de ces poissons ainsi couchés, sont très-incertains. Aussi les Cosaques ont-

ils grand soin d'observer leurs mouvemens dans les tems où le fleuve est à la veille d'être pris par les glaces. Ils prétendent qu'à cette époque, ce poisson vient se jouer vers la surface de l'eau, & qu'il fait des bonds précisément à l'endroit où il a dessein de se coucher. D'autres Cosaques vont, aussitôt que le fleuve est pris, se mettre ventre à terre, & la tête enveloppée d'un morceau d'étoffe, sur des places unies qui ne sont point couvertes de neige, & peuvent voir, dit-on, les endroits du fond où le poisson s'est couché. Ils ont des marques pour reconnoître ces places, & tâchent d'en tirer avantage lorsque la pêche se fait. On assure qu'en général ce poisson, lorsque les eaux sont hautes à la fin de l'automne, se couche aussi dans les endroits bas & unis du fond du fleuve; mais lorsque les eaux sont basses, il choisit, à proportion de leur diminution, les lieux les plus profonds; & c'est au reste toujours dans ces derniers qu'il y en a le plus.

Dès que la pêche avec les crocs doit commencer, c'est pour l'ordinaire à l'entrée de janvier que la chose a lieu : on tient une assemblée générale du peuple, où l'on

s'informe à la ronde si le plus grand nombre des Cosaques qui pourroient s'être absentes pour affaires, sont de retour, & si l'on a eu bien soin de reconnoître les endroits où l'en peut espérer de trouver le plus de poissons; après quoi l'on détermine le jour auquel la pêche doit s'ouvrir. On élit aussi dans cette assemblée un Attaman de la pêche, pour y maintenir le bon ordre, & on lui donne pour assistans quelques anciens & un Jessaul. Pour les simples Cosaques, ils se partagent par chambres de cinq à six hommes, & même davantage. Il n'est permis à aucun de prendre part à cette pêche, à moins qu'il ne soit muni d'une permission par écrit, scellée du sceau de la chancellerie; & l'on n'en accorde qu'une seule à chaque Cosaque, excepté à ceux qui sont en charge, & aux anciens. Les gens d'église, & ceux qui sont hors d'état, ou qui ne se soucient point de vaquer à cette pêche, peuvent vendre leur permission à de jeunes gens qui n'ont point encore atteint l'âge exigé pour avoir le droit d'y assister.

Chaque Cosaque a grand soin d'appréter, vers le tems prescrit, tous les ustensiles dont il a besoin pour cette pêche, & dont

les plus essentiels consistent en de bons crocs , & en perches de sapin de différentes longueurs , auxquelles ces crocs doivent être fixés. Ces crocs ou bidents n'ont rien de particulier , si ce n'est qu'il importe de les avoir d'une bien bonne trempe & bien acérés ; ils sont recourbés en demi-cercle , & il faut que les pointes soient à peu près parallèles à la partie large qu'on assujettit à la perche au moyen d'un cuir & d'une forte ficelle. Lorsqu'on est forcé par la profondeur d'attacher plusieurs perches l'une à l'autre pour s'allonger , on fixe vers le bas un poids de quatre à cinq livres qui donne assez de pesanteur à cet assemblage de perches pour les maintenir contre le courant de l'eau. Outre ce croc de longueur , il faut que chaque Cosaque soit encore muni d'un croc plus court , dont la perche n'est pas plus d'une toise & demie de long , & qui lui sert à amener sur la glace le poisson dont il s'est saisi avec le premier , enfin d'un instrument propre à rompre la glace , & d'une pelle pour la débarrasser.

Le jour fixé pour l'ouverture de la pêche , tous les Cosaques munis de leur permission écrite se rassemblent , avant le lever du soleil , dans l'endroit accoutumé , menant

avec eux des traîneaux attelés, & tout leur attirail complet. Cette place d'assemblée est à une petite distance de la ville. Ils s'y rangent dans l'ordre suivant lequel ils arrivent, & y sont passés en revue par l'Attaman de la pêche, qui veille sur toutes choses à ce que chaque Cosaque soit bien armé, afin d'être en état de repousser les attaques qu'ils pourroient avoir à éprouver de la part des Kirgisiens. Après quoi les deux Woiskowye Jessauli, qui se rendent là pour cet effet, exhortent tout ce peuple assemblé au bon ordre; & dès que le jour paroît, deux coups de canon tirés de la ville déterminent l'instant du départ. A ce signal, tout part à bride abattue, & se rend de toute la vitesse des chevaux de leurs traîneaux, au lieu qui a été choisi pour la pêche, chacun ayant à cœur d'arriver assez tôt pour s'emparer de la place qu'il croit la plus favorable, & qu'il a eu soin de se choisir d'avance. Mais il n'est permis à personne de rompre la glace avant qu'ils soient tous postés, & que l'Attaman de la pêche ait donné le signal.

Or, il faut savoir que l'on a partagé le fleuve en deux moitiés, dont l'une est des-

tinée pour les pêches du printems & de l'automne ; & l'autre l'est uniquement pour la pêche avec les crocs. Cette dernière moitié commence d'ordinaire au-dessous de la ville , & s'étend jusqu'au poste avancé d'Antonioufskoi ; de là jusqu'à la mer , le fleuve demeure en réserve pour la pêche aux filets. Lorsque celle que nous décrivons s'ouvre , on ne pêche d'abord qu'un jour , afin de mettre les Cosaques les plus indigens en état de se procurer , du produit de cette première journée , le fourrage & les autres choses dont ils peuvent avoir besoin. Comme le fleuve a très-peu de profondeur dans la proximité de la ville , on est dans l'usage de ne commencer cette première pêche qu'à neuf wersts au dessous : ce n'est que cinq ou six jours après , que se fait la grande pêche qui dure neuf jours , & l'on fixe pour chaque jour une certaine étendue de terrain. Enfin l'on ordonne une troisième pêche qui n'est proprement que pour la consommation particulière des familles : celle-ci ne doit encore durer qu'un jour ; mais on la fait quelquefois durer davantage , s'il y a beaucoup de poisson ; elle se fait communément à 48 wersts de la ville , & ten-

mine la fameuse pêche d'hiver du Jaïk. Toutes les fois qu'on désigne un nouveau terrain & un jour pour pêcher, il faut que tous les Cosaques s'assemblent au même lieu, avant le lever du soleil, & attendent le signal de l'Actaman. Dès qu'il est donné, chacun se hâte, comme le premier jour, avec toute la vitesse possible, de prévenir l'autre à la place qu'il croit la meilleure.

Chaque Cosaque se creuse dans la glace, à l'endroit où il se propose de pêcher, une ouverture ronde, d'un diamètre médiocre, & il peut la faire aussi près qu'il veut de celle de son voisin, mais il n'est permis à aucun d'en faire deux; il peut en revanche s'emparer de toute ouverture abandonnée par un autre. Si l'endroit a peu de fond, le Cosaque fait usage des crocs à courte perche, & en tient ordinairement un dans chaque main, dirigeant leurs pointes contre le courant, vu que le poisson, lorsqu'on trouble son repos, ne manque jamais de descendre le fleuve pour chercher des lieux plus profonds. On laisse descendre tous les crocs en général jusqu'au fond, & on ne les en tient éloignés que d'environ la largeur de la main; de cette manière les gros pois-

sons qui cheminent au fond de l'eau, lorsqu'ils viennent à toucher le croc, le font baisser ; au moment que le Cosaque sent le mouvement, il tire le croc à lui avec toute la vitesse possible, & tient le poisson pris en respect, jusqu'à ce qu'il puisse l'atteindre avec son petit croc, & l'amener sur la glace.

Dans les endroits les plus profonds, où l'on est obligé d'employer le croc à longue perche, sa pesanteur ne permet pas d'en diriger plus d'un à la fois. On a soin aussi de faire dans ces endroits-là l'ouverture en long, & de faire aller le croc, dont les pointes se dirigent dans le sens du courant, lorsque les poissons sont encore couchés & tranquilles, du haut vers le bas, & de les ramener du bas vers le haut. Comme par cette opération, les crocs vont & viennent dans tous les sens pour chercher à saisir leur proie, il arrive souvent que deux crocs saisissent en même temps le même poisson ; pour lors il est partagé entre les deux preneurs. Par cette singulière façon de pêcher, il arrive bien des fois qu'un seul homme tire en un jour de dessous la glace, une dizaine de gros poissons & davantage, tandis qu'un autre guette toute une journée &

& même plusieurs jours , sans en toucher un seul , & ne gagne quelquefois pas dans tout le mois de quoi payer les frais de son attirail de pêche , ni acquitter les dettes qu'il a souvent contractées pour s'équiper.

La seconde grande pêche est la pêche des sewruges , qui se fait au printems. Aussitôt que les Cosaques postés à Gurjesf, qui sont obligés de tenir une garde à cet effet , ont donné avis que ces poissons sont arrivés dans l'embouchure du fleuve , on ordonne sur-le-champ tous les préparatifs nécessaires pour cette pêche , & l'on observe le même ordre que pour celle de l'hiver. Cette pêcherie s'étend , en descendant le fleuve , depuis le poste avancé d'Antonowa , jusques proche de Gurjesf. Toute cette partie du fleuve se partage comme l'autre , en neuf répartitions , à l'extrémité de chacune desquelles l'Attaman fait tendre une corde en travers du fleuve , afin que personne ne puisse passer les limites. On pêche pendant près d'une semaine dans les répartitions supérieures , & seulement trois jours ou environ dans les inférieures du côté de Gurjesf , à cause que dans ce tems-là les sewruges commencent déjà

à regagner la mer. On laisse pendant la nuit le tems aux poissons de remonter dans l'endroit du fleuve où se fait alors la pêche, & tous les Cosaques se rendent, avant le lever du soleil, à la répartition supérieure, pour y attendre le signal que donne l'Attaman de se porter plus bas ; à ce signal, chacun est jaloux de se trouver à la tête de tous les autres avant qu'on jette le filet. Les Cosaques pêcheurs sont assis seuls dans une petite nacelle, où ils rament & dirigent leurs filets pareillement seuls. Ces nacelles se construisent le long du Jaïk, communément du tronc d'un peuplier noir, ou d'un peuplier blanc, vu qu'on ne trouve point d'autre arbre dans la contrée, qui auroit les dimensions requises.

Les filets qu'on emploie à cette pêche ont vingt à trente toises de longueur, & consistent en deux pans de rets, dont l'un a les mailles beaucoup plus serrées, & dépasse l'autre de quelques aunes ; de sorte qu'il forme un ventre dans l'eau, & chasse le pan de rets de devant, en avant de lui. Ce double filet est tenu à flot à l'une de ses extrémités par un rondin, tandis que le Cosaque assis dans la nacelle le tient par

l'autre extrémité , au moyen de deux cordes qui coulent tout le long du bord supérieur des pans de rets. La partie inférieure , qui traîne dans le fond du fleuve , est chargée de pierres , afin que le filet ne soit pas entraîné aussi vite que le courant. Lorsque le Cosaque a jeté son filet en travers du fleuve , il laisse aller sa nacelle au courant de l'eau , sans faire aucun usage de la rame , de manière cependant que son bateau se trouve toujours à l'extrémité antérieure de la diagonale que décrit alors le filet. Les sœurs , qui arrivent en nageant contre le courant , n'éprouvant aucune résistance de la part du filet à mailles lâches qui se trouve en avant , ne songent à rebrousser chemin qu'au moment qu'ils se sentent arrêtés par le second pan de rets à mailles serrées ; mais alors ils s'accrochent à ce premier par leurs nageoires & par leurs aspérités. Le pêcheur s'aperçoit , au mouvement des cordes qu'il tient à la main , de l'instant auquel le poisson s'embarrasse dans ses filets. Lorsqu'il sent qu'il y en a quelques-uns , il tire les filets à lui , & les rejette dans l'eau le plus promptement qu'il lui est possible , pour une nouvelle prise. Cette quantité innombrable de

coups de filets qui partent continuellement d'un aussi grand nombre de nacelles, troublent l'eau au point que le poisson qui monte toujours n'apperçoit plus les filets, & s'y précipite de plus en plus. On assure cependant qu'une énorme quantité de ces malheureux poissons épouvantés par le bruit & les cris de tous ces pêcheurs, s'arrêtent aux environs de l'extrémité inférieure de l'espace déterminé pour la pêche, & s'y entassent tellement que, pour peu que les Cosaques les plus avancés dépassent le terme désigné, il leur arrive souvent de se trouver dans l'impossibilité de retirer leurs filets, par la quantité de poisson qui s'y prend.

Lorsque cette pêche est terminée, les Cosaques se livrent à d'autres occupations; les uns vont trafiquer en différens lieux, d'autres vont acheter des grains pour faire du pain, & vers l'automne ils soignent leur récolte de foin. Aussi-tôt qu'elle est faite, c'est-à-dire, dans les derniers jours de septembre, ou dans les premiers jours d'octobre, commence la pêche de l'arrière-saison, qui se fait pareillement dans la partie la plus basse du Jaïk, avec des seines à mailles très-larges. Il est permis dans cette pêche, de

prendre indifféremment toutes les diverses especes d'esturgeons, ainsi que les poissons de moindre qualité. Mais les barbues, les wælfes, & d'autres especes plus petites, sont l'objet principal de cette pêche, la moins importante de toutes. On y observe précisément le même ordre que dans les autres : on s'y rassemble tous les matins pour attendre le signal, on tâche de s'y devancer l'un l'autre, pour se mettre à portée de jeter son filet dans les endroits les plus favorables, & chaque soir la pêche se termine au lieu désigné. Enfin, quelques semaines après, suit la pêche sous la glace dans les eaux adjacentes, dont il a déjà été fait mention ci-dessus, & qui ne fournit aucune particularité remarquable. On n'y prend que du poisson commun, & c'est le *cyprinus cultratus*, ou brème au ventre tranchant, que les Russes nomment *treschon*, qui se trouve alors en plus grande abondance dans ces petites rivières. Il faut encore observer qu'en revenant chez eux, après la pêche d'automne, quantité de Cosaques vont encore pêcher, chemin faisant, dans les lacs & les petites rivières des steppes.

C'est principalement dans le tems de la

pêche qui se fait avec des crocs , & de celle des fewruges , que les marchands des contrées les plus éloignées de la Russie se rassemblent sur le Jaïk. Les esturgeons ordinaires & les grands esturgeons se livrent alors par les Cosaques , sur-le-champ & sans être ouverts , pour un prix qui se fait en bloc , & ce sont les marchands qui se chargent du soin de préparer le poisson ainsi que les œufs , & de les emballer ; ensuite ils les expédient gelés. Le prix du poisson differe suivant les années , & il étoit autrefois bien plus bas qu'à présent. Dix bons esturgeons se vendent aujourd'hui assez communément 30 , 40 & jusqu'à 45 roubles ; mais les plus grands , lors même qu'ils sont sans œufs , se vendent quelquefois jusqu'à six , & même sept roubles la piece. La chair des beluges est , relativement au poids , de moitié meilleur marché ; mais son énorme grosseur fait que souvent ce poisson revient encore plus cher , en le comptant par pieces. Les plus grandes beluges qu'on prend dans le Jaïk , pèsent 25 poudes , passé huit quintaux , rarement au-delà , & fournissent environ cinq poudes d'œufs ou de caviar , lequel , vu les glaires tenaces dont ce poisson abonde , est réputé pour le

moindre en qualité; de sorte qu'on ne l'estime guere au-delà d'un rouble & demi le ponde. On a des esturgeons qui ont près de six pieds de long; & les plus grands qui sont ordinairement laités, pesent jusqu'à cinq poudes. Les œuvs fournissent souvent jusqu'à un ponde de caviar, qui, étant réputé le meilleur, se vend de la première main jusqu'à deux roubles le ponde. Ce n'est que depuis environ huit ans qu'on a commencé à remarquer dans le Jaïk des esturgeons, ainsi que des sewruges, qui ne different des autres, ni par la forme, ni par la taille, mais qui renferment un caviar tout blanc & moins volumineux; lequel surpasse, dit-on, de beaucoup, quant au goût, le caviar ordinaire, ce qui fait qu'on le réserve pour la cour. Une chose encore plus étonnante, si le rapport est fidele, c'est qu'on a trouvé, il y a quelques années, dans une vieille beluge, une grande partie de ses œufs pétrifiés: ce qui seroit encore d'autant plus extraordinaire, que ce qu'on appelle *Pierre de beluge* se rencontre on ne peut pas plus rarement dans les poissons de cette espece qui se pêchent dans le Jaïk. On prétend encore que, plus le poisson est pris près de l'embouchure

du fleuve , plus les œufs sont baveux & de moindre qualité , tandis qu'ils deviennent meilleurs , à mesure que le poisson remonte plus haut. Nous nous sommes déjà étendus sur ce qui concerne le caviar , & nous avons pareillement décrit dans le plus grand détail les autres parties de ce poisson que l'on conserve pour différens usages.

Comme le sel est un objet indispensable pour les pêcheries du Jaïk , il est à propos d'en dire ici quelque chose. Les Cosaques de cette contrée jouissent du privilège important de s'en fournir eux-mêmes , & en consomment annuellement , indépendamment de celui qui s'emploie dans leurs ménages , plusieurs milliers de poudes pour la salaison des poissons & du caviar qui se transportent en Russie. Mais les steppes qui regnent le long du Jaïk , sont si richement pourvues de cette production , qu'il n'est pas à présupposer qu'elle puisse jamais manquer à ce pays. Les principaux endroits où les Cosaques vont chercher leur sel de cuisine , sont deux lacs situés du côté des Kirgisiens , où ce sel se recueille tout préparé , & qui se nomment *Grjafskoje* & *Inderskoje* ; & deux autres petits lacs très-agréables dans les steppes des Kalmoucs.

qu'on appelle *Usenske soki*. Nous aurons occasion plus bas de parler du lac *Inderski*. Quant à *Grjasnoje Osere*, lac bourbeux, il est éloigné de 250 wersts de Jaïskoi-Gorodok vers le sud-est, & à plus de 100 wersts du Jaïk droit à l'est. Les Cosaques lui donnent 20 wersts de circonférence. Il est dans une steppe unie & découverte, dont le sol est entièrement composé d'une argille jaune mêlée de sable. On ne remarque dans tous les environs de ce lac ni source, ni ruisseau qui s'y jette, & il n'a point non plus de décharge. Les croûtes de sel les plus fortes qu'on y trouvoit ordinairement dans les mois de juillet & d'août, avoient un doigt d'épaisseur. Les Cosaques entroient à pied dans l'eau, & recueilloient péniblement ces croûtes avec les mains dans des caisses flottantes, ou dans de petites nacelles qu'ils prenoient avec eux, & qu'ils faisoient tirer à terre par leurs chevaux, au moyen de longues cordes, les bords du lac se trouvant trop fangeux pour permettre à ces mêmes chevaux d'approcher de trop près le rivage. Comme d'ailleurs il ne se formoit pas tous les ans, ni dans toutes les saisons de l'année, des croûtes de sel un peu considérables dans ce lac,

mais seulement dans les étés bien chauds & bien secs, que même ce sel s'appauvrissoit dans ces dernières années, & qu'enfin les Cosaques étoient obligés en outre de mener toujours avec eux une escorte de quelques centaines d'hommes bien armés pour mettre leurs travailleurs en sûreté contre les Kirgi-siens : ce lac est actuellement abandonné, & tout le sel va se prendre, dans le tems de la pêche du printems, au lac Inderski. Aussi trouve-t-on à tous les postes avancés répandus le long du Jaïk, des magasins de ce sel, tantôt dans de simples fosses, tantôt dans des tonneaux couverts avec des nattes & de la terre grasse.

On ne rencontre aucune trace d'agriculture parmi les Cosaques du Jaïk. Outre que la pêche & le service militaire ne leur en laissent pas le tems, ils allèguent encore pour excuse la nature salée & stérile de leur sol, & ils n'ont pas absolument tort à bien des égards. Cependant on pourroit trouver encore assez de terrains sur le bas Jaïk, qui, s'ils ne sont pas propres à la production de nos grains ordinaires, que la trop grande chaleur & la sécheresse du climat feroient périr, pourroient cependant produire pour la

substance des habitans , d'autres grains non moins utiles ni moins salubres , comme , par exemple , le bled de Turquie ou le mays , le millet de Bucharie , *bolcus saccharatus* , & peut-être aussi , dans plusieurs contrées basses au-dessous de Kulaginâ , du riz. Ce millet de Bucharie réussit très-bien quand il est bien soigné , chez plusieurs peuples d'Asie , dans un climat pareil & sur un sol de même nature ; c'est même le seul grain propre à faire du pain , qui soit en usage chez les Buchares qui le désignent sous le nom de *dsbugari* ; & les tiges élevées & épaisses de ce genre de bled servent aux habitans de ces contrées dénuées de bois , à faire du feu. De sorte qu'il n'est pas étonnant que les Buchares cultivent cette production de préférence à toute autre , & qu'ils célèbrent le tems des semailles de ce grain par une fête générale. Ce millet , dont on prétend qu'une seule plante peut fournir jusqu'à deux livres de grain , vient très-bien ; non-seulement à Astrakan , mais M. Pallas en a vu même dans un jardin près de Samara , & il n'est en effet aucune production qui convînt mieux que celle-là aux contrées voisines du Jaïk. On ne cultive actuellement à Jaïzkoi-Gorodok ;

outre les plantes de cuisine les plus indispensables, rien d'autre que des arbouses & des melons, dont il se fait d'abondantes récoltes; & ce sont principalement les Kyfilbouches qui s'adonnent à cette culture. On compte dans les environs de cette place plus de cinquante grands jardins d'arbouses, qui en produisent une quantité incroyable, de sorte qu'elles se vendent à vil prix. Toutes les espèces connues de ce fruit y réussissent & y acquièrent une faveur parfaite; cependant les arbouses de ce pays n'y parviennent jamais à la grosseur de celles d'Astrakan. Nous avons déjà fait remarquer plus haut que ces fortes de plantations demandent à être arrosées fréquemment. Aussi ces jardins font-ils ordinairement fournis d'une machine hydraulique propre à puiser l'eau, qu'un cheval aveugle met en mouvement. Comme les melons sont moins de tems à mûrir, on les plante dans des carreaux particuliers, qu'on n'arrose plus après que les fruits en ont été cueillis. Lorsque le tems de la maturité de toutes ces productions approche, on est obligé d'y tenir continuellement une garde pour les défendre contre la rapacité des corbeaux & des geais, qui ne

sont nulle part aussi affamés ni aussi audacieux que dans les steppes du Jaïk. Les lie-vres fauteurs fréquentent aussi alors en grand nombre ces plantations d'arbouses, & viennent, à la faveur de la nuit, s'en régaler, & en choisir les meilleurs & les plus mûrs.

Jaïzkoi & Gorodok jouit au surplus d'un air très-salubre, qu'il doit à l'élévation de son sol, & à sa situation dans un pays très-ouvert; on y connoît très-peu de maladies, hors celles qui sont occasionnées par la façon de vivre des habitans, & les maux vénériens, qui sont fort communs parmi eux. Le peuple qui l'habite paroît fort & robuste, & l'on y voit même peu de femmes de petite taille. Mais il commence à s'y manifester depuis peu un genre de lepre tout particulier & peu connu, qui pourroit avoir des suites funestes, si l'on ne prend pas les plus grandes précautions pour en arrêter les progrès. C'est précisément la même maladie à laquelle on donne à Astrakan le nom de *mal de Crimée*, à cause que cette lepre doit avoir été apportée de ce pays-là par les troupes qui ont été y faire la guerre. On prétend qu'on guérit ce mal dans cette péninsule, avec la décoction de l'*anahafis*

aphilla, qui est indigène ; comme elle l'est le long du Jaik , où l'on a tenté de l'employer de même , mais sans aucun succès. Il paroît très-douteux que l'administration du mercure soit plus favorable à la guérison de cette maladie. On avoit tenté à Orenbourg d'exciter la salivation chez un Cosaque qui en étoit attaqué à un degré moyen ; il rendit beaucoup de sang avec ses excrétiions , & le mal paroissoit avoir cédé ; mais aussitôt que le malade eut repris son train de vie & sa façon de se nourrir ordinaire , la lepre lui revint avec une double violence. Il seroit peut-être plus à propos d'employer des lotions mercurielles à l'extérieur , & de prendre intérieurement des antimoniaux. Mais de pareils essais ne sauroient être tentés que par des médecins fixés depuis plusieurs années , & même à demeure , dans les lieux où ce mal commence à se manifester.

Les animaux & les insectes les plus incommodes de cette contrée , sont les teignes ou tarakanes , le grillon domestique , & le gros rat voyageur ou le surmulot de M. de Buffon. Les grillons sur-tout y pullulent extraordinairement ; ce qu'il faut attribuer en partie à la grande chaleur & à la sèche-

resse du terrain sur lequel la ville est bâtie, & en partie à l'habitude où sont les habitans de remplir, au défaut de mousse, les joints de leur charpente, de foin bien fin, dont cet insecte aime beaucoup le séjour. Quant aux surmulots, tous les Cosaques conviennent généralement que cet animal qui est extrêmement commun dans le nord de la Russie & en Sibérie, n'existoit pas encore dans cette ville en 1766. Il entra cette année-là vers le soir dans la ville, pendant un été très-sec, une armée innombrable de ces rats voyageurs qui venoient du côté de la steppe de Samari. Ils firent leur entrée, ainsi que l'assurent plusieurs habitans qui les ont vus, partie par la porte des Maréchaux, partie par-dessus les remparts. Depuis cette époque, ces animaux sont devenus pour la ville une plaie d'autant plus grande qu'ils y passent aussi l'été, faute de trouver de quoi se nourrir dans les steppes. A quoi il faut encore ajouter une circonstance des plus remarquables, c'est que ces hôtes incommodes & pernicious ne se sont, pour ainsi dire, point encore étendus au-delà de la grande rue qui traverse la ville dans toute sa lon-

gneur, & qu'ils habitent seulement le côté oriental de cette rue.

Comme il y a quantité de Kalmoucs nomades qui vivent errans dans la steppe des environs de Jaïzkoi-Gorodok, & qu'une partie d'entr'eux ont été admis parmi les Cosaques du Jaïk ; nous croyons que c'est ici le lieu d'entrer dans quelques détails sur ce qui concerne ce peuple, (*) & de donner en même tems une notion générale des races Mongoles, auxquelles les Kalmoucs appartiennent.

La plupart des historiens qui ne se sont pas mis dans l'habitude de désigner tous les nomades Asiatiques sous la dénomination générale de Tartares ou Tatares, comprennent, avec raison, parmi les peuples de race Mongole, car c'est ainsi que leur nom doit s'écrire, outre les Mongoles proprement dits, encore les Kalmoucs &

(*) Nous avons tiré les détails que nous donnons ici à nos lecteurs, de l'ouvrage de M. Pallas, intitulé : *Pallas Sammlungen historischer Nachrichten über die Mongolischen Völkerschaften*, c'est-à-dire, *Recueil de mémoires historiques concernant les peuples des Mongoles*, Pétersbourg, 1776 in-4°. où M. Pallas convient lui-même que les détails qu'il a donnés sur ces peuples dans la relation de ses voyages, sont très imparfaits.

les

les Burætes qui , par leur langue , leurs mœurs & leur figure , ont une si grande affinité avec ces mêmes Mongoles. Cette race Asiatique si ancienne , qui posa dans le commencement du treizieme siecle les fondemens d'une des plus puissantes monarchies qui aient jamais paru sur la terre , & qui étendit ses conquêtes avec la terreur de ses armes , du fond des déserts situés à l'orient de l'Asie , jusques dans l'Europe & dans l'Afrique ; qui a donné des souverains à presque toutes les hordes & royaumes Tartares , ainsi qu'à la Perse & à la Chine ; qui même avoit déjà commencé de soumettre une partie de l'Europe sous son obéissance , n'a effectivement rien du tout de commun avec ces mêmes Tartares , que sa vie pastorale & une ressemblance très-éloignée dans le langage. Les Mongoles different au contraire de toutes les races purement tartares , & même de tous les peuples occidentaux , dans leurs coutumes , dans leur constitution politique , & sur-tout dans les traits du visage , autant que dans l'Afrique les Negres different des Maures. Malgré tant de mélanges de sang étranger , occasionnés par toutes les guerres qu'ils ont

portées au loin en tant de lieux différens , & par les enlevemens qui ont toujours accompagné leurs invasions , les Mongoles & les Kalmoucs ont non-seulement conservé jusqu'à ce jour ces traits de visage si caractéristiques , mais ils en ont communiqué l'empreinte d'une manière bien sensible à quantité d'autres peuplades qu'ils avoient asservies , particulièrement aux Kirgisiens , aux Solones orientaux , aux Tunguses qui habitent la Daurie , & à toute la Chine septentrionale ; d'ailleurs il ne s'est pas conservé chez eux une ombre de tradition qui puisse laisser soupçonner qu'ils aient jamais composé une même nation avec les Tartares. Le nom de *Tartare* ou plutôt *Tatar* , est même une injure chez eux , & ils le font dériver dans leur langue , du verbe *tatanoi* , attirer à soi , s'attrouper ; ce qui ne veut pas dire pour eux beaucoup mieux que brigand.

On a les raisons les plus plausibles de regarder les contrées situées des deux côtés des monts Altaïens , & sur-tout ceux qui occupent les derrières de cette grande chaîne , comme ayant été depuis un tems immémorial le domaine & le berceau des races Mongoles. Les dénominations de toutes les

eaux & de toutes les montagnes de ces déserts sont encore aujourd'hui d'origine Mongole. De plus, cette contrée n'offre aucun vestige remarquable de population en corps de cité, & cependant les plus anciens documens qui existent sur les domiciles des anciennes hordes Mongoles désignent presque tous ces mêmes contrées. Il faut que cette nation se soit partagée, il y a bien des siècles, en deux branches principales, que les intérêts opposés de leurs princes, & cette haine nationale que produisent à la fin de fréquentes querelles, entretenirent pendant une longue succession de tems, dans une perpétuelle division. Le grand Tschingis parvint à les réunir toutes les deux de nouveau sous un seul chef, & posa par cette réunion la base de la puissance à laquelle les Mongoles parvinrent depuis. Mais d'abord après la dissolution de la monarchie qu'il avoit fondée, leurs anciennes dissensions se réveillèrent, & produisirent une nouvelle scission; les guerres continuelles qu'elle fit naître entre les deux peuples, ne se terminèrent que par leur ruine mutuelle. Les Mongoles proprement dits, qui furent

réduits, comme plus proches voisins, à se soumettre les premiers à la domination Chinoise, composent la première de ces branches principales; & ceux qu'on appelle *Doerboen-Oiroet*, l'autre.

Le nom d'*Oiraet* ou *Oeroet*, qui signifie réunis ou alliés, a été regardé par plusieurs comme la dénomination propre des Kalmoucs dans leur langue nationale : mais si l'on consulte ce peuple lui-même sur cet objet, il se trouve que, par *Doerboen-Oiraet* ou les quatre alliés, il faut entendre autant de souches principales de nations ou tribus qu'ils distinguent par les noms d'*Oelvet*, *Cboit-Tuemmuet* & *Barga-Burat*. Les *Oelvets* sont proprement cette branche connue dans l'Asie occidentale, & en Europe, sous le nom de Kalmoucs. Suivant les plus anciennes traditions de ce peuple, la partie la plus puissante & la plus nombreuse des *Oelvets* doit avoir fait, long-tems avant Tschingis-Khan, une expédition militaire vers l'ouest, jusques dans l'Asie mineure, & s'être perdue dans les environs du Caucase. Le reste de cette nation, qui étoit demeuré dans ses anciens établissemens de la grande-Tartarie, reçut alors, à ce que porte

la même tradition , des Tartares leurs voisins , le nom de *Chalimak* , désunis ou restés en arriere , épithete qu'eux-mêmes ne rejettent point aujourd'hui , s'appellant assez volontiers *Chalmik* , quoiqu'*Oelvet* soit toujours leur dénomination propre , & que ce soit aussi sous celle-là qu'ils se sont rendu redoutables aux Chinois & aux Mongoles. Les Choits ont été tellement détruits & dissipés par les guerres & les expéditions éloignées , qu'à la réserve d'un petit reste qui s'est réuni & confondu avec les Kalmoucs Soongariens , & une autre partie qui s'est , dit-on , dispersée dans la Mongolie , dans les villes Buchares & dans le Tybet , il n'en existe plus rien. Quant à la troisième tribu des Tuemmuets ou Tum-muts , les Kalmoucs ignorent aujourd'hui ce qu'elle est devenue ; mais comme on fait par des relations très-sûres , qu'il existe une nombreuse tribu Mongole , appelée *Tumut* , qui habite un grand district entre le fleuve Naun & la grande muraille de la Chine , par conséquent dans la partie orientale de la Mongolie , dont plusieurs historiens & les cartes chinoises font mention , (*) c'est

(*) Voyez de Guignes , *Histoire générale des Huns* ,

214 VOYAGE EN PÉRSE.

avec la plus grande vraisemblance qu'on peut admettre que c'est là cette tribu perdue. Quant à la quatrième & dernière branche des Doerboen - Oiraets, les Barga - Burats, qu'on présume être venus s'établir, du tems des troubles excités par Tschingis, dans les montagnes qui environnent le lac Baïkal, elle est toujours restée, depuis la conquête de la Sibérie, & les traités de limites conclus avec les Chinois, sous la domination Russe, avec toutes ses subdivisions, & s'est vraisemblablement séparée des Kalmoucs d'aujourd'hui, en même tems qu'elle a changé de domicile.

Les Mongoles proprement dits, parmi lesquels on comprend tout ce qui est resté de la puissance Mongole, après la révolution qui lui fit perdre dans le quatorzième siècle l'empire de la Chine, dont elle fut chassée en 1368, sont aujourd'hui pour la majeure partie sous la domination de ces mêmes Chinois, dont ils furent un tems les maîtres, ou, pour mieux dire, sous celle de la dynastie des princes Mandch-

tom. III, pag. 235, 239; & *l'Histoire générale des voyages par mer & par terre*, en allemand, tom. VII, pag. 39, 41.

chours , qui gouverne actuellement ce vaste empire. Depuis la destruction de la puissance Soongarienne , & le rétablissement de la paix dans la Mongolie , ces Mongoles se sont étendus des frontieres de la Danurie Chinoise , & des fleuves Naun & Scharamurin , jusques vers les déserts de Soongar & Tangut. De sorte qu'il est actuellement assez difficile d'établir une différence marquée entre les Mongoles jaunes , Scharra-Mongol , qui vivoient depuis très-long-tems sous la protection Chinoise , & les Mongoles Kalkas soumis dans le même tems à des Khans indépendans , issus de la famille de Tschingis. En vertu du traité concernant les limites , une petite partie de ces Mongoles a passé , conjointement avec les Burætes septentrionaux , sous la domination Russe , & est venue peupler dans la partie orientale de la Sibérie & du gouvernement d'Irkutzki , le midi du district de Selinginski , aux environs de Selenga même , au sud de Chilok , & le long des rivières de Temnik , Dshida & Tschikoi.

Les Oelvets ou Kalmoucs , qui prétendent avoir eu leurs plus anciens domiciles entre le Koko-Noor , Lac Bleu , & le Tybet , se partagent , du moins depuis la chute de la mo-

narchie Mongole , en quatre branches principales , qui forment un peuple nombreux , & portent le nom de *Choschotes* , *Derbetes* , *Soongarres* , ou *Soehngarres* , & *Torgotes*. Depuis qu'ils se sont séparés des Mongoles , chacune de ces branches a toujours été soumise à un prince particulier.

La plus grande partie des Kalmoucs Choschotes se sont maintenus tant dans le Tybet que dans ses environs , & vers les bords du Koko-Noor , & sont restés réunis , dit-on , après la dispersion de la puissance Soongarienne , sous la protection Chinoise. Il est vraisemblable que c'est là , en partie , le peuple Mongole que les Chinois ont coutume de désigner sous la dénomination de Kalkas , ou qui ont donné lieu à cette dénomination. Au moins est-il certain que la dynastie des princes Choschotes prend le surnom de Galgas. Quelques corps de Choschotes s'étoient transportés longtemps auparavant , sous leurs princes *Zæzen* & *Ablai* , vers les bords de l'Irtisch ; & par les suites d'une guerre malheureuse que le premier de ces princes eut à soutenir contre *Buschtu-Khan* , souverain des *Soongarres* , & d'une autre guerre pareille en-

treprise par le dernier contre les Torgotes du Wolga, tous les deux corps furent fondus dans la horde Soongarre. Ils prirent part aux guerres des Kalmoucs contre les Chinois, & furent dispersés en même tems que les Soongarres. La horde Choschote qui est restée réunie jusqu'à nos jours, & qui relève de l'empire de la Chine, est encore évaluée à cinquante mille têtes. Comme la dynastie régnante dérive en droite ligne du frere du grand Tschingis, ils se donnent le rang sur toutes les autres hordes Kalmouques.

Les Soongarres, & non Dsungares, ou Dsongares ou Sjungores, comme quelques-uns écrivent mal-à-propos, & les Derbetes, ne formoient, du tems du démembrement de la puissance Mongole, qu'une seule branche qui se divisa sous deux freres que la haine avoit désunis. Les Soongarres ont été appelés de ce nom parce qu'ils habitoient à la gauche ou à l'ouest du Tybet, vers les monts Altaï & l'Irtisch, (*) au lieu que les Derbetes restèrent, au commencement de leur séparation, dans la contrée qui est située au-delà du Koko-Noor. Ce

(*) *Soon* signifie gauche, & *garr* signifie main. *Soon* exprime aussi le nord.

sont ces mêmes Soongarres dont les princes s'étoient soumis , dans le dernier siècle & au commencement de celui-ci , les autres tribus Kalmouques , particulièrement les Choschotes , les Derbetes & les Choïtes , & qui ont soutenu contre les Mongoles , & même contre l'empire de la Chine , des guerres sanglantes qui se sont terminées par leur asservissement total & leur entière dispersion. Avant cette malheureuse époque , on pouvoit évaluer leur nombre , en y comprenant les Derbetes , à cinquante mille combattans ; & ils passaient , dans un tems assez rapproché du nôtre , pour la horde la plus belliqueuse , la plus puissante & la plus riche en bétail. Leurs principales demeures , lorsqu'ils commencèrent à se rendre fameux , étoient le long du Balchaoch-Noor , qui les bornoit du côté des Kirgisès , aux environs des rivières de Tschni , Ili , & Enil , qui s'y jettent en partie , dans l'angle que forment les monts Allakis & Altaïs , autour de la source de l'Irtisch , & le long des rivières & des ruisseaux les plus considérables , qui s'y jettent du côté de sa rive méridionale. Dans les tems où leur puissance étoit parvenue au plus haut degré , toutes les villes Buchares jusqu'à Choch-

char , une partie des Chora - Kalpacs qui habitent les environs de la rivière de Talqs , & des sources de la Syrdaja , les Kirgisiens qui vivent au midi des monts Altaïs , peuples auxquels ils donnent le nom de *Burattes* , plus un peuple Tartare qui résidoit au midi des monts Altaïs , vers le Lok-Noor , relevoient de leur chef ou Chuntaidshi , à titre de conquête , & lui étoient tributaires. Ils regardoient les hautes montagnes de Bogdo-Oola , qui joignent l'Altai avec l'Ala-ki , comme leurs frontieres contre les Mongoles. Leur souverain tenoit sa cour , dans les tems de tranquillité , sur les beaux plateaux des collines qui environnent la partie supérieure de l'Ili ; & c'est pour cette raison que les Chinois font encore dans l'usage , en parlant des Soongarres , de les appeller *Ilis*. Il y avoit aussi sur l'Ili deux monastères considérables de prêtres de la religion du Lama , lesquels avoient l'air de villes d'importance. Dans le tems de la dispersion de la puissance Soongarre , une grande partie de ce peuple se répandit , à ce qu'on prétend , dans l'intérieur de l'Asie , & jusques dans les villes des Usbeks ; plusieurs milliers d'entr'eux se refugierent dans la

Sibérie, & furent incorporés parmi les Kalmoucs du Wolga; le plus grand nombre prit le parti de se mettre sous la protection des Chinois; &, selon l'estimation de tous les prêtres Soongarres, il reste encore à peine vingt mille familles de ce peuple, en y comprenant les Derbetes.

Les Derbetes, qui avoient d'abord leurs pâturages dans les contrées qu'arrose le Koko-Noor, se retirèrent de là, lors des troubles excités par les Mongoles, vers les rivages de l'Irtisch, & se séparèrent, sous les fils du Dalaitaidschi, en deux corps, l'un desquels s'étant réuni à la puissance Soongarre, subit avec elle la même destinée; tandis que l'autre, tirant toujours plus vers l'ouest, s'approchoit du Jaïk, puis du Wolga, & vint jusqu'au bord du Don, où ces mêmes Derbetes subsistent encore actuellement, en 1776, au nombre de plus de cinq mille familles, sous le gouvernement de leurs princes héréditaires.

Il paroît que les Torgotes se sont séparés plus tard que les précédens, pour former une horde particulière. Quelques Kalmoucs veulent faire dériver leur dénomination de Turuck ou Turugut, qui signifie

géans , ou gens de haute stature , & affurent qu'une troupe de gardes-du-corps de Tschingis-Khan , desquels les nobles Torgotes prétendent descendre , portoit ce nom-là. Depuis lors , s'étant éloignés de bonne heure des Soongarres , sous la conduite de leurs propres princes , & ayant toujours tiré davantage vers l'occident , ils parvinrent jusques dans les steppes du Wolga , où ils vécurent près d'un siècle dans l'abondance , sans avoir des guerres bien meurtrières à soutenir ; de sorte que cette horde se multiplia jusqu'au nombre de soixante mille hommes , dont il n'est resté que six à sept mille aux environs du Wolga. Les autres ont perdu , dit-on , en s'en retournant , un grand nombre des leurs parmi les Kirgises , soit par la misère , soit par des actes de violence exercés contr'eux.

Les Barga-Burats ou Burætes (les Russes les appellent communément *Bratskijes*) forment la troisième des nations Mongoles subsistantes encore de nos jours sur un pied digne de quelque considération. Il paroît que du tems que Tschingis formoit sa puissante monarchie , peut-être même auparavant , ils chercherent un refuge dans les pays mont-

tueux & sauvages, situés au nord du lac Baïkal, que le plus grand nombre d'entr'eux habitent encore aujourd'hui. Et même en supposant qu'ils n'eussent pas pu se soustraire aux armes victorieuses du conquérant, il y a du moins grande apparence que dès que la monarchie Mongole eut établi son siège à la Chine, & que les tribus qui rodoient dans les contrées éloignées eurent commencé à se séparer, les Burates ne tarderent pas à se mettre en liberté. Actuellement ils sont tous, en vertu du traité de limites conclu avec la Chine, sous la domination de la Russie, & composent la plus nombreuse des nations païennes du gouvernement d'Irkutzki, où ils sont partagés en quantité de petites tribus. On assure que leur nombre monte à 32000 hommes payant capitation, indépendamment de quelques autres petites tribus qui se sont établies aux environs d'Udinskoi Ostroy dans le cercle de Krasnojarski, appartenant au gouvernement de Tobolsk. Mais venons à ce qui concerne les Kalmoucs en particulier.

Autant il est difficile d'établir d'après les traits du visage, parmi les nations Européennes, dont il s'est fait tant & de si fréquens

mélanges, des signes caractéristiques propres à les faire distinguer sans peine, autant est-il aisé, au contraire, de distinguer à la première vue les principales nations Asiatiques, qui se mêlent rarement par les mariages. Mais entre tous les peuples de l'Asie, il n'en est aucun où cette distinction soit aussi marquée que chez les Mongoles. On peut même dire, abstraction faite de la couleur, qu'elle est aussi caractérisée, & que leur physionomie forme une exception aussi forte dans les physionomies humaines ordinaires, que celles des negres d'Afrique. On fait que cette conformation particulière se manifeste sur-tout très-sensiblement dans le contour du crâne des Kalmoucs. Mais les Mongoles proprement dits & les Burates ont une si grande conformité avec ceux-ci, tant à l'égard de ces marques distinctives qu'à l'égard de toute leur constitution corporelle, ainsi que dans leurs mœurs & leur économie, qu'il y a peu de choses à dire sur le compte d'une de ces nations, qui ne puissent s'appliquer à l'autre.

Les Kalmoucs sont en général d'une taille moyenne, il est même rare de trouver parmi eux des hommes d'une haute stature; mais

les femmes sur-tout sont pour la plupart fort petites , & ont les traits assez délicats. Ils ont tous les membres bien conformés , & l'on en voit très - peu qui aient des défauts contractés dans l'enfance. Aussi l'éducation de leurs enfans , qui est abandonnée à la seule nature , ne peut - elle former que des corps sains & bien constitués. Le seul défaut de conformation assez commun parmi eux , ce sont les cuisses & les jambes un peu arquées ; ce qui vient de ce que dès le berceau , leurs enfans sont toujours assis à califourchon sur une espece de cuiller , & que dès qu'ils savent marcher , il faut qu'ils s'accoutument , dans leurs changemens de demeure , à voyager à cheval. On ne voit presque point de personnes grasses parmi le peuple ; les plus riches même & les plus distingués , qui mènent néanmoins une vie très-oisive , & chez qui regne l'abondance en toutes choses , n'ont jamais un embonpoint excessif ; au lieu que chez les Kirgises & les autres Tartares nomades , dont le genre de vie ne differe en rien de celui des Kalmoucs , il y en a beaucoup qui deviennent si gros , que leur embonpoint les prive de la faculté d'agir librement. Les Kalmoucs ont de nature la peau
du

du visage & du corps assez blanche , au moins tous leurs enfans ont-ils cette couleur dans leur première jeunesse ; mais c'est à la coutume reçue chez le bas peuple , de laisser aller leurs enfans mâles absolument nus , soit à l'ardeur du soleil , soit dans l'atmosphère enfumée de leurs huttes de feutre , jointe à l'habitude où sont les hommes adultes de dormir pareillement nus & couverts seulement de leur haut-de-chaussé , qu'il faut attribuer cette couleur d'un brun jaunâtre qui les caractérise. Les femmes , au contraire , ont souvent le corps très-blanc ; & parmi celles d'un certain rang , on trouve des visages délicats , dont la blancheur est encore relevée par le noir éclatant de leurs cheveux , en quoi elles ressemblent parfaitement , ainsi que par la conformation de leurs traits , aux peintures chinoises.

La physionomie qui distingue généralement tous les Kalmoucs , est assez connue , même chez les étrangers. À en juger par les relations qu'en ont données quelques voyageurs , on seroit tenté de croire que les visages de tous les Kalmoucs , sans distinction , sont tout ce qu'il y a de plus difforme & de plus effroyable. Il faut avouer qu'il y en a

dans le nombre , qui sont tels en effet ; mais en général la physionomie de tous les peuples Mongoles offre quelque chose d'ouvert , & qui annonce un caractère calme , franc & social. On voit même tant parmi les hommes que parmi les femmes , quantité de visages arrondis & agréables , & dans le nombre de ces dernières des beautés dont les traits seroient assez séduisans pour s'attirer des adorateurs dans celles de nos villes d'Europe , où l'on est le plus difficile. Les traits caractéristiques de tous les visages Kalmoucs & Mongoles , sont des yeux dont le grand angle placé obliquement en descendant vers le nez , est peu ouvert & charnu ; des sourcils noirs , peu garnis & formant un arc fort rabaisé ; une conformation toute particulière du nez , qui est généralement camus & écrasé vers le front ; les os de la joue saillans ; la tête & le visage fort ronds. Ils ont encore ordinairement la prunelle fort brune , les lèvres grosses & charnues , le menton court , & les dents très-blanches , qu'ils conservent belles & saines jusques dans la vieillesse. Enfin leurs oreilles sont généralement toutes énormément grandes & détachées de la tête. Tous ces caractères sont plus ou moins sen-

fibles chez tous les individus , & font souvent complètement rassemblés dans un seul. Mais il est très - remarquable que le mélange du sang Russe & Tartare avec le sang Kalmouc & Mongole , qui a principalement lieu , même par mariage , dans cette étendue de pays située au midi du lac Baïkal , produise communément des enfans d'une très-agréable & souvent même d'une très-belle physionomie , soit que ce mélange se soit fait du côté du pere ou du côté de la mere (*) ; tandis qu'au contraire les enfans d'origine Kalmouque ou Mongole , ont dans le premier âge , & souvent jusqu'à leur dixième année , des visages très-difformes , fort boursoufflés , avec un air cacochyme ; ce n'est qu'après qu'ils ont passé cet âge , que leurs traits prennent en grandissant une forme plus régulière. Il ne faut point au surplus caractériser la beauté dans ce pays - ci , d'après les idées reçues en Europe ; car les Kalmoucs

(*) Ce fait prouve singulièrement ce que M. de Buffon a dit en faveur de l'utilité du croisement des races pour se procurer de belles espèces , & *vice versa*. Plus l'on étudiera l'histoire naturelle de l'homme & des animaux , plus on sera convaincu de la vérité des principes que ce grand naturaliste a établis sur ce point important.

accordent en général le prix de la beauté aux physionomies qui possèdent au plus haut degré les caractères affectés à leur nation, & que nous sommes disposés à regarder comme une difformité.

Quant à la couleur noire des cheveux, qui se manifeste déjà chez les enfans au moment qu'ils voient la lumière, les observations que M. Pallas a faites lui-même relativement à cet objet, ne lui ont jamais procuré une seule exception, ni même la moindre diminution de nuance vers le châtain clair. On lui a pourtant cité de bonne part un exemple d'une petite fille Kalmouque âgée de cinq ans, qui avoit des cheveux entièrement blonds, quoique tous les traits de son visage fussent absolument Mongoles; & différentes personnes l'ont assuré, qu'on voyoit aussi parmi eux des individus à cheveux châtons. M. Pallas a bien vu aussi quelques Burâtes qui avoient des cheveux de cette dernière couleur; mais de pareils exemples sont si rares qu'on ne sauroit les mettre en considération. Même les enfans qui naissent d'un mariage contracté entre un Russe & une femme Burâte, ont pour la plupart les cheveux extrêmement noirs, & tiennent

en ce point de leur mere, ainsi que pour les traits du visage.

Chez toutes les nations Mongoles, les hommes ont beaucoup moins de barbe qu'ils n'en ont parmi nos nations Européennes; & parmi les Tartares, elle leur vient aussi beaucoup plus tard. Les Kalmoucs sont encore les plus barbus de tous, quoiqu'ils aient en général la barbe fort claire & très-chétive. Ils ne laissent croître pour l'ordinaire qu'une petite moustache, & quelques-uns seulement une petite tresse au-dessous de la levre inférieure. Il n'y a que les vieillards, sur-tout parmi les moines & les gens d'église, qui laissent venir, outre les moustaches & la petite tresse au-dessous de la levre, les poils clair-semés qui leur poussent au menton & au col; ils arrachent ou rasent le reste. Il en est très-peu qui aient beaucoup de poil sur le reste du corps, & les meres tâchent de les extirper chez leurs enfans dans leur jeunesse.

Tous les peuples pasteurs ne le cèdent guere du côté de la perfection de quelques-uns de leurs sens corporels aux peuples entièrement sauvages & isolés, qui ne vivent que de la chasse. Les Kalmoucs ont particu-

lièrement l'odorat très - subtil , l'ouïe très-fine , & la vue extraordinairement perçante. Cette subtilité d'odorat leur est sur-tout très-utile dans leurs expéditions militaires , pour sentir de loin la fumée d'un feu , ou l'odeur d'un camp , & se procurer soit du butin , soit quelque bon quartier. Il y a quantité de ces Kalmoucs qui sauront vous dire , en mettant le nez à l'ouverture du terrier d'un renard ou de tout autre quadrupede , si l'animal s'y trouve ou non. L'ouïe les avertit à une distance bien plus considérable encore , du bruit de chevaux qui marchent , des lieux où l'ennemi peut se trouver , de ceux où ils pourront rencontrer un troupeau ou même quelque piece de bétail égarée ; il leur suffit pour cela de se coucher ventre à terre , & de coller une oreille contre le gazon. Mais rien n'est plus étonnant que la perspicacité de la vue de la majeure partie des Kalmoucs , & l'éloignement extraordinaire dans lequel ils apperçoivent souvent de fort petits objets , la poussière que des bestiaux ou des cavaliers font lever , & autres pareils objets ; tout cela d'une place très-peu élevée , dans des steppes immenses , absolument plates , & quoique les ondulations toutes particulières de leur

surface, & les vapeurs qu'on voit distinctement circuler au-dessus du sol, lorsque le tems est serein, & dans les grandes chaleurs, augmentent encore la difficulté de la chose. Les Kalmoucs, les Kirgisiens, & même les Russes, dans les contrées désertes de l'empire, sont également exercés à suivre & à juger une piste à la simple vue.

Le caractère des Kalmoucs s'est présenté dans bien des points à notre voyageur, sous un aspect beaucoup plus avantageux qu'aux voyageurs qui les ont décrits avant lui ; & ces peuples possèdent, du moins selon lui, bien des bonnes qualités qui leur donnent une grande supériorité sur les Tartares nomades. Une certaine sagacité naturelle, la sociabilité, l'hospitalité, l'empressement à rendre service, la fidélité envers leurs souverains, beaucoup de curiosité, & une certaine vivacité accompagnée d'enjouement qui n'abandonne même presque jamais les plus misérables & qui les distingue des phlegmatiques Kirgisiens, forment le beau côté de leur caractère. Leurs défauts principaux sont, en revanche, l'incurie, la légèreté, le manque de vrai courage ; en outre, la crédulité, la méfiance, un penchant décidé &

autorisé par la coutume pour l'ivrognerie, ainsi que pour l'amour ; mais plus que tout cela une grande subtilité, dont ils n'abusent que trop fréquemment. Le goût de l'oïiveté est commun & naturel, sur-tout chez les hommes, à toutes les nations Asiatiques, qui menent un genre de vie exempt d'assujettissement, & privé d'activité ; mais il existe moins sensiblement chez les Kalmoucs, à cause de leur vivacité naturelle, & ne met point obstacle à leur inclination à rendre service. Ceux d'entr'eux qui exercent quelque petite profession, ou que leur pauvreté réduit à se louer aux Russes, soit pour le travail, soit pour la pêche, sont même très-laborieux & infatigables. Ils sont fort modérés dans le dormir, se couchant tard & se levant avec le soleil. Se livrer au sommeil pendant le jour, à moins qu'on ne soit ivre, est regardé chez eux comme une chose déshonorante. Mais leur extrême mal-propreté ne sauroit ni se dissimuler ni se pardonner, & provient bien plutôt de leur éducation, de la faleté attachée à la profession de pâtre, & de légèreté, que de paresse : car les femmes Kalmouques sont d'ailleurs infatigables dans tout ce qui concerne les travaux

domestiques ; & c'est autant à cause de cette bonne qualité que pour la sensualité , que les Kirgisiens sont fort empressés à les enlever , aussi souvent que l'occasion de faire un pareil butin leur est offerte.

Pour ce qui concerne les facultés de l'ame chez les Kalmoucs , ainsi que chez leurs freres , ces peuples ont , malgré tout ce qui leur manque du côté de l'éducation & des lumieres , beaucoup de bon sens naturel , une excellente mémoire , & une grande aptitude à tout apprendre. Ils apprennent entr'autres le russe avec une grande facilité , & le prononcent fort bien , en quoi ils ont une grande supériorité sur les Chinois. Il seroit très-aisé de les civiliser , si leur pétulance & leur maniere de vivre n'y apportoit de très grands obstacles. Et c'est précisément à cette même source qu'il faut attribuer le peu d'effet que firent sur ces hordes libres & errantes , du tems que la Chine fut soumise aux Mongoles , & l'exemple des Chinois civilisés , mais esclaves , & les sages dispositions des empereurs Mongoles , pour éclairer le peuple où leur maison avoit pris son origine. Le nom seul de *Kital* , que les Mongoles affectent de donner aux Chinois , & qui signifie valet , semble

déjà manifester sous quel point de vue les premiers envisagent l'affujettissement à l'ordre civil. On remarque, malgré tout cela, chez les Kalmoucs, & plus encore chez les Mongoles qui suivent la religion du Lama, que d'une part la fréquentation des Chinois, & de l'autre les soins des prêtres Tanguts ont rendu leurs mœurs infiniment plus douces que celles qu'on voit régner chez les Burautes, attachés aux superstitions des Schamans, & chez lesquels on peut encore retrouver l'image fidelle de ce que leurs freres ont été ci-devant.

Quoique les Kalmoucs soient généralement d'un tempérament sanguin & colérique, ils vivent plus amiablement entr'eux, qu'on n'auroit lieu de s'y attendre de la part d'un peuple qui mene une vie aussi indépendante. Rarement ils en viennent aux coups, même dans la boisson, & leurs querelles ne sont presque jamais ensanglantées. Il est très-peu question de meurtre parmi eux, quoique leur colere ait quelque chose de féroce. Il paroît que la morale de leur religion, toute idolâtre qu'elle est, a su modifier leur naturel à cet égard, puisqu'en conséquence de ses dogmes sur la transmigration des ames,

tout meurtre exercé tant sur les hommes que sur les animaux, est regardé chez eux comme un péché capital.

Les Kalmoucs sont affables envers tout le monde, & si sociables, qu'il est bien rare qu'un voyageur en apperçoive un autre, même à une distance de plusieurs wersts, sans aller vers lui pour le saluer & s'informer de l'objet de son voyage. Lorsqu'un corps de Kalmoucs rassemblés en voient de loin un seul ou un petit nombre, il est d'usage qu'il s'en détache un de la plus grosse troupe, & qu'il aille se porter au galop sur l'éminence la plus prochaine, d'où il fait signe, en agitant son bonnet, à celui ou à ceux qu'ils ont apperçus, de se rendre auprès de lui. Lorsque vous ne vous rendez point à cette invitation, vous êtes regardé comme un ennemi ou comme un voleur, & souvent poursuivi comme tel (*). Ils se lient volontiers

(*) Cet usage qu'on attribue ici à un mouvement de bienveillance, nous paroît plutôt l'effet de leur curiosité, passion qui doit être assez naturelle à des peuples pasteurs. Nous avons trouvé la même chose à peu près chez les pâtres de l'isle de Corse, & nous sommes très-certains qu'il n'y entroit aucun autre motif que la pure curiosité : ce qu'on pouvoit aisément inférer de la nature des questions dont ils nous fatiguoient.
Note du rédacteur françois.

d'amitié ; mais leurs liaisons ne sont point absolument désintéressées ; car chez eux recevoir & donner des présens, en est un des points les plus essentiels. Mais il ne faut aussi qu'une bagatelle pour obtenir d'eux toutes sortes de services ; & ils ne sont jamais ingrats, pour peu qu'ils soient en état de se rendre utiles à leurs bienfaiteurs. L'adversité ne sauroit abattre leur courage, ni altérer leur humeur ; & l'on ne verra jamais un Kal-mouc mendier, fût-il dans la plus grande misère ; il aimera mieux tâcher d'attraper de côté & d'autre de quoi se substantier ; & lorsqu'il ne lui reste plus d'autre moyen pour vivre, il finit par aller se louer à quelque riche particulier de sa nation, ou à quelque Russe, soit en qualité de pâtre, soit pour la pêche, soit pour tout autre genre de travail auquel il peut être propre. On en voit aussi très-peu parmi les riches, qui se targuent de leurs richesses ; & s'il s'en trouve, ils ne montrent aucun mépris pour les pauvres de leur nation, quoique les petits se rendent très-officieux à l'égard des riches & des puissans, & que ceux-ci soient toujours environnés d'un essaim de cliens oisifs.

Il n'est rien de plus fondé en raison que

l'exercice de l'hospitalité qui s'est introduite chez tous les peuples nomades ; elle est de la plus grande utilité pour ceux d'entr'eux qui voyagent à travers ces déserts ; & chaque individu qui l'exerce peut compter d'en éprouver à son tour les avantages , en quelques lieux qu'il se rende. Un Kalmouc fourni d'un cheval, d'habits & d'armes, peut errer d'un lieu à l'autre pendant trois mois entiers, sans prendre avec soi ni argent, ni provisions. Par-tout où il arrive, il trouve, ou des parens éloignés, ou des amis auxquels il se trouve lié par les nœuds de l'hospitalité, qui lui font l'accueil le plus obligeant, & qui le régalent de tout ce qu'ils ont de meilleur ; ou bien il va se loger dans la première hutte d'un inconnu, qui se trouve sur son chemin ; & à peine y est-il entré, qu'on vient lui présenter de bon cœur tout ce dont il a besoin. Tout étranger, de quelque nation qu'il soit, ne manque jamais d'être bien reçu chez un Kalmouc, & cet étranger peut compter que, du moment qu'il s'est mis sous la sauve-garde de celui qui l'a reçu, il ne lui fera pas détourner le moindre de ses effets ; car voler un hôte est regardé chez les Kalmoucs comme

le plus flétrissant de tous les délits. Lorsque le maître de la maison prend son repas en présence d'autres personnes qu'il ne croit pas d'un rang au-dessus du sien, il commence, à la vérité, par se servir le premier, lui & sa famille, & ce qui reste se partage ensuite entre tous les assistans. S'il omettoit un d'entr'eux, cette omission seroit un affront insigne, qui ne manqueroit guere d'avoir des suites. On ne souffre pas qu'un hôte paie son écot, & celui qui le permettroit seroit souverainement blâmé. Du reste, ils se font un plaisir de se partager les uns aux autres tous les objets de consommation journaliere, & ne gardent rien pour eux seuls. Lorsqu'ils fument du tabac, la pipe circule continuellement de l'un à l'autre. Un d'entr'eux reçoit-il quelque présent, soit en tabac, soit en fruits, soit en quelque autre comestible, il ne manque pas d'en faire scrupuleusement part à tous ceux qui l'accompagnent, lors même qu'ils sont d'une condition beaucoup au-dessous de la sienne; & il en usera de même à l'égard des boissons. Lorsqu'une famille a ramassé une quantité de lait suffisante pour en faire de l'eau-de-vie, on invite tout le voisinage à venir aider

à consommer ce bienfait de la Providence. Mais en revanche, ils sont beaucoup plus chiches de leurs autres effets, & sur-tout de leur bétail, & n'en donnent pas volontiers, à moins que ce ne soit dans l'espérance d'un autre présent en retour, par un acte de reconnaissance, ou en faveur de quelque parent qui auroit eu le malheur de perdre le sien, soit par mortalité, soit par quelque pillage de la part de l'ennemi ; & tout homme qui essuie un pareil désastre ne manque jamais d'être secouru très-fraternellement. On pourroit peut-être aussi regarder comme un trait de l'hospitalité des Kalmoucs la très-grande facilité avec laquelle ils abandonnent leurs femmes à leurs connaissances, & en général leur peu de penchant à la jalousie. Ils en sont si peu susceptibles, qu'on ne cite parmi eux aucun exemple d'adultères immolés à la jalousie d'un époux offensé ; tandis que ces mêmes exemples sont assez fréquens parmi les nations Tartares.

Quelle que soit la réputation que les Kalmoucs se soient acquise, & certainement à juste titre, d'être fort adonnés au vol, ils ne s'adressent néanmoins que très-rare-

ment à leurs pareils , à moins qu'il n'existe quelqu'inimitié ouverte entre des Ulusses ou familles. Même la plupart des raptines qu'ils exercent hors de chez eux , & sur lesquelles il seroit difficile de les justifier , sont fondées , pour la plupart , sur des haines ou des vengeances nationales ; ils ne commettent d'ailleurs pas volontiers de pareils actes à force ouverte , & préfèrent d'employer toute la ruse qui leur est naturelle. Il faut encore avouer à l'égard des Kalmoucs , que ce sont ceux qui vivent auprès des princes & dans les camps , où ils tiennent leur cour , & ensuite les prêtres , qui sont voir le plus de cupidité & d'astuce ; tandis que le bas peuple , satisfait des douceurs de la vie pastorale , coule ses jours dans une innocente simplicité , & ne se livre au vol que par nécessité , ou lorsque leurs supérieurs les y conduisent & leur en donnent l'exemple.

Les Kalmoucs surpassent quantité d'autres nations , en fidélité pour leur souverain légitime. Ils endurent de leur part toutes sortes d'oppressions , & se révoltent très-difficilement , à moins qu'un des fils ou des héritiers présomptifs de leur injuste maître

ne

ne se mette à la tête du parti ; mais s'ils appartiennent à un prince qui ne le soit pas devenu par droit de succession , ils sont très - aisés à soulever. Ils honorent l'âge avancé , ils ont de la déférence pour les ordres des vieillards , & sont toujours disposés à leur rendre service. Lorsque de jeunes gens voyagent avec des hommes beaucoup plus âgés qu'eux , on les voit s'empresse à prendre sur eux le soin de la cuisine , du bétail , &c. Ils en usent de même au logis ; & dès qu'ils sont parvenus à l'adolescence , ils déchargent volontairement leur pere des soins du troupeau. Il faut encore ajouter à leurs bonnes qualités celle d'être extraordinairement discrets , sur-tout en des choses qui concernent leur souverain ou leur nation , ou qui sont recommandées à leur discrétion par leurs prêtres , pour lesquels ils ont une obéissance aveugle.

L'habillement des hommes chez les Kal-moucs consiste ordinairement en une robe de dessus , qui leur descend jusqu'au gras de jambe , avec des manches longues , fort larges par le haut , & très-justes vers le poignet ; ces robes sont ou de drap ou d'étoffe de coton : plus en une ou plusieurs légères

tuniques de dessous , qu'ils mettent les unes sur les autres ; elles sont de cotonnade , ou de damas , ou d'autres étoffes de soie , ne leur descendent que jusqu'au bas de la cuisse , ont des manches étroites , se ferment sur l'estomac avec de petits boutons , & se ferment autour du corps avec une ceinture , quelquefois en y comprenant la robe de dessus , quelquefois en la laissant flotter ; ceux qui sont aisés portent encore par-dessus une chemise très-courte qui ne leur descend guere au-dessous des hanches ; cette chemise est entièrement ouverte , & croise par-devant : enfin , en de grandes culottes qui leur vont jusqu'aux bottines ou brodequins , & qui sont faites de toile ou de cotonnade. Les pauvres se contentent de culottes de peau , n'ont point de chemises , mettent leurs pelisses sur la peau nue , & portent le même habillement en hiver & en été ; avec cette seule différence , qu'ils entourent le poil en-dehors , lorsqu'ils ont trop chaud.

Les riches doublent leurs pelisses d'hiver de peaux d'agneaux morts dans le courant de l'hiver , & même de fourrures plus précieuses. Ces pelisses ont la même coupe que

leurs robes de dessus , & sont recouvertes de pareille étoffe. Leurs prêtres choisissent de préférence la peau de renard , à cause que le renard & la couleur jaune sont regardés comme sacrés parmi eux. Les gens du commun emploient généralement des peaux de mouton grossières , & à vil prix. On se sert encore chez eux de pelisses faites de peaux de jeunes poulains , qui , lorsqu'elles sont de bête d'un âge très-tendre , toutes noires , ou d'un brun foncé , sans aucun mélange , valent jusqu'à cinquante roubles & au-delà ; on les garnit aux coutures des manches & des épaules , avec des passemens faits de la crinière des mêmes animaux. Ceux du peuple font des pelisses pareilles des peaux d'été des chevres des steppes , *Saïga*.

Dans l'habillement des femmes , les larges culottes sont pareilles à celles des hommes , & la chemise ne diffère de celle de ces derniers qu'en ce qu'elle se ferme autour du cou , & s'y boutonne très-ferrée. Leur robe est plus longue , d'une étoffe plus légère , & d'une qualité supérieure , mieux travaillée , & les manches plus justes. Elles passent encore par-dessus , particulièrement quand

Q ij

elles sortent, un long surtout sans collet & sans manches, & toujours d'une étoffe plus belle, & volontiers brodée sur tous les bords en diverses couleurs éclatantes; elles la retroussent fort haut par-derrière, & la boutonnent par-devant. Ce surtout ne s'arrête jamais avec la ceinture. Les femmes de distinction le font faire en étoffe d'or ou d'argent, & jettent en hiver, par-dessus leurs épaules, lorsqu'elles se mettent en grande parure, une longue pelisse d'une fourrure légère & précieuse, couverte d'une étoffe de soie, sans passer les bras dans les manches. Lorsqu'ils voyagent, tant les hommes que les femmes, ils portent de ces surtouts en drap par-dessus leurs habits, ou une pelisse, & arrêtent alors le tout avec leur ceinture. Les filles s'habillent absolument comme les hommes; elles portent seulement des étoffes plus légères, & mettent un peu plus de recherches dans la façon. La coëffure est la seule chose par laquelle on puisse les distinguer des jeunes garçons & des femmes mariées.

Les hommes ont généralement la tête rasée; ils laissent seulement, un peu derrière le sommet de la tête, tout au milieu.

de la partie chevelue, une place ronde garnie de longs cheveux, qui se nattent d'ordinaire en une tresse; mais lorsque ce sont des personnes distinguées, & sur-tout des jeunes gens, en deux ou trois tresses. Ce genre de coëffure, en usage dans les tribus Mandschoures & Tunguses, a aussi été adopté par les Chinois, depuis qu'ils ont été subjugués la dernière fois par les Mandschoures; & les vaincus se sont conformés au costume de leurs vainqueurs. Il y a des jeunes gens qui laissent, outre cela, croître en rond autour de la tête, un peu au-dessous de la tresse, des cheveux longs d'une palme; ils ne les nattent point, & cette chevelure ronde porte le nom de *Schalba-Tebbek*.

Ils rasant la tête à leurs petits garçons dès leur plus tendre enfance, & entretiennent au contraire, avec le plus grand soin, les cheveux de leurs petites filles, dès qu'elles commencent à grandir; & dans leur douzième ou quatorzième année, qui est le tems auquel le sexe Kalmouque entre ordinairement dans l'âge nubile, on natte aux jeunes personnes tous leurs cheveux de derrière en une seule tresse, qui part du

sommet de la tête , & ceux des deux faces en autant de petites tresses que l'on veut , ou que l'on peut , pour les faire pendre sur le dos & sur les épaules. Elles les relevent quelquefois , mais plus rarement , autour de la tête. Les pendans d'oreilles sont fort en usage parmi elles , & toutes les femmes , sur-tout celles qui ne sont pas mariées , se fardent beaucoup , & se servent du vermillon qui leur est apporté par les marchands qui viennent trafiquer dans leurs habitations.

Ils ne laissent pas courir leurs filles toutes nues dans leur tendre enfance ; ainsi que cela se pratique ordinairement pour les jeunes garçons ; mais ils leur font porter tout au moins une petite tunique de dessous. Les jeunes garçons , au contraire , même lorsqu'ils sont adultes , se tiennent volontiers , lorsqu'ils sont assis dans leurs huttes , nus jusqu'à la ceinture , pour peu que le froid le leur permette , & se couchent de même pour dormir. Les hommes & les femmes portent tous des bottines ou brodequins , que ces dernières , & même les hommes du commun , se font ordinairement eux-mêmes. Ils achètent tout le cuir

qu'ils emploient pour cela, des Russes. Les personnes de distinction portent de préférence des brodequins de marroquin ou de cordouan rouge, & en ornent le pied d'une espece de broderie de peau de cheval chagrinée. Aucun Kalmouc ne porte des bottines jaunes, pour ne point profaner cette couleur. Leurs bonnets ont différentes formes; il y en a qui se portent indifféremment par les deux sexes, & d'autres qui sont affectés à chaque sexe en particulier : le fond du bonnet est pour l'ordinaire de drap jaune, & tous ceux qui sont en état d'en faire la dépense, portent sur le plat du bonnet une houppe de soie torse de couleur rouge; que les filles Kalmouques rendent très-élégantes. C'est aussi sur ces bonnets qu'elles étalent toute leur adresse dans la broderie. Ceux qui n'ont pas la faculté de se procurer une houppe, sont au moins obligés de placer au milieu du plat du bonnet une petite piece de drap rouge, ou de quelque autre étoffe de cette couleur. Cette marque rouge, ou la houppe jointe à la couleur jaune du bonnet, constitue le signe auquel on peut reconnoître ceux qui professent la religion du Lama en Orient; & même les

Buchares qui sont sous la domination Chinoise, en font usage afin de trouver un meilleur accueil & plus de sûreté chez les Mongoles. Nous épargnerons à nos lecteurs la description de toutes les différentes formes de ces bonnets. Ils sont pour la plupart rembourrés de laine comme un bourrelet, bordés de fourrure, & de couleur jaune ou rouge. Les plus distingués de notre sexe & les prêtres portent en été une espece de chapeau rabattu contre le soleil. Il est fait de feutre recouvert, ou d'une étoffe de soie ou de coton mise en double & soutenue par des fils-de-fer. Comme leurs différentes coëffures affectent toutes la couleur sacrée, les Kalmoucs ont grand soin de ne jamais les poser par terre. Ils sont aussi dans l'habitude de les enfoncer de maniere à replier leurs oreilles en-dessous : c'est là ce qui fait qu'ils les ont tous si fort détachées de la tête ; & comme elles sont déjà de leur nature extraordinairement grandes, on ne peut rien se figurer de plus frappant. Ces oreilles si démesurées, communes à tous les peuples Mongoles, le sont aussi aux Chinois, auxquels cette parité de conformation les fait fort ressembler.

Les habitations mobiles des Kalmoucs , sont ces mêmes huttes de feutre , à toit en forme d'entonnoir , en usage chez tous les nomades Asiatiques , qui tous , excepté les Tartares du Caucase , leur donnent la même structure. L'invention , réellement très-ingénieuse , de ces tentes vient certainement de l'Asie orientale , & il est très - vraisemblable qu'elle est due aux peuples Mongoles. Comme elles se démontent entièrement & peuvent être pliées en un petit volume , elles leur sont très - utiles , & conviennent parfaitement à la vie toujours ambulante de ces peuples , chez qui d'ailleurs l'usage des chariots ne s'est point encore introduit. La carcasse ou cage de ces huttes , & les feutres dont ils sont couverts , quoiqu'on fasse ces derniers aussi légers que possible , tant pour en diminuer le poids que pour empêcher qu'elles ne se coupent lorsqu'elles viennent à geler , tandis qu'elles sont encore toutes pénétrées d'humidité , ne laissent pas d'être encore assez pesantes pour que les plus petites de ces habitations ne fassent la pleine charge d'un chameau , ou de deux bœufs de somme ; mais la capacité de ces huttes , leur chaleur en hiver , la solidité

avec laquelle elles résistent à toutes les tempêtes , à la pluie & à l'humidité , compensent bien cet inconvénient. Le bois dure bien des années ; & quoique le feutre commence à se trouer dans la seconde , les gens du commun , qui ne regardent pas comme une honte de les avoir recousues & rapiécetées , les font durer beaucoup au-delà.

La hutte de feutre des Kalmoucs , ou *ky-bitka* , ainsi que les Russes les appellent , consiste d'abord en un clayonnage de quatre , six , jusqu'à huit pieces , dont chacune est composée d'une trentaine de branches d'osier d'un pouce de diametre , & enlacées l'une dans l'autre d'une maniere movable , sous la forme d'un filet ; de sorte que chacune de ces pieces qui présente , lorsque les barreaux en sont écartés , un grillage d'un peu plus de six pieds de long , sur environ cinq pieds de haut , peut être tellement resserrée que tous les barreaux s'en trouvent exactement réunis. Ces barreaux sont percés à l'endroit où ils se croisent ; une courte courroie de cuir rouge , car des pointes de fer se rouilleroient bien vite , passe au travers de ces trous , & contient ces barreaux très-fermes l'un contre

l'autre , au moyen d'un nœud qui se trouve à chaque extrémité de la courroie , qui doit être bien tendue , ce qui n'empêche pas que le tout ne soit movable. Lors donc que l'on veut dresser la hutte , on écarte les barreaux de ces especes de grillages , on les dispose en ligne circulaire , & on les fixe l'un à l'autre là où elles se touchent , avec des cordes de crin , ou des sangles faites de laine. On place à l'endroit où doit être l'entrée , un cadre garni de deux petites portes mobiles , & lié aux grillages. Il part aussi de ce cadre une large & forte sangle bien tendue , qui embrasse la totalité du clayonnage , & qui est destinée à en mieux assujettir les parties l'une à l'autre , & à les contenir dans une forme bien ronde. Alors on élève au-dessus de ce clayonnage , un couronnement qui consiste en deux cercles ou cerceaux un peu séparés l'un de l'autre , afin de pouvoir passer entre deux les branches d'osier destinées à former le toit , ou bien ils sont percés de trous propres à recevoir ces mêmes branches. Cette couronne qui doit servir de cheminée , est portée d'abord sur trois de ces longs bâtons d'osier seulement ; ensuite on place successivement tous les autres qui doivent former le

toit, en les faisant passer par en-haut entre les deux cerceaux, ou entrer dans les trous qu'on y fait quelquefois, & en les assujettissant par en-bas après les montans des claies avec de petites courroies de cuir. Le nombre de ces bâtons formant le toit, se règle sur celui des montans des claies; & il est indispensable d'en employer le même nombre, tant pour porter le poids des feutres, que pour donner une consistance solide à ce toit conique. Toute cette carcasse reçoit pour l'ordinaire quelques couches d'une couleur composée de marne rouge, ou d'ochre calciné qu'on broie avec une décoction de poisson, ou de l'eau de colle.

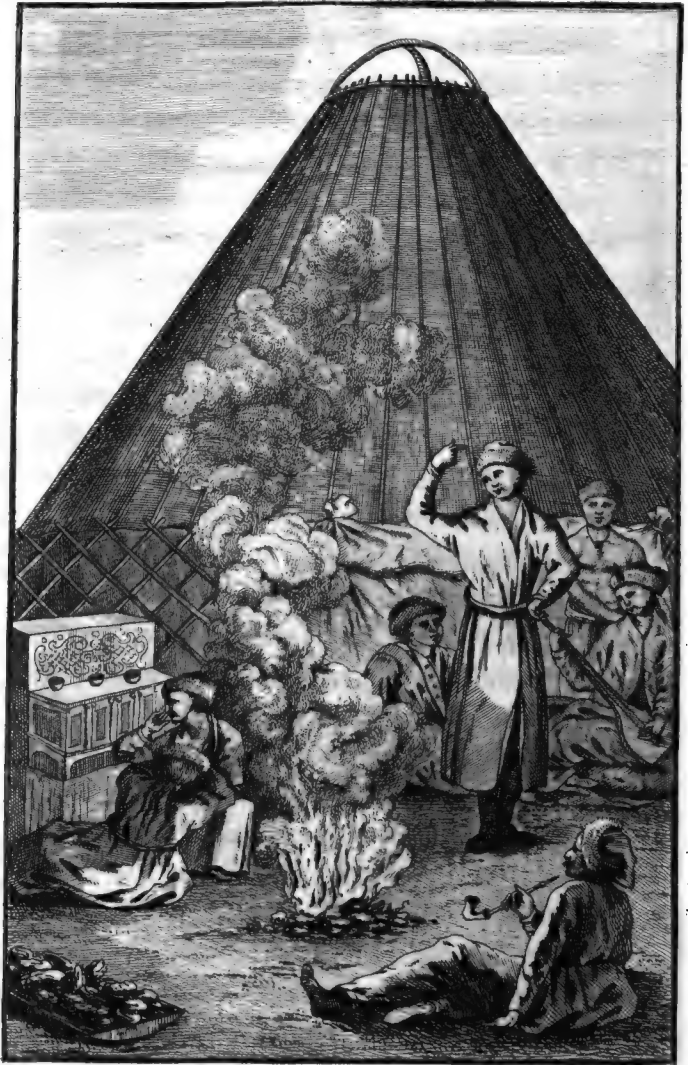
Cela fait, on garnit la hutte de ses feutres, & l'on place d'abord tout autour du clayonnage les feutres qui doivent servir de murailles, & qui, pour tenir plus chaud, montent assez haut pour croiser de la largeur d'une demi-aune, & même d'une aune entière, les feutres du toit. Les riches garnissent aussi leurs murailles en hiver d'un double feutre, ou bien ils entourent leurs huttes de nattes de paille qu'ils achètent des Russes, ou de nattes de jonc fabriquées par de pauvres Kalmoucs; ils font tenir le tout par une corde

bien tendue, qui embrasse fortement la totalité de la muraille. Ils placent aussi au-devant de la porte un rideau ou portiere de feutre qui peut se relever, & qu'on pique en maniere de broderie, tant pour l'ornement que pour la solidité. Le toit de la hutte est composé de deux grandes moitiés ou manteaux, dont on a disposé & cousu les pans de maniere à les faire ajuster sur l'entonnoir. On les fait glisser, au moyen de longues perches, jusqu'au haut du toit, après lequel ils s'accrochent avec des attaches cousues aux manteaux. Ils mettent encore au-dessus du tout, un autre petit manteau qui se croise à la faveur de ses longues pointes, & qui couvre le sommet du toit autour de l'ouverture laissée à la fumée. Toutes ces fentes du toit sont assujetties contre la carcasse avec des cordes de crin qui en font plusieurs fois le tour, & qui sont fortement liées à la corde qui entoure la muraille.

L'ouverture que forme la couronnement dont nous avons parlé, & qui est destinée à donner issue à la fumée, reste ordinairement libre; mais pour se garantir du vent & de la pluie, il est surmonté de deux arcs qui se croisent, & qui ne sont autre chose

que de deux menues branches d'osier fixées dans la couronne même. On place par-dessus un morceau de feutre, du côté dont vient le vent ; & quand on veut se procurer plus de chaleur, ou fermer tout accès à la pluie ou à la neige, on peut, avec ce même morceau de feutre, lorsque le feu ne brûle plus, boucher la totalité de l'ouverture, ce qui peut se faire de l'intérieur de l'habitation, au moyen d'une perche. De cette manière ces tentes de feutre, dont ils sont tous en usage, sans distinction, depuis le prince jusqu'au moindre Kalmouc, & qui ne different entr'elles que par la grandeur & les embellissemens du dedans, sont passablement chaudes en hiver, lors même qu'on n'y fait du feu qu'avec les excréments desséchés des vaches & des chevaux, auxquels les Kalmoucs sont obligés d'avoir recours, faute d'autres combustibles, en quantité d'endroits des steppes dépourvues de bois. Pour l'été, ces huttes sont beaucoup plus fraîches que nos tentes lorsqu'on enleve les feutres qui tiennent lieu de murailles.

Pour l'ordinaire, la couche du maître est placée en face de la porte, en-arrière du foyer. Ils ont des especes de chalits de bois



fort-bas. Les riches garnissent leurs lits de rideaux , & ils étendent à terre des tapis de feutre en guise de plancher. Aux deux bouts du lit sont placés en piles les coffres & les sacs aplatis de cuir de Russie, où ils serrent leurs hardes & les autres effets ; chez les riches ces piles sont couvertes de tapis, ou tout au moins de feutres de différentes couleurs. Lorsqu'un Kalmouc possède une idole, il pose derrière le chevet de son lit celui dans lequel il la renferme, au haut d'une des piles dont nous venons de parler, & il met devant, de petites coupes sacrées de laiton, remplies d'eau, de lait, ou d'autres comestibles ; devant cette manière d'autel, il enfonce en terre un tronc d'arbre, sur lequel il pose un bassin de fer, d'un volume plus considérable, destiné à recevoir une fois chaque jour les libations de toutes les boissons dont il use. Aux jours de fêtes, on pare l'idole, on allume des lampes, & l'on fait brûler des parfums devant elle. Au milieu de la tente il y a constamment, excepté chez les riches qui ont très-souvent des tentes particulières à cet usage, un grand trépied de fer, sur lequel on fait cuire le manger dans de grands chaudières de fonte de

fer, dont les bords sont fort bas. Il se fond quantité de ces chaudières de toutes sortes de grandeurs, dans les fonderies de Russie & de Sibérie. A droite de la porte, se placent les grandes outres à lait, faites de peau de cheval, & d'autres ustensiles de ménage à l'usage des femmes.

Toutes les richesses des Kalmoucs & tous leurs moyens de subsistance consistent dans leurs troupeaux, que nombre d'entr'eux comptent par centaines & même par milliers de pièces de bétail. Un homme est regardé parmi eux, comme pouvant vivre de son revenu, lorsqu'il possède dix vaches avec un taureau, & huit jumens avec un étalon. Leurs troupeaux les plus nombreux sont les chevaux, les bêtes à cornes & les moutons. Les chameaux, qui sont trop long-tems & trop difficiles à élever, ne sauroient beaucoup se multiplier chez eux : ces animaux sont d'ailleurs trop délicats, & il n'y a guère que les riches & leurs prêtres qui en possèdent. Leurs chevaux sont un peu plus petits que ceux des Kirgisiens ; ils sont trop faibles pour tirer, & trop sauvages ; mais ils ne le cèdent à aucune autre espèce pour la vélocité, & soutiennent très-bien la fatigue
sous

sous l'homme. On peut les faire galoper plusieurs heures de suite sans leur faire de tort , & ils se passent fort bien , quand la nécessité le demande , deux fois vingt-quatre heures de boire. Ils ont un petit sabot fort dur , & peuvent être montés en tous tems sans être ferrés. Ils abandonnent ces animaux absolument à la nature , dans ces pays où quantité de chevaux sauvages vivent & se perpétuent , sans aucun secours de la part de l'homme.

On trouve encore de nos jours , parmi les Kalmoucs du Wolga , des particuliers qui possèdent des troupeaux de trois à quatre mille chevaux ; & ce n'étoit pas même une chose bien rare d'en rencontrer d'aussi nombreux dans la horde Torgotienne. Ils sont dans l'habitude de hongrer la majeure partie de leurs poulains mâles ; & dans le tems qu'ils procedent à cette opération , ils leurs fendent les naseaux , pour qu'ils puissent respirer plus librement lorsqu'ils courent. On ne sépare les étalons des juments en aucune saison de l'année , afin de ne jamais manquer de juments qui allaitent , ni de lait. Ils comptent qu'il faut un étalon pour dix ou tout au plus pour dix-sept juments. Ces étalons sont les conducteurs du

troupeau ; on les voit souvent errer au loin dans les steppes à la tête de leurs jumens , qu'ils défendent aussi contre les loups avec le courage le plus intrépide. Les Kalmoucs ont l'art de domter un jeune cheval pour la monture , sans le secours de la bride. Ils se saisissent du poulain lorsqu'il n'a pas encore deux ans , au moyen d'un lacet fixé au bout d'une longue perche branlante , dont ils se servent également pour prendre leurs chevaux de monture , qu'ils laissent paître en liberté au milieu du troupeau. On ne met pas d'abord de selle au poulain qu'on veut domter ; on le ceint seulement par le milieu du corps , avec une forte sangle , à laquelle le cavalier peut se tenir ferme. Ne veut-il pas se laisser monter ? on lui embarrasse les pieds dans des lacets , on le jette à terre ; pour lors l'écuyer se place dessus , ensuite on lui délie les jambes , & lorsqu'il s'est relevé , on l'abandonne à sa fougue , & on le laisse courir & s'agiter à volonté dans la steppe ouverte , jusqu'à ce qu'il soit bien fatigué. Le cavalier n'est occupé qu'à se tenir bien ferme ; & lorsque le cheval commence à ralentir son impétuosité , il l'excite de nouveau à coups de

fouet , jusqu'à ce que ses forces soient presque anéanties : alors on le selle , on lui met la bride , on le fait aller encore quelque tems d'un pas modéré , & à la fin de cet exercice il est entièrement apprivoisé.

Les bêtes à cornes des Kalmoucs sont d'une fort belle taille ; on voit même dans leurs troupeaux , des bœufs & des taureaux qui ne le cedent en rien aux plus beaux de la Podolie. Ils conservent plus de taureaux qu'il ne leur en faut pour fournir aux besoins de leurs vaches , & ils en emploient un grand nombre , comme bêtes de somme , pour porter leurs maisons de feutre , & leurs autres attirails , d'un lieu dans un autre. Quant au service du troupeau , ils comptent un taureau pour cinquante vaches. Celles-ci ne leur fournissent du lait , de même que les jumens , qu'aussi long-tems qu'elles allaitent leur veau ou leur poulain ; c'est ce qui fait qu'ils gardent leur nourrisson , pendant le jour , autour de leurs tentes , & qu'ils ne les laissent tetter librement que pendant la nuit. Or les Kalmoucs prétendent s'être convaincus , par leur propre expérience , que cette diète austère , à laquelle ils astreignent leurs poulains , ne les rend

que plus vigoureux , & les fait durer davantage. Ils ne font jamais traire leurs juments moins de trois à quatre fois dans la journée , & même toutes les deux heures , lorsque les herbages sont dans toute leur force , & chaque fois elles leur donnent une pinte & demie & jusqu'à un pot de lait. Pour les vaches , on ne les traite que deux fois le jour ; encore sont-ils obligés chaque fois , pour attirer le lait , de laisser tetter son veau quelques instans ; après quoi on le fait tenir un peu à l'écart par un aide ; mais il faut qu'il reste constamment sous les yeux de la mère , jusqu'à ce qu'on ait achevé de la traire. Il leur arrive quelquefois d'avoir des vaches qui refusent obstinément de donner leur lait , & l'on prétend qu'ils usent alors d'un assez plaissant moyen pour les y obliger. Ils leur enfoncent , dit-on , un bouchon de bois bien lisse & bien arrondi dans le derrière ; les épreintes que cette opération leur occasionne , & les efforts qu'elles font pour se délivrer de ce bouchon , leur font en même tems lâcher leur lait.

Les moutons Kalmouques sont de cette même espèce qu'on trouve dans toute la grande-Tartarie , chez tous les peuples pa-

teurs , savoir , de ces moutons à queues larges , en forme de couffinet , singulièrement grasses , & qui fournissent un suif aussi mou que du beurre. Ils ont aussi de grandes oreilles pendantes , & la tête fort arquée. Quant à leur taille , ils tiennent le milieu entre les moutons Kirgisiens & les Russes , & sont beaucoup plus grands que ces derniers. Leur laine est grossière , mêlée de poils , & leurs brebis ont rarement des cornes. On ne conserve , pour la propagation , qu'un bélier sur cent brebis. On ne les traite que rarement , & l'on ne tire du bénéfice que de leur chair , de leur suif , de leurs peaux & de leur laine ; encore cette dernière ne peut-elle être employée que pour les feutres ; la tonte s'en fait avec des couteaux bien tranchans , ou en leur arrachant la toison. Lorsqu'il leur arrive de traire leurs brebis , ils les attachent toutes les unes après les autres à une corde placée en ligne circulaire ; ils leur font tourner la tête en-dedans , puis ils leur tirent le lait , qui sert particulièrement à faire du fromage. Il meurt dans le courant de l'hiver un grand nombre de brebis , soit par le mauvais choix des emplacements , soit faute de soins ; une plus grande quantité de

jeunes agneaux précoces , dont les peaux , avec celles des agneaux morts dans le ventre de leurs meres , servent à préparer ces belles fourrures d'agneaux si estimées en Russie & dans les pays étrangers. Les Kalmoucs ont aussi quelques chevres parmi leurs troupeaux , mais en très-petit nombre : elles ont , comme leurs moutons , des oreilles pendantes ; elles sont souvent sans cornes & communément mouchetées , & ont les jambes garnies jusqu'aux cuisses , de fort longs poils qui leur donnent un extérieur agréable.

Les chameaux sont regardés par les Kalmoucs comme un signe de richesse , parce qu'ils sont effectivement le bétail le plus cher , qu'ils ne se multiplient que très-lentement , & qu'ils sont sujets à quantité de maladies. Quoiqu'il s'en trouvât aussi à une seule bosse dans la horde du Khan , ces peuples ne tiennent communément que des chameaux à deux bosses , peut-être parce qu'ils sont d'un meilleur usage , ou plutôt parce qu'ils sont dans le principe d'origine Asiatique , & qu'ils sont aussi communs dans cette partie du monde qu'ils sont rares en Arabie & en Afrique , où en revanche le chameau

à une seule bosse peut être regardé en quelque façon comme indigène. Les steppes du Wolga & presque toutes les steppes méridionales de la grande-Tartarie, qui abondent en places couvertes de fleurs & de plantes salines, fournissent d'excellens pâturages pour les chameaux. Mais cet utile quadrupède exige non-seulement un plus grand soin en hiver, il faut encore le tenir continuellement sous la garde des pâtres, vu que malgré cette taille si avantageuse, qui le distingue, il est de tous les animaux le moins en état de se défendre contre les loups. On les couvre bien en hiver avec de vieux feutres & de vieilles nattes; on leur construit même avec des roseaux des abris avec des toits, pour les garantir un peu du froid & des vents violens: malgré cela, il en périt beaucoup d'une espèce de consommation accompagnée de diarrhée, & causée, suivant toutes les apparences, par la trop grande humidité des pâturages & de la saison. Cette maladie, qui résiste à tous les remèdes, les fait languir des six mois entiers & au-delà. Ils sont en général si délicats, que souvent la moindre blessure, un coup léger, leur occasionne des plaies mor-

telles. Il n'est point, outre cela, de bétail aussi tourmenté par les insectes, & ils meurent fréquemment en été de ceux qu'ils avalent en mangeant des feuilles de chêne & de bouleau : le pro-scarabée diapré (*meloe*), dont toutes les plantes sont couvertes dans diverses places des lieux où ils vont pâturer, leur est pareillement funeste. Au printemps, lorsqu'ils ont perdu leur poil qui se détache à la fois de tout leur corps, comme une toison, ils sont sujets à être piqués par des scorpions-araignées, très-communs dans les contrées méridionales. La piqure que cet insecte leur fait sur la peau ainsi nue, est si venimeuse que le chameau en périt en moins de huit jours. En hiver, & sur-tout après le tems du rut qui arrive à la fin de mars, les chameaux deviennent débiles & maigres ; leurs bosses deviennent flasques, leur pendent sur le côté, comme des lambeaux de chair velue, & ne se redressent qu'en été, lorsque l'animal commence à reprendre de l'embonpoint.

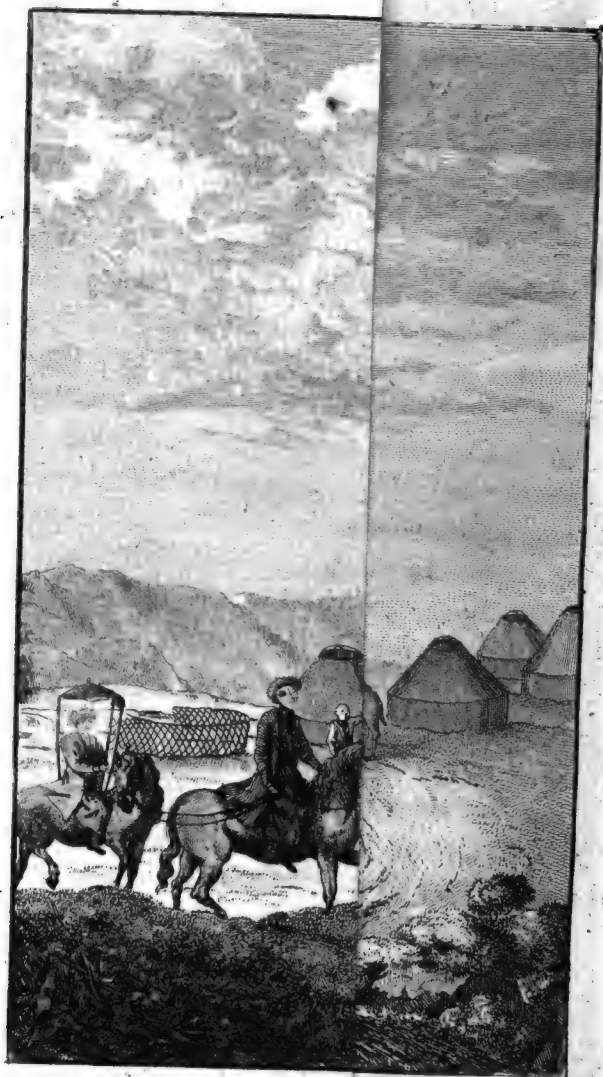
La propagation du chameau exige des soins tout particuliers. Il faut, dans le tems du rut, forcer la femelle à s'accroupir, lui amener alors le mâle qu'il faut encore aider

dans l'opération. Tous les chameaux sont dressés à se laisser conduire par le moyen d'une corde qu'on leur passe au travers du nez. Lorsqu'on donne une secoussé à cette corde en abaissant la main , le chameau se laisse aller sur les genoux , & une autre faccade en sens opposé le fait relever. On est obligé , dans le tems du rut , de séparer soigneusement les chameaux entiers , sans quoi ils se mordent en furieux l'un l'autre dans les bosses , & cherchent à se terrasser avec les pieds de devant ; de façon que celui qui succombe , est foulé aux pieds & fort maltraité par son adversaire. On dit que le vice-Khan des Torgottes , Udufschi , se donnoit le divertissement de ces sortes de combats entre deux chameaux.

Les Kalmoucs font principalement usage du lait & de la laine des chameaux. Le premier est épais , huileux , & d'un goût salé , sur-tout lorsqu'ils fréquentent des pâturages qui le sont ; leur sueur laisse même alors sur leur peau un léger enduit de sel que les moutons lechent avidement. Cette propriété du lait fait qu'on aime beaucoup à le prendre avec le thé. Les Kalmoucs emploient les poils des chameaux

à rembourrer leurs coussins & leurs matelas : ils en font aussi des cordes , des ficelles & du feutre. Ils peuvent encore être employés à faire , non-seulement les plus beaux camelots , mais encore les draps les plus fins & les plus doux : ce qui a lieu , dit-on , chez les Kubans , & a été tenté avec succès à Casan. Les chameaux à deux bosses sont de très-mauvaises montures ; leur trot est si pesant , leur pas même est déjà si rude & si vacillant , que le cavalier en reçoit des secousses si violentes , qu'elles semblent lui arracher les boyaux.

Cette grande quantité de bétail que les Kalmoucs possèdent , les oblige , ainsi que tous les peuples pasteurs , à changer de tems en tems les lieux de leur résidence. Tous ces peuples se procurent en même tems par leurs migrations l'avantage de pouvoir passer leurs hivers dans des contrées méridionales , ou tout au moins dans des lieux tempérés , où il tombe peu de neige , où du moins elle ne tient pas long-tems , où par conséquent leurs bestiaux trouvent plus de facilité à se nourrir , & sont à portée de jouir plus tôt du retour du printems. Les Kalmoucs du Wolga , par exemple , qui habitent encore cette con-



trée , sont actuellement confinés dans la steppe du Don & du Wolga : ils hivernent ordinairement dans les contrées inférieures de ces fleuves , sur-tout dans les bas-fonds , ainsi que le long des rivières de Mantisch & de Kuma , qui arrosent les steppes , & jusques vers la mer Caspienne. Dès l'approche du printems , ils se portent vers le nord , le long du Don de la Sarpa , passent l'été sur les terrains élevés du Don , l'automne dans les fonds des environs du Wolga , & se rapprochent , en octobre & novembre , de leurs pâturages d'hiver. Mais comme leurs migrations les conduisent souvent par des lieux qui manquent d'eau , il faut que leur bétail se passe fréquemment de boire pendant des journées entières , ou qu'on les mene à brouter à vingt wersts & au-delà.

Lorsqu'une horde ou Ulus Kalmouque fait une migration pour chercher des pâturages frais (& la chose a nécessairement lieu dans l'été tous les quatre , six , ou huit jours) , on commence par envoyer en avant des gens chargés de reconnoître la meilleure place pour le Khan ou prince , pour le Lama & pour les huttes où sont les idoles.

Ce sont eux aussi qui ouvrent la marche ; ils sont suivis par tout le peuple , dont chacun se choisit lui-même la place qui lui paroît la plus commode. Dans ces sortes de changemens de camp , il faut que tout soit porté par des chameaux ou par des taureaux. Les claies qui forment les murailles des huttes , se réduisent , comme nous l'avons dit , en un plus petit volume , & l'on fait quatre faisceaux , ou plus , des perches qui forment le toit. Ces faisceaux sont garnis à chaque bout , d'une espèce de capuchon de feutre , afin que le bétail n'aille pas se blesser contre. Une hutte ordinaire de quatre claies se charge sur deux taureaux , ou sur un chameau ; une plus grande donne la charge de deux chameaux & au-delà. Les ballots précieux des riches sont caparaçonnés avec des feutres de diverses couleurs , ou d'un large tapis ; on attache souvent à l'animal qui les porte , des grelots ou de petites sonnettes. Dans la marche , les chameaux s'attachent les uns derrière les autres , & on les conduit. Pour les taureaux de somme , on les chasse devant soi. Ces jours-là les femmes & les filles se parent de leurs plus beaux habits , & mettent tous

- leurs soins à se farder du mieux qu'il leur est possible, pour se montrer au public dans tous leurs atours. Elles sont chargées, conjointement avec les jeunes garçons, du soin de mener le troupeau & les bêtes de somme. Chemin faisant, elles charment les ennuis du voyage par leurs chants. Les petits enfans encore à la mamelle, sont portés à cheval sur le giron de leurs meres; ceux qui sont un peu plus grands se mettent dans des paniers profonds, qu'on pend après les chameaux, ou après les taureaux : mais aussitôt qu'ils sont en état de se tenir à cheval, on les y fait monter, & les enfans de distinction ont alors des selles particulières, garnies de quatre montans qui soutiennent un baldaquin à rideaux de soie. On choisit pour cela des chevaux bien doux, dont la mere ou quelque parente tient la bride. Lorsque le tems est favorable, les hommes prennent les devans, & se divertissent à chasser, ou bien ils attendent le gros de la troupe dans le nouveau camp, en fumant leur pipe sur l'herbe; mais si le tems & les chemins sont mauvais, ils ne quittent pas leur famille, & veillent sur les bêtes de somme, afin d'être à portée, lors-

qu'il y en a quelqu'une qui vient à s'abattre ou s'embourber , d'y porter du secours.

Les Kalmoucs ont coutume de se tenir long-tems en hiver , dans les places dont ils ont fait choix , & d'envoyer pâture leurs troupeaux au loin. Afin de procurer quelque abri à leurs bêtes les plus délicates , particulièrement à leurs chameaux & à leurs moutons , ils donnent la préférence pour leurs hivernages , aux contrées où leur bétail puisse trouver dans des bas-fonds & dans des lieux où il croît des joncs & des roseaux , un abri contre la violence des vents froids. Cela n'empêche pas qu'il ne leur périsse chaque hiver un tiers de leurs moutons , & souvent bien au-delà. Les plus mauvaises années pour eux , sont celles où la steppe vient à geler , dans l'arrière-saison , immédiatement après qu'il a fait de la pluie & de la neige ; tellement qu'il n'est plus possible alors au bétail d'en arracher l'herbe. Dans ces cas malheureux , la perte des bestiaux devient générale , & la famine est inévitable pour les Kalmoucs pauvres. Il y en a , outre cela , quantité qui sont ruinés en hiver lorsque leurs troupeaux de chevaux qui vont errer au loin , viennent par mal-

heur à se perdre dans les steppes , à une distance de plusieurs centaines de wersts , ce qui arrive sur-tout lorsqu'il a régné pendant quelque tems de grands vents accompagnés de tourbillons de neige , qui ne permettent à personne de se hasarder dans les steppes. Il arrive même assez souvent dans ces ouragans , que le vent rassemble de grosses tiges de plantes desséchées , & en forme des especes de faisceaux qu'il fait rouler dans la plaine. Ces faisceaux effraient tellement les chevaux , qu'ils ne cessent de fuir tant qu'ils entendent le bruit qu'ils font en roulant derriere eux. La neige faisant en même tems disparoitre la trace des chevaux , il n'est plus possible de reconnoître de quel côté le troupeau s'est enfui. Il n'est pas douteux que c'est à de pareils accidens qu'est due l'origine de la majeure partie des troupes de chevaux sauvages qu'on voit errer dans les steppes Kalmouques & Kirgisiennes.

Les Kalmoucs tirent leur principale subsistance de leurs troupeaux , qui fournissent d'ailleurs à presque tous leurs besoins domestiques. Ils en tirent du lait pour leur boisson , & de l'eau-de-vie , des

frommages , du beurre , de la viande , des cuirs , de très-bonnes fourrures ; des laines & des poils dont ils font des feutres , des matelas , des cordes , des sangles ; des nerfs dont ils se servent pour coudre & pour garnir leurs arcs ; enfin dans le besoin , du fumier pour faire du feu , lorsque les autres combustibles leur manquent. Mais comme il leur arrive quelquefois , dans le cours de leurs migrations , de s'approcher des villes , & qu'il se trouve même des marchands qui viennent vivre au milieu d'eux pour commercer , ils peuvent se procurer , en échange de leurs bestiaux , quantité de choses de pur agrément , productions de l'industrie , telles que des étoffes , de la clincaillerie , du tabac qu'ils aiment beaucoup , du thé passé par la presse , du gruau & de la farine.

La viande est au reste leur nourriture la plus générale & la plus ordinaire , & l'on ne saurait être moins dégoûté qu'ils ne le sont dans le choix ; car ils mangent non-seulement la chair de tous les animaux qui composent leurs troupes , mais encore quantité de bêtes sauvages , telles que les marmottes , les fûsliks , les castors , les blaireaux ,

blaireaux , les loutres , les loups-cerviers ; ils ne se privent , en un mot , que du chien (*), des différentes especes de belettes , & à moins d'une nécessité urgente , de la chair du loup & du renard. Les personnes du premier rang , chez les Kalmoucs , regardent le fûslik , comme un mets des plus délicats , sur-tout lorsqu'il est cuit avec du lait aigre. Ils en mettent même bouillir dans la chaudiere , lorsqu'ils distillent leur eau-de-vie de lait. Il est rare qu'ils tuent une piece de bétail faine ; la chose est même regardée comme un péché. Ils sont moins scrupuleux pour le bétail volé , qu'ils égorgeant sur-le-champ , de crainte qu'il ne soit reconnu , & que le vol ne soit découvert. Tous les chevaux blessés & hors d'état de

(*) Le chien sert à la nourriture de différens peuples. Plusieurs nations des isles de la mer Pacifique , qui se piquent d'ailleurs d'une certaine délicatesse & d'une grande propreté , se régalent de la chair du chien , & ont même engagé par leur exemple , les Anglois , qui ne sont pas indifférens sur la bonne chere , à faire usage à plus d'une reprise de ce mets si abhorré parmi nous. La chose dépend beaucoup du genre de nourriture dont cet animal fait usage. Peut-être ne sommes-nous pas plus conséquens à cet égard que les Russes & les Persans , dont les premiers abhorrent les écrevisses , & les autres l'esturgeon.

servir , toutes les bêtes crevées , à moins que ce ne soit de quelque épidémie qui en rende l'usage dangereux , leur fournissent une nourriture très-recherchée. Il y a des Kalmoucs pauvres qui mangent de la charogne très-puante , & qui ne dédaignent pas même l'arrière-faix de leurs bêtes. Quant aux moutons , ils les tuent communément lorsqu'ils sont sains , ils leur arrachent alors le cœur , lorsque l'animal vit encore , & le détachent avec violence de ses vaisseaux sanguins. Le sang du mouton égorgé se recueille soigneusement , se met dans des boyaux avec du gruau , ou sans nul mélange. Ils font ensuite bouillir ces boudins dans l'eau. Le conte qu'on fait de la prétendue coutume des Kalmoucs de faire cuire , dans leurs expéditions militaires , un morceau de chair de cheval sous leur selle , peut venir de l'usage commun à tous les peuples des steppes , de porter en voyage un morceau de viande fraîche attaché à cette même selle ; mais ils ne mangent jamais de viande crue. Lorsqu'ils ont de grosses provisions de viandes , ils font dans l'habitude de la couper en bandes très-minces , qu'ils font sécher au grand air ,

ou dans leur hutte à la fumée d'un petit feu dirigé en conséquence, afin d'avoir quelque chose en réserve pour le besoin. Ils font sécher de la même manière des fressures & des intestins. Quant aux estomacs des vaches, des chevaux & des chameaux, les Kalmoucs du bas peuple les retournent, les soufflent, les séchent & les passent à la fumée; ils leur servent ensuite de vases pour mettre leur lait.

Les Kalmoucs savent encore mettre à profit pour leur nourriture, tant les racines que les tiges de toutes les plantes mangeables qui croissent dans les steppes. C'est ainsi, par exemple, qu'ils tirent parti de la racine du cerfeuil bulbeux, *chærophillum bulbosum*, crue aussi bien que cuite; & elle est en effet d'un goût très-agréable, lorsqu'on la fait cuire avec du poisson. Ils mangent aussi les tubercules inférieures de l'*alisma plantago aquatica*. La *scorzonera graminifolia*, ou bien *pufilla*, *Pall.* leur fournit encore une racine nourrissante de la forme du navet. Leur *churgunzoonock*, qui ne croît que dans les contrées les plus méridionales, paroît être le *leontodon tuberosum*. Ils mangent les jeunes tiges laiteuses du falfis

barbu, *tragopogon villosus*, crues. Lorsqu'ils vont, au printemps, à la chasse du cigne dans les bas-fonds des environs du Wolga, ils ne prennent jamais de provisions avec eux, se fiant sur la grande quantité de tubercules à queue arrondie de la sagette commune, *sagittaria sagittifolia* (*), dont ces terrains abondent & qui leur paroissent également bonnes, cuites ou crues, & sur leurs fusils. Lorsque la nécessité les presse, ils trouvent encore une ressource dans la racine du roseau ou masse d'eau (*typha*) que les sangliers qui vont fouiller avec leur groin dans les marais, font sortir de terre en grande quantité. Les Kalmoucs tirent encore grand parti de la racine de la fumeterre bulbeuse, *fumaria bulbosa*, & de l'oignon de tulipe sauvage, qu'ils mangent crus, & dont ils font leurs délices.

(*) Osbeck rapporte dans son Voyage de la Chine, p. 271, qu'on y cultive cette plante, qu'elle y devient beaucoup plus grande que celle de nos pays, & que sa racine y est grosse comme le poing; tandis qu'en Suede, la même plante ne fournit que des tubercules qui passent rarement la grosseur d'un pois. Mais il seroit peut-être aisé, à l'aide de la culture, de lui donner la même grosseur, & par conséquent la même utilité qu'à la Chine. M. Schreber donne à cet égard des indications utiles, dans la préface qu'il a mise à la tête de la relation de ce voyage, p. 7 & 8.

Lorsque les Kalmoucs , même les riches & les plus distingués , prennent leurs repas , & que la compagnie est nombreuse , on apporte la viande bouillie , avec l'écume & le bouillon , dans des auges ou de grandes gamelles ; & l'on a sur-tout grand soin , si c'est du mouton , de ne pas oublier la queue grasse. Les conviés s'asseyent en rond , les jambes croisées , & l'un deux tire l'auge à soi , saisit la viande d'une main ferme , la dépece en petits morceaux , & la fait bien tremper dans la sauce , ou bien on la sert déjà toute dépecée. Chez les personnes de distinction , l'on donne à chacun son écuelle de bois ; & comme les cuillers & les fourchettes sont interdites par les mœurs & usages Kalmonques , on remplit les écuelles avec la main. Ils se servent , pour s'essuyer les mains , de raclure d'écorce d'osier , ou de rapures de bois pourri , qu'on présente à la ronde ; puis on sert à boire : la même chose se pratique avant le repas. La loi de Tschingis , citée par Abulgasi , de ne jamais nettoyer les ustensiles du ménage avec de l'eau , est encore religieusement observée par les Kalmoucs comme une loi fondée sur une très - ancienne coutume , & ils ne

les nettoient tous qu'avec des torchons d'herbes seches, ou bien avec un morceau de feutre.

La boisson ordinaire des Kalmoucs, est le lait de jument & le lait de vache ; mais ils préfèrent par plusieurs raisons celui de jument. Celui-ci, lorsqu'il est frais, a cependant un arriere-goût d'ail très-répugnant ; mais outre qu'il est beaucoup plus fluide que le lait de vache, il prend en aigrissant, lorsqu'il est traité avec propreté, un goût d'acide vineux fort agréable, & ne donne ni crème ni caillé ; mais il fournit alors un breuvage sain, rafraîchissant, & qui enivre sensiblement lorsqu'on en prend avec excès. Le lait de vache, au contraire, quand on le fait aigrir, n'est pas à beaucoup près aussi agréable à boire, à cause de ses parties cafeeuses, par un goût de relan qu'il contracte. Il cause d'ailleurs infailliblement aux personnes qui n'y sont pas faites, des coliques & des diarrhées. Cependant les Kalmoucs en font usage, sans le moindre préjudice ; mais ils n'usent jamais de lait frais, & bien moins encore de lait qui n'a pas été cuit, parce que l'un & l'autre leur causeroient les mêmes incommodités qu'éprouve un Euro-

péen , lorsqu'il prend du lait aigri. Le Kalmouc craint pareillement l'eau crue , & les pauvres aiment beaucoup mieux mêler un tiers ou une moitié d'eau dans leur lait , pour alonger leur boisson , que d'être réduits à boire de l'eau toute pure.

Ils font cuire tout leur lait immédiatement au sortir du pis de la bête ; dès qu'il est refroidi , on le verse dans la grande outre dont chaque hutte est pourvue , & dans laquelle on laisse toujours un reste antérieur de lait aigre , suffisant pour faire aigrir la nouvelle provision , moyennant qu'on ait seulement soin de le bien remuer avec une batte destinée à cet usage ; car il n'est jamais question de nettoyer ni rincer ces outres à lait ; & comme tout leur intérieur est enduit d'une croûte , ou d'un dépôt de parties caséuses & d'autres faletés , il est aisé de se figurer l'odeur qui s'en exhale , & qui se communique à tout ce qu'on y verse. Mais c'est précisément en quoi consiste le secret qu'ils ont de procurer au lait une fermentation vineuse. Pour faire aigrir le lait bien promptement dans des vaisseaux neufs & vuides , il leur suffit d'y mettre un peu du *caput mortuum* de l'eau-de-vie de lait , dont nous

allons parler tout-à-l'heure , ou bien ils prennent pour cet effet un peu du lait qui se trouve dans l'estomac des agneaux qu'on vient d'égorger,

En été , & toutes les fois que les Kal-moucs retirent beaucoup de lait de leurs troupeaux , ils ne manquent pas de s'enivrer continuellement de la liqueur forte qu'ils savent en distiller. Le lait de jument est reconnu pour le plus spiritueux ; celui de vache rend beaucoup moins d'eau-de-vie , sur-tout en hiver , lorsqu'elles sont réduites au fourrage sec. Pour le lait des moutons , qui passe pour n'être point du tout spiritueux , on ne l'emploie jamais à cet usage. Toute la quantité de lait destinée à être distillée , ne demande qu'à être vingt-quatre heures en été , & dans l'hiver , ou lorsque la saison est un peu froide , deux ou trois jours , dans ces outres corrompues , dont nous avons parlé , pour devenir propre à subir cette opération. On n'en enlève pas la crème , mais on a soin au contraire de mêler de tems en tems le tout ensemble avec la batte. Le beurre qui se forme de lui-même au-dessus du lait aigri , & qu'ils nomment *tischigan* , s'enlève , & se met en réserve pour d'autres usages.

Nombre de personnes ont tenté d'imiter en Europe cette manière de faire de l'eau-de-vie , sans jamais avoir pu y réussir ; & cela parce qu'elles ont toujours employé des vaisseaux propres , dans lesquels le lait n'atteignoit jamais le degré d'acidité nécessaire. Car le succès de l'opération dépend principalement de ce que le lait parvienne , en séjournant dans ces outres corrompues & devenues puantes par un long usage , & par les restes de vieux lait qu'on a toujours soin d'y laisser , à ce degré d'acidité propre à exciter la fermentation spiritueuse. Cette fermentation qui paroît être d'une nature particulière , & ne pouvoir être amenée au degré de perfection exigé qu'à force d'être souvent & long-tems réitérée , a beaucoup d'analogie avec le lait épais , *leban* , en usage chez les Arabes , qui , au rapport de Ruffel , *Natural history of Aleppo* , page 54 , ne parvient à sa perfection qu'en faisant cailler du lait frais avec du lait antérieurement caillé , & en réitérant plusieurs fois le même procédé ; ou , si l'on veut , par une espèce de cohobation multipliée de la pressure.

Voici la manière dont les Kalmoucs s'y prennent pour fabriquer cette eau-de-vie.

Ils placent sur le trépied , qui est continuellement au milieu de la hutte , une grande chaudiere de fer , sous laquelle ils n'entretiennent d'abord qu'un petit feu ; après l'avoir bien lavée avec un peu d'eau qu'ils ont fait chauffer dedans , ils la remplissent jusqu'à deux doigts du bord , de lait aigre , qu'ils ont eu soin de bien travailler. Ces chaudières contiennent ordinairement trois seaux russes & au-delà. Ils couvrent ensuite la chaudiere d'un couvercle de bois , un peu bombé , qui s'ajuste dessus , & qui a deux ouvertures quarrées. Ils en luttent les bords & les joints avec de la bouse de vache récente , ou avec de l'argille , ou encore , lorsqu'ils peuvent avoir de la farine à bon compte , avec une pâte bien pètrie & gluante , faite de grosse farine. Au lieu de récipient , ils se servent d'un autre chauderon plus petit , garni de son couvercle , qui n'a qu'une grande ouverture & une petite ventouse , & dont le bord doit être bien lutté ; on le place à côté du trépied , dans une auge à rafraîchir , remplie d'eau froide ou de neige. Le tuyau qui conduit l'eau - de - vie de la grande chaudiere dans le récipient , est ordinairement fait d'une branche d'arbre

recourbée en demi-cercle , qui a été fendue en deux , & dont les deux parties , après avoir été creusées en gouttière , se rejoignent & se recouvrent d'une peau crue ou d'un boyau. Une des extrémités de ce tuyau s'adapte à la grande ouverture du récipient , & l'autre à une des deux ouvertures du couvercle de la grande chaudière , toutes deux bien luttées. Enfin il faut avoir soin de préparer auparavant deux especes de quilles d'argille , ou de bouse de vache mêlée avec du sable & des cendres. Les bonnes ménageres tâchent de se surpasser l'une l'autre dans la grosseur & l'élégance de ces quilles , parce qu'elles sont dans la persuasion que le poulain de la jument qui a fourni le lait qu'on distille , acquerra de la taille & de la beauté en proportion de la grosseur & de l'élégance de ces mêmes quilles. De sorte qu'elles en font même plus qu'il n'en faut , & qu'il en reste toujours quelques-unes auprès du foyer.

Lorsque tous ces préparatifs sont achevés , on fait un feu plus vif , & l'on porte un œil attentif à celle des deux ouvertures du couvercle de la grande chaudière qui n'a pas été bouchée , pour voir quand le lait commence

à y bouillir , ce qui se reconnoît à une vapeur très-odorante qui s'exhale par cette même ouverture , & qui même prend feu à la flamme lorsque c'est de bon lait de jument que l'on distille. Dès que cette vapeur s'est manifestée , on bouche exactement l'ouverture avec une de ces quilles dont nous venons de parler , & l'on diminue le feu. Il n'y a que la plus petite ouverture du récipient qui reste ouverte , quoiqu'elle ne laisse pas de donner passage à quantité de vapeurs spiritueuses qui s'échappent en pure perte ; mais les Kalmoucs soutiennent que sans cette ventouse la distillation n'auroit pas lieu. En moins d'une heure & demie la vapeur commence à diminuer , & pour lors la totalité de l'eau-de-vie , *arr'ki* , se trouve distillée , & fait la trentième ou tout au plus la vingt-cinquième partie de la masse entière du lait , lorsque c'est du lait de vache , & environ la quinzième si c'est du lait de jument. Cette eau-de-vie est limpide , très-aqueuse , & par conséquent ne s'allume pas ; cependant elle se conserve sans se gâter dans des bouteilles de verre , comme de la foible eau-de-vie de grain. Les riches Kalmoucs en augmentent la force en la rectifiant , c'est - à - dire , en la

faisant passer une seconde fois à l'alambic.

On verse alors l'eau-de-vie toute chaude du récipient dans un vase de bois qui a un goulot, & de ce dernier dans des flacons de cuir ou dans des gourdes. Ensuite le premier soin de l'hôte chez qui la fête se tient, est de verser un peu de cette eau-de-vie dans une coupe ; & après en avoir jeté une partie sur le feu , il lance le reste vers l'ouverture de la cheminée , pour se rendre propices les esprits aériens ou son ange gardien. Puis on fait un creux dans le haut de la quille d'argille , dont il a été fait mention, & l'on y verse aussi un peu d'eau-de-vie. Enfin , l'on fait circuler la liqueur encore chaude dans de grandes coupes qui souvent ne contiennent pas moins d'un flacon de bonne taille , & l'on en offre à tous les amis , présens & à toute la famille de celui qui régale. Tout ce qui en reste ne se prend jamais pour l'ordinaire autrement qu'après l'avoir fait réchauffer. La qualité aqueuse de cette eau-de-vie fait qu'elle n'enivre pas aussi promptement , ni à aussi petite dose que l'eau-de-vie de grain ; mais tous les habitans des steppes qui en font usage, & les Russes eux-mêmes assurent qu'en revanche l'ivresse qu'elle donne , dure beau-

coup plus long-tems , & qu'elle ôte en même tems l'appétit ; mais que d'un autre côté , elle n'occasionne point de mal de tête , comme cette même eau-de-vie de grain. Il y a une autre liqueur spiritueuse fort en usage chez les Kalmoucs du Wolga qui sont riches , & qu'ils font lorsqu'ils se tiennent dans la proximité des villes , avec du pain russe fermenté , mêlé avec du lait ou sans lait. L'eau-de-vie qu'ils en tirent est , dit-on , plus forte & plus acidule que l'eau-de-vie de lait.

Le résidu de cette eau-de-vie de lait , après l'entière distillation , est extraordinairement aigre , & a presque la mauvaise odeur de celui du brandevin ; il sert encore malgré cela à différens usages. Quelquefois on le mêle avec du lait frais , pour le consommer sur-le-champ ; ou bien l'on s'en sert pour la préparation des peaux de moutons & d'agneaux ; d'autres fois , & lorsqu'ils ont employé dans la distillation bien plus de lait de vache que de jument , les femmes Kalmouques prennent ce résidu , souvent tel qu'il est ; ou lorsqu'il est trop aigre , elles y ajoutent un peu de lait doux , & le font bouillir sur le feu , jusqu'à ce qu'il se réduise en consistance épaisse : pour lors elles versent cette substance

caféuse dans des sacs ; & lorsque l'humidité s'est écoulée , elles la font sécher au soleil , soit en grumeaux , soit à la maniere des Tartares , en forme de gâteaux ronds bien pressés , qu'elles mettent en réserve pour l'hiver , & sur-tout pour les voyages.

Elles font encore une autre espece de fromages , pour la fabrication desquels elles destinent particulièrement le lait de leurs chevres & de leurs brebis. Elles versent d'abord leur lait frais dans une chaudiere , & y ajoutent une certaine quantité de lait aigri , ou de ce résidu d'eau-de-vie dont nous venons de parler , après avoir bien mêlé le tout ensemble : en le remuant , elles le laissent un peu reposer pour qu'il ait le tems de s'aigrir. Ensuite elles allument du feu sous la chaudiere , & ont soin de remuer continuellement le lait pendant qu'il bout , afin que , tant par la cuisson que par le mouvement qu'on lui donne , le caillé se change en écume. Lorsque toutes les parties aqueuses du lait sont ainsi recuites , on y ajoute une certaine quantité de beurre , l'on continue encore à bien remuer le tout , & on laisse la préparation sur le feu jusqu'à ce que l'écume commence à sécher & à brunir : ce qui est une

marque qu'elle est parvenue à son point. Ces fromages seroient assez bons, s'ils étoient faits avec un peu plus de propreté.

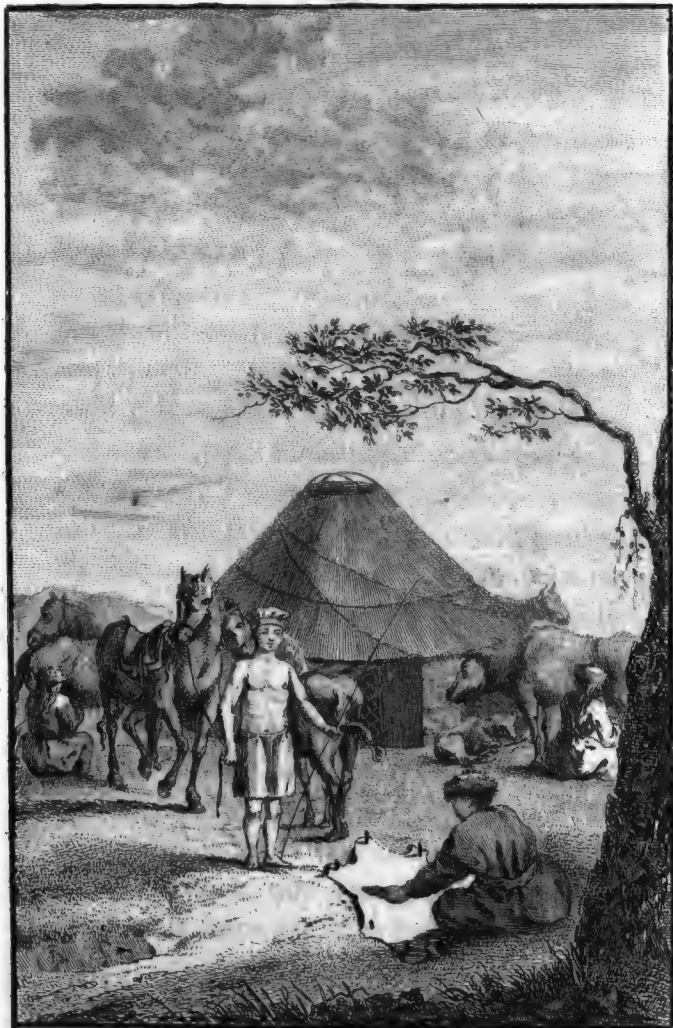
Voici la maniere dont les Kalmoucs font leur beurre. On met cuire une quantité suffisante de lait de vache & de brebis bien frais dans une chaudiere, pendant un assez long espace de tems; puis on y met un peu de crème de lait aigri, ensuite on l'ôte du feu, & on laisse reposer ce lait cuit jusqu'à ce qu'il s'aigrisse, ce qui n'exige pas un jour entier; ensuite on le bat dans une espece de tine à faire le beurre, puis on le verse dans une auge ou dans un chauderon; le beurre se forme alors à la superficie, d'où on l'enleve pour le mettre dans des vases de cuir, ou dans des estomacs desséchés de différens animaux. S'il paraît que le lait ne se soit point encore dégagé de toutes ses parties butyreuses, on le remet une seconde fois sur le feu, & on réitere le même procédé.

Ce peuple est grand amateur du thé & du tabac à fumer. Les femmes usent aussi beaucoup de ce dernier. Pour faire leur thé, ils emploient le plus volontiers celui qui vient de la Chine en Russie par la voie du commerce, sous la forme de tablettes qui ont été
mises

mises sous la presse, & qui se vendent sous le nom de *kirpitschnoitschai*, thé en tuiles. Ils en mettent ordinairement bouillir dans leur chaudiere une once grossièrement pilée, sur environ huit livres d'eau, avec du lait, & de préférence de celui de chameau, du beurre & un peu de sel de cuisine. Ils en retirent ensuite par économie les feuilles de thé, avec un petit sac de toile tendu sur un cercle, pour les faire bouillir une autre fois, en y ajoutant un peu de thé frais. Mais comme ce thé se vend fort cher sur les bords du Wolga, vu la longueur du transport, & qu'il n'est même pas toujours possible d'en avoir, le bas peuple ramasse différentes plantes sauvages pour y suppléer, comme, par exemple, une sorte d'herbe de réglisse qui croît dans les steppes arides, *glycirrhiza asper-rima*, Pall. ensuite la semence du *lapathum acutum* de Linné; les racines de la fausse angélique de marais; enfin la semence très-astringente de l'érable-nain, *acer tataricus*, qu'ils séparent de ses ailes, en la battant ou en la froissant dans un sac.

Ils laissent à leurs femmes le soin de tanner leurs peaux & leurs cuirs. Lorsqu'elles ont sur-tout des peaux de très-jeunes agneaux

à préparer , elles commencent par les laver dans de l'eau tiède , puis elles les étendent en plein air , pour qu'elles sechent un peu ; ensuite elles les ratifient intérieurement avec des lames de couteau émoussées , tant pour en détacher les lambeaux de chair & les fibres qui y tiennent , que pour ouvrir les pores de la peau , afin que le lait puisse plus facilement la pénétrer. Lorsque ce premier objet est rempli , elles étendent de nouveau les peaux à l'air , soit sur le gazon , soit sur des feutres ; là , elles les enduisent trois jours de suite , chaque jour trois fois , avec du marc d'eau-de-vie de lait , ou , ce qui vaut encore mieux , avec du lait de vache bien aigre , dans lequel on a mis un peu de sel , & qu'elles ont soin de distribuer bien également avec la lame d'un couteau. Le quatrième jour on met les peaux sécher , puis on les travaille en les froissant dans les mains & sur les genoux en tous sens , jusqu'à ce qu'elles deviennent entièrement souples. Il y en a qui se servent , pour les travailler sur les genoux , d'un bois étroit couvert de rainures. Cet outil qu'on emploie sur-tout pour les peaux plus fortes , est pareillement en usage chez les peuples qui habitent les



steppes de Sibérie. Lorsque ce sont des peaux plus grossières , qu'on tanne avec du lait aigre , & qui sont destinées pour des bottes & autres choses semblables , les femmes Kalmouques se servent , pour les rendre souples , d'une espece de brisoir dont les bords sont à rainures , & qui se couche par terre.

Après cette premiere préparation , ces peaux ont besoin d'être passées à la fumée , afin qu'elles puissent mieux résister à la pluie , & qu'elles soient moins susceptibles d'être gâtées par l'humidité. On allume pour cet effet un feu médiocre dans une petite fosse , & l'on jette par-dessus du bois pourri , du fumier desséché , & , lorsqu'on peut en avoir , des pommes de pin , afin de produire une fumée bien épaisse. Les Kalmoucs regardent sur-tout le crotin de mouton , & la *stipa capillata* , comme très - utiles dans cette opération. On fiche en terre , tout autour de la fosse , des bâtons disposés en maniere de pyramide , que l'on couvre totalement avec les peaux que l'on veut fumer. On change de tems en tems l'arrangement de ces peaux , & l'on place en - bas celles qui se trouvoient en - haut , afin qu'elles se pénétrent toutes également de fumée. Ce pro-

cédé se continue durant environ une heure ; & comme les peaux en contractent de nouveau une certaine roideur , il faut ensuite réitérer l'opération indiquée ci-dessus , pour les faire redevenir souples. Après quoi on les frotte bien du côté des chairs, avec de la craie ou du gypse en poudre , puis on les ratisse & on les lustre avec des lames affilées ; on blanchit de nouveau avec un morceau de craie , & l'on finit enfin par en nettoyer les poils & par les battre.

Quand les ouvrières ne veulent pas se donner autant de peine, sur-tout si ce sont des peaux grossières , elles les enduisent un certain nombre de fois d'une bouillie faite avec des cendres & de l'eau salée , qu'on fait plus forte ou plus légère , suivant la solidité de la peau. Le jour suivant , on en ratisse exactement le côté intérieur , on les enduit à quelques reprises avec du lait aigri , qu'on laisse sécher dessus ; ensuite on les travaille , & on les blanchit à la craie. Il y en a qui sont dans l'usage , après que ces sortes de peaux ont été passées à la fumée , de les laver & de les enduire d'une bouillie faite avec du foie de bœuf & de mouton bien délayé dans du lait , où on l'a fait macérer

au moins un jour après qu'il a été ramolli par la cuisson ; ensuite on ratiffe encore une fois bien soigneusement les peaux , qui en deviennent plus souples ; mais elles en contractent une odeur insupportable , qui se perd bien lentement. Leurs femmes cousent aussi toute la pelleterie apprêtée pour l'usage particulier de la famille , avec des nerfs de cheval , de bœuf ou d'élan , qu'elles fendent très-fins ; & après les avoir fait sécher , elles les battent jusqu'à ce qu'ils s'effilent en fibres très-subtiles. Ce fil à coudre , qu'elles font ainsi de nerfs battus , & qu'elles tordent entre leurs doigts , surpasse en bonté le fil tors ordinaire & même la soie.

Les peaux de boucs & de moutons , dont on fait de grandes culottes pour monter à cheval , & des habits de voyage pour l'été , s'apprêtent de la manière suivante. On roule les peaux encore fraîches , & on les laisse dans un coin , jusqu'à ce que la laine ou le poil s'en détachent d'eux-mêmes : alors on les enduit de lait aigre , & on les travaille de la même manière que l'on tanne les peaux d'agneaux ; ensuite on étend ces peaux ainsi apprêtées sur la terre , & l'on en enduit le côté intérieur avec une forte décoction de la ra-

cine de la grande statice , à laquelle on ajoute de l'alun , & une certaine quantité de graisse de mouton ; on met sécher les peaux , & l'on réitere successivement le même procédé , jusqu'à ce que la couleur jaune tirant sur le brun de la racine les ait bien pénétrées. De toutes les manieres de tanner , il n'en est point qui résiste mieux à l'humidité.

Les Kalmoucs qui servent dans les pêcheries Russes , & qui vivent de poisson , écorchent la grande carpe de mer , en mettent sécher la peau , en raclent ensuite les écailles & la tannent d'abord avec du lait aigre ou du marc d'eau-de-vie , puis avec cette même décoction de statice. Ces peaux de poisson , qui acquierent un très-bel extérieur , étant à demi-transparentes , & paroissant comme chinées par les traces qu'y laissent les écailles , leur servent à faire des especes de capottes contre la pluie.

Les Kalmoucs emploient principalement les peaux de bœuf & de cheval à la fabrication de quantité d'ustensiles de cuirs de différentes especes , qu'ils préparent ainsi. Ils commencent par faire échauder les peaux dans de l'eau bouillante , jusqu'à ce que les

poils s'en détachent. Ce sont les peaux de bœuf , particulièrement les parties du dos , qui fournissent les meilleurs vases. Il y en a qui laissent les peaux quelque tems dans la cendre , pour leur faire quitter leurs poils, Dans l'une & l'autre méthode , on les ratiffe ensuite avec des lames de couteau aussi parfaitement unies qu'il est possible ; puis on les rince bien proprement dans une eau courante. Quelquefois on prépare ces peaux, en les laissant tremper huit jours & au-delà dans du lait aigri & légèrement salé ; & c'est de cette manière qu'on s'y prend pour passer en mégisserie les peaux pour les bottes & autres ouvrages en cuir , de même que pour apprêter les peaux de chevres , de chevreuils , & autres animaux. Mais pour rendre le cuir propre à en faire des vases de substance bien cornée & bien durable , il est indispensable d'étendre au soleil les peaux crues , dans le moment qu'on les tire du ruisseau. Pour lors les femmes qui entendent le métier , les taillent par morceaux de la figure qu'exige la nature des vases qu'elles veulent former ; elles cousent ensuite ces morceaux tandis qu'ils sont encore frais , avec des nerfs , les dilatent dans la forme

qu'ils doivent avoir , & les font bien sécher à un feu qui donne beaucoup de fumée. Elles fabriquent de cette manière , non-seulement des vases à large ouverture , auxquels elles peuvent donner la forme avec la main , à mesure qu'ils sechent ; mais encore des outres ventruës , & des flacons pour le sel à col étroit, qu'elles soufflent patiemment au-dessus du feu pour leur donner cette forme , ou bien elles les remplissent de sable jusqu'à ce qu'elles soient seches , & leur donnent tout en séchant les contours nécessaires ; elles tracent en même tems dessus toutes sortes de lignes & de figures en guise d'ornemens. Les grandes outres à lait pour l'usage ordinaire , que l'on trouve remplies de lait aigre dans toutes les jurtes Kalmouques , & qui en contiennent plusieurs seaux , sont ordinairement quarrées , plus étroites en-haut qu'en-bas , munies d'un clapet à leur ouverture & garnies de courroies qui servent à les pendre au bât des bêtes de somme. On peut à la vérité se servir dans le ménage , de tous ces ustensiles de cuir , aussi-tôt qu'ils sont bien secs ; mais afin d'obtenir que le cuir ne se ramollisse plus par l'introduction d'un liquide , ou trop froid , ou trop chaud , &

pour que le vase perde l'odeur désagréable de ce cuir, il est nécessaire de le passer plus fort & plus long-tems à la fumée. Si l'on use de cette précaution pendant quelques jours consécutifs, ces ustensiles acquierent la transparence de la corne, & l'on ne peut plus en voir la fin.

Les feutres qui se font avec de la laine, forment un des articles les plus indispensables de l'économie des Kalmoncs. Outre que leurs huttes en sont couvertes, qu'ils en fabriquent des matelas, des coussins & des manteaux contre la pluie, ils en font encore des tapis & des couvertures. Il s'en fabrique pour ces différens objets de toutes sortes de qualités, & de divers degrés de bonté. Ceux qui sont destinés à revêtir les huttes ne sont foulés que médiocrement, & ne sont ni bien ferrés ni bien durables. Les prêtres distingués & les princes choisissent, pour garnir leurs huttes, des feutres faits de laine entièrement blanche. Hors ces personnes-là, on ne prend communément que des laines mêlées, qui donnent des feutres plus ou moins bruns, ou bien gris. Pour ceux qu'on destine à servir de tapis ou de couvertures, on met plus de choix

dans la laine dont on les fabrique , & on y applique des ornemens en laine teinte en diverses couleurs.

La fabrication des feutres regarde aussi les hommes , qui se font même aider dans ce travail par leurs voisins. On commence par tirer la laine sur de vieux feutres , ou sur des nattes , puis on la nettoie , & on la bat avec des baguettes : ensuite on l'étend bien uniformément sur un vieux feutre de la grandeur de celui que l'on veut fabriquer ; on en met à la hauteur d'un pied pour les feutres les plus forts ; on place par-dessus , les ornemens en laine teinte en couleurs , qu'on veut y ajouter , & l'on arrose le tout d'eau bouillante. Pour lors on roule toute cette laine avec beaucoup de précaution , dans le feutre qu'on a mis dessous , en ferrant bien le rouleau qu'on entoure de cordes de crin. Un nombre de personnes proportionné à la longueur du rouleau s'assistent en long sur deux files , le derrière appuyé contre les talons , & se jettent alternativement le rouleau les uns aux autres , des genoux à terre , & de la terre sur les genoux. Ce travail assez pénible se continue souvent au-delà d'une heure , au bout du-

quel tems la laine se trouve d'ordinaire suffisamment feutrée. Les défauts qui peuvent s'y rencontrer se réparent à la main avec de la laine , & le tout s'étale à l'air pour le bien sécher.

Les sangles dont ils se servent, tant pour leurs huttes que pour d'autres usages, se fabriquent par les femmes Kalmouques d'une manière bien lente. La chaîne se roule autour d'un rondin qu'un jeune garçon tient dans les mains, & s'attache par une de ses extrémités à un tronc d'arbre ou après la hutte; l'ouvrière y passe péniblement la trame avec une navette, en relevant chaque fil de la chaîne l'un après l'autre, & en se servant d'un petit peigne pour battre le fil de la trame. Il y a pourtant quelques femmes qui ont appris, soit à Astrakan, soit chez les Tartares, à filer & à tisser plus fin, & qui fabriquent des camelots grossiers & très-étroits. Leurs cordes se font de crin de cheval & de poil de chameau, sans qu'ils y mettent beaucoup de façon.

Les Kalmoucs montent généralement très-bien à cheval, & y sont bien plus hardis & bien plus adroits que les Tartares, qui s'y tiennent communément comme des paysans.

plus communes à la Chine & parmi les Mongols.

Les Soongares connoissoient la méthode de se fabriquer eux-mêmes leur poudre à tirer. Ils faisoient bouillir la fleur de salpêtre dans une forte lessive de cendres de peuplier & de bouleau , puis ils la laissoient se crystalliser ; après quoi ils piloient ce salpêtre avec deux parties de soufre & autant de charbon de broussailles , qu'ils avoient réduit en cet état dans une chaudiere. Ils mouilloient ce mélange, & le remuoient dans la même chaudiere , sur un feu de charbon , jusqu'à ce que la poudre commençât à se grener.

Les Kalmoucs ont toujours dans leurs hordes quelques artisans qui excercent différens métiers relatifs à leurs besoins, & qui leur fabriquent une partie de leurs ustensiles. Leurs maréchaux forgent différens petits ouvrages de fer relativement à leurs armes, à l'équipement de leurs chevaux & à d'autres usages. Ils font aussi de très-bons couteaux ; mais leurs outils pour tous ces différens ouvrages sont très - simples. Ils ont même quelques orfèvres qui s'occupent à faire des ornemens de femmes, comme bagues, boucles d'oreilles, &c. de petites coupes pour

leurs idoles , & des burettes pour les autels , dans lesquelles ils conservent leur eau sacrée. Ils fabriquent même de petites idoles en argent , en cuivre ou en laiton , qui sont assez élégantes. Ces orfèvres garnissent aussi des théières de bois , de cercles d'argent & de laiton , en guise d'ornemens , & ils savent pareillement y incruster des feuilles de ces métaux , avec lesquels ils représentent quelquefois diverses figures d'animaux , &c.

Un des principaux amusemens de tous les peuples nomades , & qui est en même tems un de leurs moyens de subsistance , c'est la chasse , dont les Kalmoucs exercent presque tous les différens genres connus.

La chasse à l'oiseau est sur-tout le plaisir des princes & des grands pendant l'été. De tous les oiseaux , celui qu'ils dressent le plus volontiers pour cette chasse , c'est l'autour ordinaire & une variété rare de son espece , qui est presque entièrement blanche ; ensuite le lanier , *falco lanarius* , qui niche sur les arbrisseaux dans toutes les steppes libres du midi , & quelques autres especes d'aigle , telles que le *falco fulvus* , & le *falco hypoleucus* ou *Jean le Blanc* de M. de Buffon , outre différens petits oiseaux de proie. Ils

font grands connoisseurs des faucons qui sont propres à la chasse , & ils les apprivoisent à peu près de la même manière que nos fauconniers d'Europe , par la faim , & par la privation du sommeil. Ils prennent ordinairement les laniers dans leurs nids ; pour les autours , ils les prennent en hiver dans un filet tendu tout simplement au-dessus de la terre , & sous lequel ils attachent un pigeon en vie. Le gersault & le faucon de passage ne se trouvent point dans les contrées que les Kalmoucs habitent aujourd'hui , ce qui fait qu'ils s'en servent très-peu. Cependant les Kalmoucs de distinction tâchent de s'en procurer par la voie de l'échange chez les Baschkirs , dont les montagnes offrent à ces oiseaux de la noble espèce un séjour tel qu'ils le desirerent. Quand le prince va chasser , il porte toujours , de même que les premiers de sa suite , un faucon de la petite espèce capuchonne sur le poing. Lorsque le héron ne veut pas s'élever , on l'effarouche avec des fleches sifflantes , qui ont à la pointe une boule d'os creuse qui produit un sifflement aigu. Ces fleches ne sont point garnies de fer , afin qu'elles ne s'enfoncent pas dans l'eau. Les aigles

aigles se portent communément entre deux cavaliers sur une perche placée horizontalement & garnie de feutre , ou bien par un seul cavalier au haut d'une grande perche terminée en potence , qui s'appuie par le bas contre l'étrier. Ces oiseaux sont dressés au poil , & s'emploient particulièrement contre les loups & les gazelles.

Leur maniere la plus ordinaire de chasser le loup , est la chasse forcée , où un certain nombre de Kalmoucs bien montés poursuivent le loup qu'on a lancé , & le tuent , lorsqu'il est rendu , avec des fouets courts & gros , dont ils se servent toujours à cheval. C'est aussi de cette maniere que les Baschkirs & les Kirgisiens détruisent cet animal rapace , si redoutable à leurs troupeaux. Ils ont des chevaux qui , poussés par leur ardeur naturelle , fondent sur le loup avec furie , & ruent contre lui avec les pieds de devant. M. Pallas a même vu dans les montagnes de la Sibérie , des chevaux Tartares d'une race si noble & si courageuse , qu'ils s'élançoient à la poursuite d'un ours qui fuyoit après avoir été lancé. De pareils traits de courage ne sont pas rares de la part des étalons qui marchent en liberté à la tête du

troupeau. Les Kalmoucs tiennent aussi pour cette chasse du loup, des chiens qui paroissent être de la vraie race primitive de nos chiens domestiques, qui ont pris chez eux une plus belle forme, & qui deviennent presque aussi minces & aussi élancés que le lévrier, avec les oreilles, les cuisses & la queue garnies de poils. Quant aux renards & aux blaireaux, les Kalmoucs les font sortir de leurs terriers par le moyen de la fumée; & pour le fauve & le gibier à plumes, parmi lequel ils préfèrent sur-tout les cignes & les oies à cause de leur grosseur, ils font usage du fusil.

Entre tous les amusemens auxquels ce peuple se livre fréquemment, la lutte, l'exercice de l'arc & la course à cheval tiennent le premier rang. Ils luttent toujours seul à seul, & sont astreints à l'observation de certaines règles, comme de ne pas se blesser l'un l'autre, de ne jamais saisir leur adversaire, ni par la gorge, ni par la tresse. Quand pareille chose arrive & que l'ardeur des combattans les fait sortir des bornes prescrites, ils sont séparés sur-le-champ par leurs seconds, & le contrevenant essuie une forte flétrissure. Lorsqu'ils tirent de l'arc, c'est

tantôt vers un but , tantôt à qui tirera le plus loin , afin qu'on puisse également juger de la force & de l'adresse du tireur. Ils font souvent entr'eux des parties de boisson , qu'il n'est pas rare de voir durer des demi-journées entieres. Chacun ayant apporté sa part d'eau - de - vie & de ce lait de jument qui enivre , toute la provision se place au centre du cercle que la compagnie forme autour , assise par terre en plein air. L'un d'eux faisant l'office d'échançon , est obligé de se tenir accroupi , la coupe à la main , à côté des vases qui contiennent la boisson : les jeunes filles qui se tiennent à portée des buveurs , & qui veulent faire entendre leur voix , commencent alors à chanter quelques chansons amoureuses. La fête ainsi engagée , on boit à la ronde , & l'on chante jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à boire. Personne ne se leve jusqu'à la fin ; on n'en voit aucun chanceler ou se conduire en ivrogne ; & celui qui troubleroit la tranquillité de la compagnie par des cris indécens , violeroit les regles établies dans ces sortes de cotteries. Pendant les longues soirées de l'hiver , la jeunesse des deux sexes se divertit à danser , à chanter & à faire de la musique. Leurs dan-

ses, comme celles des Arméniens, exigent beaucoup plus de mouvemens des mains & des bras que des pieds, dont ils font encore moins d'usage que les Tartares. Leurs meilleurs musiciens sont les jeunes filles, qui presque toutes savent pincer du luth, qui est leur instrument le plus familier, & dont les cordes montées par paires à l'unisson, sont ordinairement de fil de fer, ou de nerfs. Ils ont encore d'autres instrumens à cordes, & une espece de flûte qui a été décrite ci-dessus. La mélodie des chants Kalmouques, sur-tout leur musique tendre & amoureuse, est composée de tons tellement tirés & alongés, & de dissonnances si languoureuses, qu'une oreille faite à la bonne musique, souffre au moins autant à l'entendre que si c'étoit de l'ancien chant françois. Outre les chansons qui expriment leurs desirs amoureux, ou leurs tendres plaintes, & dont ils composent journellement de nouvelles, ils ont quantité de longs récits de faits héroïques & d'aventures fabuleuses de chevalerie, qu'ils chantent en s'accompagnant du luth, & d'une voix radoucie, dont ils varient fort peu les tons, sur des airs très-monotones, dont la me-

fure est adaptée aux différens sujets, & dont les paroles sont divisées en strophes. (*) En hiver, ce sont les échecs & les cartes qui sont l'amusement général de tous les hommes faits qui sont désœuvrés. La passion des jeux qui se jouent avec des cartes est aussi violente chez eux qu'elle puisse l'être chez aucune nation, & ils la portent au point d'y passer les nuits entières, & de perdre dans une séance tout ce qu'ils ont vaillant, & jusqu'aux habits qu'ils ont sur le corps. Ils ont, outre les échecs qui sont sur-tout la récréation de leurs prêtres, une espece de damier, dont les dames se placent sur les cases blanches, tandis que ce sont les noires qui restent vuides. Le trictrac y est aussi connu sous le nom de *narr*.

La majeure partie de la vie des Kalmoucs se passe en divertissemens ; & quelque misérable que nous paroisse leur maniere d'exister, ils s'estiment eux-mêmes, dans leur plus grande médiocrité, aussi heureux que nous les croyons à plaindre. Ils trouvent

(*) Il n'est aucun de nos lecteurs qui ne reconnoisse dans ces chants des Kalmoucs les anciennes romances, en usage chez tous les anciens peuples de notre Europe.

insupportable notre méthode d'habiter dans des maisons bâties selon les regles de l'architecture ; même les plus distingués d'entr'eux , qui ont été élevés à l'ancienne maniere , ont pour cette façon de se loger une sorte d'horreur qu'ils portent au point que , lorsqu'ils viennent dans une ville , & qu'ils y rendent une visite , ils ne sauroient supporter long-tems l'air renfermé d'un appartement à poêle , excepté ceux qui fréquentent depuis long-tems les Russes. Leur genre de vie expose à la vérité pendant l'hiver les basses classes du peuple à essuyer bien de la misere , la rigueur du froid , souvent même la faim. Le seul moyen dont ils usent pour se rendre cette saison en quelque façon plus supportable , c'est de passer alors dans des contrées plus méridionales , où le froid est plus modéré & de moindre durée. Du reste , à quelque misere que les pauvres parmi les Kalmoucs soient réduits , on ne les voit que très-rarement abattus par le souci , & jamais surmontés par le désespoir. La plupart , malgré une maniere de subsister qui paroît si contraire à la santé , parviennent à une vieillesse robuste & fort avancée ; leurs maladies ne sont même ni fort

fréquentes , ni fort dangereuses. On en voit très-peu grisonner à quarante ou cinquante ans ; des vieillards de quatre-vingt à cent ans ne sont point un phénomène bien rare , & à cet âge ils se tiennent encore très-bien à cheval. Une nourriture uniforme & simple , l'air libre qu'ils respirent sans cesse , des corps endurcis , vigoureux & sanguins , un exercice continuel , sans soucis , sans travaux pénibles ; telles sont les causes naturelles de ces heureux effets.

Une de leurs maladies les plus dangereuses & les plus redoutables , est une fièvre maligne , qui , dans les plus grandes chaleurs de l'été , devient quelquefois endémique & même épidémique , & qui est ordinairement accompagnée d'une violente phrénésie. Il paroît que cette maladie qui ressemble beaucoup aux fièvres des camps , est occasionnée par l'habitude où ils sont de passer tout l'hiver sous des tentes , où ils dorment , à demi nus , exposés à l'air froid de la nuit , & par la grande quantité de viandes , souvent entièrement corrompues , dont ils font leur nourriture ; peut-être même par les exhalaisons putrides qui émanent de ces viandes qu'ils font sécher dans leurs huttes.

Cette fièvre tue ordinairement vers le huitième jour, sans qu'il se manifeste de taches ; & lorsqu'elle se répand dans un quartier ou dans une famille , elle emporte communément plusieurs personnes. Aussi a-t-on grand soin de s'écarter des familles qui en sont attaquées. On a cependant éprouvé qu'il étoit très-possible de sauver ces malheureux , en leur administrant des potions rafraîchissantes & acidules , & en leur interdisant absolument la viande & le lait. Les médecins Soongares prescrivent contre cette maladie la rhubarbe , une saignée , & une diète austère , en réduisant le malade à du bouillon fort léger.

Ils ne connoissent la peste proprement dite , que par oui dire : mais ils redoutent autant la petite vérole , que nous redoutons la peste. La contagion variolique s'introduit rarement chez eux ; mais lorsqu'elle s'y est une fois établie , elle leur enlève bien du monde. Aussi-tôt que cette maladie s'est manifestée distinctement chez l'un d'entr'eux , tous les siens l'abandonnent incontinent ; & à moins qu'ils ne puissent trouver quelqu'un pour le servir , qui ait été atteint de la petite vérole , ils le laissent sans autre secours que

celui de s'approcher de tems en tems de sa hutte , en se tenant soigneusement au-dessus du vent , & de placer à une certaine distance un peu de nourriture pour le malade. Lorsqu'ils ont de jeunes garçons qui en sont attaqués , ils les vendent souvent aux Russes pour quelques roubles : il n'arrive que trop fréquemment qu'ils prennent une autre maladie inflammatoire pour la petite vérole , & qu'ils abandonnent le malade dans le premier effroi. Les Kalmoucs Staupoliens , qui habitent au milieu des Russes , éprouvent plus souvent ce fléau que les autres , & cependant il leur en périt aussi plus qu'il n'en réchappe. Les malades meurent généralement avant l'éruption ; si cette dernière se fait heureusement , il est rare qu'un Kalmouc n'en guérisse pas. Cette épidémie n'étoit pas non plus inconnue aux Soongares , qui la redoutoient au suprême degré , tandis qu'ils ne craignoient point du tout la rougeole , dont leurs enfans étoient presque tous attaqués , mais sans qu'il en mourût aucun.

Les pleurésies ne sont point rares chez les peuples qui habitent les steppes. Les Kalmoucs ont une manière singulière de les traiter , qui leur réussit fort souvent. Le mé-

deçin saisit les muscles des côtes du malade entre ses doigts , & les froisse de toutes ses forces , jusqu'à ce que le patient éprouve quelque soulagement. Les Kalmoucs du Wolga sont aussi dans l'usage d'appliquer sur l'endroit douloureux des feuilles de coquelourde , *pulsatilla* , pilées , qui operent très - vivement en maniere de vésicatoires. Lorsque la maladie ne tue pas le septieme ou le neuvieme jour , il n'y a plus de danger.

Ils sont encore assez sujets aux ulcérations de la peau ; & les Soongares Altaïs , aussi bien que les Torgotes , connoissent sur-tout & redoutent beaucoup un bubon épidémique qu'ils nomment *momo* (*) , & qui est occasionné par une qualité vicieuse de

(*) Cette épidémie produite par un vice de l'air , se manifeste ordinairement dans les grandes chaleurs de l'été , sur-tout lorsqu'il regne des vents étouffans du sud ; mais dès que des vents opposés ou frais viennent à reprendre le dessus , l'épidémie cesse. Il est extrêmement rare que , soit les hommes , soit les animaux , en soient atteints , ni dans les villes ni dans les forteresses. Les premiers en sont communément attaqués en rase campagne , ou après qu'ils ont fait quelque voyage dans des prairies , pâturages , &c. sur-tout dans des endroits bas & humides ; & les bestiaux dans le tems qu'ils sont en pâture. M. Pallas croit en trouver la cause premiere dans des essaims d'insectes errans dans l'air , que leur extrême petitesse d'robe presqu'entièrement à la vue.

l'air. Cette maladie est moins commune le long du Wolga , que dans la steppe Soongarienne ; cependant elle fait périr quantité de bétail , des chevaux sur-tout , lorsqu'on les conduit dans les bas-fonds , immédiatement après que les hautes eaux sont rentrées dans leur lit. C'est généralement en été & en automne que ces accidens ont lieu le plus communément. Quant aux hommes , notre sexe y est beaucoup plus sujet que les femmes qui vivent infiniment plus retirées dans leurs huttes enfumées. Les Soongares conseillent pour la guérison de ce mal , de faire brûler un petit morceau de bougie à parfum , ou pastille de la Chine , sur le bubon , & d'enfoncer dans le point noir qui se manifeste sur la tumeur , une aiguille de cuivre ou de fer , jusqu'à ce que , parvenue au vif , le patient en sente de la douleur. Mais il faut que ces secours soient administrés avant que le second jour soit écoulé , sans quoi ils deviennent inutiles. Les Torgottes ne connoissoient pas ce remède , & leurs prêtres en retiroient cet avantage , que les laïques qui étoient atteints de ce mal venoient recourir à eux , & que les grands sur-tout s'adrescoient au chef des Lamas , qui , de même que ses

confreres, se contentoit d'imposer les mains au malade, & d'accompagner cette cérémonie d'exorcismes & de quelques prières qu'il marmottoit entre les dents, le tout sans grand effet, comme on peut le croire. Ce bubon n'offroit, dit-on, dans les chevaux qu'on ouvroit immédiatement, qu'un pus ichoreux. Il s'attache ordinairement chez les animaux, aux flancs & aux aînes, & les emporte souvent le premier jour qu'il se manifeste. Les Kalmoucs n'en mangent pas moins la chair des chevaux qui en crevent, se contentant d'en séparer le bubon, & n'en éprouvent aucune suite fâcheuse.

La galle, suite immanquable de la malpropreté & de la vie inactive des Kalmoucs en hiver, enfin de la quantité de lait aigre dont ils font usage, est encore une maladie très-commune parmi ces peuples. Ils la guérissent avec un onguent composé de beurre & de mercure. Dans des éruptions cutanées ou dartres bien opiniâtres, ils appliquent aussi quelquefois une sorte de vésicatoire de la petite méloïde jaune diaprée, très-commune le long du Wolga, qui est la même mouche que les anciens Grecs employoient pour faire leurs emplâtres vésicatoires. Les

Burates & les Mongols usent de lotions faites avec une décoction d'une grosse racine d'euphorbe , qui leur fait enfler fortement la peau.

Le mal vénérien est encore une maladie très-répendue , sur-tout dans les camps où réside le prince ; mais elle n'est pas à beaucoup près , aussi générale , parmi le commun des Kalmoucs ; il se pourroit bien toutefois qu'elle subsistât cachée dans un grand nombre à un degré beaucoup moins considérable , & qu'elle se manifestât chez eux sous une forme différente. Les Soongares lui donnent le nom de *chetton-jarra* , qui signifie variole Buchare , ou variole des villes , parce que ce sont les Buchares qui l'ont introduite chez eux. En leur communiquant la maladie , ils leur enseignèrent le remède dont ils faisoient usage pour s'en guérir , & qui consistoit en neuf pilules composées de mercure , de cinabre & autres drogues de charlatan ; il en falloir prendre une tous les jours , & elles devoient exciter la salivation. Lorsque celle-ci ne s'établissoit pas dans l'espace d'un mois , ou si le malade ne se trouvoit pas entièrement guéri , on lui faisoit des fumigations avec du cinabre & du tabac. Les

marchands Tartares ne vendent aux Torgotes pour cette maladie , que la simple racine de falsepareille à trois kopeques la dragme.

Les Kalmoucs sont encore exposés à une sorte de lepre toute particuliere , que leur genre de vie rend incurable , & qui se manifeste par des taches rouges absolument plates , qui se forment sur la peau dans toutes les parties de leur corps. A la longue , la peau se gerce , sans qu'il en résulte pendant long-tems d'autre accident ; mais à la fin le malade tombe dans une espece de marasme dont il périt. On prétend qu'on voit encore quelquefois chez eux un autre genre de lepre , ou plutôt une teigne , *tinea capitis* , de la plus mauvaise espece , qui couvre la tête & les oreilles d'excoriations blanches , & qui forme des taches rougeâtres dans les cheveux. Il arrive plus souvent que des personnes de l'un & de l'autre sexe sont attaquées d'un degré médiocre d'éléphantiasis , qui leur occasionne tous les printems une enflure à l'un des deux bras , leur fait gercer la peau , & leur rend les ongles écailleux & noueux.

La fumée de leurs cabanes , & les reflets insupportables des rayons du soleil sur le sol jaunâtre de la steppe , ainsi que sur la neige ,

causent aux Kalmoucs de fréquentes ophtalmies dont ils sont fort tourmentés. Pour se mettre à l'abri des mauvais effets de la dernière de ces causes , il y en a beaucoup qui portent devant les yeux une bande étroite de ce tissu de crin dont on fait les tamis , placée en forme de gouttière ; cette bande tient l'œil frais , remplit très-bien son objet , & gêne très-peu la vue. Il y a des arbrisseaux de steppes , particulièrement celle du Tamaris , dont la fumée , dit-on , n'offense point du tout les yeux , qui n'excite pas seulement leur sensibilité , & qui est même douce à la langue. On prétend encore que la fumée de l'arbrisseau nommé *torloh* , *polygonoïdes Tourn.* assez commun sur les mondrins de sable volant de la steppe méridionale , possède non-seulement cette suavité , mais qu'elle est même salutaire contre les inflammations des yeux , lorsqu'on y demeure quelque tems exposé dans une hutte fermée.

Les Kalmoucs sont non-seulement très-portés à l'amour , mais ils sont encore très-proliques ; aussi ne voit-on que très-peu de mariages stériles chez eux ; & il n'est guère de huttes où l'on ne rencontre toujours quelques enfans , & communément trois ou

quatre jouant ensemble. D'où l'on peut aisément conclure qu'ils ont dû s'être multipliés considérablement depuis cent cinquante ans qu'ils habitent tranquillement la steppe du Wolga. Comme il reste très-peu de filles à marier & de jeunes veuves parmi eux , que la polygamie y est on ne peut pas plus rare , & que cependant le nombre de leurs prêtres célibataires , qui usent , sans façon , des femmes d'autrui , est très-considérable ; il faut nécessairement en conclure qu'il naît aussi chez eux moins de filles que de garçons. Mais c'est une chose inouïe chez tous les peuples Mongoles , qu'une femme ait jamais pu épouser plusieurs maris à la fois , quoiqu'on ait assuré que la chose a lieu chez ceux du Tybet. La surabondance des mâles relativement aux femelles seroit encore bien plus sensible chez les Kalmoucs , si le grand nombre d'accidens occasionnés par des chûtes de cheval , & les fréquentes petites guerres qui s'élèvent entre leurs différens princes , & même de voisins à voisins , n'en faisoient pas périr un grand nombre , auquel il faut ajouter tous ceux qui périssent encore , dans la classe des pauvres ,
de

de faim , de misere & de toutes sortes de calamités , dont sur-tout les enfans sont le plus souvent la victime ; ce qui ne laisse pas de ralentir toujours un peu les progrès de la population.

Lorsqu'une femme Kalmouque est sur le point d'accoucher , toutes les femmes de sa connoissance ont coutume de se rassembler chez elle. Elle a soin avant toutes choses de dresser son idole , & d'allumer une petite lampe devant. Au pied du lit de la femme en travail , on fixe une perche qui entre dans la terre par un bout , & qui est attachée par l'autre à l'ouverture de la cheminée , qu'elle traverse. Lorsque les vraies douleurs commencent à la prendre , elle se leve de sa couche , dont elle va gagner le pied ; puis elle saisit la perche dont nous venons de parler , qu'elle tient ferme des deux mains , tandis qu'elle est accroupie sur ses deux talons ; une autre femme passe derriere elle , la tient embrassée , les deux bras passés sous son sein , & la serrant étroitement. Un homme se pend pour lors après la perche , & appuie fortement ses pieds contre les bras de la femme en travail , qui , par toutes sortes de contorsions & différens mouvemens de

son corps , favorise de son mieux son accouchement. On prétend que de cette manière elles sont délivrées très-heureusement & avec beaucoup de facilité. Mais lorsque l'enfant ne se présente pas naturellement , & que l'accouchement devient laborieux , il se trouve ordinairement là quelque femme expérimentée , qui essaie de retourner l'enfant. Il se trouve même parmi les Soongares des accoucheurs qui , dans des cas difficiles , coupent l'enfant par morceaux avec des instrumens tranchans. Ils attribuent toutes les circonstances fâcheuses qui peuvent se présenter dans ces momens-là , à des esprits mal-faisans qu'on s'efforce de chasser par des opérations magiques , des conjurations , des amulettes , &c.

Aussitôt que l'enfant est né , tous les hommes sont obligés de sortir de la hutte. Le cordon ombilical se coupe à la longueur de deux pouces avec un couteau tout neuf , qui reste à la matrone pour ses peines , & se lie avec une ficelle faite de boyaux ou de nerfs. L'usage est d'enterrer l'arrière-faix à une bonne profondeur , dans la hutte même , à la place où l'accouchement a eu lieu. On lave immédiatement l'enfant dans de l'eau salée ,

& on l'enveloppe dans des morceaux de pelisses , ou dans des linges ; on lui place sous les fesses un tuyau en forme de cuiller , par lequel l'enfant laisse passer ses excréments , sans gâter son berceau , qui a la forme d'une caisse allongée. L'enfant demeure dans ce berceau jusqu'à ce qu'il marche seul. Pendant le jour il est toujours placé sur la cuiller dont nous venons de parler ; la nuit , on la change , & on lui en substitue une autre toute pareille.

Une femme est regardée comme impure pendant les trois premières semaines qui suivent son accouchement. Il n'est pas permis au mari de la toucher , ni à elle d'apporter aucun mets , ni de manger avec les autres dans la même écuelle , jusqu'à ce qu'elle se soit purifiée dans la jurte , en se lavant tout le corps avec de l'eau chaude. Les femmes mariées sont aussi réputées impures pendant le tems qu'elles ont leurs règles : quant aux filles , on n'y fait pas attention. Une accouchée ne se ménage & ne garde le lit , suivant la règle usitée , que pendant sept jours ; mais les femmes du bas peuple se levent tout de suite , se livrent à différentes occupations du ménage , su-

ment joyeusement leur pipe , & lorsque la horde est en pleine marche , on les voit dès le premier jour à cheval , tenant leur enfant dans les bras. (*) Immédiatement après qu'elle a été délivrée , on ne donne à l'accouchée , dans les premiers jours , que de très-petites portions de viande de mouton , qu'on augmente par degrés , & on lui fait prendre quantité de bouillons , que le mari le plus pauvre tâche en pareille circonstance de procurer à sa femme. Les femmes du premier rang prennent des nourrices pour les nouveaux nés ; mais celles du peuple allaitent elles-mêmes leurs enfans , jusqu'à ce qu'une nouvelle couche les oblige à le févrer , ce qui n'empêche pas qu'elles n'accoutument de bonne heure leur nourrisson aux mets les plus solides. Ces enfans font leurs dents avec beaucoup de facilité , & dans leur seconde année ils seroient même sujets à peu de maladies , si la mauvaise nourriture & le virus vénérien qui leur est trans-

(*) Les femmes de soldats , qui suivent nos armées d'Europe , en usent exactement de même à tous ces différens égards. On en a vu même suivre la troupe à pied , portant leur enfant , le lendemain , le jour même de leur accouchement. Nous croyons pouvoir avancer que les femmes actives , laborieuses & sobres endurent encore mieux la fatigue & s'y endurcissent plus facilement que les hommes.

mis par leurs parens , n'en faisoient pas périr un grand nombre.

Les bains naturellement chauds ont toujours été & sont encore aujourd'hui regardés chez les Mongoles & chez les Burâtes comme un remede spécifique dans quantité de maladies. On trouvoit fort peu de vrais médecins chez les Torgotes ; les Soongares avoient sur l'art de guérir un peu plus de lumieres , dont ils tenoient la plus grande partie des Buchares & du Tybet. Dans les maladies inflammatoires , ils tâtent le poulx , examinent les urines , & les goûtent même lorsque le malade est d'une condition relevée. Les purgatifs qu'ils emploient dans ces mêmes maladies sont la rhubarbe , & souvent aussi la fève de S. Ignace , qui leur vient par la voie du commerce sous son nom Indien *bilahwa*. Ils emploient aussi les lavemens d'eau tiède , ou quelquefois d'une décoction purgative ; & lorsque ces derniers ne font pas d'effets , ils introduisent dans l'anus des suppositoires d'un mélange de sel & de sucre dissous , auxquels ils donnent la forme requise dans un cylindre long de trois pouces. Dans les frissons , sur-tout lorsqu'ils viennent de refroidissement & d'humidité , ils

ont recours aux remèdes sudorifiques & aromatiques, tels que la noix muscade, le poivre, la cannelle & le safran. Ils font encore usage de différentes espèces de genévriers & de saviniers, soit en fumigations, soit pris intérieurement. Ils font grand cas de la racine de raiponce comme stomachique, & de l'*astragalus tragacanthoides* en décoction comme fébrifuge. Les Kalmoucs connoissent aussi la saignée & les ventouses, & en font un usage très-fréquent.

Quantité de leurs remèdes, soit domestiques, soit officinaux, sont pris, comme dans l'ancienne pharmacie d'Europe, du regne animal. De tous les remèdes de ce genre, il n'en est point qu'ils vantent autant que le fiel d'un animal appelé *dom*, qui habite les monts Altaï & le Tybet. Cet animal, suivant la description qu'on en donne, n'est autre que la hyène, dont le fiel jouissoit déjà d'une grande réputation chez les médecins de l'antiquité. Le fiel humain & le fiel d'ours ne leur sont pas moins précieux; ils regardent aussi la graisse, & même la chair humaine, la première comme un excellent onguent pour les blessures, & cette dernière comme un remède contre les

flatuosités & les convulsions. La chair de serpent passe pour un spécifique contre les maux d'yeux, la paralysie & la gonorrhée ; la chair de loup dans les dérangemens d'estomac ; la langue de loup dans les inflammations de la gorge & de la langue. Nous ne citons tous ces sublimes remèdes que pour donner un échantillon de la pitoyable médecine de ces peuples , & nous en omettons cent autres de la même espèce.

C'est une chose bien remarquable qu'un peuple nomade, dont le genre de vie paroît si approprié à la liberté naturelle de l'homme , ait toujours été soumis, depuis un tems immémorial , au pouvoir illimité d'un souverain absolu. Les peuplades Mongoles en fournissent , du moins en Asie , le seul exemple ; & l'on ne trouve pas , ni dans les histoires écrites , ni dans de très-antiques traditions qui se sont perpétuées parmi eux, le moindre vestige d'un ancien état d'indépendance ; état dont les Tartares nomades sont si jaloux , & dont ils font un abus si pernicieux. Mais les Mongoles reconnoissent au contraire avoir été soumis de tous tems à des Khans & à des princes , dont l'autorité bien affermie , sacrée , & presque

regardée comme divine, leur a été transmise par succession. Les Kalmoucs sont même si satisfaits de leur constitution civile, qu'on en voit fort peu qui ne soient toujours prêts à faire éclater une fidélité à toute épreuve, & une obéissance parfaite à leur souverain héréditaire.

Ce fut cet attachement pour leur prince légitime, dont ils furent toujours animés, qui, du tems de Tschingis-Khan, leur fit supporter beaucoup plus impatiemment que les autres peuples, le joug usurpé du conquérant Mongole, qu'ils furent les premiers à secouer, après s'être long-tems révoltés contre. Leur fidélité envers leurs souverains héréditaires s'est toujours maintenue depuis, même au milieu des guerres les plus sanglantes qu'ils eurent à soutenir contre les Mongoles & les Chinois; elle les eut rendus, selon toute apparence, invincibles dans l'Orient, si d'un côté la mauvaise politique de leurs princes, en donnant à chacun de leurs fils une portion de leurs sujets, & de l'autre les divisions intestines toujours subsistantes entre ces princes & entre les grands, n'avoient affoibli leur puissance, & finalement causé

leur destruction. Les hordes Kalmouques qui se sont réfugiées les premières dans la steppe du Wolga, sont, de toutes les peuplades Mongoles, celles qui ont conservé le plus constamment leur ancienne constitution & leurs souverains, jusqu'à leur évulsion; ainsi nous tracerons principalement d'après eux le tableau que nous allons donner de la forme de leur gouvernement.

Chez les Kalmoucs, ainsi que chez les Mongoles, le souverain qui gouverne une peuplade séparée, *Ulusse*, en propriété, & en qualité d'ainé de sa race, est appelé *Taidshi*. (*) Tous les autres héritiers mâles, soit qu'ils soient immédiatement de la famille régnante, & frères du souverain actuel, soit qu'ils soient issus d'une ligne collatérale de la même maison, prennent simplement le titre de *Khan Najonn*, seigneur. Les plus puissans des princes Kalmoucs & Mongoles se sont fait donner les uns, par leur chef spirituel, le *Dalai - Lama*, les autres par leurs puissans voisins, le souverain de la

(*) Les traducteurs François d'Abulgasi, ont mal rendu le sens du mot *taidshi*, par chanteur, ou quel qu'un qui possède une belle voix, *Hist. généalog.* p. 150. La vraie signification de ce mot dans la langue du Chatay, équivaut à *bon surveillant ou gardien*. P.

Russie, & le souverain de la Chine, le titre de Khan. Quant au titre de *Chuntaidsbi*, prince des lignes, dont plusieurs princes Soongariens, Schoschotes & Mongols ont été en possession, il ne leur étoit conféré, du tems que ces différentes hordes étoient encore indépendantes, que par le *Dalai-Lama* seulement. Ce titre leur donnoit le rang sur les princes ordinaires, & rendoit légitime le pouvoir qu'ils s'attribuoient sur ceux qui leur étoient inférieurs en puissance.

Dans l'ordre le plus usité, un *Taidsbi* a coutume de transmettre le gouvernement de son peuple, *Ulusse*, ou de ses sujets, *Albatu*, à l'ainé de ses fils; on assigne aux autres, en forme de dédommagement, & pour leur subsistance, un petit nombre de familles, dont ils sont seigneurs, *Najonn*, avec une autorité toute semblable à celle que le prince exerce sur son peuple; mais sans être pour cela séparé de l'*Ulusse* du souverain régnant, dont il dépend toujours à certains égards en qualité de vassal, & aux ordres duquel il est obligé de se conformer dans tout ce qui concerne la paix ou la guerre. Lorsque la branche aînée vient à s'éteindre, c'est l'ainé de la branche sui-

vante qui succede ; mais il n'arrive que trop souvent, non-seulement dans ces cas-là , mais encore dans le cours d'une succession non interrompue de la même branche , que des freres turbulens , ou des princes de branches collatérales , profitant de la facilité que leur donne le genre de vie errante qu'ils menent, se soustraient à l'autorité suprême du chef , soit en s'éloignant, soit en profitant de quelqu'autre circonstance ; & le nombre de leurs sujets venant à s'augmenter , tantôt par des transfuges volontaires, tantôt par de petites excursions sur leurs voisins , ils parviennent petit à petit à un certain degré de puissance , & finissent souvent par trancher du maître vis-à-vis du chef de leur maison. Telle a toujours été l'origine de toutes les scissions , & de la majeure partie des guerres civiles qui ont eu lieu entre les Kalmoucs ; mais quantité de leurs princes y ont sur-tout contribué , en laissant à leurs plus jeunes fils une portion de leur succession égale à celle de l'ainé , ou du moins en la leur faisant très-forte ; car il dépend absolument du souverain de partager ses sujets entre ses fils comme il lui plaît. Souvent même ce partage a lieu

dès que les fils ont atteint un âge compétent , le pere ne se réservant alors qu'une portion à sa volonté , laquelle portion ne se partage entre ses fils qu'après sa mort , ce qui ne laisse pas d'occasionner encore souvent de violens démêlés entr'eux.

Tout *Taidshi* ou *Najonn* exerce sur ses sujets un pouvoir illimité ; il peut à son gré les donner , les léguer , leur infliger de fortes peines corporelles , leur couper le nez & les oreilles , ou les priver de quelques membres. La seule chose qui ne leur soit pas permise ; c'est de les faire mourir ouvertement , à cause que la religion des Lamas le défend formellement ; de sorte que ces princes sont réduits à se défaire en cachette de ceux de leurs sujets qui ont encouru leur haine , ou dont ils croient avoir quelque chose à redouter. Le tribut que les sujets sont obligés de payer au souverain , dépend également du bon plaisir de ce dernier. Il n'y a que le clergé , la partie du peuple consacrée ci-devant par quelques souverains antérieurs , soit au Dalai-Lama , soit à quelques autres idoles ; & les rejetons de la famille régnante , ou qui sont réputés , selon la manière de s'exprimer des Kalmoucs, descendre

d'os blancs , qui soient affranchis de toute imposition.

Les Chuntaidshis Soongares , & les Khans Torgotes , jusqu'à Ubatscha qui s'échappa en dernier lieu , se choisissoient à volonté un conseil de judicature , *Sarga* , pris parmi leurs vassaux & leurs nobles. Les principaux Lamas ou prêtres jouissoient aussi par état du droit incontestable d'y siéger & d'y opiner , ce qui les rendoit par conséquent beaucoup moins dépendans du Khan que les autres assesseurs , qui étoient des créatures de ce prince , qu'il pouvoit placer & déplacer à son gré. Le nombre de ces conseillers étoit fixé à huit , & ils tenoient leurs assemblées dans une hutte considérable , destinée à cet usage , & dans laquelle se gardoit aussi le code de leurs loix. Les décisions de ce tribunal n'étoient exécutoires qu'après avoir été ratifiées par le Khan. Chaque prince régnant a pareillement son conseil , auquel un seul des prêtres supérieurs de l'Ulusse a le droit incontestable de présider en qualité de premier juge. En vertu du nouveau règlement qui fut agréé en 1762 pour les Sargas , ou conseil des Khans , à l'avénement du vice-Khan Ubascha , chaque prince en

régence étoit en droit déplacer à sa nomination un *Sayssan* ou noble , comme assesseur juré de ce tribunal. Cet assesseur étoit directement chargé des intérêts de son prince. Mais une fois nommé , il ne pouvoit plus être changé , & il touchoit d'ailleurs un traitement du gouvernement Russe. Les affaires se décidoient dans cette assemblée à la pluralité des voix , le Khan n'ayant que la voix prépondérante ; mais il y plaçoit aussi des assesseurs de son choix. Dans les cas où ils ne pouvoient s'accorder , ils devoient avoir leur recours au college impérial des affaires étrangères.

Afin de pouvoir maintenir le bon ordre parmi ce peuple , que sa vie pastorale oblige à disperfer & à changer continuellement ses habitations , chaque Ulusse est partagée en diverses subdivisions qui sont surveillées & contenues par des officiers appelés *Sayssans* , & qui en ont encore d'autres sous eux d'un grade inférieur. Une pareille subdivision , qui porte le nom d'*Aimak* , comprend pour l'ordinaire cent cinquante à trois cents feux , & au-delà , lesquels sont encore partagés de quarante feux en quarante feux , sous l'autorité d'un *Achcha* ou *Damnetschi* ,

& se tiennent toujours ensemble dans une certaine proximité. Chaque Sayssan a sous lui une espece de cavalier de police, chargé d'aller recueillir d'après les ordres qu'il en reçoit du Sayssan, à l'arrivée du *Daraga* du prince, la contribution qui doit être fournie pour chaque foyer de son *Aimak*. Cette contribution est réglée d'après la connoissance que chaque Sayssan doit avoir des facultés de ses subordonnés, & peut monter à un peu plus ou un peu moins du dixieme de tout son bétail. Une partie du produit de cette imposition est employée au paiement des honoraires du Sayssan lui-même & des assesseurs du tribunal suprême; mais la plus grosse part constitue le revenu du souverain. L'*Aimak* est encore obligé de fournir son Sayssan, de viande, de lait & d'autres denrées; & lorsqu'il n'a pas le moyen de se procurer une cotte de maille, des armes, & tout le reste de son équipement de guerre, il faut aussi que l'*Aimak* y supplée. Il arrive encore quelquefois que le prince voulant gratifier le Sayssan, lui accorde la levée d'une imposition extraordinaire, que l'*Aimak* est forcé d'acquitter au profit de ce dernier.

Les Kalmoucs établissent pour chaque Ulusse, dans les villes Russes voisines des lieux qu'ils parcourent, un préposé au marché, près duquel tous ceux qui amènent de l'Ulusse dans ces villes, du bétail à vendre, ou qui s'y rendent pour y trafiquer des peaux & d'autres denrées, viennent se placer; ils sont obligés de lui payer un droit léger pour chaque piece qu'ils mettent en vente; & le préposé est tenu de son côté à tâcher de reconnoître le bétail volé, & à faire rendre justice à ses gens devant le magistrat Russe, lorsqu'ils ont des discussions avec quelqu'un de la ville. C'est encore à lui que s'adressent tous les messagers que le prince expédie en ville pour affaires, & c'est lui qui est aussi chargé de faire parvenir de la ville au prince ou à son conseil tous les avis qui peuvent le concerner. Il jouit en conséquence, ainsi que les messagers du prince, du droit de se faire fournir des chevaux de poste *gratis*, par tous les sujets du souverain, & même, lorsque le besoin l'exige, dans les Ulusses étrangères. Les Kalmoucs ne refusent pas non plus des chevaux de relai à tout Russe qui voyage pour affaires relatives au gouvernement.

II

Il existe chez les Kalmoucs, non-seulement une quantité de loix uniquement fondées sur la coutume ; mais leurs princes leur ont encore donné , de concert dans différens tems , depuis le regne de Tschingis-Khan , des loix écrites qui supposent une constitution monarchique , & qui , si elles ne sont pas toujours absolument conformes à l'équité naturelle , s'en écartent certainement très-peu. Leur plus ancien code de loix s'appelle *Zaatschin Bitschick* ; mais il n'est plus consulté dans les jugemens qui se prononcent. Selon ce code, il n'y avoit point de punition attachée à tout acte de fornication commis avec la concubine d'un prêtre ; & celui qu'on surprenoit en adultere avec la femme d'un prince , ne payoit pour toute amende qu'une chevre avec un chevreau mâle ; car la loi supposoit qu'un homme du commun n'auroit jamais été assez hardi pour s'adresser à une princesse , si elle ne lui eût pas fait les premieres avances. Lorsqu'il s'agissoit d'un adultere ordinaire , le coupable étoit obligé de livrer à l'offensé un cheval de quatre ans ; & la femme qui avoit failli , un de trois ans au juge. Celui qui trouvoit

un étranger couché avec une esclave , étoit en droit de le dépouiller entièrement , de lui prendre cheval , argent , tout ce qu'il portoit sur lui , & de le chasser tout nu. L'esclave ne subissoit aucune punition. Il y a différentes coutumes qui ont acquis force de loi parmi les Kalmoucs qui paroissent tirer leur origine de cet ancien code , comme par exemple , celle qui soustrait à l'autorité paternelle tout jeune homme devenu adulte , & qui est en état de travailler pour son compte , & lui permet , s'il en a la fantaisie , de réclamer une portion du troupeau , de se séparer entièrement de son pere , & de relever immédiatement du souverain légitime.

Le nouveau code qui est encore aujourd'hui généralement suivi par les Kalmoucs , & qui a été composé , il y a environ cent cinquante ans , commence ainsi : Salut & bonheur d'en-haut ! Portez vos respects & vos adorations aux pieds des Burchanes (idoles) , *Schaktſchamunich* & *Sunkabai* , & aux pieds des deux patriarches de l'empire du Tybet , les expressions de votre reconnoissance. Viennent ensuite les noms des Khans , *Taidshis* & *Nojons* , des quarante-quatre

tribus Mongoles & Qeroetes, qui ont dressé, adopté, promulgué unanimement ce code de loix. Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques-unes de ces loix.

Tout prince qui se conduira mal à la guerre, ou qui pourroit s'oublier par lâcheté jusqu'à prendre la fuite, paiera cent cottes d'armes, cent chameaux, cinquante familles de ses sujets & mille chevaux d'amende. On n'exigera d'un prince apanagé que dix cottes d'armes, dix chameaux, autant de familles & cent chevaux; des Sayssans & autres officiers en chef, trois esclaves, trois tentes & trente chevaux; s'il commande un corps de troupes, il fera de plus dépouillé de sa cotte d'armes, & promené par le camp, revêtu d'habillemens de femme. Quiconque cherchera querelle à un prêtre d'un ordre supérieur, ou l'insultera, paiera quatre-vingt-une pieces de bétail; quiconque offensera un prêtre consacré dans sa dignité subira la perte de la moitié de tout son avoir. Si un pere, en voulant châtier son fils, l'irritoit au point que celui-ci s'oubliât jusqu'à lui arracher la vie, le parricide doit perdre, à la vie près, tout ce qu'il possède. Dans d'autres cas pareils, si une femme venoit malheureusement

à tuer son mari, ou qu'une femme tuât une autre femme, elle sera jugée suivant l'exigence du cas ; & dans le cas le plus rigoureux, la coupable sera mutilée du nez, des yeux & des oreilles, & vendue comme esclave. Pour le meurtre d'une femme expulsée, l'amende sera de cinq fois neuf, c'est-à-dire de quarante-cinq pieces de bétail ; si c'est une esclave, de trois pieces seulement. Si un homme a vécu pendant quelque tems dans une horde étrangère, & qu'il veuille la quitter, il ne lui sera permis d'emmener avec lui que la moitié de ce qu'il aura pu y avoir acquis. Celui que son ennemi a menacé de mort, s'il peut vaincre cet ennemi & le tuer, on ne lui fera subir aucune punition. Si quelqu'un commet un meurtre étant de sang-froid, il est permis de lui prendre sa femme, ses armes défensives & offensives, & tout ce qu'il possède. S'il n'étoit pas assez riche pour donner une satisfaction complete, les parens du mort sont encore en droit de se faire payer petit à petit sur les acquisitions que le meurtrier pourra faire par la suite ; ils peuvent même avoir recours sur ses héritiers.

Si quelqu'un dérobe un chameau , il paiera neuf fois quinze pieces de bétail ; pour un étalon pris du troupeau , dix fois neuf pieces ; si c'est une vache , ou un poulain , ou un mouton , six fois neuf pieces. Le propriétaire de l'effet volé retire le double de ce qui lui a été volé , le reste tombe en partage au souverain.

La loi condamne celui qui vole un cheval , à payer , pour sa punition , quinze fois neuf pieces du même bétail ; pour un étalon du troupeau , dix fois neuf pieces ; pour une jument , huit fois neuf pieces ; pour une vache , un poulain ou un mouton , six fois neuf pieces. Le propriétaire de la bête volée retire de cette amende le double de son dommage , le surplus appartient au prince. Si quelqu'un est convaincu d'avoir commis le crime de bestialité avec une bête d'un troupeau étranger , il faut qu'il paie pour punition au propriétaire de l'animal , cinq pieces de bétail ; il peut après cela , garder pour lui la bête polluee. Lorsque celui qui encourt l'amende n'a pas le moyen de la payer , & que son magistrat atteste sa pauvreté par serment , il doit être livré à sa partie adverse , dont il demeure l'esclave jusqu'à ce que

l'amende soit acquittée. Dans toutes les plaintes judiciaires , la neuvieme partie de l'amende infligée revient de droit au plaignant. Quiconque vole des bagatelles qu'on ne fau-
roit garder sous la clef, telles que des parties d'équipement de cheval , un couteau , une hache , un briquet , des ciseaux , un marteau , &c. doit être condamné à perdre les doigts d'une main ; & s'il veut se racheter de cette punition , il faut qu'il paie pour chaque doigt deux grosses , cinq moyennes & trois menues pieces de bétail.

Quant aux affirmations par serment, les Kalmoucs pratiquent différentes cérémonies, & emploient diverses petites formules , selon les circonstances. De ce nombre sont principalement l'acte de s'appliquer un sabre nu contre la nuque , celui de baiser l'embouchure du canon d'un fusil , de porter la pointe d'une fleche sur la langue ou sur le front , ou de se mettre seulement l'étui d'un couteau sur la langue ; ou même , lorsqu'il ne se trouve rien sous leur main , de se lécher l'ongle du pouce (*), en accompagnant ces

(*) L'action de lécher l'ongle du pouce de la main droite est devenu chez eux un signe d'affirmation , à cause que cet ongle est l'instrument vengeur avec le-

actes d'imprécations contre eux-mêmes , s'ils ne disent pas la vérité.

Le serment le plus solennel chez eux , & le seul admis en justice , se prête avec les formalités suivantes. Comme on suppose avant tout que celui qui est accusé de vol ou de quelque autre délit a l'ame endurcie , & qu'il est incapable par conséquent de jurer loyalement , il faut que ce soit celui qui lui est préposé , ou son Sayssan , ou un voisin , ou un proche parent , l'homme enfin le plus à portée de connoître sa façon de penser & sa conduite, qui vienne prêter serment à sa place. On donne à celui-ci quelques jours pour se mettre au fait de la vérité , & pour prendre les informations nécessaires pour s'assurer si son client est innocent ou coupable. (*) Si le

quel l'homme donne la mort aux poux qui le tourmentent , & dont il peut à son tour , suivant la doctrine de la transmigration des ames , être puni quelque jour dans une autre vie.

(*) On lit dans un mémoire sur l'état ancien de la ville de Strasbourg , sous le gouvernement de ses évêques-comtes , par M. l'abbé Grandidier , que dans les procès qui se jugeoient autrefois , dans cette capitale de l'Alsace , par le *schultheifs* & les juges ses assesseurs , lorsque la notoriété du fait ne présentait pas la preuve la plus claire & la plus directe , l'accusé se purgeoit par serment , avec un certain nombre d'hommes libres , ses voisins ou ses parens , qui pour donner plus

patron se présente au jour indiqué pour la prestation du serment , & qu'il se défende de jurer , l'accusé est déclaré coupable ; mais s'il se résout à prêter le serment exigé , voici la maniere dont on y procede. On dresse en plein champ une espee de tente , au moyen de quelques perches disposées en pyramide , & recouvertes d'un manteau de feutre. On place sous cette tente une petite table , sur laquelle on pose une lampe au beurre , dont la meche est tissue de coton & d'herbe seche ; au-dessus de la table pend la statue de l'une de leurs divinités mal-faisantes , *Naimandohschin*, ou bien celle du chef de leurs dieux bienfaisans , *Schahschamunifs*. Il faut alors que celui qui prête serment affirme à haute voix , debout devant l'idole , que l'accusé est innocent & qu'il a été inculpé à faux : ensuite il se prosterne trois fois le visage contre terre pour adorer l'idole , souffle la lampe posée sur la table , & se pose le pied du Burchan sur le front , ce qui est la maniere usitée de rendre hommage à la statue d'une divinité , & de se mettre sous sa sauve-garde.

Lorsqu'il s'agit de coquins reconnus pour

despoids à son serment juroient eux-mêmes qu'ils étoient persuadés que l'accusé disoit vrai.

tels , qui ont été souvent convaincus de vol ou de faux témoignage , on emploie pour dernière ressource en fait d'examen , l'épreuve du feu , *andabar* ; & voici comment on y procede. On détache le fer d'une hache de son manche , on le met dans le feu jusqu'à ce qu'il soit rouge , puis on l'en tire avec des tenailles , pour le poser sur deux étriers fixés en terre le bas en-haut. C'est de là que l'accusé est obligé d'aller prendre ce fer avec la main ou sur les doigts , & de le jeter dans une fosse creusée à deux pas de là. Si la douleur l'empêche d'achever l'épreuve à la première fois , & qu'il laisse tomber le fer rouge , il est obligé de tenter un second essai ; & si celui-ci manque encore , on le force à un troisième. Après cela on lui coud sur-le-champ la manche de sa tunique autour de la main , de manière qu'on ne puisse appliquer aucun remède sur la brûlure , & au bout de trois ou cinq jours la main est examinée juridiquement. Trouve-t-on alors que les marques de brûlure tendent à la guérison & ont une belle apparence , l'accusé est absous. Mais si les plaies sont en suppuration & en mauvais état , il est condamné. On prétend que ceux qui ont subi de ces fortes d'épreuves , ont

assuré qu'un fer bien ardent qui jette une lumière blanchâtre & étincelante , brûle moins qu'un fer d'un rouge foncé , ou qui est à peine ardent.

Chez les Burâtes qui n'ont point encore embrassé la religion du grand Lama , l'action de grimper au haut d'un rocher très-redoutable à ce peuple superstitieux , est regardée comme la plus forte affirmation par serment qu'ils puissent donner. Ils appellent ce rocher , situé près du golfe occidental du lac Baïkal , *Ajebu - Tscholon* , rocher redoutable. Les Russes l'appellent *Schamanskoi-Kamen* , rocher enchanté.

Indépendamment de la manière dont nous avons dit plus haut que les Russes étoient réparties sous leurs magistrats civils , il existe encore chez les Kalmoucs une autre répartition générale en troupes ou bannières , *Ottob* , qui a principalement son utilité dans leurs marches , dans la manière d'asseoir leurs camps , & plus souvent encore dans leurs expéditions guerrières. Les plus anciens sujets du prince , qui peuvent même en partie se regarder comme ses parens , se tiennent toujours à sa droite , soit dans le combat , soit lorsqu'on campe ; les autres , & particulière-

ment les tribus que la guerre ou quelques autres événemens ont réunies à une horde, se mettent à sa gauche.

Chez tous les peuples Mongoles en général , tout particulier est homme de guerre ; il est obligé en conséquence d'avoir toujours son cheval prêt & ses armes en état , afin de pouvoir paroître en campagne au premier ordre qu'il en reçoit de son souverain. Lorsqu'un prince Kalmouc entre en campagne pour son propre compte , il fait prendre les armes à tous ses sujets en âge de les porter , & chacun se rend au camp du prince , avec les armes qu'il possède & des provisions de bouche pour un certain tems. Les Khans pourroient aussi enjoindre aux princes de la branche dont ils sont chefs , de fournir leur contingent de troupes au prorata du nombre connu de leurs sujets. Lorsque l'armée est rassemblée , on la passe en revue , & l'on en sépare tout ce qui est vieux ou infirme , ainsi que ceux qui sont trop mal montés , & on les renvoie chacun chez soi. Cela fait , l'on procède à la répartition des troupes. Ceux qui sont armés de fusils , & ce sont ordinairement les plus courageux qui préfèrent cette arme , composent le premier corps,

sous le nom de *Butschins* ; ceux qui sont armés-d'ares & de carquois , les *Sæbetschins* , le second ; & ceux qui n'ont que des lances & des sabres , & point d'armes de jet , le troisieme , qui comprend , comme on voit , les plus pauvres de la nation ; ils sont appelés *Choschootschins*. Le prince assisté de ses grands partage encore ces différens corps de cavalerie en escadrons & en compagnies , sous le commandement de chefs appelés *Jassoolschins*. Lorsque parmi tous ces cavaliers il s'en trouve un assez grand nombre revêtus de cottes de maille , pour en former un corps , on les sépare encore du reste. Le général en chef prend le titre de *Zerreginjassool* , & s'il est de maison souveraine , *Zerregin-nojon*. On place auprès de la personne même du prince l'étendard sacré , qui est toujours porté par un des plus distingués & des plus braves de ses nobles. Cet étendard est appelé *tuck* ; le génie de la guerre , *Daitschin-tængri* , y est représenté avec toute sa suite & tous ses attributs symboliques. On y voit des lions & des tigres , pour désigner la puissance & l'intrépidité ; des chiens , symboles de la fidélité & de la vigilance ; des singes & des serpens , qui dénotent la ruse & la

dextérité requises à la guerre ; des faucons , pour représenter la promptitude dans l'exécution ; & d'autres encore. Ces sortes d'étendards sacrés viennent du Tybet ; ils s'envoient au prince en forme de présent par le Dalai-Lama , & sont dans la plus haute vénération.

Lorsqu'il s'agit d'une expédition militaire importante & périlleuse , les Kalmoucs s'acquittent ordinairement d'une cérémonie à laquelle on procède en la manière qui suit. On élève sur la steppe , dans la proximité de l'armée rassemblée , une figure humaine colossale , avec du foin ou de l'herbe ; on l'habille de feutre noir , & on l'arme du mieux qu'il est possible. Toute l'armée Kalmouque s'avance dans l'ordre accoutumé contre ce diable guerrier , de manière que tous ceux qui sont armés de fusils occupent les ailes , tandis que la totalité du clergé marche au centre avec des timbales & une musique religieuse complète. La figure du dieu de la guerre , peinte sur une bannière , est portée au milieu de ce chœur de prêtres au bout d'une lance. Au moment que le cortège s'est approché de l'homme de foin , à la portée du mousquet , toute la musique sa-

crée se fait entendre à la fois, l'armée jette un cri éclatant, & fond à grands coups de fusils sur le simulacre ; mais il est en même tems essentiel qu'il soit atteint vigoureusement de la lance du dieu de la guerre. Aussitôt que cette figure est abattue, on la déchire en petits torchons auxquels on met le feu, & l'on plante la bannière de l'ange de la guerre à la même place qu'occupoit le simulacre effrayant du mauvais génie.

Voici l'ordre de bataille qui s'observe dans presque tous les combats où l'armée entière de Kalmoucs, commandée par son souverain ou par un général en chef, forme ou soutient une attaque, & la manière dont ils ont coutume de se ranger. Les tireurs mettent pied à terre, laissent leurs chevaux derrière la dernière ligne, & marchent à pied contre l'ennemi. Ils commencent à faire feu dès qu'ils en sont à portée, & tirent par cinquantaines à la fois en manière de feu de peloton, mais sans garder de rangs ; ils sont en même tems leur possible pour se mettre à l'abri des coups de l'ennemi ; de sorte que la plupart se couchent ventre à terre comme à la chasse, & tâchent de bien mirer leurs coups. S'il ne leur est pas possible de

mettre l'ennemi en fuite par leur feu , & que ce soit au contraire l'ennemi qui les attaque en force , les tireurs se retirent le plus promptement qu'ils peuvent , par les intervalles de la seconde ligne composée des archers , laquelle s'avance alors. Ceux-ci caracolent rapidement par petites troupes en avant & en arriere , & tirent leurs fleches , avec la précaution d'en réserver toujours quelques-unes pour le besoin urgent. Si l'ennemi combat pareillement à coups de fleches , & si l'action dure assez long tems pour qu'elles commencent à manquer , il y a des cavaliers qui mettent pied à terre , & qui vont en ramasser derriere la ligne. La dernière ligne est formée par les cavaliers armés de lances & de sabres. C'est derriere cette ligne que se tient le prince avec ceux qui sont le plus mal montés , & qui sont chargés de tenir les chevaux des tireurs armés de fusils. Le camp & les équipages sont pareillement couverts par cette même ligne à une petite distance. S'il arrive enfin que les archers se voient aussi dans l'impossibilité de résister à l'ennemi , c'est alors la ligne des lanciers , disposée pour la mêlée qui le reçoit. Ceux qui sont revêtus de cottes de mailles,

tous les braves & tous ceux qui sont munis de sabres s'entre-mêlent dans ce moment avec les lanciers. Alors les archers commencent à combattre en fuyant, ce qui, de l'aveu même des Kalmoucs, est de toutes leurs manières de se battre la plus avantageuse & qui leur réussit le mieux, par l'adresse avec laquelle ils savent convertir une fuite apparente en une attaque vive & imprévue. Lorsque l'action se passe dans la proximité du camp, & que le prince s'aperçoit que les choses tournent mal, il prend de bonne heure ses mesures pour faire retirer les équipages, & les cavaliers mal montés. L'élite de la cavalerie se charge alors de contenir l'ennemi par des charges alternatives, en tombant sur tout avec vigueur sur ceux qui sont trop ardens à la poursuite, & que les plus braves & les mieux montés ont soin d'amorcer, en restant seuls en arrière, & manégeant leurs chevaux de manière à faire croire à ceux qui s'avancent à leur poursuite qu'ils ont de la peine à les faire aller.

C'est en général dans le premier choc que les Kalmoucs montrent le plus de courage; mais éprouvent-ils de la résistance, ou voient-ils du danger? c'est ordinairement

ment à qui fuira le premier. Il n'en étoit pas de même des Soongares qui, plus agueris, plus habitués aux dangers, étoient d'ailleurs astreints par une autorité plus rigide de la part de leurs souverains, à bien faire leur devoir à la guerre; & si l'on ajoute encore d'un côté la haine nationale qui les animoit, & de l'autre la lâcheté des Mongoles & des Chinois, auxquels ils avoient à faire, on fera moins étonné du succès de leurs armes.

Au lieu de chariots chargés de vivres, les Kalmoucs menent avec eux dans leurs expéditions militaires, du bétail en vie, & même des vaches & des jumens donnant du lait; chaque cavalier porte d'ailleurs avec soi sur son cheval de main une petite provision de fromage, de farine, &c. Lorsque les partis qui vont à la guerre sont nombreux, ils mènent après eux, sur-tout en hiver, des tentes de campagne d'une forme particulière, portées sur des chameaux, & sous lesquelles ils campent par chambrées. Mais comme de pareilles huttes ne sont point assez solides pour servir de prison, les Kalmoucs & les Mongoles sont dans l'habitude de faire passer la nuit à leurs prisonniers de

guerre, ou à toute autre personne qu'ils veulent garder étroitement, pieds & mains liés, sous un grand feutre, & de se coucher eux-mêmes dessus tout à l'entour de ses bords, de manière que le moindre mouvement que fait le prisonnier puisse réveiller les gardiens, & les avertir de s'opposer à son évasion, que l'on prévient, pendant la marche, en conduisant chaque prisonnier sur un cheval de main, & en lui liant les jambes par-dessous le ventre de sa monture.

Il est encore à remarquer que dans les escarmouches les Kalmoucs ne manquent jamais, lorsqu'ils ont le dessus, ou seulement lorsqu'ils ont le tems, de prendre le fiel, & même la graisse aux ennemis qu'ils ont tués, l'un & l'autre étant non-seulement regardés parmi eux comme un trophée de leur valeur, mais encore comme des remèdes précieux. La graisse humaine passe chez eux pour un excellent topique dans les blessures récentes. Les oreilles des chevaux restées sur le champ de bataille sont encore pour eux un autre genre de trophée : aussi ont-ils grand soin de les couper, & de les emporter avec eux.

Le camp où le prince fait sa résidence , rassemble d'ordinaire un nombre considerable de grands & de personnes du peuple , qui campent , autant que faire se peut , en cercle très - étendu , autour des tentes du souverain , auxquelles ils servent d'enceinte , de même qu'aux huttes qui renferment les idoles du prince , & à celles qui sont destinées aux assemblées religieuses. Le prince & la princesse habitent des huttes séparées , fort spacieuses , dont l'intérieur est très-bien orné , & même tapissé d'étoffes de soie. Ces huttes sont de feutre blanc , qui est la couleur affectée des habitations de tous les grands , de celles du haut clergé , des huttes où l'on place les idoles , & de celles où se tiennent les assemblées religieuses. Derrière la tente du prince , & derrière celle de la princesse , il y a une hutte moins spacieuse pour la cuisine , une autre pour y faire le thé , & une troisième pour les besoins secrets. A quelque distance des huttes de leurs maîtres , les-écuyers du prince & de la princesse dressent les leurs , chacun à côté de son maître ou de sa maîtresse. Les habitations des prêtres se placent toujours à une distance plus éloignée de la tente du

souverain. On fait flotter devant la hutte destinée aux assemblées religieuses , du moins dans les occasions solennelles, des bannières sacrées. On plante aussi devant la tente du prince , pour la désigner , une grande lance garnie , outre la pointe de fer ordinaire, d'un taillant long de deux palmes, qui descend le long de la hampe : cette lame est de plus ornée de deux houpes de soie de cinq couleurs. Toutes les fois que le prince monte à cheval , elle se porte devant lui , & n'est point remplacée près de la tente.

Les tentes du clergé attaché à la horde, occupent la partie méridionale du cercle qui entoure les tentes de la cour , & cette partie du camp est appelée *Dsaïk*. La partie où toute la valetaille campe pêle-mêle, se nomme *Zachar*.

Quand un sujet paroît devant son souverain , il faut qu'il s'en approche en s'inclinant profondément , sans se découvrir la tête , & qu'il lui touche des deux mains jointes ensemble la hanche gauche , ou le bord de son vêtement. Le prince rend ce salut à ceux qu'il daigne accueillir favorablement , par un coup léger sur l'épaule. La

plus grande marque de soumission que les gens du commun puissent donner à leurs souverains ou à leurs Sayssans , c'est de se toucher la tête avec un pan de l'habit de leur patron. Le clergé est affranchi de tous ces signes de dépendance envers le chef séculier, ainsi que de toute espece d'imposition. Le prince témoigne au contraire à son Lama en chef le plus profond respect, & se courbe devant lui pour recevoir sa bénédiction. Nous aurons occasion d'entrer ailleurs dans des détails relatifs à la religion & au culte des Kalmoucs , & nous quitterons ici cette nation , pour reprendre le cours de notre voyage.

Suite du Voyage de M. Pallas à Gurjef.

Nous étions restés avec M. Pallas à Jaïtzkoi - Gorodok , que ce savant quitta le 12 d'août 1769 , pour se rendre dans les environs de Gurjef. Depuis la riviere de Tschagan qui passe à côté de Jaïtzkoi-Gorodok , & généralement lorsqu'on quitte les steppes montueuses pour s'avancer vers le sud , on s'apperçoit d'un changement très-sensible , & dans la nature du sol , & dans celle des plantes qu'il produit. La steppe

qui devient ici totalement découverte , & qui s'applatit toujours davantage à mesure qu'on avance , n'offre plus de lit de terre noire à sa superficie , excepté dans quelques endroits , comme dans les bas-fonds riches en herbages , & pour la majeure partie garnis de broussailles , qu'on rencontre le long du Jaïk. On ne voit généralement ici qu'une argille sèche , mêlée d'un sable jaunâtre , où l'on ne trouve absolument aucune pierre qui soit seulement de la grosseur d'une noix. La même nature de sol regne également dans toutes les plaines méridionales qui s'étendent en - deçà & en - delà du Jaïk , & peut-être dans la majeure partie de la grande-Tartarie. Elle ne change même point à plusieurs toises de profondeur. Il s'en faut de bien peu que toute cette steppe brûlante , qui est par - tout élevée de trois ou quatre toises au-dessus du Jaïk , ne soit toute de nature saline , quoiqu'elle ne le soit pas partout à un degré assez sensible pour qu'on puisse s'en convaincre autrement que par le genre des plantes qu'elle produit. Cette constitution du sol , jointe à sa couleur qui ne peut qu'en augmenter la chaleur , doit naturellement occasionner un changement

bien manifeste dans la végétation de la contrée ; & au lieu qu'on rencontroit continuellement dans la steppe montueuse, les mêmes plantes qui croissent communément le long de la Samara, le voyageur distingue désormais une quantité d'autres végétaux, dont la plupart ne se plaisent que dans les terres salines, & plusieurs même qui appartiennent absolument en propre à cette contrée du globe. Les herbes de pré qui garnissent les bas-fonds dont nous avons parlé, sont pareillement entre-mêlées de quantité d'espèces de plantes qui n'appartiennent qu'aux climats chauds de l'Europe & de l'Asie, & qui ne s'étoient point encore fait voir jusques là. Un changement de décoration aussi frappant rappella à M. Pallas l'opinion de Stralemberg, qui veut avec assez de fondement qu'on regarde la grande chaîne transversale de montagnes qui regne depuis la mer Glaciale jusqu'à la branche la plus avancée de l'Ural, pour la ligne de démarcation qui sépare l'Europe du nord de l'Asie. Les montagnes de la steppe, qui sont une prolongation immédiate de l'Ural, & qui s'abaissent & se divisent, en s'étendant vers le sud-ouest, entre le Jaïk & la Samara, du

côté du Wolga , forment de même ici une séparation toute naturelle entre une contrée qui s'éleve en collines , dont le sol fertile produit des plantes Européennes , & la steppe Asiatique.

Avant de parvenir à la steppe tout-à fait unie près de la petite - Tschagan , on traverse un district assez inégal , entre-coupé de bas-fonds , en côtoyant un terrain très vaste , & couvert d'épaisses broussailles , qui porte le nom de *Wjaesowoi Kossisch*. La superficie argilleuse du sol y est couverte d'espace en espace d'une sorte d'écorce grise qui se brise en quantité de fragmens , lorsque le terrain s'est desséché. Les Cosaques ont donné à cette substance le nom de *semljaenoi-chleb*, pain de terre , & racontent , qu'il est quelquefois arrivé que des chasseurs égarés dans cette steppe immense s'étoient heureusement servis de la misérable ressource que leur offroit cette mousse insipide , pour se garantir de la faim dont ils alloient périr. On prétend qu'elle s'emploie aussi le long du Jaïk en guise de remède ; mais on ignore dans ce pays qu'elle soit , outre cela , propre pour la teinture. (*)

(*) Cette mousse se rapporte parfaitement avec le

On trouve dans un bras du fleuve, près du poste avancé du Budarin, de très grosses tortues aquatiques. M. Pallas en vit une, entr'autres, d'une demi-aune de diamètre; il n'est même pas rare d'en trouver de cette taille. Le bas peuple de ces contrées est dans la persuasion que la morsure de cet animal est venimeuse; ils prétendent même que cette tortue attaque les personnes qui se baignent, & qu'elle en veut sur-tout aux parties naturelles. On rencontre aussi jusqu'à Jaïtzkoi-Gorodok, en remontant, des coquilles, du genre des peignes, éparfées sur le rivage; & l'on en trouve pareillement dans la terre, lorsqu'on fouille dans quelqueendroit de la steppe. Ces coquilles sont en général d'un blanc jaunâtre; elles sont assez usées, mais sans la moindre apparence de calcination. Ce sont précisément les mêmes espèces que l'on trouve, par-tout dans la mer Caspienne, mêlées avec quelques

Lichen tartareum, candidum, tuberculis atris, Dillenii, *Hist. Mus.* p. 128, tab. 18, fig. 8. Notre voyageur en trouva plus bas, près de Barchani, de toute pareille, si ce n'est que sa couleur étoit d'un verd jaunâtre; elle est connue dans le pays sous le même nom. Il pense que c'est, *Dillenii lichenoides leprosum, crusta cinereo virescente, tuberculis nigerrimis. Hist. Mus.* p. 126, tab. 18, fig. 3.

autres coquilles dans le sable ou dans la vase.

Dès qu'on a quitté Budarin , toute la contrée n'offre plus qu'un terrain salé , sur lequel on voit croître de toute part la *salsola prostrata*, la *statica tartarica* : on y rencontre aussi de côté & d'autre la *glycirrhiza levis*, *Pall.* dont la racine est plus douce & plus agréable que toute autre réglisse. Parmi les plantes qui servent de fourrage , celles qui méritent d'être distinguées sont , le magjon ou la vesce sauvage , *lathyrus tuberosus* ; la luzerne , *medicago sativa*, qui devient plus abondante à mesure qu'on descend plus bas le long du Jaïk ; plus la *vicia sylvatica* ; le *lotus corniculatus* , dont les feuilles & les fleurs parviennent dans cette contrée à une grosseur extraordinaire. L'*inula britannica* & la *ferratula arvenensis* sont les herbes les plus communes des prairies. Plus bas , où le sol plus élevé devient d'un blanc jaunâtre , sur lequel les plantes sont très-clair semées , l'on trouve très-fréquemment l'*anabasis aphylla* , qu'on peut regarder comme la plus commune des mauvaises herbes de cette steppe aride. Elle croît en forme de buisson , & pousse de fortes racines boisées ; on la prendroit de loin pour de petits buissons de tamarisc.

Au printems , lorsque la plante est encore tendre , les bêtes à cornes la mangent avec avidité à cause de son goût salé , & cette pâture les engraisse : les chameaux trouvent toute l'année dans cette plante un fourrage qui leur est très - agréable ; bien des gens prétendent aussi que, prise en décoction, elle est salutaire contre l'espece de lepre que nous avons décrite ci-dessus. C'est vers le poste avancé de *Sundaef* , situé sur un lac , dans un bas-fond qui s'étend jusqu'au Jaïk , & qui est couvert de bois assez épais & même d'une assez belle venue , sur-tout de saules , de trembles , de peupliers noirs & de peupliers blancs , qu'est le vrai lieu natal de cet oiseau que nous nommons *mésange de lithuanie* , *remex* ou *pendolino*. Aussi trouve - t - on dans ces environs une quantité prodigieuse des nids si merveilleux , que cette mésange fait se construire avec tant d'art. On ne laisse pas cependant d'en rencontrer encore tout le long du Jaïk & du Wolga. Lorsque M. Pallas eut passé *Sundaef* , il n'apperçut presque plus d'autre verdure que l'*anabasis* & la réglisse commune à gouffes velues & rudes , dont la graine est la principale nourriture des *hamsters* , dont

cette contrée abonde. Derrière le poste avancé de Mergenew ou Mergenes, situé sur la rive élevée du Jaïk, on traverse un bas-fond couvert de broussailles & parsemé de petites flaques d'eau. Notre voyageur y vit une très-grande quantité de buissons de tamarisc, *tamarix gallica*, dont les tiges sont souvent de la grosseur du bras, & s'élèvent à la hauteur de quelques toises. Les Cosaques du Jaïk font prendre en décoction la fleur ou les racines de cet arbrisseau, qui depuis cet endroit jusqu'à la mer accompagne fidèlement ce fleuve. Lorsqu'on a eu le corps meurtri de coups, ou que l'on a fait une chute un peu rude, ils font aussi de ses feuilles encore vertes, ou de ses menues branches mêlées avec de la graisse de blaireau ou du beurre, un onguent qu'ils appliquent extérieurement. M. Pallas croit avoir généralement observé dans ces contrées chaudes, que des plantes qui ailleurs s'élèvent perpendiculairement, deviennent rampantes lorsqu'elles poussent dans des terrains humides, où elles sont en même tems exposées à toute l'ardeur du soleil. La chaleur semble alors en quelque façon les abattre, & forcer leur tige à ramper sur la superficie du sol humide, en même

tems qu'elles tournent vers la terre la partie inférieure de leurs feuilles , par laquelle elles pompent l'humidité.

A quelques wersts du fort de Mergenesf, on parvient au lac *Megenskoï-Ilmen* , qui occupe un bas-fond , & sur lequel M. Pallas vit pour la première fois , depuis qu'il suivoit le Jaïk , le pélican , *pelecanus onocrotalus*. Faute de lacs que ces oiseaux recherchent de préférence pour y faire leur pêche , ils ne remontent pas le Jaïk bien haut , tandis qu'au contraire sur le Wolga ils se hasardent quelquefois de venir jusques vers Kasan. Ceux qui fréquentent ces rivages , pèsent communément depuis dix-huit jusqu'à vingt-cinq livres ; leur longueur prise de l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue , peut aller à cinq pieds , & ils ont huit pieds & demi d'envergure. Notre voyageur eut soin de prendre , par-tout où il passoit , des informations relativement aux sauterelles qui voyagent en troupes , dont les vastes déserts de l'Asie sont le vrai lieu natal , & il apprit que leur passage n'avoit pas lieu tous les ans dans cette contrée. Il n'y a rien non plus de régulier dans la direction de leur marche ; car elles viennent tantôt de la partie des Kirgisiens ,

tantôt de celle des Kalmoucs ou de l'occident. Elles se dirigent quelquefois vers le nord en remontant le Jaïk , & souvent elles reviennent par le même chemin. C'est ordinairement dans le tems de la récolte des foins qu'elles arrivent , & qu'elles détruisent celle de quantité de prairies. On n'en vit nulle part en 1769 , & M. Pallas n'en trouva que quelques individus noyés dans les lacs salins d'Inderfchi.

De Mergenef on se rend par *Karschofskoi* , *Krepost* , *Sacharnaja* , *Kalonnoi* & *Antonofskoi* , au poste avancé de *Kotelnoi*. La steppe salée des environs de ce dernier endroit produit , sur-tout dans les mêmes lieux où la réglisse croît volontiers , une plante fort utile , *ferratula amara* , *Pall.* connue dans le pays sous le nom de *gorkuja trawa* , herbe amère. L'amertume de cette plante est si forte & si agréable en même tems , qu'on pourroit infailliblement la substituer en médecine à la grande centauree ou rhaпonthie vulgaire , peut-être même mériterait-elle la préférence sur cette dernière. Quelques Cosaques ont assuré notre voyageur qu'on guérissoit parmi eux radicalement & très-vîte , les sievres accompagnées de frisson , avec cette plante

prise en décoction. On lui attribue encore les effets les plus salutaires , lorsqu'on l'applique en poudre sur les plaies des animaux qui ont été mordus , soit par quelque blaireau (cet animal carnacier est très-commun , & fait beaucoup de dégâts tout le long du Jaïk), soit par quelque loup , ou même par un chien enragé. Cette plante ne s'élève pas dans les environs de ce fleuve , au - dessus de la hauteur d'une palme ; elle a la feuille petite & point divisée ; sa couleur tire entièrement sur le gris ; elle paroît d'ailleurs très-maigre (*), & l'on seroit tenté de la prendre d'abord pour une plante d'un genre tout différent de la plante sibérienne qu'on connoît. A dix wersts de Kotelnoi le terrain s'élève , & produit en abondance le *stedisarum albag*. Cette plante épineuse & qui monte presque en buisson , est redoutée des chevaux , qui l'évitent avec grand soin , même pendant la nuit , crainte qu'elle ne leur pique les pieds. C'est en revanche celui de tous les végétaux qui fournit aux chameaux le fourrage qu'ils

(*) Il paroît que Buxbaum, Cent. I, tab. 15, a décrit cette plante dans l'état où l'a vue M. Pallas, sous la dénomination de *jacea erecta, minor, latioribus foliis*.

amment le mieux ; & il est en effet d'une saveur très-agréable.

Les moules de l'espece de celles qui vivent dans la vase , & dont les eaux des environs de Kalmihjowa abondent , y attirent de nombreuses troupes de hérons à bec à cuiller , *platalea*. Lorsqu'on effarouche ces oiseaux , ils s'élèvent sur-le-champ fort haut dans les airs , & forment aussi-tôt une ligne oblique & ondoyante , dont ils ne troublent jamais l'ordre , lors même que l'on tire sur eux à coups redoublés. Leur blancheur est éblouissante , sur-tout lorsqu'on les regarde voler ; & quoiqu'ils se nourrissent aussi de poissons , leur chair ne laisse pas d'avoir très-bon goût. Les pélicans se rendent journellement sur ces lacs , où il se rassemble en outre une quantité innombrable de menu gibier aquatique , parmi lequel on distingue une espece de tantale à bec recourbé en forme de faux , *tantalus niger* , qui est rare ailleurs , & qu'on rencontre ici en plus grand nombre , à mesure qu'on se rapproche des lacs. On voit aussi sur presque tous les arbres élevés , des nids d'oiseaux de proie , qu'un riche butin attire dans ces lieux. Les plus communs sont le balbuzard vulgaire , & le grand aigle noir

noir , *aquila ossifraga* , &c. *Kalmykowa* est très-avantageusement situé sur l'angle d'un terrain élevé , autour duquel le Jaïk décrivait autrefois une ligne courbe. Ce fort est un quarré fortifié par un mur de poutres posées les unes sur les autres , & flanqué de bastions pareillement en bois. Les maisons de cette place ne sont que de misérables baraques de bois , qui n'ont qu'un enduit d'argille pour toute couverture ; & l'on pense dans ces contrées méridionales , qu'on n'y a pas besoin de meilleurs toits , vu qu'il y tombe très-peu de pluie pendant l'été , & que toute espèce d'humidité y disparoît très-promptement ; en sorte que de l'argille bien battue paroît leur fournir un abri suffisant. Il est assez probable que les fragmens de squelettes d'éléphant & de buffle , qu'on pêche ici de tems en tems dans le Jaïk , y sont tombés avec les terres qui se sont détachées de cet endroit exhaussé de la rive du fleuve. On avoit conservé à Kalmikowa un fragment calciné d'une grosse défense , & un os énorme de la hanche d'un éléphant , la partie supérieure d'un crâne de buffle d'un volume extraordinaire & armé de ses cornes ; enfin

quelques fragmens d'autres crânes pareils , mais plus petits.

Une espèce d'absynthe , & la *camphorosma monspeliacu* , mais qui n'exhale pas la plus petite odeur , couvrent de leurs racines rampantes & touffues , des places entières , qui semblent garnies d'un gazon court , de la nature de la mousse ; & c'est principalement de ces deux plantes que se nourrissent , pendant l'hiver , les nombreux troupeaux de moutons des Kirgisiens & des Kalmoucs , parce qu'elles conservent leur verdure sous la neige , qui d'ailleurs n'est jamais ni bien forte , ni de bien longue durée dans ces cantons-là ; tellement que les moutons peuvent facilement pénétrer jusqu'à ces plantes en grattant la neige , & s'en substantier ; ils sont alors très - avides de cette nourriture qu'ils dédaignent tout-à-fait en été. Le rha-pontic est aussi très - commun dans toute cette partie ; mais il ne devient verd , même dans les bonnes années , qu'au printemps , & sèche dès que les grandes chaleurs arrivent : pour lors le vent a bientôt achevé de faner ses grosses feuilles. La grande sécheresse de l'année 1769 avoit étouffé cette

plante , & peut-être plusieurs autres de cette contrée , dans leur germe : aussi M. Pallas ne put-il en découvrir hors de terre , que quelques feuilles du cœur de la plante , toutes desséchées & noires , que le vent avoit déjà détachées de la plus grande partie de leurs racines. Mais on peut , à des marques certaines , reconnoître les endroits qui cachent de ces racines ; ce sont des espaces circulaires répandus dans la steppe , qui n'ont que quelques palmes de diametre , & sur lesquels on ne voit pas croître la moindre petite plante , parce que les feuilles du rhapsontic avoient antérieurement couvert la totalité du terrain ; & ces places , quelque nue que soit la steppe , sont fort faciles à distinguer. On peut donc être assuré , lorsqu'on y fouille , d'y trouver la mere racine avec ses branches qui sont de la grosseur d'un pouce , & qui s'enfoncent profondément en terre. Or , c'est là précisément la partie de la plante dont on pourroit tirer le parti le plus avantageux en médecine. C'est d'après ces indications que M. Pallas a trouvé dans son retour de Gurjef , que cette plante étoit répandue sur toutes les hautes steppes arides , jusques très-près de Jaïtskoi-Gorodok. Au-

A a ij

dessus de cette ville il n'y en a plus , & on lui substitue la racine jaune du *rumex alpinus* , connue dans le pays sous le nom de *remenn* , le même qu'on donne au rhapsontic le long du Jaïk , quoique cette dénomination n'appartienne proprement ni à l'une ni à l'autre de ces deux plantes. Il y a beaucoup d'apparence que le rhapsontic est indigène dans toute l'étendue des vastes steppes Kirgisiennes & Kalmouques , M. Pallas en ayant trouvé sur les monts Inderski , dans toute la partie Kirgisienne qu'il a visitée. Il s'est même assuré sur des témoignages dignes de foi , que l'on continue à le trouver du côté de l'ouest , jusqu'au Wolga , & le long de l'Ilawla & même du Don. Il est réputé par les Cosaques du Jaïk , pour un médicament des plus précieux ; ils le font infuser dans l'eau - de - vie qu'il colore d'un jaune brillant , & cette liqueur est , selon eux , très-salutaire dans diverses maladies. L'usage le plus important & le plus utile qu'on en fait à Gurjes , consiste à en ramasser les jeunes feuilles au printemps , & à les manger cuites sur la soupe , en guise de choux ou d'autres herbages : ce qui fait un remède des plus efficaces contre le scorbut , qui regne assez

généralement dans la contrée vers cette saison. On y fait aussi une décoction de la racine, qui fournit un purgatif très-salutaire. Mais comme cette plante ne vient point dans les environs marécageux de Gurjef, on envoie de petits détachemens de la garnison en ramasser dans les steppes. Ceux qui se rendent aux lacs salés de ce district, ne manquent pas d'en rapporter d'amples provisions. Les Kirgisiens se servent aussi de la racine pour jaunir leurs cuirs, & il n'est pas douteux qu'on ne puisse la substituer dans tous les cas à la racine exotique, nommée *curcuma* chez les apothicaires.

On trouve à dix wersts environ de Kalmý-Kowa, dans un canal embarrassé de joncs, & souvent à sec, une grande quantité de vipères communes, qui vivent dans ces joncs. Notre voyageur ayant fait mordre quelques-unes de ces vipères dans la lame d'un couteau, elles y déposèrent de grosses gouttes de leur venin jaunâtre & un peu huileux. Aussi regarde-t-on généralement ici leur morsure comme dangereuse. On prétend qu'on trouve dans le même endroit, ainsi que dans les fonds couverts de joncs, situés entre les collines de sable

qu'on rencontre plus haut , une quantité de scorpions-araignées, *phalangium araneoïdes*, *Pallas*, que les Kalmoucs redoutent on ne peut pas davantage , vu que leur morsure occasionne non-seulement une douleur insupportable , mais encore une horrible enflure , & qu'elle est suivie , quoique très-lentement , d'une mort infaillible. En s'approchant des hauteurs sablonneuses , *Barchani*, l'on apperçoit çà & là des *nitraria* en forme de gros buissons qui s'étendent sur la surface de la terre , & que les Cosaques connoissent très - bien à cause de leurs baies noires & douçâtres.

A deux fortes journées de cheval du Jaïk , derrière les collines sablonneuses , *Barchani*, l'on trouve un lac spacieux , dont les bords très-marécageux décrivent beaucoup de sinuosités , & qui n'a aucun écoulement. Il porte le nom de *Kamysch-Samar-koe-Ofero* ; mais aucune des cartes qu'on a faites jusqu'à présent n'en fait mention. Les rivages de ce lac sont couverts de joncs , & habités par une multitude de sangliers qui se nourrissent de leurs racines. On prétend qu'il existe sur le lac même huit ou dix isles flottantes , formées par toutes fortes de

racines, de fragmens de joncs, & de branches d'osiers, que l'agitation des eaux a entrelacés. Ces isles sont habitées par des cignes, & par d'autres oiseaux aquatiques.

M. Pallas fit, le 17 août 1769, un petit voyage sur la rive orientale du Jaïk, pour y voir une peuplade Kirgiskane campée dans la proximité. Le jour commençoit à baisser lorsque nos voyageurs arriverent chez ces habitans des steppes, qui campoient sous de grandes tentes de feutre dans un fond très - agréable. Ils ne virent d'abord que quelques vieilles femmes & des enfans tout nus, qui courtoient-autour d'un petit feu de cuisine; les jeunes femmes s'étoient cachées, & les hommes étoient occupés à rassembler leurs troupeaux dispersés. Mais aussi-tôt que ces derniers furent de retour, ils se rassemblèrent, maîtres & esclaves, à l'entour de leurs nouveaux hôtes, qu'ils régalerent de leur *kumyss*, liqueur acidule, mais très-agréable, qu'ils font avec du lait de jument. Ce breuvage, lorsqu'il est préparé dans des vases propres, comme il l'est toujours chez les Kirgisiens aisés, bien loin d'avoir rien de rebutant, a cette odeur d'acide vineux

A a iv

que prend le petit-lait lorsqu'on l'a fait aigrir un certain tems avec la crème de tartre. Le kumifs qui se fait de lait de vache a toujours au contraire quelque chose de désagréable ; & cependant le lait de jument, lorsqu'il est frais, a un arriere-goût de poireaux qui répugne , & qu'on peut comparer au lait d'une vache qui a mangé des poireaux ou de l'alliaire. Malgré le bon accueil que leur firent les Kirgisiens, nos voyageurs ne crurent pas qu'il fût prudent de passer la nuit chez eux , & préférèrent de s'en revenir à la forteresse, nonobstant l'obscurité, après avoir examiné ce qu'il y a de plus remarquable dans leur économie. Comme nos lecteurs s'attendent à trouver ici quelques détails instructifs relativement à ce peuple , nous allons leur communiquer ce que nous avons pu recueillir de mieux sur ce qui le concerne.

La horde Kirgisienne , qui est aussi connue improprement sous la dénomination de horde Cosaque , prend elle-même le nom de *Sara-Kaisacki* , c'est-à-dire , Cosaques des steppes , ou *Kirgisi*. Cette dernière dénomination ne tire pas son étymologie du mot tartare *Kirgis* , qui signifie vaurien ;

mais de celui qu'ils supposent avoir été la tige & le premier chef de leur tribu. Selon quelques-unes de leurs traditions, ils sont les descendans d'un Khan de Crimée nommé *Kundugur*, par conséquent Nogais d'origine. Si l'on en croit ces traditions, leurs ancêtres irrités contre des freres d'un second lit, abandonnerent le séjour paternel, se retirèrent dans la steppe ouverte, où par la jonction de quelques bandits ils s'accrurent jusqu'au nombre de quarante, & furent se rendre redoutables à leur patrie en enlevant beaucoup de femmes & de bétail, sous la dénomination de quarante drôles, *Kirk-Kirfak*. Ils continuerent cette vie vagabonde, & devinrent avec le tems toujours plus nombreux, soit par l'association d'autres bandits qui accourroient pour se réunir à eux, soit par différens autres moyens. D'un autre côté, Abulgasi les fait descendre des plus anciens Mogoles, & nommément du *Khun-Ogus*. Il prétend qu'ils vécurent originairement sur les bords de l'Ikran, dans le voisinage de la grande muraille de la Chine, & qu'ils abandonnerent leur véritable domicile, dans le tems des grandes migrations de quantité de peuples

Tartares & Mongoles , vers les contrées occidentales. Au reste, l'histoire ancienne de ce peuple est d'autant plus incertaine , qu'avant la conquête de la Sibérie par les armes Russiennes , on ne le connoissoit en aucune maniere.

Lors de cette conquête , les Kirgisiens se transplanterent sur les bords du haut Jenisei , dans les environs d'Ijus & d'Abakan , & plus loin encore vers le sud & vers l'ouest. L'année 1606 , ils se soumirent à la Russie , conjointement avec les Barabins. Depuis ce tems ils n'ont cessé de se rendre célèbres par leur inconstance , par leurs soulèvemens , par leur facilité à se soumettre , par l'asservissement auquel ils réduisirent différentes nations qu'ils s'étoient associées par leur rudesse , leur brigandage , leur perfidie , en un mot , par tout ce que peut entreprendre d'inconséquent & de contradictoire , une peuplade des steppes , grossiere , licencieuse , & portée à l'indépendance. Ils furent tour-à-tour alliés de la Russie , de la horde Dorée ou des Soongares , puis des ennemis de ceux-ci ; & par cette conduite , ils porterent sur-tout des coups très-sensibles aux Tartares Krasnojoriens , Tschutimisches , Barabins &

Altais , domiciliés comme eux dans la Sibérie. Quelques Kirgisiens élurent en 1632 , conjointement avec les Turkœstans , un Khan qui devoit être commun aux deux peuples , & prirent eux-mêmes le nom de *Turkœstans*. Ils se rendirent , en 1636 , fort dangereux par la protection que leur accorderent les Soongares ; mais en 1643 , on les vit battre les Kalmoucs , &c. Au milieu de toutes ces mutations , ils s'éloignèrent du Jenisei pour gagner les bords de l'Oby , & se portèrent en général toujours plus vers l'ouest & le sud-ouest.

Par des raisons qu'on ne connoît point , les Kirgisiens ont toujours été , depuis un tems immémorial , partagés en trois hordes ou gros , qu'on distingue sous la dénomination de *grande , moyenne & petite horde*. La grande horde ne forme qu'un corps avec les Burætes , & les deux peuples sont censés ne faire qu'une même nation qu'on regarde d'ailleurs comme la souche de la moyenne & de la petite horde. Cette grande horde se porta principalement vers le sud , & s'établit dans les montagnes Alataniennes qui sont une branche de la grande chaîne des montagnes de l'Inde , laquelle branche

se dirige vers le nord : de là vient qu'on désigne aussi cette horde sous le nom de *Kirgîsens Alatanîens*. Ils mènent encore la vie nomade , en - deçà de Tachkent , sur les bords de la haute Syrt , vers le Turkoestan , & peuvent mettre jusqu'à trente mille hommes à cheval , dont environ le tiers seroit très - propre à la guerre. Cette horde est , comme les deux autres , fort adonnée au brigandage ; & non content de dévaster les campagnes de leurs paisibles voisins , ils pillent encore les caravanes des marchands. Les Soongares ont fait de grands efforts pour les réduire ; mais leur valeur & l'inaccessibilité de leurs montagnes les ont maintenus dans l'indépendance ; & ce ne fut que pour mettre fin aux incursions des Soongares , qu'ils se sont alliés avec eux.

La moyenne & la petite horde éprouverent le même sort , quant à l'essentiel. Ils furent abandonnés aux Soongares , au commencement de ce siècle ; mais obligés , comme les Soongares eux - mêmes , d'évacuer entièrement la Sibérie , les Kirgîsens s'emparèrent de la steppe qu'ils occupent encore aujourd'hui. Chaque horde a son Khan particulier , & sa contrée affectée , qu'ils ont

en quelque maniere partagée entre leurs Ulusses. Leurs steppes s'étendent à l'ouest jusqu'à la riviere d'Ural ; vers le nord jusqu'aux nouvelles lignes de Sibérie, ou d'Iscimi, tirées depuis Tobol jusqu'à l'Irtisch ; vers l'est jusqu'à la riviere de Sarasu, jusqu'à Chiva & au Turkœstan ; enfin vers le sud-est & au sud, jusqu'au Syrt-Darja, au lac Aral ; & à la mer Caspienne.

Dans l'année 1731, le Khan de la petite horde, l'habile, mais trop impétueux *Albouchair*, se mit lui & sa horde sous la protection de la Russie, & se dégagea par cette démarche, de l'oppression des Soongares & des Baschkires. Il prêta en conséquence serment de fidélité au Czar. On en vint même, en 1738, à une prestation de foi & hommage des plus solennelle, qui eut lieu, non sans avoir éprouvé beaucoup d'oppositions de la part du peuple, à Orenbourg, où le Khan & les grands jurèrent au nom de la horde, & où Albouchair remit aussi un des princes ses fils en otage. La horde moyennée, gouvernée alors par Khan Schunjaecka, suivit l'exemple de la petite, viola bientôt après le traité qu'elle renoua en 1739, & prêta de nouveau serment de fidé-

lité à la Russie, par l'organe de son Khan Albumanet, à Orenbourg, avec la même solemnité que la petite horde. Les deux hordes s'étant brouillées, & en étant venues aux mains entr'elles en 1749, Albu-chair Khan fut tué dans la bataille; & la Russie fit installer son fils, le prince Nurhali, qui avoit été Khan de Chiva, & qu'elle savoit bien intentionné, dans la dignité de Khan des Kirgisiens, & confirma cette élection. La horde moyenne est à présent gouvernée par un prince (*Saltan*) très-riche, nommé *Ablai*, qui ne prend point le titre de Khan, & elle reconnoît en quelque manière, pour chef suprême, le Khan de la petite horde; au moins les deux hordes vivent-elles l'une avec l'autre en bonne intelligence, & s'accordent-elles au point que quelques Ulusses de la horde moyenne ont élu pour leurs chefs des Saltans du Khan Nurhali.

Au moyen de la prestation de foi & hommage du Khan & des grands, & du traité qui l'accompagna, les hordes sont regardées comme des vassaux, & des protégés liés, mais non comme des sujets soumis aux impositions & aux loix de la

Russie. Les hordes donnent, pour sûreté, quelques princes, & quelques jeunes gens du premier rang, en otage, qui sont entretenus & soignés à Orenbourg. Lorsque le Khan se rend en personne dans cette place, ce qui pourtant ne sauroit avoir lieu sans l'agrément du gouverneur, on lui rend tous les honneurs qu'on est habitué de rendre à un prince souverain. Il est reçu au bruit du canon, les troupes sous les armes, saluant du drapeau, les tambours battant aux champs, avec la garde d'honneur à la porte. La majeure partie des grands reçoit annuellement, de la couronne de Russie, des présens qu'ils regardent comme une espèce de solde; & qui consistent en argent, en étoffes, en farines, gruaux, &c. Lorsque le Khan a quelque affaire à régler avec le gouverneur, il lui dépêche un ou plusieurs anciens, *Starchines*, avec des lettres de créance. Ces députés exposent verbalement l'objet de leur mission. Chacun d'eux reçoit, de quelque nature que soit l'affaire, un vêtement rouge en présent. Si c'est le gouverneur qui envoie auprès du Khan, il lui députe des officiers de la chancellerie, qui reçoivent aussi quelquefois des

présens , lesquels consistent toujours en chevaux , mais dont la valeur est , sans aucune comparaison , inférieure aux présens donnés par les Russes. Pour encourager le commerce réciproque , les deux hordes sont exemptes de tous droits de douane & de péage. Leurs malades reçoivent aussi , lorsqu'ils le desirent , gratuitement des remèdes & des conseils des médecins d'Orenbourg ; mais ils usent très-sobrement de cet article de leurs conventions , qui fait honneur à l'humanité qui l'a dicté. Cependant , malgré les traités , les sermens , les otages & tant de faveurs accumulées , cette nation grossière & licencieuse s'abandonne encore dans toutes les occasions à son penchant pour la rapine & le brigandage , auquel les forces qu'on y oppose , & dans certains cas l'influence de ceux de leurs grands qui pensent mieux que le reste , & l'appas de quelque avantage dans le commerce , peuvent seuls mettre quelque frein. Les frontieres de la Russie qui les avoisinent , & dont le fleuve Ural qui est considérable fait partie , sont hérissées d'une ligne de forts & de retranchemens. On châtie sévèrement les hordes , lorsqu'il y a violation de traités

tés bien caractérisée, &c. Et cependant elles viennent de tems en tems enlever sur le territoire Russe des hommes & du bétail, & pillent souvent dans leurs steppes les caravannes Buchares & autres qui se rendent en Russie. Ce que nous avons encore à rapporter ici sur le compte des Kirgisiens, n'a proprement rapport qu'à la moyenne & à la petite horde, la Russie n'ayant ni traité ni relation de commerce avec la grande horde, dont les deux autres ne diffèrent au reste en rien d'essentiel.

Les Kirgisiens ont entièrement cette physionomie ouverte & revenante, qui distingue les Tartares de Kasan. Leurs yeux plus petits, & qui ne le sont peut-être que par la contraction des paupieres occasionnée par la couleur fauve des steppes, & la blancheur éblouissante de la neige, sont vifs, sans avoir rien de menaçant. Ils sont pleins de bon sens naturel, fort portés pour les aventures (*),

(*) Il a paru en 1777, un dictionnaire persan, arabe & anglois, par M. Richardson, à la tête duquel on trouve un discours préliminaire très-bien vu, dans lequel l'auteur fait voir que la Tartarie fut la patrie féconde, l'*officina gentium*, d'où une foule de barbares se sont répandus en divers tems dans les régions cultivées du globe. Ces peuples occupent tout l'intérieur

fiers, aimant leurs aïses, affables, voluptueux, & par conséquent peu enclins à

des continens de l'Asie & de l'Europe. Fortement attachés à leur nation, à leurs tribus, ils ne connoissent guere de patrie, ils méprisent la culture des terres, menent une vie errante & passent indifféremment d'un lieu à un autre. Leurs richesses sont toutes dans leur mobilier; & pour les augmenter, ils ont fait des courses dans tous les pays limitrophes. Gengiskan & Tamerlan ont plus approché de la monarchie universelle qu'aucun conquérant ancien & moderne. On ne peut douter que l'occident n'ait été l'objet des invasions des Tartares, aussi bien que l'est & le sud. (Nos lecteurs s'appercevront que M. Richardson ignore la distinction entre les Tartares & les Mongoles, que nos voyageurs ont établie d'une manière qui ne laisse aucun doute à cet égard.) On voit les Goths, les Scandinaves divisés dès le commencement en deux races différentes. Les uns étoient aborigènes ou nés dans le pays; les autres étoient venus de l'est. Il est souvent fait mention de leur origine. On les appelloit orientaux. Ils sortoient probablement de la Tartarie, & s'étoient fixés dans les pays qu'ils avoient envahis. Les anciens habitans auront peu à peu adopté les coutumes, les opinions de ces nouveaux maîtres, qui, à leur tour, se familiarisant avec les idées & les usages de ces aborigènes, se sont, après quelques générations, incorporés avec eux. Depuis ce tems, les différentes nations connues sous le nom de Goths, de Vandales, de Lombards, de Francs, se sont distingués par leurs ravages & leur pirateries dans la destruction de l'Empire romain. Le premier changement important que firent ces émigrations orientales, fut le système féodal. C'est une plante exotique en Europe, si l'on peut parler ainsi, & il fut un tems où elle n'existoit pas. En Perse, dans les Indes, dans la Tartarie, cette plante est indigène, universellement con-

répandre le sang. Leurs brigandages , leur rudesse , leurs injustices font plutôt une fuite de la vie grossière & indépendante qu'ils mènent , ou des représailles mal en-

nue , & de tems immémorial. On voit par-tout un grand roi à la tête d'une nation entière , avec un nombre de princes ou chefs subordonnés , dont l'autorité étoit souveraine dans leurs tribus ou districts particuliers. Le gouvernement approchoit plus du despotisme ou de l'aristocratie , selon le génie ou l'habileté du chef suprême. Quelquefois les princes subalternes se rendoient indépendans : d'autres fois ils étoient gouvernés avec une autorité presqu'absolue. Lorsque le monarque alloit à la guerre , il ordonnoit à ses vassaux de le joindre avec leur contingent en troupes. On peut même distinguer dans le régime oriental , les élémens des états généraux , des parlemens , des jurés. Il y avoit une assemblée de Tartares appelée *Kouritai* , qui ressembloit parfaitement aux dietes des Goths , qui , selon toute apparence , en tiroient leur origine. Outre le système féodal , les Tartares ont encore apporté en Europe différentes opinions touchant les êtres surnaturels. M. Robertson fait le parallèle des fictions romanesques de l'Orient , avec celles des armoriques des Espagnols & des autres peuples d'Europe. Le Tasse , l'Arioste & Spencer sont remplis de ces fictions orientales. L'idée des charmes & des amulettes dérive de la même source. Il expose les idées des Orientaux sur ces sujets & sur la chevalerie errante. Cette singulière institution , dont on donne pour cause des circonstances du moyen âge , est d'un usage très-fréquent en Orient. C'est dans cette partie du monde que l'on trouve l'origine du respect que l'on porte au beau sexe , opposé à la conduite que les Grecs & les Romains tenoient envers leurs femmes. Voyez *Journal Encyclopédique* 1778 , tome III , page 436 & suivantes.

tendues , ou l'effet des fausses idées qu'ils se font du point d'honneur & du courage , que d'un mauvais naturel : aussi leurs mœurs s'adoucissent - elles sensiblement , à mesure que leur commerce avec la Russie s'augmente. Leurs femmes ont la réputation d'être bonnes ménagères , douces , humaines & compatissantes envers les esclaves , dont elles favorisent souvent la fuite , non sans risque pour elles - mêmes. Ils n'ont aucune école ; & quoiqu'il ne se trouve par conséquent que très-peu d'individus parmi eux qui sachent écrire leur langue , on prétend qu'ils parlent néanmoins un idiome Tartare assez pur , sans doute parce qu'ils sont environnés de Tartares , & qu'ils n'ont aucun commerce avec d'autres peuples.

Leur noblesse est nombreuse ; la dernière classe de ces nobles est appelée *Chodfscha* , la classe mitoyenne *Büe* , & la classe supérieure est composée de *Saltans*. Leurs Chodfschis ne sont pas , comme chez les Turkoestans & autres , des rejetons de Mahomet , mais simplement des gens de bonne famille ; il faut que les Bües aient eu pour ancêtres des guerriers , & les Saltans ou princes , des chefs. Comme les femmes sont réputées

une marchandise qu'on achete, elles sont comptées pour rien dans la généalogie. Non-seulement les tribus, mais aussi les familles ou Aimakes sont soigneusement corps ensemble, & choisissent leurs anciens dans la noblesse la plus considérée & la plus riche. Leurs supérieurs n'ont aucune espèce d'appointemens, & n'ont guere plus d'autorité & de considération que leurs richesses & leurs mœurs ne leur en donnent auprès du peuple & des autres riches. Le Khan lui-même n'use de son autorité, & n'est obéi, que par le canal des anciens, qui sont en bonne partie ses freres, ses Saltans, ses cousins, ou ses favoris. De plus, les décisions de tous les chefs des Aimakes ne sont suivies par le peuple qu'autant qu'elles lui agréent, & sont violées par chaque individu toutes les fois que ce dernier y trouve son compte.

Lorsqu'ils entament une guerre approuvée par le peuple, & résolue par toute la nation, tout ce qu'ils ont d'hommes en état de combattre, se rassemble dans les lieux désignés; chaque combattant amène avec lui deux chevaux, souvent même davantage, & met tous ses soins à être armé &

équipé du mieux qu'il lui est possible. Les différentes troupes se rassemblent , & commencent l'expédition projetée , sous la conduite de chefs élus par eux-mêmes. Comme chaque individu de l'armée doit pourvoir à sa subsistance , ils n'ont besoin ni de caisse militaire , ni de magasins. Cette multitude dévaste tout ce qui se trouve sur son passage ; ils emmènent avec eux tout le bétail qu'ils ne consomment pas , & réduisent à l'esclavage les femmes , les enfans & les hommes qu'ils n'ont pas massacrés. Lorsqu'ils sont las de faire la guerre , ils s'en retournent d'eux-mêmes chez eux , de sorte que la troupe diminue journellement. Lorsqu'ils ont à faire à un ennemi qui tient ferme , ils n'ont jamais d'avantage. Outre qu'ils sont naturellement mauvais archers , ils n'ont d'autres armes à feu que de ces mousquets à rouets & à meches , dont se servoient nos ancêtres ; encore ne peuvent-ils en faire usage à cheval ; & toutes les fois qu'ils veulent faire feu , ils sont obligés de mettre pied à terre , de se coucher ventre à terre , & d'appuyer leur mousquet sur une fourchette qui tient après ; opérations qu'un ennemi un peu actif n'a pas toujours la

patience d'attendre. Lorsqu'ils ont manqué leur expédition, sur-tout lorsqu'ils ont été battus, chacun prend en toute diligence le chemin de son Ulusse, en tirant au plus court. Mais, s'ils ont en tête un ennemi dont la constitution militaire & la discipline soient aussi défectueuses que chez eux, ils sont presque toujours assurés de la victoire.

Le bétail est l'objet principal de leurs soins & de leur activité, la chasse & la pêche n'en font que les accessoires. Quant à l'agriculture, qui ne pourroit être d'ailleurs que très-ingrate dans la majeure partie de leurs steppes salines & arides, ils n'en ont pas la moindre idée. Leurs troupeaux, *tabunes*, sont composés de chevaux, de chameaux, de bêtes à cornes, de moutons & de chevres; & un pasteur intelligent, d'une fortune médiocre, possède rarement au-dessous de trente à cinquante chevaux, moitié autant de pieces de gros bétail, autour de cent moutons, une couple de chameaux, & vingt à cinquante chevres. On prétend qu'il y a sur-tout, dans la horde moyenne, des particuliers dont les tabunes contiennent jusqu'à dix mille chevaux, trois cents chameaux, trois à quatre mille pieces de

gros bétail, vingt mille moutons, & au-delà de mille chevres. On trouve aussi dans la petite horde, des propriétaires de cinq mille chevaux, & d'un nombre proportionné d'autre bétail.

Leurs chevaux se laissent difficilement dresser pour le trait, & périroient d'inanition, si l'on s'avisait de les mettre tout d'un coup à l'avoine pour tout fourrage; de sorte qu'on est obligé de les y accoutumer par degrés. Un dromadaire fournit chez eux dix à douze livres, poids de Russie, de laine chaque année. Cette laine se vend aux Russes & aux Bucharas; les Kirghisens en emploient cependant eux-mêmes une partie, qui leur sert à fabriquer, soit du camelot, soit des cordes. Ils font, outre cela, dans l'habitude de traire les dromadaires femelles, dont le lait sert à préparer leur kumys; ils en font encore du fromage, & même du beurre qui est plus gras que le beurre de vache, & moins haïeux que le beurre de jument; ils mangent aussi la chair de cet utile quadrupède, dont le cuir est d'ailleurs tout ce qu'ils peuvent employer de meilleur pour la fabrication de leurs grandes outres à lait. Il n'y a pas bien long-

tems qu'ils tiennent des bêtes à cornes. Les premières leurs sont venues des Kalmoucs, à qui ils en enleverent des troupeaux entiers, qu'ils ont laissé se multiplier à leur gré. Indépendamment du produit ordinaire qu'on retire des bêtes à cornes, ils s'en servent encore, ainsi que les Kalmoucs, pour monture, & leur percent en conséquence, comme aux chameaux, la paroi du nez. Leurs moutons sont de l'espece à large queue, *ovis laticauda*, Linn. Ils acquierent chez eux une taille si extraordinaire, qu'on en voit qui sont de la hauteur d'une bourrique, & dont la queue grasse pese jusqu'à une poudé (33 livres). Ils laissent courir leurs béliers avec le troupeau, tout le long de l'été; mais ils ont la précaution de leur attacher autour du corps, depuis le mois d'avril jusqu'en octobre, un morceau de feutre qui les empêche de faillir les brebis. Au mois d'octobre on leur rend leur liberté, & de cette maniere toutes leurs brebis mettent leurs agneaux bas au printems. Ils usent, dit-on, de la même précaution avec leurs taureaux. Leurs montons vont chercher pendant tout l'hiver leur pâture sous la neige; cette dernière leur tient même

lieu de boisson ; ils dépérissent seulement un peu dans cette saison , & dès le commencement du printemps ils reprennent bientôt leur graisse accoutumée , à quoi contribuent beaucoup , & la courte durée de l'hiver , & la rapidité avec laquelle la neige se fond au-dessus des places salées dont la steppe abonde ; enfin l'habitude où sont ces animaux de manger cette même terre saline qui leur tient en quelque façon lieu d'engrais. Ces moutons sont fort sujets à une maladie qui n'est cependant pas mortelle : il se forme dans leur estomac , des égragropiles qui sont de grosses bulles composées de laine & de différentes parties de plantes broyées , & non digérées , & enduites d'un vernis noirâtre , quelquefois même d'une croûte pierreuse. La chair de ces animaux est la nourriture quotidienne , & souvent l'unique aliment des voraces Kirgisiens ; elle est plus douce que celle de nos moutons , & leurs agneaux sont d'un goût si exquis qu'on en envoie tous les ans quantité d'Orenbourg à Pétersbourg , pour les tables de la cour. Les peaux de ces agneaux sont les plus renommées après celles de Bucharie. Elles se vendent à meil-

leur compte , se débitent mieux , & font un des articles les plus importans du commerce des Kirgisiens. On en a de différentes couleurs : les meilleures sont lustrées , & comme damassées ; les moyennes ont une frisure très-fine , & celles de moindre qualité ont le poil moins frisé. Afin d'obtenir de ces peaux d'agneaux damassées plus grandes & en plus grand nombre , ils courent de la toile autour des agneaux nouveaux-nés ; par ce moyen , leur peau conserve cette espèce de dessin & sa finesse. Lorsque l'agneau a pris assez de croissance pour faire crever la toile , on tue le pauvre animal pour sa peau : mais la chose ne se pratique que dans les petits troupeaux , ou chez des gens riches qui ont beaucoup d'esclaves. La laine des moutons est grossière , & n'entre point dans le commerce ; ils la consomment dans leur propre ménage , & ils en fabriquent leurs feutres & de gros draps.

Quoique la chasse ne s'exerce par la plupart de ces pasteurs riches , & oisifs que pour l'amusement , elle ne laisse pas de leur devenir utile par la quantité de venaison & de pelletteries qu'elle leur procure. Leurs steppes

nourrissent en abondance, des loups, des renards communs & des renards de steppe, des blaireaux, des antilopes ou *soïca*, des hermines, des belettes, des marmottes, des *füsliks*, *mus citillus*. Dans la partie méridionale & orientale ils trouvent, mais en bien moindre nombre, & même assez rarement, des moutons sauvages, *ovis musimon*, *Pall.* de ces quadrupèdes appelés vaches Kalmouques, *bos grumiens*, *Linn.* des chamois, des chakals, *canis aureus*, *Linn.* des tigres, des ânes sauvages, &c. Indépendamment d'une grande diversité de pièges, de lacets, &c. dont leurs chasseurs font usage, ils forcent encore la bête à la course de leurs chevaux avec le secours de leurs chiens, qui sont de la race du lévrier, & de leurs aigles dressés pour la chasse, *falco fulvus*, *Linn.*

Les brigandages, les enlèvements de personnes, de bestiaux & de marchandises, que les Kirgisiens exercent sur leurs voisins, principalement sur les Kazalpaques, les Burchares, les Persans, les Truchemenes & autres, mais plus volontiers quoiqu'avec plus de danger sur les Kalmoucs, & plus rarement sur les Russes, leur sont à la vérité dé-

fendus par leurs propres loix. Cependant il n'est personne d'entr'eux qui rougisse d'en avoir commis; ils se vantent au contraire les uns aux autres des coups qu'ils ont faits dans ce genre, comme s'il étoit question de ces actes de valeur que nos anciens chevaliers nommoient entreprises. Ils en font en effet qui tiennent à l'ancienne chevalerie. Indépendamment des captures que le hasard leur amene, ils passent quelquefois seuls leurs frontieres pour aller chercher fortune : souvent ils se rassemblent en troupes qui ont à leur tête un chef de distinction, lorsqu'ils attaquent & pillent des caravanes entieres, soit en-dedans, soit en-dehors de leurs limites; c'est presque toujours toute l'Ulusse qui se ligue pour ces belles expéditions. Nombre de Kirgisiens, en exerçant leurs rapines, tombent eux-mêmes dans l'esclavage, ou sont tués; mais c'est de quoi la nation s'embarrasse le moins. Lorsque ces rapines se commettent en petit, chacun garde ce qu'il attrape. Aucun ne se défait jamais du bétail qu'il a enlevé; & comme les femmes sont regardées chez eux comme un butin honorable, il est pareillement rare qu'ils s'en défassent. Quant aux esclaves ma-

mâles & aux marchandises, il les abandonnent aux riches contre du bétail, ou bien ils vendent les premiers aux Buchares; sur-tout lorsque ce sont des captifs Russes, tant pour les soustraire aux perquisitions qu'ils savent qu'on en fera, que parce que les Buchares, qui connoissent combien ils sont robustes & propres aux travaux de l'agriculture, les leur paient très-cher.

Lorsqu'il s'est commis quelque brigandage, ou que des caravanes qui viennent trafiquer en Russie ont été pillées, les commandans Russes redemandent le tout au Khan; & lorsqu'il n'est pas au pouvoir de celui-ci ni de ses grands d'en procurer la restitution, les commandans envoient quelques troupes, particulièrement des Baschkires, vers la horde; & la première Ulusse qu'elles rencontrent est obligée de les conduire à l'Ulusse coupable, à moins que celle-là ne veuille donner satisfaction pour celle-ci. Ces troupes ramènent à Orembourg des Kirgisiens en assez grand nombre, & une quantité suffisante de bétail pour répondre de la restitution. Ensuite après une évaluation exacte, & lorsque tous les Russes qui manquent ont été rendus, on relâche tous

les Kirgisiens, qui peuvent reprendre le chemin de leurs Aimaks. Les voleurs qu'on prend seuls sont châtiés, & on les met dans les ostrojes des forteresses.

Les Kirgisiens menent une vie fort aisée en comparaison des autres nomades soumis à la domination de la Russie. L'esprit de liberté & d'indépendance qui regne parmi eux, joint à la facilité qu'ils ont de se procurer par eux-mêmes un troupeau suffisant pour leur subsistance, empêchent qu'aucun d'entr'eux veuille se mettre au service d'un autre, & tous prétendent être traités en frères; de sorte que les riches ne sauroient se passer d'esclaves (*Jaseures*). Or, plus un particulier possède de ces esclaves, plus ses troupeaux prospèrent. On ne voit que des esclaves au service des grands, & le Khan lui-même en tient une cinquantaine. Pour ceux qui sont accoutumés dès l'enfance à la manière de vivre des Kirgisiens, cet esclavage n'est point rude; leurs maîtres les traitent comme leurs parens, & fournissent généreusement à leur subsistance & à tous leurs besoins; mais cette servitude ne laisse pas d'être dure pour ceux qui sont accoutumés à un genre de vie différent. Les

esclaves qui tentent de s'enfuir, ou qui s'engagent dans des intrigues avec les femmes, s'attirent souvent, ainsi qu'à l'objet de leurs amours, des traitemens très-rigoureux, & qui coûtent la vie à un grand nombre.

Lorsque les troupeaux d'un particulier s'accroissent tout-à-coup, c'est toujours pour lui un avertissement d'en-haut, par lequel il est appelé à exercer la bienfaisance; & il ne manque pas alors d'en distribuer de grosses portions à des particuliers pauvres, qui, tant que leur bienfaiteur continue à prospérer, ne se croient tenus à rien; mais vient-il à perdre son bétail par maladies, par vol ou par quelque autre accident, pour lors les amis qu'il a gratifiés, ne manquent pas à leur tour de lui en rendre autant qu'ils en ont reçu, & d'y ajouter même une partie de l'accroissement, dût-il ne leur en rester que très-peu de chose.

Leurs habitations sont les mêmes que celles des Kalmoucs, dont nous avons donné la description (*). Leur habillement est orien-

(*) Celles des Kirgisiens sont ordinairement plus propres & plus spacieuses que celles des Kalmoucs; & souvent plus de vingt personnes peuvent s'asseoir à l'aïse dans une de ces tentes. Lorsqu'il fait bien chaud

tal,

tal , c'est le même que celui des Tartares , mais bien meilleur. Les hommes se rasent la tête , & laissent croître leurs moustaches , avec une pointe de barbe au menton : ils portent des culottes très-larges ; leurs bottines ont des talons hauts & pointus , un bec également pointu , & les semelles toutes couvertes de cloux ; mais les riches les font broder en or le long des coutures. Peu d'entr'eux portent des chemises , ils leur substituent une longue tunique d'une étoffe très-mince. Leur robe de dessous , qui est de laine , ou d'étoffe de soie , & semblable à cette dernière , se nomme *tischapan* ; la robe de dessus , à manches larges qui se terminent en pointe , s'appelle *tischepkow*. Plusieurs d'entr'eux se servent de leur ceinturon , au lieu de ceinture , & pendent , soit à celle-ci , soit à celui-là , leur tabagie , leur briquet , leur couteau. Ils portent des calottes piquées & pointues , & par-dessus un bonnet de figure conique , qui n'est point garni de pelletterie ; il est garni de chaque côté d'une pièce de la même étoffe , qui peut se rabattre sur les joues , mais ils les relevent ordinairement en abattent les murailles , & leur habitation présente alors parfaitement un de ces pavillons d'été qui décorent nos jardins.

rement en forme de bateaux. La pointe de la plupart de ces bonnets est ornée d'une houppe. Ils se vêtissent le plus communément de drap rouge, ou d'étoffes de soie, quelquefois d'étoffes très-riches de différentes especes & couleurs ; ils garnissent d'ordinaire leur robe de dessus de peau de loutre. Les hommes se mettent toujours beaucoup d'habillemens sur le corps : aussi lorsque leurs chevaux s'abattent dans leurs courses, est-il très-rare qu'ils se fassent du mal. (Quelques - uns d'entr'eux portent des habits d'été de peau de chevre sans poil, & très-bien tannées : les Cosaques du Jaïk font pareillement beaucoup d'usage de ces peaux, à cause qu'elles sont fort souples & résistent très-bien à la pluie. Les Kirgisiens commencent par tondre les peaux de chevres, puis les humectent avec de l'eau, & en font des rouleaux qu'ils laissent dans un lieu chaud, jusqu'à ce qu'elles commencent à sentir, & que les racines des poils s'en détachent aisément : alors on abat tout ce qui reste de ces racines avec des couteaux à lame émoussée ; on met un peu sécher les peaux, puis on les fait tremper dans du lait doux, ou si ce sont des peaux épaisses, dans du lait

âigre , & on les y laisse macérer pendant quatre jours , avec l'attention de les racler encore une fois chaque jour , pour mieux dilater la peau. Enfin on fait sécher ces peaux à l'ombre , & on les travaille vigoureusement des pieds & des mains , jusqu'à ce qu'elles deviennent bien souples. Pour lors on les passe à la fumée , on les retravaille de nouveau , & pour conclusion on leur donne une couleur jaune tirant sur le brun. Les Kirgisiens font cette teinture en mettant cuire dans une eau d'alun , soit la racine de rhapontic , soit la racine de la *statice tatarica* , que les steppes entièrement salées fournissent en grande abondance. On prétend qu'il y en a qui font entrer dans cette décoction du suif de mouton pour rendre la couleur plus solide. Lorsque la teinture est refroidie , il faut qu'elle forme une espèce de bouillie , avec laquelle ils enduisent la peau des deux côtés à plusieurs reprises , en la faisant toujours sécher dans les intervalles. Enfin on les travaille encore une fois pour leur donner le dernier degré de souplesse. Ces peaux ainsi préparées , peuvent être lavées très-souvent sans rien perdre de leur agréable couleur. Les Kirgisiens se servent des mêmes racines

pour teindre leurs laines ; & pour la teinture en rouge , ils emploient la vraie garance , qui croît naturellement dans quelques bas-fonds , le long du Jaïk , ainsi que dans la steppe. P.)

Les Kirgifiens sont à peu près aussi occupés de la parure de leurs chevaux , que de la leur propre. Leurs plus beaux chevaux de monture sont ornés de selles magnifiques , de riches couvertures , & de superbes brides. Ils sont ordinairement armés lorsqu'ils montent à cheval , & ne manquent jamais de se munir d'un fouet court , de la grosseur d'un pouce. A la chasse , en voyage , &c. ils portent de grosses & longues culottes , dans le goût de nos pantalons , qui leur montent jusques sous les aisselles , & dans lesquelles ils fourrent tous leurs habits , de façon qu'on croit voir une paire de culottes ambulante. Nous donnons ici la figure de deux Kirgifiens à cheval.

L'habillement de leurs femmes est absolument le même que celui des femmes de Kasan. Elles pendent communément dans leurs cheveux un ornement chargé de grains de corail & de houppes , qui est entièrement pareil à celui dont les Tschérémisses font

IV.





usage. Leur coëffure journaliere consiste dans un voile dont elles se couvrent la tête ; mais lorsqu'elles se parent pour quelques fêtes , elles portent des coëffures pareilles à celles des femmes Baschkires , ou des bonnets , &c. Plusieurs d'entr'elles , sur-tout les femmes de distinction , s'enveloppent la tête d'étoffe , en forme de turban turc de la plus grande taille. Les filles portent quantité de petites tresses ; les demoiselles de haut parage & les Saltanes se distinguent par les beaux cols de hérons qu'elles placent dans leurs cheveux en maniere de cornes. Les femmes riches & de haut rang s'habillent en soie , en riches étoffes , en toiles peintes , en draps fins , & très-communément en velours. Elles garnissent aussi leurs habits de cordonnets , de galons d'or , ou de peaux de castor. *V. la planche ci-jointe.*

Quant aux mets dont ils se nourrissent & à leurs boissons , ils se conforment aux loix reçues chez les mahometans. Leur principale nourriture en hiver est la viande de mouton ; & le kumys presque la seule dont ils usent en été. Tout autre mets , toute autre viande , les racines sauvages , la farine , les pâtes , &c. ne sont en usage chez eux que

les jours de fêtes , ou quelquefois seulement pour la variété. Tous ces mets sont préparés de la manière la plus simple , pas toujours avec la plus grande propreté , & quelquefois seulement ils y mettent du sel.

Comme ils n'ont d'autres farines ou gruaux que ce que leur en fournit la Russie , la Bulgarie ou Chiwa , il y a quantité de Kirgisiens qui n'ont jamais vu de pain ni de gruau. Dans les tems où le lait abonde chez eux , ils distillent beaucoup de kumys , & en font quantité d'eau-de-vie de lait. Comme la viande ne leur manque pas , ils étanchent leur soif en hiver avec du bouillon. Ils aiment tant la graisse , qu'on les voit souvent manger à la main des morceaux de beurre ou de suif tout pur. Ce sont en général de très-grands mangeurs ; leur appétit est tel , que quatre Kirgisiens qui viennent de la chasse , ne feront qu'un seul repas d'un mouton tout entier , & n'en laisseront pas la moindre chose.

De même que tous les Tartares , les Kirgisiens font un usage immodéré du tabac , que les deux sexes fument & prennent par le nez. N'ayant point d'autres liqueurs enivrantes que le kumys & l'eau-de-vie , ils y suppléent

par la fumée du tabac. Ils ne connoissent que les petites pipes de la Chine, ou des pipes de bois madré. Mais comme ils sont obligés de tirer les unes & les autres de leurs voisins, ils se contentent pour la plupart d'os de mouton évuidés. Ils prennent un os tibia, dont ils coupent une des têtes ou protubérances, en ôtent la moëlle, & percent tout près de la tête opposée de l'os un trou dans le côté, pareil à l'embouchure d'une flûte traversière. Lorsqu'ils veulent fumer, ils font entrer par l'extrémité de l'os qui est ouverte, un bouchon de laine qui descend jusques très-près du petit trou, & qui l'empêche d'être bouché par le tabac dont ils remplissent le reste de la capacité de l'os. Ils mettent un morceau d'amadou allumé au-dessus du tabac, en aspirent la fumée par le petit trou de côté, & ils en tirent si copieusement, que ce qu'ils n'en avalent pas leur sort par les narines. Lorsqu'ils sont en compagnie, chacun n'en tire d'ordinaire qu'une couple de bons traits & passe la pipe à son voisin. Ils ont aussi une autre manière de fumer en compagnie, qui est encore plus ingénieuse & très-singulière. Elle se pratique lorsqu'ils n'ont ni pipes, ni

os à fumer , ou qu'ils n'en ont pas du moins en quantité suffisante pour se bien régaler. L'un d'entr'eux , pour rendre la terre compacte , & propre à recevoir les impressions qu'on veut lui donner , arrose de son urine une place choisie , autour de laquelle on puisse se coucher à son aise : puis avec le manche de son fouet qu'il enfonce dans la terre ainsi humectée, il forme un trou perpendiculaire destiné à servir de fourneau, dont les dimensions sont à sa volonté , & qu'il remplit de tabac. Lorsqu'ils veulent fumer , ils mettent de l'amadou allumé sur le tabac : alors chaque fumeur prend une tige creuse & desséchée de quelque plante , & la pique obliquement en terre , de manière qu'elle atteigne au tabac par son extrémité inférieure , & que couché sur le ventre , il puisse par l'extrémité supérieure en aspirer la fumée , sans être gêné par ses compagnons. Par ce singulier procédé , toutes les têtes se trouvent plongées dans la vapeur voluptueuse du tabac , dont ils sont d'autant plus vite & tous à la fois enivrés.

Quoiqu'ils ne soient nullement prodiges de cérémonies , soit entr'eux , soit envers les étrangers , ils ne laissent pas d'être hos-

pitaliers & d'un accueil amical envers ceux qu'ils n'ont pas réduits à l'esclavage. Ils servent sur-le-champ à leurs convives tout ce qu'ils ont de meilleur, & le leur fourrent même dans la bouche avec la main. Cet acte de politesse s'exerce aussi envers les personnes de distinction, qui s'en acquittent à leur tour lorsqu'ils traitent leurs inférieurs. Le Khan lui-même oublie dans ces momens sa dignité, pour se conformer à cet usage à l'égard de ses convives. Lorsqu'un étranger a pour ami un Kirgisien distingué par sa naissance ou par ses richesses, il est beaucoup plus en sûreté dans sa compagnie en parcourant les hordes, que sous une escorte militaire, toujours trop faible pour résister à une grosse troupe. Les voleurs se désistent incontinent de toute entreprise, dès que le Kirgisien leur a déclaré que l'étranger est son ami. C'est ainsi que nombre de marchands Russes, sur-tout de ceux qui sont de race Tartare, font des voyages très-avantageux en Bucharie, vers Chiwa, & en d'autres pays.

Les Kirgisiens vivent fraternellement entr'eux ; il n'est même pas rare de voir les pauvres en user très-familièrement avec les

riches. L'obéissance qu'ils rendent au Khan n'est pas des plus rigides , cependant ils ont tous pour lui des égards distinctifs , & ils regardent sa personne comme sacrée. Le Khan qui regne actuellement (en 1777) sur la petite horde , & dont l'élection a été confirmée par la Russie , se nomme *Nur Hali* ; c'est un prince plein de bon sens & d'équité , qui est très-attaché à la Russie , & qui , malgré la médiocrité de ses revenus , tient un grand état qu'il ne pourroit pas soutenir sans les présens qu'il reçoit de la cour de Pétersbourg. Il a quatre femmes & huit concubines ; les premières sont des filles d'une naissance distinguée , les concubines sont des Kirgisiennes du commun , ou des esclaves ; & dans le nombre de celles-ci il y a quelques femmes Katmouques qui ont été enlevées. Toutes ces femmes ensemble l'ont rendu pere de vingt-cinq enfans. Les Kirgisiens ne voient jamais les dames du ferrail du Khan , que lorsque la cour change de résidence ; dans cette circonstance elles se montrent toutes dans leurs plus brillans atours , montées sur de beaux chevaux ou sur des chameaux. Lorsqu'un Kirgisien rencontre le Khan dans la steppe , il met pied à

terre, s'approche du prince en se courbant, & accompagne son salut de ces mots, Dieu te comble de prospérité ! Pour lors le Khan lui donne avec la main, ou seulement du bout de son fouet, un petit coup sur l'épaule, ce qu'ils regardent comme une forte de bénédiction.

Tout ce dont les Kirgisiens ont besoin pour satisfaire leur vanité, ou pour les commodités de la vie, c'est leur commerce avec la Russie, la Bucharie, Chiwa, & d'autres voisins, qui le leur fournit. Ce commerce ne se fait que par échanges ; & ce sont les moutons qui deviennent, en quelque façon, l'échelle sur laquelle les prix s'établissent. C'est à Orenbourg que ce trafic est le plus considérable, à cause qu'on y a construit sur la rive Kirgisienne de la rivière d'Ural, environ à trois wersts de la ville, un vaste édifice pour les échanges, lequel renferme plusieurs centaines de magasins voûtés, dont l'enceinte quarrée a l'air d'une petite forteresse ; on y tient même pour le bon ordre, & pour plus grande sûreté, un détachement de soldats avec du canon. C'est là que se fait à peu près tout le commerce de la petite horde. La horde moyenne trafique princi-

pablement à Troizk, dans la forteresse de Pierre-Paul, à Omsk & à Ustkamenogorsk. Ceux de la petite horde amènent aux marchés, des chevaux, des bêtes à cornes, des moutons, des peaux d'agneaux, des peaux crues, de la laine de chameaux, des camelots, des peaux de loups & de renards, des couvertes de feutre, & quelques effets de moindre valeur. Ils échangent annuellement à Orenbourg seul au-delà de cent cinquante mille moutons, & c'est toujours l'article le plus fort de leur commerce. Quelquefois, quoiqu'assez rarement, ils offrent des esclaves, particulièrement des Kysilbaches & des Truchemenes à acheter. Ils prennent en retour, des draps, des étoffes de laine & de soie, des bottes à la Kirgifiennne toutes faites, des rubans, des galons d'or, du fil, des chaudières, des trépieds de fer, des peaux de loutre, des équipemens de cheval; des ornemens de femmes à la mode de leur nation, des grains de verre, des aiguilles & des dez à coudre, des briquets, de la farine, du millet & autres gruaux, &c. Les Kirgiens pourvoient les Buchares, les Chiwiniens, les Tschkenters, & leurs autres voisins qui s'adonnent à l'agriculture & aux

manufactures , de bestiaux pour la boucherie , & de chameaux pour les caravanes marchandes , & en échange ils reçoivent des armes , qu'il est défendu aux marchands Russes de leur vendre ; des cottes de maille , des étoffes de coton , des habits , &c.

Les plus riches d'entr'eux ont souvent quatre femmes , & un plus grand nombre de concubines ; mais la plupart des gens du commun ne possèdent qu'une seule femme , encore y en a-t-ils qui seroient forcés de s'en passer , s'ils n'en enlevoient pas à leurs voisins. Ils sont particulièrement à l'affût des femmes Kalmouques , à cause qu'ils les trouvent bien mieux conformées que d'autres pour la sensualité , & qu'elles conservent plus long-tems les agrémens de la jeunesse : aussi en voit-on beaucoup devenir femmes légitimes des Kirgisiens du premier rang , pourvu qu'elles embrassent le mahométisme. Ils méprisent au contraire tellement les Persanes , de même que les Persans , *Kisylbaches* , qu'ils les font épouser à leurs esclaves. Le prix moyen d'une fille Kirgisiennne , destinée à devenir la première femme , est de cinquante chevaux , vingt à vingt-cinq vaches , jusqu'à cent moutons ,

414 VOYAGE EN PERSE.

une paire de chameaux , ou bien un esclave & une cotte d'armes. Lorsque le futur est pauvre , il donne beaucoup moins ; mais les riches donnent souvent bien au-delà. La seconde femme se paie bien plus cher que la première , la troisième encore bien davantage , & ainsi de suite. Lorsque la mariée n'a pas été trouvée vierge le jour des noces , les conviés tuent le lendemain le cheval du marié , mettent sa robe nuptiale en pièces , & vilipendent la pauvre jeune femme : d'un autre côté , le beau - pere est obligé à un dédommagement envers son gendre. Lorsqu'un homme a plusieurs femmes , il donne à chacune sa jurte particulière , où elle élève ses enfans à sa guise. Elles mettent leur plus grande gloire à être meres d'un grand nombre d'enfans ; & celles qui ont le malheur d'être stériles , deviennent en quelque sorte les suivantes de celles qui sont fécondes.

Ils en usent à l'égard de leurs morts comme le reste des mahométans ; leurs fosses ne sont pas fort profondes , mais ils les chargent de plusieurs tas de pierres. Lorsqu'il meurt un homme , on coupe sa meilleure robe en morceaux , pour les distribuer à ses amis , afin de leur rappeler le souvenir

du défunt. Les grands & les riches desirent d'être enterrés près des tombeaux de leurs saints, ou de leurs Khans décédés, ou de leurs parens, & y sont transportés sur des chevaux. Mais lorsque l'éloignement rend la chose impraticable en été, ils détachent les chairs du squelette, & les enterrent avec les entrailles dans le voisinage. Quant aux os, ils sont portés au lieu désiré, & enterrés près de quelques saints, ou, suivant leur manière de s'exprimer, près des os blancs, c'est-à-dire, près des cadavres de personnes de haut rang. Si c'est un mort d'une naissance distinguée, ils consacrent trois jours différens, dans le cours de la première année, pour la célébration de ses obseques : les veuves & les enfans y viennent faire leurs lamentations, tandis que les parens & les amis y paroissent dans leur plus grande parure, font l'éloge du défunt, & sont bien régalez. Chaque Ulusse célèbre encore, outre cela, une fête annuelle & générale en l'honneur des morts. Cette fête se tient dans les lieux destinés à la sépulture ; on y immole, suivant l'usage des païens, quelques chevaux, dont on présente les chairs aux morts, & que les vi-

vans finissent par manger eux - mêmes , en adressant quantité de discours à leurs amis trépassés. Lorsqu'un d'eux s'approche du tombeau d'un parent ou d'un ami , il lui adresse la parole , & pose sur le monument une touffe de crins arrachés de la crinière du cheval qu'il monte. On observe à peu près les mêmes cérémonies , mais en moindre nombre , aux enterremens des femmes.

Les Kirgisiens devinrent au commencement du siècle dernier , par les soins des prêtres du Turkœstan , de païens Schamanes qu'ils étoient , des enfans de la circoncision. Ils sont fort attachés à leur croyance : mais comme ils n'ont aucune école , & qu'il y a même des Ulusses entières qui n'ont point de Moulas , ils sont non-seulement très-ignorans , mais encore très - superstitieux. Le peu de Moulas qui se trouvent parmi eux , sont des Tartares Russes ou autres , qu'ils ont fait prisonniers , & qui sachant lire & écrire , se procurent une espece de fortune , en se faisant les uns prêtres , les autres secretaires ou conseillers de quelque grand. Mais ces gens-là savent très-peu de choses de leur doctrine , & entendent rarement l'alcoran , ou les autres écrits des mahométans ,

métans , lors même qu'ils savent l'arabe. Il y a continuellement quelques *Abdales* ou circonciseurs qui parcourent les hordes , & qui reçoivent pour chaque sceau de la vraie croyance qu'ils apposent , un mouton. Aussi possèdent-ils des bergeries considérables.

Il se trouve encore beaucoup de prétendus forciers parmi eux ; ils sont ou astrologues , ou devins , prédisent le tems qu'il fera , &c. Quelques - uns de ces forciers se vantent d'avoir commerce avec les mauvais esprits qu'ils chassent avec leurs tambours ; ils procurent la fécondité aux femmes & aux troupeaux , guérissent les malades , &c. D'autres font des divinations d'après les fentes qui se font dans l'omoplate , ou dans les vertebres de la queue d'un mouton , qu'on fait caler sur le feu ; & quelques autres , d'après les vibrations de la corde d'un arc au moment qu'elle vient de se détendre , &c.

M. Pallas partit de Kalmy-Kowa , le 19 d'août 1769 , & se rendit par Krasnojarsk & Charkina à la forteresse d'Inderskiitchgor. Il n'y a que quelques années qu'on pêcha aux environs du premier de ces endroits dans le Jaïk , un très-gros crâne de buffle presque entier. On trouve aussi dans cette steppe

quantité de tarentules. Les Cosaques les connoissent à merveille ; mais ils conviennent tous unanimement que la morsure de cet insecte n'est pas dangereuse. Notre voyageur rencontra tout le long des collines qui avoisinent Inderskoi - Krepost , des troupes d'antelopes qui païssoient (*). Les montagnes d'Inderski sont pareillement farcies de ces animaux , aussi long - tems que les Kirgisiens ne s'y laissent pas voir ; ils viennent y brouter la petite absynthe blanche , qui abonde sur ces montagnes , & dont l'antelope est extrêmement friande. Il y en avoit alors un si grand nombre , que la petite troupe qui servoit d'escorte à M. Pallas , en abattit au-delà de douze pieces de différens âges.

Les monts Inderski forment une chaîne de collines assez élevées , qui ne paroît pas s'étendre au-delà de trente à quarante wersts

(*) Ces animaux se tiennent le plus souvent pendant l'hiver , dans des lieux couverts de roseaux ; & comme ils se blessent très-aisément , les Kirgisiens choisissent de petites places dont ils étètent tous les roseaux à une certaine hauteur , de manière que leurs pointes puissent facilement piquer dans le corps les antelopes , qui s'y réfugient en bondissant. Alors les chasseurs ont soin de pousser ces animaux vers ces endroits-là , où il leur devient très-aisé de s'en rendre maîtres. P.

en largeur vers le Jaïk, mais qui doit se prolonger assez loin vers l'est dans la steppe Kirgisiennne. La nature semble avoir voulu faire accompagner par-tout, dans cette contrée, ses trésors de sels souterrains, par des montagnes de gypse. Nous avons déjà vu ci-dessus, qu'on trouve de ces montagnes proche des salines d'Iletzki : le lac Inderski, dont nous parlerons bientôt, est pareillement environné de montagnes de gypse, dont il jaillit de toutes parts des sources fortement chargées de sel. On voit aussi près de Gurjes, au milieu d'un marais fort salé, une monticule félénitique. Dans un district très-riche en sel, situé à la hauteur de Tschernoyar, à cent cinquante wersts environ du Wolga, district qui renferme non-seulement le lac salé de Baschuntschazki, mais encore, à ce qu'on prétend, du sel fossile, se trouve au milieu de la steppe, un roc escarpé de gypse.

Le même phénomène a lieu dans toutes les salines de la Transylvanie, & dans celles de Marmarosa & de la haute-Autriche. Celles qu'on exploite près de Wielizka en Pologne sont pareillement accompagnées de gypse ; & M. de Haller dit positivement dans

la description des salines d'Aigle au canton de Berne, que les montagnes qui y fournissent l'eau salée, sont comme revêtues d'une cuirasse de gypse, qui se trouve en quantité d'endroits imprégné de soufre. Ne se pourroit-il pas que l'acide marin, comme très-proche parent, peut-être même une production directe de l'acide vitriolique, ait eu le pouvoir de convertir en gypse la terre calcaire qu'on rencontre pareillement dans la proximité de toutes les salines, sur-tout si ce mélange s'est fait dans un tems où la chaux encore molle pouvoit être aisément pénétrée par l'acide, & se pétrifier avec lui ? M. de Born appuie encore cette conjecture sur les raisons suivantes. 1^o. Sur la propriété, qu'a le gypse de se dissoudre dans le sel de cuisine ; les eaux salées imprégnées d'acide marin déposant constamment dans les canaux par lesquels on les fait couler, une matière gypseuse qui est intimement liée avec le sel. 2^o. Sur le sel de Glauber qui s'engendre par-tout où l'on fabrique du sel, mais sur-tout dans les salines de la haute-Autriche, où il se manifeste en grande quantité, sous la forme de gros cristaux blancs à plusieurs faces & sélénitiques, dans les angelots des

chaudieres, & dans les grands réservoirs destinés à imprégner l'eau de plus de sel, au fond desquels ce sel de Glauber se précipite lorsqu'on en fait écouler l'eau salée. Il est même très-remarquable que dans les salines de la couronne, en haute-Autriche, ce sont précisément celles qui sont les plus riches en sel de Glauber, qui sont les plus environnées de gypse. C'est aussi la raison pour laquelle Aussen est le lieu qui fournit le plus de sel de Glauber, tandis qu'il s'en forme moins à Hallstatt & à Ischel. 30. Sur ce que feu M. de Haller a observé, pendant l'évaporation de l'eau salée de la saline d'Aigle, que la vapeur qui s'en exhaloit, contenoit des parties vitrioliques que l'ébullition faisoit exalter. 40. Sur ce que M. Pallas a remarqué que la terre argilleuse qui environne le lac salant d'Inderski, déceloit pareillement, lorsqu'on la faisoit rougir au feu, quelque chose de vitriolique, & exhaloit sur le charbon ardent une odeur sulfureuse. Enfin, sur ce que d'autres auteurs avoient déjà soupçonné que l'acide marin pourroit fort bien n'être autre chose qu'un acide vitriolique déguisé : conjecture que M. Pott lui-même ne contredit pas absolu-

ment (*). Mais il est encore réservé à des hommes très-exercés dans les expériences chymiques , & capables de porter des vues profondes dans les secrets de la nature , de donner à ces conjectures un plus haut degré de vraisemblance (**).

A en juger par l'aspect que présentent en général les monts Inderski , il faut qu'ils soient principalement composés de gypse , d'argille & de différens genres de marne ; on y rencontre quantité d'éboulemens de terres , de crevasses & de cavités , où les eaux de pluie & de neige se rassemblent comme dans autant d'entonnoirs , & pénètrent dans l'intérieur de la montagne. Quelques - unes de ces cavités ont dans la vallée des ouvertures qui conduisent à de vastes grottes souterraines , où l'air est d'un froid insupportable ; propriété commune à toutes les cavernes pratiquées dans des roches de nature gypseuse. La pente & le fond de la plupart de ces enfoncemens ou éboulemens de terre

(*) Voyez la traduction allemande du Magasin Suédois , t. I , p. 233 , & J. H. Pott , *observationum chemicarum collectio prima , de sale communi* , p. 24.

(**) Born , dans ses Mémoires d'une société particulière de savans en Bohême , t. I , p. 297—299.

sont couverts de broussailles, telles que le petit arbrisseau à pois, le rosier sauvage dont les roses sont très-odoriférantes, le prunellier, & la ronce à mûres de renard. La douce amère ou morelle rampante, *dulcamara*, entrelace ses branches rampantes parmi tous ces différens buissons; les Cosaques du Jaïk la vantent comme un grand remède très-efficace, sur-tout dans les maladies secrètes. Les bords de ces enfoncemens sont ordinairement parsemés d'*axyris ceratoïdes*, d'*ephedra monostachia*, dont les rameaux grêles comme ceux du jonc sont tors & frisés, de *cheiranthus montanus* à longs rameaux rampans & d'une odeur très-agréable, d'une grande espèce de violier jaune, & de *hesperis tatarica*, *Pall.* sorte de julienne. On trouve par-ci par-là quelques traces de rhapontic, & entre les herbes desséchées une grande quantité de mousse grise des steppes. Les lievres fauteurs, les marmottes, & des susliks d'une taille énorme abondent dans cette montagne, du moins à en juger par la quantité de terriers qu'ils creusent dans ses flancs. On ne trouve pas une seule source d'eau douce dans toute l'étendue de cette même montagne, & l'on n'y rencontre pas ce-

pendant de places extraordinairement salées ; quoique le sol annonce par-tout , comme dans toutes ces contrées , par la nature des plantes qu'il produit , quelque chose de salin.

Aussi-tôt qu'on est parvenu sur le haut de la montagne , on voit devant soi le lac dans toute son étendue , semblable à une vaste plaine qui jette un éclat resplendissant comme celui de la neige ; il est entouré de collines dans toute sa circonférence. Dans quelques endroits , l'on n'a pas un werst à descendre pour en atteindre la rive ; de sorte qu'abstraction faite de la hauteur de ses bords & de tout le reste , ce lac est manifestement situé beaucoup au-dessus du niveau du Jaïk. On peut effectivement & à juste titre , appeler ce lac une merveille de la nature ; & il mérite incontestablement cette dénomination , non-seulement à cause de son étendue , mais aussi pour les singularités très-remarquables qu'il offre tant en lui-même que dans tout ce qui l'environne. Sa distance du Jaïk n'est que de dix wersts en ligne droite , & il est situé à trois cents wersts de Jaïtzkoi-Gorodok , directement au sud de cette place. Les Cosaques éva-

luent communément son circuit à quatre-vingt werfts. Il paroît en général peu profond , & toute sa rive basse est très-unie ; elle est composée d'une vase argilleuse ou sablonneuse , & l'on peut aller à cheval dans le-lac , jusqu'à un demi-werft du bord , avant d'avoir de l'eau jusqu'au poitrail. Mais dans tous les côtés du nord , de l'est & de l'ouest , les collines environnantes forment une rive à escarpement brusque , qui a trois à quatre toises d'élévation , & dont il jaillit dans le lac quantité de sources , dont les unes sont permanentes , & d'autres tarissent dans les étés secs ; toutes fournissent une eau limpide & en partie complètement saturée de sel. L'eau du lac même l'est aussi à un tel point , qu'il se forme continuellement sur la partie plate de son rivage , à moins que l'humidité de la saison n'y mette obstacle , des cubes de sel , qui , lorsque les vents agitent violemment l'eau salée , se trouvent répandus sur la vase , ni plus ni moins que s'ils y avoient été semés (*).

(*) On trouve dans l'argille qui entoure le réservoir d'eau salée des salines de la haute-Autriche , des cubes de sel de trois lignes de diamètre , qui y sont comme incrustées : on les appelle dans le pays *Kropf-saltz* , c'est-à-dire , sel en gouette. *Born , loc. cit. p. 351, 352.*

Comme le lac , qui reçoit continuellement des eaux si richement chargées de sel , présente une surface immense à l'évaporation , il n'est pas étonnant que son fond soit couvert par-tout d'une croûte de sel aussi solide que la glace. Cette croûte de sel est aussi dure que la pierre ; elle est blanche , fine , & présente dans ses fractures une cristallisation régulière. Quant à la superficie , elle offre , à la vérité , quantité de cristaux cubiques ; mais la majeure partie des grains qui la composent sont irréguliers. Lorsqu'on a percé cette croûte de sel , on trouve un sel gris , friable , grumelleux , composé de grains qui sont de même pour la plupart irréguliers , (*) & dans lequel on peut

(*) Le passage suivant , tiré de la description que *Schober* a donné des salines de Wielizka en Pologne , pourra contribuer en quelque chose à l'explication de ce phénomène. " Lorsqu'on vuida , en 1746 , les chambres ou réservoirs Sielik & Kotzlow , qui depuis quelques années étoient restés pleins d'eau , on y trouva dans le fond , des cristaux de sel qui s'étoient formés dans cette eau pendant cet intervalle , & composoient dans toute l'étendue de la chambre une couche de la hauteur d'environ six pouces. Ces cristaux étoient en quelques endroits si petits , qu'au premier coup-d'œil on les auroit pris pour du sel produit par la cuisson ; mais dans d'autres places ils avoient , en les mesurant par les côtés , une ligne & demie de long , & s'ils avoient seulement été adhérens , je suis certain

enfoncer , comme dans un sable mouvant , une lance de Cosaque de plus de neuf pieds de longueur , sans en rencontrer le fond. Il n'est guere possible d'en déterminer l'épaisseur , vu que cette couche est vraisemblablement suivie d'un lit de vase , dans laquelle la lance n'éprouveroit pas plus de résistance. Quant au sel , lorsqu'on le tire avec la pelle , il s'éboule continuellement des deux côtés. C'est de ce sel que les Cosaques ont principalement soin de se fournir , parce qu'il est facile à recueillir , déjà réduit en petits grains , & par conséquent plus propre à la salaison.

Ils chargent ce sel sur le lac même dans leurs petits chariots ; & pour le purger de la vase dont il est mélangé , ils ont la précaution de l'arroser avec de l'eau du lac , avant d'en sortir , & cela jusqu'à ce qu'il ait perdu suffisamment de sa couleur grise. Il n'est pas facile d'expliquer comment ce sel friable & grumeleux s'est engendré dans le lac , & il ne l'est pas davantage de rendre raison de la formation de ce sel blanc

que personne n'auroit jamais pu soupçonner qu'ils se fussent formés aussi récemment & de cette manière.
Born , loco citato , p. 352 , 353.

& très-fin que les Cosaques appellent *samo-satzkajafol*. Il semble, au coup-d'œil, que ce soient autant de gros & de petits grêlons semés sur la vase du rivage, lesquels paroissent ne toucher la terre que par un seul point. On les croiroit sphériques, mais dans le fait leur forme est assez irrégulière, & leur surface raboteuse. Les plus gros grains de ce sel sont communément de la taille d'une petite noix : le plus grand nombre est de la grosseur d'un pois, & les plus petits sont comme la plus fine grêle. Leur blancheur est éblouissante, & ils sont souvent si compacts, qu'on a bien de la peine à les briser entre les doigts. On ne sauroit y distinguer aucune configuration crySTALLINE, même avec le microscope ; & leur substance tient, quant à l'extérieur, de la nature de l'albâtre, dont les parties constituantes sont presque imperceptibles. Ce sel qui se maintient très-sec, se dissout, malgré la sécheresse de sa composition, encore plus lentement que le sel gemme. Si l'on mêle dans l'eau chargée de ce sel, du sel lixiviel en dissolution, elle devient très-fortement laiteuse : la fait-on évaporer, sans aucun mélange, la salure se crySTALLISE pour la ma-

jeune partie en crystaux de sel de cuisine ; mais elle dépose encore bien plus que d'autre sel au vase dans lequel s'est faite l'évaporation , & monte au - delà de quelques pouces le long des parois du vaisseau. Ce n'est qu'après une longue sécheresse accompagnée de violens coups de vent , qu'on trouve ce sel que nous venons de décrire. Lorsque M. Pallas visita le lac Inderski pour la première fois , c'est-à-dire , dans le voyage dont il est question ici , il y avoit une grande quantité de ce sel sur le rivage ; mais à son retour , au mois de septembre , les pluies d'orage tombées dans l'intervalle , l'avoient totalement emporté , & les chaleurs qui succéderent ne paroissoient pas en engendrer de nouveau , quoique la vase de ce même rivage fût en revanche abondamment parsemée de sel en cubes , dont il n'avoit aperçu aucune trace la première fois ; mais bien quelques croûtes de sel semblables à des glaçons , qui s'étoient formées sur la superficie de plusieurs petites flaques d'eau répandues çà & là sur le rivage. On pourroit inférer de tout ceci , que ces grains de sel dont nous venons de parler , sont formés de particules salines que le vent & un air

chargé de vapeurs salines rassemblent , & qui se réunissent par une forte d'attraction. Car nous avons dans les rosées salées , citées plus haut , une preuve très-claire que l'air se charge de particules de sel marin qui se mêlent avec l'évaporation.

Les bords de ce lac remarquable sont entièrement composés de marne , d'argille & d'autres terres de diverses couleurs : toutes ces terres ont été bouleversées par le déplacement des eaux ; de façon que les terres seches , tant les terres en poussière que les marneuses , n'occupent que la couche supérieure , & qu'on trouve souvent immédiatement au dessous les terres argilleuses : mais les terres grasses & tenaces composent constamment la partie la plus basse & la plus intérieure du rivage , & paroissent se prolonger en profondeur. Les plus belles couches argilleuses , & qui embrassent un district assez étendu du rivage , sont ou d'un rouge foncé , (*) ou d'un verd pâle : l'une & l'autre fin-

(*) La terre argilleuse pénétrée de sel des salines de la haute-Autriche , est pour la majeure partie d'un rouge foncé , ce qui lui a fait donner le nom de *Lebergebürg* (montagne du foie). Il n'est pas possible de tenir cette argille parfaitement sèche ; vu que même après qu'on l'a dépouillée de tout son sel , elle conserve en-

gulièrement tenaces, & mêlées, mais de manière que c'est tantôt l'une & tantôt l'autre qui a le dessus : en d'autres endroits ils s'entre-mêlent en forme de marbre. On trouve aussi quelquefois dans ces couches, des argilles jaunes, grises & noires, mêlées de gravier, mais en petite quantité. L'argille verte qui est sur les lieux d'un verd céladon des plus agréables, perd en séchant la plus grande partie de sa couleur, sur-tout lorsqu'on l'a dépouillée par le lavage des sels dont toutes ces argilles sont pénétrées : la rouge & toutes les autres perdent également par ce procédé beaucoup de la vivacité de leur couleur. On trouve dans les environs un schiste gris sablonneux, dont les couches s'enfoncent dans une direction presque perpendiculaire. En tirant de là vers le sud, on voit une certaine étendue du rivage entièrement composée d'une terre alumineuse, sèche, ou tout au plus marneuse, de couleurs grise, blanche & jaune-claire entremêlées. On en retire par une simple lessive près du quart du poids de la masse de terre, en cristaux d'alun pur, parmi lesquels on core la propriété d'attirer à elle l'humidité de l'air. *Born, loco citato, p. 353.*

distingue de petits crystaux d'alun vierge. Cette terre est en même tems très - sulfureuse ; lorsqu'on la fait rougir au feu , ses couleurs agréablement diaprées de jaune clair & de gris , se changent en brun café ; & lorsqu'on la lessive ensuite , en couleur de rouille : dans ce dernier procédé elle laisse appercevoir plus de qualités vitrioliques. Pendant qu'on la fait rougir , elle exhale une vapeur sulfureuse très - pénétrante , qui emporte plus des $\frac{5}{12}$ du poids de sa masse. Lorsqu'on lessive cette terre sans l'avoir fait calciner , il se précipite , au moment de la première crySTALLISATION , une matière composée de petites aiguilles presque imperceptibles , dont le goût tient beaucoup de l'alun , & qui paroît être un véritable alun de plume. Au - dessous de cette partie alumineuse & sulfureuse du rivage , on voit jaillir parmi des pierres , une source d'une eau claire comme le crystal , extrêmement salée , qui exhale une forte odeur de foie de soufre ou d'œufs pourris (*), & qui dépose immé-

(*) On trouve encore d'autres exemples de vapeurs sulfureuses existantes dans la proximité des sources salines ; voyez les Recherches chimiques de Lehmann concernant une terre sulfureuse toute particulière , qu'on voit près de Tarnowitz en Silésie. Mémoire de

diatement

diatement sur les pierres d'entre lesquelles elle sort, une quantité de matiere visqueuse d'un rouge pâle, & sur la partie du rivage qu'elle traverse dans le cours qu'elle prend, un limon noir, couvert d'un dépôt blanc de lait. Cette source est la plus forte de toutes celles que M. Pallas a observées autour du lac, & elle est, ainsi que toutes les autres, salée presque jusqu'au point de saturation.

Notre voyageur apperçut dans une des cavités de ces rivages, une argille grise qui contenoit quantité de fragmens de grosses huîtres, & de bélemnites (*). Audessus de cette argille grise, & en d'autres

l'académie de Berlin, tome XIII, & *Mineralog. Belustig.* c'est-à-dire, Récréations minéralogiques, t. 1, p. 110. *Born, loc. cit.* p. 356. Il y en a de semblables dans les salines Suisses du gouvernement d'Aigle. *Voy.* la description qu'en a donnée feu M. de Haller, & les lettres écrites par M. Andée de Suisse à Hanovre, 1776, in-4°, p. 249, 253.

(*) On a trouvé des pétrifications dans le voisinage des salines; à Halstatt, sur le mont Maximilien en haute-Autriche, il y a un banc d'une demi-lieue de long, de coquilles, la plupart pectinites; à Gofa, le ruisseau & les lits de glaise sont farcis d'astroïtes, & l'on trouve à Rimpach, non loin d'Ebensée, quantité d'entrouques. Il en est de même en Transylvanie & en Pologne. *Born, loc. cit.* p. 357. On trouve également des pétrifications dans le voisinage des salines du canton de Berne.

endroits au-dessus de la rouge , on trouve une terre très-noire , combustible , compacte & sèche , qui se fend volontiers en cubes , quoiqu'elle n'ait rien d'argilleux , & qu'elle se laisse réduire en poussière. Elle est disposée par nids & par petites couches interrompues. Le meilleur noir de cheminée n'est pas plus noir que cette terre. Lorsqu'on l'allume sur du charbon ou à la chandelle , elle brûle en exhalant une vapeur de charbon de terre , & ne s'éteint pas facilement ; mais elle n'est pas tout-à-fait assez compacte , & ses couches ne sont pas assez constantes. Il est cependant très-probable qu'on pourroit découvrir des lits de véritable charbon de terre , dans les environs du lac Inderski. Il y a dans la partie la plus élevée de ses bords une marne en poussière fine , sèche , & d'un rouge vif ; elle est très-abondante , les Kalmoucs , ainsi que les Kirgisiens , en viennent chercher pour peindre les baguettes de leurs tentes de feutre. On assure même que ces derniers en teignent aussi , ou plutôt en enduisent la laine dont ils fabriquent leurs feutres. Il y a des collines entières de cette montagne , qui ne sont composées que de cette marne.

Nous quitterons présentement ces contrées salines , pour continuer notre route vers Gurjef. La forteresse de Kulagina , que l'on traverse , a une garnison sous les ordres d'un Ataman , dont le commandement s'étend tout le long de la ligne , mais qui est lui-même subordonné au commandant de Gurjef. Les Tartares qui habitent ce lieu , y ont établi de vastes jardins plantés d'arboufes ; ce fruit y réussit très-bien , & dans une telle abondance que les propriétaires sont en état d'en fournir tous les autres postes de la ligne. M. Pallas vit dans cette place un jeune homme de vingt & un ans , atteint du mal de Crimée , genre de lepre dont nous avons donné la description. La mere du malade avoit , dit-on , dans sa parenté , plusieurs hommes qui étoient affligés de cette maladie. Cette femme , ainsi que le pere du jeune homme , se contentant , pour toute précaution , de le faire manger séparément , & de ne pas se servir des mêmes vases , vivoient & habitoient avec lui sans répugnance , & prenoient les mêmes bains , sans avoir jusqu'alors éprouvé la moindre attaque de lepre. En descendant plus bas le long du Jaïk , après avoir traversé Selenoi-Kolk ,

Topolewoi & Bakfai , l'on arrive à Jaman Chala ; où l'on a trouvé depuis peu dans le fleuve une mâchoire d'éléphant de taille moyenne , avec deux dents molaires : cette mâchoire a été pêchée sur un banc de sable. Derrière ce dernier endroit , le *zygophyllum fabago* commence à devenir très-commun , & il étoit alors (le 22 août) rempli de graine en maturité. On fait à Astrakan de véritables capres de ces mêmes graines.

Le poste avancé de Saratschik ou Saratschikofsta est situé à quelque distance du Jaïk , à l'orient d'un fossé éboulé , qui appartenait à la ville de Saratschik qui existoit autrefois dans ce lieu , & dont il reste peu de vestiges , quoiqu'elle fût fort peuplée. Cet ancien fossé & quelques portions de rempart qui l'accompagne , ont , dit-on , quatre à cinq wersts de circonférence. On trouve çà & là dans l'intérieur de quelques débris d'anciens bâtimens , des fragmens de vases d'une espèce de porcelaine , & des monnoies de cuivre & d'argent , mais qui sont tellement rongées par la nature saline du sol , qu'on n'y distingue plus rien ; on y trouve encore des grains de verre de différentes couleurs , ainsi que de petites pierres précieuses du genre

des topases, & des cornalines bien taillées & d'un beau poli. La situation de cette ville doit avoir été très-peu commode & fort mal-saine; le sol de toute la contrée est marécageux & salin, & l'on y est prodigieusement tourmenté des cousins lorsque le vent vient du côté de la mer. L'arbrisseau nommé *salicor* ou *salicornin*, paroît être ici dans son vrai lieu natal; il y croît en grande quantité, & il est accompagné du caprier & d'un nombre considérable d'autres plantes salines. On fit aussi voir dans cet endroit à M. Pallas, un Cosaque attaqué de la lepre: il étoit âgé d'environ quarante ans, & déjà dans la sixième année de sa maladie. On disoit qu'il lui étoit mort du même mal un parent; malgré cela, tous les autres Cosaques commerçoient avec lui, le touchoient même sans aucune répugnance, sans qu'il eût encore communiqué sa lepre à personne. Dès le principe de sa maladie, son visage étoit devenu bouffi & bleuâtre; il s'étoit toujours conservé de même jusqu'au moment où il fut vu par notre observateur.

Dès qu'on a quitté le vallon agréable qu'arrose la Saratschik, on parvient à des marais desséchés, où l'on ne voit que des roseaux

secs, & cette même nature de terrain continue jusqu'au lieu appelé la *redoute de Gurjef*, qui n'est autre chose qu'un amas de quelques huttes de terre ou de clayonnage entouré d'un petit fossé, & garni de chevaux de frise. On a construit tout auprès une tour d'observation. Les amples sinuosités du Jaïk, si multipliées, & d'autant plus difficiles à reconnoître, que les inondations du printems en changent souvent la direction, commencent ici. Toute la contrée n'est au surplus qu'un marais salé, où l'on est tourmenté par les cousins pendant l'été, d'une manière tellement insupportable, qu'on ne pourroit imaginer de plus rude supplice pour des malfaiteurs, que de les exiler dans ce canton, où il seroit aisé, par exemple, de les occuper à tirer de la cendre de soude des plantes salines. Excepté les roseaux & le gramen de marais, il ne vient dans toute cette contrée presque point d'herbes propres à faire du foin, ce qui fait que le bétail, & particulièrement les chevaux, y sont en très-mauvais état. On ne soupçonneroit guère qu'un canton aussi stérile pourroit être habité par des lievres sauteurs, qui y sont cependant assez nombreux. Quant aux

insectes , il y a non-seulement des tarentules , mais encore des scorpions-araignées , dont la piquure est très-venimeuse. Cet insecte est cependant beaucoup plus rare qu'on ne croit ; mais le commun peuple prend souvent le taupe-grillon , *grillo-talpa* , pour cette araignée , & en a la même frayeur. Or , ce taupe-grillon est très-commun & d'une grosseur remarquable , dans tous les marais salés qu'on rencontre d'ici à Gurjes. On a aussi trouvé près d'ici , dans le Jaïk , plusieurs ossemens de têtes de buffles.

C'est principalement au-dessous de la redoute que le Jaïk forme des sinuosités si étonnantes qu'au bout d'une navigation de huit wersts & au-delà , l'on ne se trouve pas encore à un werst & demi , en ligne directe de l'endroit dont on est parti. En général , le chemin de cette redoute à Gurjes , qui n'est que d'environ vingt wersts , se trouve alongé de près du double par les détours que décrit le fleuve. Les bords du Jaïk commencent déjà au-dessus de Saratschik à se garnir de roseaux ; & plus l'on approche de la mer , plus ces mêmes roseaux augmentent en quantité & en hauteur ; de sorte qu'il n'est pas rare d'en voir

de neuf & même de douze pieds de haut, & d'un pouce de diamètre. Ces rouleaux occupent non-seulement les bords du lit principal du fleuve, mais remplissent encore à peu près tous les bras adjacens.

(Lorsque M. Lépechin traversa cette contrée, toute la compagnie consistoit en trois personnes, indépendamment de quatre Cosaques qui leur servoient d'escorte. Comme il n'existe aucune route frayée dans la steppe, excepté quelques sentiers, de foibles traces de chemins qui conduisent à la mer, & dont les Kalmoucs se servent pour mener boire leurs bestiaux quelquefois à quatre-vingt wersts de distance; notre voyageur se vit réduit avec ses compagnons à se servir de la ressource des navigateurs. La boussole devint le seul guide de M. Lépechin à travers ces plaines immenses & ces déserts inhabités. Leur foyer de cuisine consistoit en un trou creusé en terre, & tout leur combustible se bornoit à quelques excréments desséchés de cheval ou de vache, qu'ils ramassoient dans la steppe aussi soigneusement qu'on recueille les choses les plus précieuses & les plus indispensables. Leur petit nombre les obligea à pourvoir

à leur sûreté, en plaçant des sentinelles pendant la nuit, & tenant toujours leurs chevaux sellés ; en sorte qu'ils avoient plutôt l'air d'une troupe d'espions que de gens qui voyagent en pleine sécurité. Ils choisissent toujours pour gîte un endroit à portée de l'eau, & ne préparoient jamais leur manger avant le soleil couché, de peur que la fumée ne leur attirât pendant le jour, & même dans le crépuscule, quelque visite fâcheuse. C'est ainsi qu'ils passèrent les quatre premiers jours dans ces déserts, sans autre incommodité. Ils trouvoient toujours assez d'eau pour étancher leur soif, & ils avoient déjà, dans cet espace de tems, traversé plus de la moitié de la steppe qu'on appelle la *sablonneuse*. Ces sables ne sont autre chose que la prolongation ou l'extrémité de ce qu'on appelle les *Ryn-Pezki*, vaste district où les Kalmoucs ont leurs meilleures stations. Il commence au - dessous du lac Elton, & il est par-tout très-abondant en sel).

(Après avoir passé ces sables, il leur restoit encore à traverser l'autre moitié de la steppe appelée *Péremiot*, qui est entièrement unie, mais absolument dépourvue d'eau douce.

Ici, la soif dévorante leur apprit à chercher de l'eau dans le sein de la terre, & les anciennes fosses pratiquées par les Kalmoucs, pendant leurs stations passagères dans la steppe, fournirent des indications à cet égard. Chacun d'eux montrait la même avidité à se procurer quelques gouttes d'eau, que l'avare le plus insatiable à découvrir un trésor caché dans les entrailles de la terre. La sécheresse extraordinaire qui régnoit depuis quelque tems, en faisant retirer les veines d'eau plus profondément en terre, leur rendoit ce travail beaucoup plus pénible. Après avoir fait une fosse de six pieds de profondeur, l'eau parut enfin ; mais leur joie fut de bien courte durée, & ils eurent la douleur de la retrouver tout aussi salée que celle des flaques. Leurs Cosaques leur dirent alors froidement, nous n'avons pas trouvé la bonne fosse ; & se mirent sur-le-champ à en creuser une autre tout auprès de la première. Le bonheur voulut qu'ils atteignissent bientôt une eau passablement douce, & singulièrement fraîche. Cette différence des eaux dans une si petite distance leur parut long - tems incompréhensible ; mais après avoir examiné avec plus d'atten-

tion la nature des eaux de la Kamysch-Samara, & qu'ils se furent procuré des notions plus exactes sur cet objet, ce phénomène leur parut tout-à-fait naturel.)

(J'ose avancer, dit M. Lépechin, qu'excepté les eaux que la mer Caspienne répand sur sa rive, toutes les eaux fraîches qu'on rencontre dans cette steppe viennent de la Kamysch-Samara; car il faut nécessairement que les eaux, qui s'augmentent & se grossissent continuellement de celles que la petite rivière d'Ufzeni y conduit, s'écoulent par des canaux qui s'ouvrent des passages par lesquels ils se répandent dans la steppe; mais comme toute la steppe est parsemée de places salées, il est naturel que les ruisseaux ou filets d'eau qui traversent dans leur cours quelque-une de ces places salées, ou qui atteignent quelquefois les grands magasins de sel, fournissent de l'eau devenue salée; de là, l'origine de tant de petits lacs salés dont cette contrée abonde. Mais les filets d'eau qui se fraient un passage à travers le sable, ou des terres argilleuses, conservent leur eau pure; & supposé même qu'il s'y mêlât quelquefois un peu de sel, elle ne tarde pas à en déposer les molécules

en se filtrant au travers de ces lits de sable dont nous avons parlé, ce qui paroît démontré par les puits creusés sur les rivages de la mer, où l'eau de mer devient entièrement douce, au moyen de la filtration (*).

(*) Les environs de Calais, où nous nous trouvons en écrivant ceci, présentent un phénomène qui pourra jeter plus de jour sur ce qu'on vient de lire, & redresser une erreur où M. Lépechin nous paroît être tombé. Il y a quelques années que M. Mouron, citoyen de Calais aussi distingué par ses lumières, son intelligence & son activité, que par les qualités morales qui forment l'homme estimable, entreprit les défrichemens les plus étonnans & qui ont été couronnés des plus grands succès. Nous ne parlerons pas du plus considérable à l'ouest de la ville, parce qu'il exigeroit seul un volume, & qu'il est d'ailleurs étranger à notre sujet; mais voici ce que présente, relativement à notre objet, celui qu'il a fait à l'ouest à une portée de canon du rempart, dans les dunes qui bordent la mer. Le sol n'y présente qu'un sable volant très-fin, qui porte toutes les marques de la plus complète aridité. C'est cependant un pareil terrain que M. Mouron a converti en champs très-fertiles, en prairies naturelles de la plus grande beauté, en bonnes pâtures, en excellens potagers, & , dans quelques endroits, en plantations d'arbres de la plus belle venue. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les aunes & les peupliers d'Italie, qui exigent un sol humide, sont précisément les arbres qui, avec les précautions requises, réussissent le mieux dans ces sables. Mais cet étonnement se dissipe, lorsqu'on fait que pour peu qu'on creuse à quelques pieds au-dessous du niveau naturel de ce terrain, l'on rencontre une eau limpide, douce & fraîche, qui a toutes les qualités de la meilleure eau de citerne, & qu'on voit filtrer à travers ces sables, comme au travers d'un tamis. M. Mouron s'est convaincu que ce n'étoit point

(Après avoir bu suffisamment , & s'être munis d'une bonne provision d'eau de ce puits , ils poursuivirent leur route à travers le Péremiot , où ils rencontrèrent encore

une eau filtrée de la mer , quoique sa possession n'en soit séparée que par quelques dunes ; & voici les raisons sur lesquelles il se fonde : 1°. Les hautes & basses marées ne font jamais élever ni baisser le niveau de cette eau , tandis que la sécheresse ou la pluie influent très-sensiblement tant sur la profondeur à laquelle on la trouve , que sur son abondance. 2°. Il est arrivé à M. Mouron de creuser à quelques pieds plus bas , dans l'espoir de se procurer un puits plus abondant , & d'avoir rencontré au-dessous d'une espèce de tuf , une eau saumâtre & bitumineuse , nullement potable & qui vient manifestement de la mer. 3°. Tous les puits creusés dans la ville de Calais sont de cette dernière nature ; aussi n'y boit-on que de l'eau de citerne. Lorsque celle-ci manque , il faut la faire venir par charois de près d'une lieue. Ainsi l'eau qu'on trouve en si grande abondance , à deux pieds au-dessous de la surface du sol de la ferme de M. Mouron , n'est manifestement que de l'eau pluviale , qui est retenue sur le tuf après avoir pénétré à travers le sable ; & le terrain où ces eaux pluviales séjournent doit être regardé comme une vaste citerne. Pendant le siège d'Ostende en 1745 , nos soldats creuserent , dans des sables absolument pareils , & dans la même proximité de la mer , des puits de quelques pieds de profondeur , qui fournirent une eau douce très-saine & très-potable. M. Mouron s'est pareillement convaincu que les molécules salines qui s'introduisent dans l'atmosphère , soit dans les grandes agitations de la mer , soit au moment de l'évaporation , contribuent essentiellement à l'étonnante fertilité des terrains situés dans le voisinage de la mer.

446 VOYAGE EN PERSE.

plusieurs petits lacs couverts d'une croûte de sel. Ils eurent bientôt vidé leurs petits barrils d'eau, car ils étoient tous dévorés d'une soif qu'ils ne pouvoient éteindre. Les conducteurs cherchoient à ranimer leur courage abattu, en promettant qu'ils parviendroient le jour suivant à la petite riviere de Naryn - Chara, où ils pourroient étancher leur soif tout à leur aise. Sur cet espoir, nos voyageurs mirent tout en usage pour parvenir le plus promptement possible à cette riviere tant désirée; chacun d'eux auroit souhaité les ailes de Dédale pour y voler. Mais quel ne fut pas leur désespoir, lorsqu'ils y furent enfin parvenus vers midi, d'en trouver l'eau si salée qu'ils ne pouvoient la garder à la bouche. Leur seule ressource fut de s'y baigner pour se rafraichir. Au lieu de s'apprêter quelque chose à manger, ils firent évaporer par la cuisson dix livres de cette eau de riviere, qui rendirent une livre & cinq dragmes de sel de cuisine. Mais quelque tourment que la soif leur fît souffrir, ils éprouverent bien de la joie en voyant leurs chevaux boire de cette eau, ce qui leur donnoit du moins la certitude qu'ils ne seroient pas forcés d'achever leur route

à pied. Ils n'avoient plus qu'une nuit à passer dans la steppe ; mais chaque heure de cette nuit leur paroissoit une année. Chacun erroit en rampant ventre contre terre , pour tâcher de humer quelques gouttes de rosée ; mais il sembloit que , pour aggraver leur malheur , cette rosée même eût changé de nature ; car elle se trouva de même cruellement salée. Enfin ils atteignirent le poste avancé d'Iman-Chola sur le Jaïk , & se rendirent de là à Gurjef-Gorodok. *Lép.*)

M. Pallas entra dans Gurjef , le 24 août 1769 , & y trouva M. le professeur Lowitz , qui se tenoit encore à deux heures après minuit dans son observatoire. Il y avoit déjà quelque tems que ce savant faisoit des observations astronomiques dans cette place , avec son adjoint M. Inochodzof & M. le lieutenant Euler.

Gurjef n'est pas grand ; mais c'est de toutes les petites forteresses élevées le long du Jaïk , la plus régulière , & dont les ouvrages sont le mieux construits. C'est un quarré flanqué de quatre bastions , & revêtu d'une maçonnerie en briques , avec une demi-lune devant la courtine qui regarde le nord , & une autre devant celle qui regarde le sud.

La forteresse n'a qu'une seule porte du côté de l'est, laquelle conduit au Jaïk qui passe tout auprès. Mais si l'on en excepte la maison du commandant, on auroit peine à compter une bonne habitation dans cette place, dont tous les édifices, hors le magasin à poudre, sont de bois. Les Cosaques & quelques autres habitans ont des maisons en-dehors de l'enceinte ; elles sont toutes bâties le long du fleuve, au-dessous du fort ; mais en comptant celles de l'intérieur, la totalité peut aller tout au plus à cent. La garnison consistoit alors en une compagnie d'infanterie, & en soixante Cosaques. Le reste des habitans n'est composé que d'un petit nombre de marchands d'Astrakan qui se sont établis dans ce lieu. Il y a quelques autres marchands de cette dernière ville, qui se rendent pendant l'hiver à Gurjef, pour faire avec les Kirgisiens qui se trouvent alors dans la steppe voisine, un petit trafic, dont ils ne laissent pas de retirer du bénéfice. Au surplus, la situation de ce lieu est si malsaine, qu'on auroit peine à trouver un séjour plus nuisible à la santé que Gurjef, depuis le printemps jusqu'en automne. Son commerce, par cette raison, ne peut être susceptible

tible du moindre accroissement. La forteresse est bâtie au milieu d'un marais salé, que les eaux de la mer, chassées dans l'embouchure du fleuve par les vents du sud, inonde souvent, sur-tout à la fin de l'hiver. On a bien un peu exhaussé le sol dans la forteresse même; mais sa nature saline & argilleuse ne permet point qu'il perde son humidité naturelle. On y respire par conséquent toujours un air putride, qui conserve la mauvaise odeur du limon marin, lors même que l'atmosphère est le plus violemment agité par les vents. L'intérieur des maisons est tapissé de blattes & de cloportes; & dès qu'on vient à l'air, sur-tout lorsqu'on sort de la place, on est assailli par un nuage de cousins, auxquels se joignent encore en été les taons de la grosse espèce, *tabanus bovinus occidentalis*. Il n'est donc pas surprenant que tant de différens fléaux réunis sur un seul lieu n'occasionnent quantité de maladies parmi ses habitans. Encore ne sont-elles pas aussi générales, ni sur-tout aussi fréquemment mortelles, qu'on pourroit le supposer; & la liste des morts de la garnison qui réside depuis six ans dans la forteresse, n'est même pas considérable,

quoiqu'il n'y ait ni médecin, ni chirurgien de profession, attaché à la troupe. Les nouveaux arrivés paient d'ordinaire par une forte maladie le tribut à l'air du pays, & languissent jusqu'à ce qu'ils y soient peu à peu habitués; d'un autre côté, le scorbut devient chaque printems dans ces contrées, une maladie générale, accompagnée d'autres incommodités, mais dont les habitans se guérissent communément par l'usage des feuilles de rhapontic & des racines de la masse - d'eau; *typha*.

C'est, sans contredit, à la salure des marais dont Gurjef est environné, qu'il faut attribuer ces rosées salées si remarquables, qui sont fréquentes durant l'été dans ce canton; phénomène qui doit paroître incroyable à bien des personnes. Qu'on trouvât de la rosée salée sur les feuilles des plantes, il n'y auroit là rien d'extraordinaire, puisque tous les végétaux de ces contrées exhalent une grande abondance de molécules salines; mais ce sont les gouttes de rosée qui s'attachent en plein air aux surfaces polies, & l'humidité dont les habits se pénètrent, qui décelent une salure très-sensible. Il n'est donc pas étonnant que plusieurs chymistes

se soient apperçus qu'en faisant dissoudre & évaporer de nouveau des sels, & en réitérant plusieurs fois la même opération, ces sels subissoient une diminution sensible, & qu'ils en aient conclu que les sels pouvoient se résoudre entièrement en eau & en terre, & en quelque maniere se détruire. Cette rosée saline se remarque également plus haut en suivant le Jaïk, & l'on peut présumer que les rosées mal-faisantes qui ont lieu dans d'autres districts salins, où il regne de grandes chaleurs, sont de la même nature.

On ne doit pas attribuer la salure du terrain des environs de Gurjef aux seules eaux de la mer; car ce sont pour la majeure partie les eaux amoncelées du fleuve qui inondent la contrée; lors même que ce sont les vents de mer qui regnent, à peine la salure des eaux du Jaïk est-elle sensible. C'est donc plutôt à des sources cachées qui sont de nature saline, qu'est due cette salure du sol; & un petit rocher de gypse qu'on voit, non sans admiration, s'élever du milieu d'un terrain bas & marécageux, paroît assez naturellement indiquer, d'après les observations que nous avons rapportées plus haut, un amas de sel caché, qui se manifeste en-

coré par les eaux demeurées après les inondations dans quelques fossés que ces eaux avoient rencontrées par hasard , & qui contractent bientôt une forte salure. Il part de cette monticule un banc de terre mêlé de coquillages , qui s'étend jusqu'à la mer. Mais ce qui sert encore à fortifier davantage cette conjecture concernant les amas de sel que cette contrée recele , ce sont les lacs salés qu'on trouve de l'autre côté du Jaïk , dans la steppe Kirgizienne ; à l'est de Gurjef , où la garnison de cette place a la liberté d'aller en prendre gratis toute sa provision. Ces lacs varient de forme & d'étendue : on ne trouve point de sel au printems au-dessus de la vase qui en compose le fonds ; tout est alors converti en eau fortement salée : mais il se forme en été , sur cette vase noire , une croûte de sel très-fin , très-blanc , & bien compacte , qui acquiert près d'une palme d'épaisseur ; d'ailleurs on assure qu'il existe dans toutes les saisons , au-dessus de la vase de ces lacs , dont l'épaisseur n'est pas tout-à-fait d'une palme , un sel gemme & solide. Il y a bien des personnes qui emportent à Gurjef de l'eau salée de ces lacs , qui contient beaucoup de sel amer , & l'on emploie cette eau

avec succès à l'extérieur , contre la galle & d'autres éruptions cutanées. La vase de l'un de ces lacs est rouge , & ses eaux déposent un sel de la même couleur & d'un dégoût très-désagréable , ce qui a fait donner à ce lac le nom de *Malinowæ ofero* , qui veut dire lac de framboise.

Les environs de Garjef , ainsi que tous les bras & toutes les anses , tant du fleuve que de la mer , abondent en poissons de toutes les especes propres au Jaïk. Mais les droits accordés aux Cosaques du Jaïk , interdisent à la garnison la pêche au filet , parce qu'on prétend que cette pêche effaroucheroit le poisson , & l'empêcheroit de remonter le fleuve. Toutefois les soldats trouvent moyen de prendre , dans les endroits où les eaux sont basses , avec des harpons à une ou deux pointes , autant de poissons , sur-tout de barbues , qu'il leur en faut pour s'en substantier bien amplement ; mais il ne leur est pas permis de s'attaquer aux esturgeons d'aucune espece (*). Quant aux

(*) Il leur est permis de pêcher des brochets , des brêmes & des carpes : ces dernières portent ici le nom de *saszanés* , & ne diffèrent extérieurement de celles des autres pays que par la taille ; car on en pêche fré-

poissons de mer proprement dits , il n'y en a point qui remontent le Jaïk , si ce n'est une espece d'aiguille de mer , *syngnathus pelagicus* , qui se fait voir quelquefois jusqu'à Gurjef , ce qu'on regarde comme un pronostic de tempête. Le Jaïk est , d'ailleurs , ainsi que de toutes les eaux adjacentes , rempli de grenouilles , parmi lesquelles l'espece la plus commune & la plus remarquable , qu'on trouve aussi dans le Wolga , est d'une taille énorme , & jette un cri qui ressemble beaucoup au rire bruyant d'un homme , *rana ridibunda* , Pallas. Ce seroit peut-être un service à rendre à la nation Françoisse , que de transférer , si la chose étoit possible , une colonie de ces grenouilles dans les rivières de France , parce qu'il y a plus à manger aux cuisses d'une grenouille du Jaïk qu'à celles de dix grenouilles ordinaires ; elles sont d'ailleurs tout aussi appétissantes à la vue (*).

quemment dans la mer Caspienne , qui ont quatre pieds de long. Quant au goût , elles n'ont ni la délicatesse , ni la faveur agréable des carpes communes ; ce qui provient sans doute uniquement de la nature de l'eau & du genre de nourriture ; car on fait que les carpes du Rhin sont bien plus délicates & d'un autre goût que celles des lacs de la Suisse. L.

(*) Nous soupçonnons fort l'auteur Allemand d'a-

Les différens genres d'écrevisses de rivières abondent dans les endroits marécageux du Jaïk. Elles y sont aussi beaucoup plus grosses qu'elles ne le sont ordinairement, mais vuides, maigres, & très-médiocres quant au goût. De plus, si les écrevisses du Wolga deviennent à peine d'un rouge pâle lorsqu'on les fait cuire, celles-ci prennent seulement une couleur jaune, tirant sur le brun. On voit encore ici quantité de serpens d'eau, *coluber hydrus*, *coluber sentalus*, *Pall.* & le *natrix*. Cette dernière espèce, qui se tient dans tous les endroits marécageux, a communément le cou tacheté de rouge.

La quantité de gibier à plumes, dont ce canton abonde, ne sauroit se décrire. C'est sur-tout au printems & en automne qu'il en vient un nombre prodigieux; mais il n'en

voir voulu faire en cet endroit une plaisanterie, qui nous paroît un peu froide, sur l'usage où l'on est en France de manger les grenouilles; mets pour lequel les Allemands, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ont en général beaucoup d'aversiôn. Nous avons fait voir en même tems combien ces aversiôns nationales, enfans du préjugé, étoient peu raisonnables, & nous ne nous serions pas attendus de voir un savant éclairé oublier sa philosophie au point de se permettre une raillerie aussi déplacée. N'étant point françois, le jugement que nous en portons ne sauroit être soupçonné de partialité. *Note du traducteur.*

manque pas pendant toute l'année, parce qu'il y en a beaucoup qui nichent dans les roseaux. Les bords du Jaïk & les rivages de la mer sont fréquentés par diverses especes d'oiseaux, dont nous avons déjà indiqué plus haut la majeure partie. Gurjef & ses environs sont habités par une grande quantité d'oiseaux de nuit, de différentes especes. La forteresse même donne refuge à la grande chauve-souris ; *vespertilio murinus*. Elles s'y rassemblent sous tous les toits en si grand nombre, qu'on est incommodé du bruit qu'elles font en plein jour. Le tête-chevre, *caprimulgus*, les diverses especes de chouettes, &c. y sont aussi très-communes ; ce qu'on peut attribuer à la surabondance de reptiles & d'insectes nocturnes qui s'engendrent dans les marais d'alentour, & fournissent à tous ces oiseaux de nuit une ample pâture. Les cignes, & ce qu'on nomme ici les oies rouges, *phænicopterus ruber*, ne se montrent au printemps qu'en passant, parce que ces oiseaux sont trop farouches pour s'arrêter dans les environs de Gurjef. On en trouve en revanche beaucoup de l'une & l'autre espece, le long de la mer dans les baies éloignées,

& sur-tout le long de la Jemba, où les Cosaques, en font une chasse abondante, sur-tout dans le tems de la mue, lorsque les cignes se trouvant dépouillés de leur plumage, sont dans l'impuissance de voler, & leur donnent la facilité de les assommer à coups de gourdin. Les bords de cette rivière, de même que tous les terrains couverts de roseaux qui bordent le Jaïk, sont encore remplis de sangliers que les Cosaques vont détourner, sur-tout en hiver, avec leurs chiens, & qu'ils tuent à coups de mousquet, ou à coups de lance : chasse qui ne laisse pas d'être dangereuse. Ces animaux ne se nourrissent que de racines de roseaux, & deviennent d'une taille si énorme qu'on voit de vieux sangliers qui pèsent au-delà de six cents livres. Leur couleur est d'un gris jaunâtre sur le corps, & gris-de-fer ou noirâtre à la tête & aux jambes ; ceux qui sont encore jeunes ont pour l'ordinaire le corps gris-de-fer, tacheté & rayé de blanc jaunâtre, & sont très-difficiles à apprivoiser. Les sangliers de cette contrée ont du lard de l'épaisseur de la main, mais qui se fond presque-entièrement lorsqu'on le fait cuire : leur chair est d'ailleurs très-ferme, ils en

sont abondamment fournis , mais elle a très-peu de fumet. Les mêmes cantons abondent aussi en loutres & en veaux marins , *phoca canina*.

On ne croiroit guere qu'un sol aussi aride & aussi salé que celui des environs de Gurfes , pût être rendu propre à la production des légumes. Cependant M. le brigadier de Vegesac possède un jardin qui produit des melons , des concombres , des bettes , des choux , des choux - raves , & sur - tout du persil. En revanche , le tabac , le céleri , les choufleurs , les pommes de terre , & même les arbutus n'y réussissent point. Les semences les mieux choisies de cette dernière plante n'y donnent que de très-petits fruits , & de mauvaise qualité ; quoique la terre y ait toute l'humidité requise , & que les melons , ainsi que les calebasses que nombre d'habitans sement pour en faire des vases à mettre leurs boissons , y viennent à merveille. (La seule ressource que fournissent aux naturels du pays les plantes sauvages , consiste en un végétal de marais qu'ils vont cueillir en automne dans des barques , c'est la *trapa natans* ; ils font d'amples provisions de ce fruit anguleux qu'ils

mangent tout cru, après l'avoir dégagé de sa coquille. Ils tirent d'ailleurs presque tous leurs vivres d'Astrakan. *Lép.*)

Le 26 d'août, M. Pallas, accompagné de M. le lieutenant Euler, se rendit dans une grande chaloupe sur une petite isle située dans la mer à six ou huit wersts au sud-ouest de l'embouchure du Jaïk. Elle est nommée *Kammenoi-Ostrow*, parce qu'elle est entièrement formée d'un mélange de gravier, de petits cailloux & de coquillages que les eaux paroissent avoir accumulés dans cet endroit. On trouve, à plus de cinq wersts de Gurjef, un corps-de-garde avec une tour d'observation, où l'on tient, en hiver seulement, un piquet d'infanterie & de Cosaques, pour observer les mouvemens hostiles des Kalmoucs & des Kirgisiens qui se tiennent dans ces cantons pendant cette saison, & qui ne négligent aucune occasion de se nuire réciproquement. On n'a plus qu'environ un werst de ce corps-de-garde jusqu'à l'endroit où le Jaïk se partage, & va se rendre dans la mer par deux embouchures. L'une de ces bouches, qui sert de canal pour les gros bâtimens, n'a, depuis le point de partage, qu'un peu plus d'un werst

jusqu'à la pleine mer. L'espace qui sépare
 ces deux embouchures est un bas-fond en-
 tièrement inondé, tout couvert de hauts
 roseaux ; & comme la bouche occidentale
 entre dans une baie très-basse, entourée de
 pareils bancs de roseaux, il y a par cette em-
 bouchure encore plus de quatre wersts ;
 & de Gurjef, en tout dix wersts jusqu'à la
 pleine mer ; mais du canal dont nous ve-
 nons de parler, il n'y a guere plus de six
 wersts jusqu'à l'isle, où nos voyageurs se
 rendirent. La mer Caspienne est, dans ces
 parages, d'un gris verdâtre, qui, suivant le
 rapport des navigateurs, se change, à un plus
 grand éloignement du rivage, en verd tirant
 sur le noir. On prétend que ces vagues jet-
 tent quelquefois en été, comme les autres
 mers, une lumière phosphorique. On n'y
 voit point croître d'autres plantes marines
 que la najas, un potagometon ou épi d'eau, &
 un conferva verd. On assure qu'on y trouve
 une espece de gros cloportes de mer, ou
 oscabrians, qui s'attachent volontiers aux
 cables des ancres ; mais M. Pallas n'en put
 point découvrir.

La petite isle de Kammenoi ne paroît
 s'élever en général que de deux aunes au-

dessus du niveau de la mer; on dit qu'elle étoit non-seulement plus étendue dans des tems antérieurs, mais qu'elle étoit encore sensiblement plus haute, il n'y a que cinq à six ans. M. Pallas assure, d'après le rapport d'un vieillard, qu'en 1730, la contrée des environs de Gurjes & les rives du Jaïk avoient près de deux toises d'élévation, tandis qu'elles sont aujourd'hui presque au niveau du fleuve. Pour lors les anes & les baies considérables, qui s'étendent à présent jusques près de Gurjes, n'existoient point du tout. La mer étoit alors si basse, & son fond si uni entre l'isle de Kammenoi & la terre ferme, qu'on pouvoit quelquefois, lorsque le vent du nord écartoit les eaux, s'y rendre à gué. Outre cette isle qui, dans ces tems-là, étoit quatre fois plus grande; il y avoit encore trois autres isles près de l'embouchure du Jaïk; mais depuis l'accroissement de la mer, qui fut, dit-on, de six toises en hauteur, & qui eut lieu le printemps de cette même année 1736, qui fut très-remarquable pour cette contrée, ces isles n'ont plus reparu. On assure que dans cette année-là, la chute des neiges, qui jusqu'alors avoit été très-moderée, ainsi

qu'à généralement parler la rigueur des hivers, fut si prodigieuse qu'elle égaloit en hauteur les murs de la forteresse. On ne comptoit auparavant que deux mois de véritable hiver ; & la navigation restoit ouverte depuis le mois de mars jusqu'en janvier ; mais depuis cette époque, les hivers sont, dit-on, devenus plus rudes & plus continus, de sorte que les glaces tiennent actuellement plus long-tems. On croit cependant s'être aperçu que la diminution de la mer qui suivit peu à peu, en a produit une dans le degré du froid. Cette diminution a toujours continué jusqu'en 1766 ; mais l'on observe que, depuis cette année-là, la mer s'augmente de nouveau. Les bords de l'isle étoient couverts de monettes & de corbeaux de mer, & l'on trouve, dit-on, dans l'isle même une ample provision de leurs œufs au printemps. Nos voyageurs aperçurent aussi quelques veaux marins sur les pointes des rasses ; mais ces animaux s'enfuirent bien vite à leur approche.

M. Pallas quitta enfin cette contrée le 31 août, & vit déjà une quantité innombrable d'oiseaux aquatiques, qui abandonnoient successivement les contrées supé-

rieures , pour s'approcher d'un climat plus chaud. Après avoir traversé Saratschik , Jaman-Chola , Inderskoi - Ostroy , & Kalmy-Kowa , il arriva le 4 septembre à Antonowa ; il avoit à peine quitté ce dernier endroit , qu'il s'éleva sur le soir un ouragan très-violent , & excessivement chaud , que les Tartares appellent *buran*. Il venoit du sud-ouest , & dura toute la nuit. L'air étoit si chaud & si étouffant qu'on avoit peine à respirer : le thermometre de l'isle se tint constamment durant la nuit , à cent dix degrés ; & après le lever du soleil , quoique le vent eut déjà commencé à diminuer , il étoit encore au-dessus de cent quinze degrés. De pareils coups de vent chaud de sud-ouest ne sont pas rares dans ces cantons , sur-tout en automne , & sont ordinairement des avant-coureurs de gros orages. Effectivement , nos voyageurs étoient à peine arrivés le 5 au soir à Roschacharof , qu'ils virent au moment qu'ils croyoient la tempête à peu près calmée , & que l'air s'étoit un peu rafraîchi , des nuages effrayans qui alloient du sud-est à l'ouest , se rassembler au-dessus de leurs têtes , & se fondre en pluie accompagnée de foudre & d'éclairs presque continuels ,

dont une partie se précipitoient de la nue vers la terre en forme de colonnes qui se maintenoient souvent pendant plusieurs secondes. A la pointe du jour, le 6 septembre, ils avoient atteint Budarin, & dans l'après-midi Jaïzkoi - Gorodok. L'orage dont nous venons de parler, mit tellement fin à l'été pour cette année-là, qu'ils n'eurent plus un seul jour chaud; ni parfaitement beau, & qu'ils se hâtèrent d'aller prendre leur quartier d'hiver à Ufa.

Le premier jour, le 15 de septembre, M. Pallas ne poussa point au-delà d'une simovie, baraque d'hiver, appelée *selenoi*. Les Cosaques du Jaïk avoient établi cette année-là, 1769, de ces simovies en quantité d'endroits, & même assez avant dans la steppe, parce que cette contrée n'avoit point été visitée par la horde Kalmouque. Un certain nombre d'entr'eux forme une société; ensuite ils se choisissent un endroit où ils puissent recueillir une certaine provision de foin; ils y construisent quelques baraques, & y passent l'hiver avec leur bétail. Nos voyageurs virent des troupes de grandes, & de petites outardes; elles paroissoient vouloir gagner peu à peu des climats plus tempérés.

Quant

Quant à la petite outarde , *otis tetrax* , elle est aussi fort commune pendant l'été dans tout ce district. A mesure qu'on avance , le pays s'élève toujours davantage vers les montagnes , dont la plus haute pointe qui porte le nom d'*Itschkka-Gora* , s'aperçoit à plus de quarante-cinq wersts de distance. Elle est revêtue d'une pierre à chaux marneuse , fort légère , ou d'une craie , partie marneuse , partie tendre , parsemée de blocs de spath des champs , ou feld-spath , couchés çà & là. Le pourtour de cette montagne est couvert d'une belle verdure : on remarque près de son sommet , vers le nord , un enfoncement qui produit des arbrisseaux du genre des trembles , & des herbes qui ne viennent que dans les prairies humides. Pour peu qu'on y fouille , on y trouve de l'eau , & l'on y rencontre plusieurs puits que les Kalmons y ont creusés. La chose est assurément très-étonnante sur un sommet de montagne d'une si petite étendue , absolument dénué de bois , & qui est en outre le plus élevé de tous ceux qui l'avoisinent. Au surplus , toutes les collines qui composent les montagnes des steppes , ont également la propriété de renfermer beaucoup d'humidité.

dité , & d'être riches en sources , quoiqu'elles soient dénuées de bois ; ce qui pourroit fournir une nouvelle preuve que toutes les eaux de sources qu'on voit dans les montagnes ne tirent pas leur origine des neiges , des pluies , ou des vapeurs que ces montagnes attirent , mais qu'elles peuvent en avoir une très-éloignée dans des montagnes plus élevées , comme il n'est pas douteux que ce ne soit ici le cas.

Le 22 septembre , M. Pallas poursuivant sa route pour se rendre à Ufa , essuya un gros orage accompagné de tonnerre , auquel succéda , dans la nuit même , le vent ayant tourné au nord-ouest , une forte neige , & un froid si vif que les flaques d'eau répandues dans la campagne restèrent couvertes , pendant plusieurs jours , d'une glace très-ferme. On voyoit , dans ce changement si subit de la saison , des bandes de grues & d'outardes , qui s'en alloient en descendant le long du Jaïk. Quant aux oiseaux de la petite espece , il y avoit sur-tout un très-grand nombre d'une espece d'ortolans , *emberizza passerina* , Pull. & des gobeurs de mouches , *anantbe cinerea* , qui couroient le long du chemin , sans s'effarou-

chier, & qui ne le cédoient pas en bonté aux meilleurs ortolans.

Là-dessus notre voyageur dirigea sa route droit sur la belle Slobode Tartare, appelée *Saytowa* ou *Kargala*, qui n'est qu'à dix-huit wersts d'Orenbourg; il trouva le chemin traversé de montagnes composées de schiste rouge, qui paroît être en général la pierre de toutes les collines de la contrée. On trouve dans ce schiste de grosses pieces de bois pétrifié, d'un brun foncé, qui donne des étincelles lorsqu'on le frappe avec le briquet.

La Slobode Kargalinskienne est agréablement située sur les bords de la Samara, entre deux ruisseaux appelés le *Kargala du milieu*, & le *Kargala inférieur*. Les maisons en sont généralement bien bâties, les fondemens sont en maçonnerie, & elles ont au moins deux chambres, souvent même davantage. Le nombre de ces habitations peut aller à trois cents; & la mosquée, qui est d'une bonne construction, a très-belle apparence. Les Tartares qui habitent cette Slobode, & qui tirent leur origine de Kasan, s'occupent pour la plupart du commerce, & sont fort à leur aise. Aussi voit-on régner

parmi eux un certain luxe & une sorte de galanterie Tartare. Ils sont dans l'usage de s'épiler tout le corps, à la manière des Turcs modernes, avec une préparation de chaux & d'arsenic; & la coquetterie admise parmi leurs femmes, consiste à se peindre le tour des yeux & les ongles. Les Tartares emploient pour ce fard la plante nommée *balsamine* de jardin, qu'ils réduisent en poudre, après l'avoir fait sécher; ils y mêlent ensuite une certaine quantité d'alun; & lorsqu'ils veulent s'en servir, ils en composent une pâte avec de la fiente d'oie récente. Cette pâte appliquée, & assujettie avec des linges pendant une nuit sur les ongles, leur donne une couleur rouge, tirant sur le jaune, qui ne passeroit pas chez nous pour un ornement. Quant à l'usage où ils sont de s'épiler, l'on sait que, parmi nos dames Européennes, les Espagnoles sont assez d'accord sur ce point avec les Maures & les Tartares. Voici la recette employée par les derniers; on prend neuf parties de chaux vive, & une partie d'orpiment; le tout bien mêlé, on le réduit en poudre fine qu'on passe au tamis. On fait de ce mélange une pâte avec de l'eau tiède ou froide, si l'on veut; on

la met pour quelque tems en un lieu chaud , afin de pouvoir l'appliquer toute chaude sur les parties du corps que l'on a dessein d'épiler. L'application faite , il faut avoir soin d'essayer si les poils sont au point de se laisser arracher sans résistance ; ce moment fait , l'on doit , sans perdre de tems , enlever avec de l'eau tiède cet enduit , qui deviendrait nuisible s'il restoit trop long-tems.

On cultive dans les environs de Kargala beaucoup de froment , dont on fait de belle farine. Cependant leurs champs ne sont pas aussi bons , & leur exposition n'est pas aussi favorable qu'en d'autres endroits , où néanmoins , si l'on veut s'en rapporter à la théorie des payfans , le froment ne réussit pas bien. Toute cette contrée , qui avoisine la Samara , est très-mal boisée ; & le peu d'arbres qu'on y voit , consiste en bouleaux & en peupliers blancs. Ce district est extraordinairement riche en minéraux , & cependant on n'y a mis jusqu'à présent que très-peu de mines en exploitation. Ce sont pour la plupart des mines sableuses , dont les filons s'étendent dans le schiste sablonneux , & se présentent en petits nids de pyrite cuivreuse , répandus çà & là , ou de verd

de montagne fort riche. Les districts de ces environs , qui abondent en minéraux , sont en quelque façon des rameaux de cette chaîne de montagnes tertiaires toutes nues , qui forment , vers le sud-ouest , la prolongation du grand Ural (on prononce *Oural*) & se partage en différentes branches , dont la plus considérable s'étend d'un côté entre la Samara & le Jaïk , & de l'autre entre les sources de la Samara & du Tok , accompagnant d'une part le cours de ces rivières , & formant d'autre part ces montagnes des steppes dont nous avons déjà parlé tant de fois. Ces rameaux ou montagnes avancées , qui renferment des métaux , se dirigent communément vers le sud-ouest , & suivent le plus constamment la haute Kargala , la petite rivière de Jangis qui se jette dans le Salmyfch , le Salmyfch lui-même , outre une infinité de petits ruisseaux descendans des montagnes , qui vont se réunir à la dernière de ces rivières. Il part de ce district un prolongement qui s'étend entre la Samara & le Jaïk , & dans lequel on rencontre partout ce schiste sableux dont ces montagnes paroissent uniquement composées ; tandis qu'on voit au contraire régner assez géné-

ralement dans les montagnes de la haute Samara , & dans les parties les plus élevées de l'Ural, des couches de talc. Les roches de grès peuvent aussi être envisagées comme des montagnes avancées qui , à la manière dont leurs couches s'abaissent & dégènerent de plus en plus en plaine , semblent avoir été entraînées successivement par de violentes inondations du haut des montagnes primordiales dans le bas (*). Ce n'est

(*) Il est vraisemblable que la plupart des sables ont été produits par les pierres vitrifiables qui ont roulé du haut des montagnes & qui se sont décomposées. J'ai presque toujours vu sur les Alpes, dans les lits des rivières , des sables dont les molécules constituantes avoient une analogie exacte avec les molécules constituantes de la roche dont les montagnes voisines étoient composées. Plus j'approchois de la source , plus ce sable étoit grossier ; & à mesure que je m'en éloignois , je trouvois qu'il devenoit plus fin. Je pourrois prouver la chose par différens exemples existans dans les Alpes de la Suisse. Dans la décomposition du granit, autre procédé de la nature , dont le sable tire son origine ; le feld-spath , ou spath des champs , tombe en poussière & se change en argille : le mica se broie pour la majeure partie ; mais le quartz subsiste sous la forme de petits grains de sable arrondis. M. Pallas croit de même que le sable qu'on rencontre dans les puits les plus profonds des terres basses , n'est autre chose que du granit qui s'est décomposé dans les premiers âges du monde. *Voy. les Mém. d'une société part. de savans en Bohème*, t. III, p. 191, 194. M. Charpentier attribue aux mêmes causes l'origine des sables & des couches de grès. *Voy. Mineral. geogr. Chursächs-Lande* , c'est-à-dire ,

aussi que dans ces montagnes avancées qu'on trouve cette prodigieuse quantité de troncs d'arbres & de débris de bois pétrifiés qui, par la manière confuse dont ils sont entassés dans les lits de sable, ne laissent, pour ainsi dire, aucun doute sur cette origine des montagnes de schiste sablonneux. Si l'on considère combien ces sortes de changemens sur la surface de la terre s'opèrent lentement sous nos yeux, & qu'on calcule dans son imagination le tems qu'ont exigé ces puissantes opérations de la nature, on ne peut y réfléchir sans être saisi d'étonnement. On pourroit cependant admettre aussi que les grandes catastrophes que notre globe a éprouvées dans des tems très-reculés, ces violentes irruptions des eaux ont pu produire, dans un tems fort court, ce qui ne s'opère que très-lentement aujourd'hui que la surface de la terre s'est en quelque façon rassise. Il se fait même encore actuellement sur les hautes montagnes, dans le cours d'une année, par les torrens & les débordemens, des bouleversemens incroyables, tandis que, dans une succession de plu-

Géographie minéralogique de l'électorat de Saxe,
p. 18, W.

fleurs âges d'hommes, on apperçoit à peine quelques légères mutations sur la superficie du sol dans les pays de plaines.

M. Pallas se rendit de Saytowa à Sakmarf-koi-Gorodok, & suivit de là le grand chemin pratiqué d'Orenbourg à Ufa, qui traverse plusieurs habitations d'hiver & stations, *jamy*, Baschkiriennes (*). Les Baschkiriens commençoient déjà à se rassembler avec leurs troupeaux près de leurs habitations d'hiver. Ils different des autres nomades, en ce qu'ils habitent, pendant la mauvaïse saison, des maisons solides, bâties en bois, à la maniere des Russes; ils recueillent dans les environs, pour les besoins pressans de leurs troupeaux, du foin qu'ils mettent en

(*) La Baschkirie actuelle comprend la partie la plus méridionale du mont Ural, qui s'étend autour de la Belaya, entre la Kama, le Wolga & la riviere d'Ural, conséquemment la partie occidentale de la province d'Ufa, & l'orientale de la province d'Ifchi, toutes deux enclavées dans le gouvernement d'Orenbourg. Les Baschkires prétendent descendre des Nogais, mais quelques historiens leur donnent les Bulgares pour ancêtres. Autrefois ils erroient dans la partie méridionale de la Sibérie, & sur la frontière de cette province, sous la conduite de leurs propres Khans. Mais ils furent tellement molestés par les Khans de Sibérie, qu'ils se refugierent dans leurs possessions actuelles. S'étant soumis au Czar de Kasan, ils passerent avec ce royaume sous la domination Russe.

tas autour de quelques gros arbres. Leurs maisons sont ; pour l'ordinaire , peu spacieuses , & leurs chambres sont garnies , comme chez les Tartares , de larges bancs qui leur tiennent lieu de lits. Au lieu du poêle à la Tartare , ils ont une cheminée de forme cylindrique , qui se rétrécit par le haut : dans le bas , elle est entièrement ouverte à la hauteur d'un homme , & comme découpée. La cage en est composée de baguettes de bois & de branchages entrelacés , le tout bien recouvert d'un bon enduit de terre grasse ; le bois s'y place en longues bûches. Ils ont à côté de la cheminée une espece de potager pour y placer la chaudiere où ils font cuire leurs alimens ; ce potager a communément un tuyau particulier pour la fumée. Ces cheminées chauffent très-bien ; mais une flamme extrêmement claire est encore plus pernicieuse pour les yeux que les huttes enfumées : aussi les Baschkires sont-ils fort sujets aux ophtalmies.

Le meuble principal qu'on voit communément dans les huttes Baschkiriennes , est une outre de cuir assez haute , de la forme d'un flacon , posée sur un pied de bois , & continuellement remplie de lait

aigri. Tant que leur bétail fournit du lait, & qu'ils ont bonne provision de miel, ils vivent dans la joie, & n'usent d'aucune autre boisson que de lait aigre ou d'hydromel. Mais comme ils ne nettoient pas volontiers leurs vases, on peut aisément se figurer l'odeur qui doit s'exhaler de cette outre intarissable. En hiver, & dans leurs voyages, ils suppléent au défaut de leur boisson accoutumée, par de petits fromages faits avec du lait très-aigre, & séchés à la fumée, qu'ils broient entre les doigts, & qu'ils font infuser dans l'eau, ce qui leur fournit un breuvage acide. Ils boivent encore au printemps, de l'eau de bouleau qu'ils recueillent au moyen de profondes entailles qu'ils font dans ces arbres, dont cette opération détruit un grand nombre; ils se servent de longs tuyaux faits de la tige de quelque plante, pour aspirer cette eau ainsi ramassée. Leur nourriture la plus ordinaire est une soupe de viande très-claire, qu'ils versent avec de grandes cuillers, partie dans leur bouche, partie dans leur barbe. Ils fement, à la vérité, quelque peu de grains, mais à peine autant qu'il leur en faut pour leur consommation qui est pourtant très-

petite. On ne doit pas s'attendre qu'en s'enrichissant, comme ils font, à élever des chevaux & des abeilles, & avec la vie oisive que leur constitution actuelle leur permet de mener, on puisse jamais en faire des laboureurs. Le pain n'est pas d'ailleurs chez eux un manger quotidien, & ils le cuisent encore de la même manière que les premiers hommes le cuisoient. Une femme Baschkire pétrit avec ses doigts, qu'elle ne prend pas seulement la peine de laver, un gâteau avec de l'eau & un peu de sel, & l'enterre sur l'âtre de la cheminée dans des cendres chaudes; ensuite on le met au bout d'un bâton pour le présenter encore un peu au feu afin d'en faire brunir la croûte.

Les Baschkires n'ont plus de Khans depuis long-tems, & toute leur noblesse s'est détruite peu à peu dans leurs guerres intestines. Aujourd'hui chaque tribu ou Woloste s'élit dans son sein un ou plusieurs anciens *Starschini*. Ils composent trente-quatre Wolostes, où l'on comptoit, en 1770, vingt-sept mille familles ou ménages. Leur langue est un idiome Tartare, qui diffère beaucoup de celui qu'on parle à Kasan. Comme mahométans, ils ont une écriture

& des écoles , mais dont ce peuple grossier est d'autant moins en état de profiter , que , choisissant leurs prêtres & leurs instituteurs chez eux , ils sont on ne peut pas plus mal instruits. Quant au service militaire , ils élisent eux-mêmes les chefs , & les officiers des petites troupes ; mais quant aux chefs des régimens , qu'ils appellent *Attamans* , ils sont nommés par les commandans Russes , qui les choisissent parmi ceux de leurs Starshines qui ont le plus de mérite. Leurs armes ordinaires sont l'arc , les fleches , la lance , la cotte de maille & le casque ; mais on en voit beaucoup qui sont armés de sabres , de fusils , ou de pistolets ; il y en a même quelques-uns qui sont pourvus de toutes ces différentes armes à la fois. Ils sont très-bien montés , bons cavaliers & excellens archers ; de sorte qu'une troupe de Baschkires peu nombreuse est non-seulement toujours sûre de remporter la victoire sur un beaucoup plus grand nombre de Kirgisiens , mais il arrive souvent à un seul régiment de Baschkires de faire de longues courses au milieu de la horde Kirgisienne , sans être jamais battu. C'est par cette raison , & à cause de la facilité

avec laquelle les Bascchkires peuvent se maintenir ; sans attirail de vivres , &c. dans les déserts Kirgisiens , que les commandans Russes les emploient de préférence lorsqu'ils ont à châtier les Kirgisiens pour vols commis sur des caravanes , &c. Un corps d'armée Bascchkire offre bien des singularités. Chaque cavalier s'habille comme il lui plaît , & comme il peut ; tous cependant portent de longs vêtemens ; chacun d'eux conduit un cheval de main , qu'il ménage pour le combat , & qui porte sa provision de vivres , consistant pour la majeure partie en bled bien desséché , qu'ils réduisent en farine , au moyen de quelques moulins à bras qu'ils portent sur leurs chevaux. Chaque troupe de cent cavaliers a un étendard de plusieurs couleurs ; ces étendards diffèrent autant entr'eux dans un même régiment , que les armes des cavaliers. Ils ne conservent aucun ordre en marchant ; ce n'est que lorsqu'ils font halte , qu'ils observent quelque apparence de rangs & de files.

Jusqu'au tems où les Bascchkires subirent le joug de la Russie , & long - tems après cette époque , ils menerent la vie nomade ; mais ils se sont accoutumés petit à petit à

allier la vie errante des peuples pasteurs à l'agriculture, qui les fixe à des habitations plus permanentes. Ils ont actuellement des huttes d'hiver à demeure, & des jurtes d'été mobiles. Dans le choix de l'emplacement de leurs villages d'hiver, ils ont plus d'égard à la fertilité du sol qu'à la proximité de l'eau, la neige ne leur manquant pas dans cette saison. Un village contient depuis dix jusqu'à cinquante huttes, & leurs campemens ne sont que de cinq à vingt jurtes; de sorte que de grès villages d'hiver se partagent en plusieurs petits camps d'été. Il y a dans la Permie, au district de Kungur, parmi les Tartares de Kasan qui l'habitent, une couple de Woloſtes Baſchkiriennes, qui, faute de pâturages assez étendus, demeurent dans de beaux villages permanens, semblables en tous points aux autres villages Tartares.

Quoique leurs hivers soient longs & rigoureux, les Baſchkires abandonnent entièrement leur bétail à sa propre conduite : ces malheureux animaux se trouvent réduits à gratter, de dessous la neige, quelques herbages fanés & gelés, ou quelque peu de mousse. Ils fournissent seulement un peu de

soin à leurs bêtes encore foibles , & à celles qui mettent bas hors de la saison. Quant à leurs chameaux , qu'ils obligent pareillement à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance , ils les enveloppent dans de vieilles couvertures de feutre , qu'ils leur cousent autour du corps. Aussi tout leur bétail est-il affreusement maigre & exténué vers le printemps. Ils abandonnent avec la même nonchalance à la nature le soin de la multiplication de ce même bétail. Leurs étalons , leurs taureaux & leurs béliers ne sont jamais séparés des meres , & ils n'en coupent jamais qu'un petit nombre. Malgré cela , il est rare que les meres mettent bas hors de saison , ce qu'il faut vraisemblablement attribuer à l'état d'épuisement auquel la longueur des hivers les réduit. Pendant l'été , tout leur bétail est non-seulement sain & dispos , il est même gras. Afin de pouvoir profiter du lait , ils attachent , durant le jour , leurs poulains & leurs veaux à des cordes qu'ils tendent près des jattes , & ne les laissent courir avec leurs meres que pendant la nuit. Ils ont observé que les poulains , &c. élevés avec cette parcimonie , soutenoient beaucoup mieux la rigueur des hivers , que ceux auxquels

auxquels on abandonnoit tout le lait de la mere.

Quant à l'exploitation des mines, ils manquent des connoissances nécessaires, & n'ont aucun goût pour ce travail. Un petit nombre d'entr'eux connoissent les métaux les plus communs, & s'occupent à découvrir quelque bonne fouille; mais lorsqu'ils ont trouvé des veines de bon cuivre, ou de bon fer, ils les vendent, pour un certain tems, à des entrepreneurs Russes; & l'on ne verra jamais de Baschkires, ni généralement aucun Tartare travailler, soit à sa propre mine, soit à celle d'un autre, étant ou trop fiers ou trop foibles pour de pareils travaux; il y en a cependant beaucoup qui gagnent quelque salaire à transporter du minerai de la mine à la fonderie.

La majeure partie de leurs toiles, dont la fabrication est abandonnée à leurs femmes, est faite avec des orties communes, *urt ca dioica*, Linn. Elles en font aussi de chanvre; mais les unes & les autres sont toujours très-grossières & fort étroites. Ils ne font point rouir leurs orties ni leurs chanvres dans l'eau; mais ils les exposent, pendant l'automne & l'hiver, au grand air,

en les pendant après des haies, ou en les étendant sur leurs toits. Après les avoir fait bien sécher, ils en séparent l'écorce, &c. en les pilant dans des mortiers de bois. Elles font aussi des draps pareillement étroits & grossiers, qu'elles savent fouler elles-mêmes avec du savon bouilli; elles les teignent même aussi quelquefois. Elles cousent leurs habillemens de laine & leur linge avec du fil d'orties & de chanvre; mais pour leurs pelisses & leurs vêtemens de peaux, ils se cousent avec des nerfs fendus qu'ils enlèvent du paturon de tous leurs grands animaux domestiques; ils coupent chaque nerf de la longueur d'une palme, les font sécher à l'air, & les battent jusqu'à ce qu'ils se séparent en fils, qu'ils ont l'adresse de tordre l'un au bout de l'autre, sans y faire de nœuds.

Les deux sexes portent des chemises qui sont ordinairement de grosses toiles d'orties, de longues & larges culottes, des brodequins ou des pantoufles. Ceux qui sont pauvres enveloppent leurs pieds de chiffons, & se servent de souliers d'écorce. Les hommes portent leur robe de dessus très-longue & très-ample, assez volontiers de drap rouge, & bordée de fourrure; ils la

ceignent bien juste autour du corps avec une ceinture, ou le ceinturon destiné à porter leur sabre ; de manière qu'on ne voit pas la tunique de dessous. Leurs pelisses d'hiver sont, ou de peau de mouton, ou plus communément encore de peau de cheval, arrangée de façon que la crinière flottante est placée le long du dos, ce qui produit un effet très-singulier lorsqu'il fait du vent. Leur bonnet est de drap, il a la forme d'un cône tronqué, de la hauteur d'une palme, & il est bordé d'une bande étroite de fourrure, qui forme un rebord relevé en ligne courbe, comme celui des chapeaux de matelots Hollandois.

La robe de dessus des femmes est de fin drap, ou d'étoffe de soie ; elle se boutonne par-devant, & s'arrête fortement autour du corps avec une ceinture. Le cou & la gorge sont couverts d'une espèce de respectueuse ou pélerine, toute garnie de pièces de monnaie, posées dessus comme des écailles de poisson, ou quelquefois d'un tissu de grains de verre & de coquilles. Les filles n'attent leur chevelure en un grand nombre de tresses, après lesquelles elles laissent pendre des noeuds de rubans & toutes sortes de perruques.

H h ij

tailles , qui leur descendent jusqu'au gras de jambe ; leur tête est couverte d'un bonnet garni par - derriere d'un morceau de même étoffe , qui se rabat en pointe par-dessus la nuque , de la longueur d'une palme , & qui est couvert , ainsi que le bonnet , de pieces de monnoie & de grains de corail ou de verre. Outre le bonnet , les femmes se ceignent le front d'un bandeau. Dans les mauvais tems , elles portent toutes des *tastar* , qui sont des especes de failles à la tartare. La *planche* ci - jointe représente une Baschkirienne.

Les Baschkires sont plus grossiers , plus négligens , & plus mal - propres dans leur façon de vivre & dans leur commerce , que les Tartares de Kasan ; mais ils sont tout aussi hospitaliers , beaucoup plus vifs , & plus enjoués , sur - tout en été. Ils ne font aucun cas des voitures ; mais en revanche , hommes & femmes aiment beaucoup à monter à cheval. Aussi sont-ils fort curieux de beaux chevaux , & de riches enharnachemens : les selles des femmes se distinguent de celles des hommes par de plus belles & de plus amples couvertures. On voit communément , devant chaque jurte , un che-





val tout sellé. L'habitude qu'ils ont contractée d'être constamment, ou à cheval, ou assis sur leurs talons, est cause que les hommes ont presque tous les genoux arqués. Ils dorment la nuit tout habillés, couchés sur des feutres, ce qui fait qu'il est rare qu'ils soient sans vermine, d'autant qu'ils se baignent beaucoup moins que le commun des mahométans. La vieilleffe sans reproche jouit chez eux, suivant l'usage oriental, d'une très-grande considération; & lorsqu'ils invitent de leurs amis aux fêtes qu'ils donnent, ils leur promettent de les asseoir parmi les vieillards.

Leurs divertissemens, lorsqu'ils célèbrent leurs noces, ou quelques fêtes religieuses, consistent, outre la bonne chere, en chants, danses, luttas, courses de chevaux, souvent aussi à tirer au blanc; enfin à exécuter des especes de jeux mimiques, dans lesquels ils contrefont, soit des hommes, soit des animaux. Ils portent, pour écarter les mouches, des especes d'éventails à peu près semblables aux nôtres, & ils écrivent leurs chansons dans les plis de ces éventails. Ces chansons roulent sur les faits de leurs vaillans champions, sur des aventures de

chevaliers errans , sur des métamorphoses , &c. & servent à conserver la mémoire de ceux de leurs aïeux qui se sont rendu célèbres , & dont ils chantent les actions avec beaucoup d'emphase.

L'éducation de leurs enfans est fort négligée. Ces enfans sont tenus très-mal-proprement : ils sont à la vérité habitués de bonne heure à tout ce qui peut être relatif à leur genre de vie ; mais leurs parens ne se soucient nullement de les envoyer à l'école. Leurs enterremens ont cela de particulier , qu'ils se font en cavalcade ; le corps mort , précédé par le Moulah & les fossoyeurs à cheval , & attaché sur des planches , est porté suspendu entre deux chevaux , & suivi par les parens & les amis en habits de deuil , tous pareillement à cheval. Après avoir mis le mort en terre , on lui fait une commémoration accompagnée de prières récitées par le Moulah , & le tout se termine par un repas donné aux assistans.

Quoique les Baschkires professent le mahométisme depuis un tems immémorial , & qu'ils aient leurs mosquées , leurs écoles & leurs prêtres , ils sont très-ignorans , & conservent encore quantité de pratiques su-

perstitieuses du paganisme. Ils ont aussi quelques conjureurs de démons, qui prétendent voir errer les diables pendant la nuit, & qui feignent de poursuivre ces malins esprits à coups de fusil, de sabre ou de bâton, les chassant dans quelque marais ou dans l'eau ; poussant enfin l'impudence jusqu'à prétendre les avoir blessés, ou même tués. Ce peuple craint beaucoup les sortilèges, & cependant ils ont eux-mêmes des forciers avoués, qui prétendent savoir le passé & l'avenir. (*)

M. Pallas, poursuivant sa route, se rendit par Ural-Kaja & Bugulschan, à la fonderie de Woskresenskoi, dont les bâtimens, avec quelques centaines de maisons, & une église, sont environnés d'une fortification de bois, composée de poutres posées les unes sur les autres, défendues par des tours & des batteries. En y entrant, on se croiroit dans une forteresse bien bâtie & très-peuplée. La fonderie a sept fourneaux, & le minéral qu'on y fond n'est autre chose que la mine fauleuse commune qu'on exploite

(*) Ce n'est que lorsqu'on cesse de craindre les sortilèges & de croire aux forciers, qu'on ne voit plus ni forciers, ni forcelleries.

à Kargalinski , laquelle rend très-bien. Notre voyageur , qui s'étoit détourné de son chemin pour voir ce lieu , s'en revint aux bords de la Bielaja , reprendre ses voitures au village de Sterlitamak , où il les avoit laissées.

Il vit , entre les rochers de quelques montagnes de cette contrée , de la sabine qui y croît en petits buissons , & que les Baschkires emploient à parfumer leurs enfans lorsqu'ils sont malades. Ils en mettent aussi sur leurs portes , parce qu'ils croient cette plante un puissant préservatif contre les sortilèges. Cet arbrisseau ne paroît différer de la sabine commune , *juniperus sabina* , qu'en ce que ses baies bleuâtres ne renferment d'ordinaire que deux , quelquefois seulement un , & très-rarement trois grains de semences. Les bois de ce canton produisent çà & là de très-beaux mélezes ou larix ; tandis qu'on ne voit aucun de ces arbres ni sabines dans la partie occidentale du mont Ural. Les vieux troncs de cet arbre fournissent non-seulement l'agarc du mélese , *agaricus officinarum* , qui s'emploie souvent en médecine , & que les Baschkires appliquent , après l'avoir réduit en poudre , sur les blessures de leurs bestiaux ; mais encore

une espece de glu qui suinte de ces mêmes troncs, & qui est tantôt un peu résineuse, tantôt entièrement gommeuse, & comme telle aillée à dissoudre dans l'eau.

On a récemment fait ramasser, par ordre du college impérial de médecine, une assez grande quantité de cette gomme dans toute la province d'Ufa; l'on peut à présent l'employer au besoin dans les pharmacies, au lieu de la gomme arabique, ou de la gomme du Sénégal. Mais la couleur n'en est jamais assez transparente, & elle n'acquiert point assez de ténacité pour qu'on puisse se flatter de pouvoir la substituer dans les ouvrages, soit de mécanique, soit de manufacture, aux gommes étrangères, au point de pouvoir se passer de ces dernières. Il n'en est pas moins étonnant qu'un arbre de la classe des résineux produise, suivant certaines conditions, tantôt une résine, tantôt une gomme parfaite. C'est une remarque due aux recherches laborieuses du judicieux D. Rinder, & dont M. Pallas a eu occasion de constater la vérité; savoir, que le mélese suinte au printems un suc gommeux, en été un suc qui a déjà changé de nature, & en hiver une véritable résine. Ce même naturaliste a

même dit à notre voyageur , que lorsque le mélese pousse ses boutons au mois d'avril, on peut recueillir sur ces boutons une résine fluide , semblable en tous points à ce qu'on nomme *baume de la Mecque* ; comme , suivant le rapport de quelques observateurs , on peut en tirer de pareille du sapin blanc. (*)

Les environs du mont Ural sont habités par quantité d'oiseaux de proie de la grande & noble espèce. On y voit quelquefois des vautours , & d'autres belles espèces de faucons , *falco barbarus* & *arborarius* , ainsi que des aigles de différentes familles. Quoique la contrée qui sépare Sterlitamak d'Ufa , où M. Pallas arriva le 2 octobre , soit de

(*) Les grandes chaleurs de l'été font distiller au mélese un suc mielleux , que M. Thoner a rencontré sur les pointes ou feuilles de méleses de la haute-Styrie. Les gouttes de ce suc se durcissent au soleil en forme de grains blancs , que les habitans du pays des Grifons , sur-tout ceux de la vallée de Brianza , recueillent pour s'en servir en guise de manne. M. de Haller assure que dans la majeure partie des pharmacies de France , on n'emploie presque pas d'autre manne , quoique bien des personnes assurent qu'elle n'a que la moitié autant d'efficacité que la véritable. Les méleses de Suisse ne fournissent pas de cette manne , du moins y est-elle absolument négligée. M. Duhamel dit aussi qu'on n'en trouve point sur les méleses de France. W.

tous côtés très-peuplée de Baschkires, le chemin d'été ne conduit que par des villages habités par des Tartares Ufiens.

Ufa est par lui-même un lieu chétif & mal bâti, où tout se présente d'ailleurs dans un véritable état de décadence ; l'emplacement même de ce lieu seroit on ne peut pas plus mal choisi, si l'on n'y avoit été déterminé, dans le tems que la ville fut bâtie, par la nécessité de se mettre en sûreté contre les irruptions des Baschkires & autres. Les habitations qui la composent, au nombre de six à sept cents, éparpillées dans une enceinte de lignes très-irrégulières, occupent, à la rive droite de la Belaja, une espece de bassin à fond de cuve, qui paroît avoir été formé peu à peu, en partie par une des sinuosités de cette riviere, & en partie par les eaux des torrens grossis par les pluies & les fontes de neige qui, en descendant des hauteurs dont ce bassin est entouré circulairement, venoient s'y réunir. Les anciennes fortifications de cette place, devenues moins nécessaires par la maniere pacifique dont les Baschkires se conduisent aujourd'hui, sont presque tombées en ruines. Quant aux lignes garnies de palissades,

qu'on avoit tirées au travers du pays, jusqu'à six wersts de la ville, entre l'Ufa & la Belaja, qui, dans les sinuosités qu'elles décrivent, se rapprochent jusqu'à la distance de six à sept wersts, on n'en voit plus que quelques vestiges, & les débris d'une tour d'observation bâtie en bois. Ces lignes couvroient, dans les tems de troubles, les champs appartenant à la ville, & les pâturages les plus indispensables à la subsistance du bétail.

La situation de cette ville sur un terrain en pente, ses six églises distribuées en différens quartiers, & particulièrement la cathédrale bâtie en pierre, & placée avantageusement, avec tous les autres bâtimens publics, à l'endroit le plus éminent de la ville, lequel est environné de palissades; donne à la place un aspect amphithéâtral, & une apparence bien au-dessus de ce qu'elle est effectivement. Mais le séjour n'en est que plus désagréable à ceux qui sont dans le cas de s'y arrêter, sur-tout lorsque les pluies, qu'amène le retour du printems, en ramollissent le sol, & rendent les rues & les chemins presque impraticables. Les mœurs corrompues des habitans ajoutent encore aux

désagrémens de ce séjour. Car, ôtez les principaux officiers de la chancellerie provinciale, & ceux du college des mines d'Orembourg qui résident dans la ville, on y compte très-peu d'habitans qui soient des personnes civilisées & bien à leur aise, attendu que l'endroit ne possède aucun commerce en règle, ni aucune bonne manufacture. Hors quelques tanneurs qui fabriquent des cuirs de Russie, & qui ont établi pour cet objet de petits moulins à tan qu'un cheval fait aller; on y trouve à peine les artisans les plus indispensables. Quant au commerce, il se réduit à peu près à toutes les marchandises communes qu'on va chercher à Kasan, & dont on fournit, au plus haut prix possible, les Baschkires qui vont à Ufa pour des procès, ou pour faire des emplettes. Les habitans de cette ville sont si peu soigneux d'améliorer leur situation, qu'ils se laissent enlever par les Tartares de Kasan, gens actifs & industrieux, un commerce considérable qu'ils pourroient faire dans la province même, soit en miel & en cire, que les Baschkires recueillent en abondance; soit en pelleteries, dont les peaux de martes Ufens, très-estimées, & les peaux

d'ours que l'Ural fournit encore en quantité, font un article intéressant, soit en chevaux & en autre bétail, & dont ces mêmes Tartares vont trafiquer eux-mêmes sur les lieux. Cette indolence est d'autant plus déplorable, qu'Ufa par sa situation, sembloit fait pour devenir la place d'entrepôt de toutes les productions du gouvernement d'Orembourg, qui pourroient être considérablement augmentées, si cette place avoit des habitans adonnés au commerce; car on pourroit aisément former sur la Belaja, immédiatement au-dessous d'Ufa, après la réunion de cette rivière avec la Djôma, qui ne laisse pas d'être considérable, une navigation d'assez gros bateaux de marchandises, & établir une communication par la Kuma & le Wolga jusques dans les provinces les plus intérieures de l'empire, & jusques vers les ports de mer. On se sert déjà de la communication riveraine que la Belaja, & toutes les autres rivières adjacentes, qui prennent leur source dans le mont Ural, procurent à cette contrée, pour l'important transport du sel gemme d'Iletzki: transport qui n'avoit eu lieu ci-devant que de l'entrepôt établi sur la petite rivière d'Ach-

tabar , mais qui se fait à présent aussi à Ufa , où l'on a établi des embarquemens. On se sert encore de la même voie pour l'exportation des fers que fournissent les fonderies établies le long de la Belaja même , le long de l'Ufa , du Sym , du Jurjusan & de l'Ai , au grand avantage de l'empire ; & l'on voit , dès que la fonte des glaces ouvre la navigation , une quantité de bateaux de transport , construits sur toutes ces rivières , profiter des grandes eaux pour se mettre en chemin , & venir toucher à Ufa , d'où ils poursuivent leur route pour se rendre dans la Kama.

La contrée où Ufa se trouve située , est habitée en très-grande partie ; vers le sud , l'ouest & le nord-ouest , par les Tartares appelés *Ufiens* , qui sont de la même nation que les Tartares de Kasan , mais établis depuis très-long-tems dans ces environs , où leur population est nombreuse. Ces Tartares sont , sans contredit , de tous les habitans de la province d'Ufa , les plus laborieux : aussi sont-ils pour la plupart fort à leur aise. Et comment ne prospéreroient-ils pas dans une contrée où , indépendamment de la sage économie qui paroît régner dans leurs

ménages , ils possèdent en superflu des terres fertiles & toutes neuves , des bois & d'excellens pâturages , avec tous les avantages que procurent l'éducation des abeilles , la chasse & la pêche ? Les Tartares Ufiens sont dans l'usage de placer leurs champs dans la proximité du village , & de les diviser , en commun , en trois *soles* contiguës , dont il y en a toujours une qui reste une année en jachere ; chacune de ces soles est fermée d'une légère clôture. Ils mettent paître leur bétail dans la sole qui est restée en jachere , ce qui lui sert d'amélioration. De cette maniere leurs champs , déjà très-bons de leur nature , conservent leur fertilité pendant bien des années , & sont propres à la culture du froment que ces bons cultivateurs se gardent bien de négliger. Lorsqu'ils s'apperçoivent qu'à la longue la fertilité de leurs terres diminue , & qu'ils n'ont point assez près d'eux de steppe propre à convertir en bons champs , il arrive quelquefois , & la chose n'est même pas rare , que tout un village abat ses maisons de bois , & les transporte dans un autre endroit. Aussi n'ont-ils , en général & par cette raison , ni cours ni clôtures autour de leurs demeures

demeures ; ils tiennent pendant l'hiver leur bétail dans des enclos placés autour & très-près du village ; ces mêmes enclos se cultivent ensuite en chanvre à l'approche de l'été , lorsqu'ils envoient leurs bêtes aux champs.

Quoiqu'ils fassent usage , pour le défrichement des steppes nouvelles , de la charrue tartare , appelée *sabam* , ils se servent généralement dans les autres labours , de cette charue russe beaucoup plus légère , moins frayeuse , & qui exige moins de chevaux , appelée *socha* ; mais ils diffèrent des cultivateurs Russes par l'attention qu'ils ont pour l'ordinaire , d'établir leurs meules de bled sur des piliers , pour les mettre à l'abri des mulots , & en faisant sécher les gerbes lorsqu'ils veulent battre , non pas dans des étuves en règle , mais au-dessus d'une fosse qu'ils garnissent de perches posées en pyramide ; un feu allumé dans la fosse , sèche les gerbes couchées le long des perches. Il regne encore assez de propreté dans l'intérieur de leurs ménages & dans leur manière de vivre. Ceux qui sont à leur aise ont communément tout à côté de leur habitation ordinaire , une pièce séparée pour

recevoir les hôtes , ou pour leur servir d'appartement d'été ; elle est meublée d'un large banc , & pourvue d'une cheminée à la Baschkirienne. On communique de la maison à cette pièce par une espèce de galerie bien couverte & bien planchée.

La plupart des Tartares Ufiens se contentent d'une seule femme : il est rare qu'ils en aient deux , & il n'arrive presque jamais qu'ils passent ce nombre. Il y a dans presque tous les villages , des maîtres - d'école , prêtres , ou *abysses* , qui instruisent la jeunesse , & l'exercent dans la pratique de la prière.

L'habillement de leurs femmes diffère de celui des Tartares de Kasan. Elles portent dans l'intérieur de leurs maisons , comme les Tschuwaïches & les Baschkires , de simples tuniques de grosse toile , légèrement brodées autour du col & autour du poignet. On ne les voit presque jamais , non plus que les filles , qu'elles ne soient parées de leur plus bel ajustement de tête. Les premières laissent pendre les bords brodés de leur voile sur le dos , afin de couvrir leurs cheveux ; leur bonnet joint exactement autour de la tête , est coupé par - devant sur le front ; il accompagne le contour du visage.

& serre au-dessous du menton. Ce bonnet est presque entièrement couvert d'anciennes copeques d'argent, ou de plaquettes d'étain, de forme ovale comme les copeques; mais sur le devant, dans toute la partie qui accompagne le visage, il est garni, sur une largeur de quelques doigts, de grains d'un rouge très-vif, qui suivent en se perdant, les bandes des joues; elles laissent pendre derrière le bonnet une autre bande de plus de trois doigts de large, qui passe par-dessous la ceinture, au-dessus de laquelle cette bande est ornée de petites monnoies & de plaquettes, & plus bas de grains seulement & de franges qui leur descendent jusqu'au jarret. Deux autres bandes étroites, pareillement garnies de monnoies, leur descendent du bonnet jusqu'à la ceinture, & s'y fixent par leurs extrémités pareillement garnies de franges. Elles attachent encore à ce bonnet, derrière les oreilles, une espèce de pectoral, richement couvert de monnoies d'argent, qui leur pend par-dessous le menton sur la poitrine, & dont la grandeur & la largeur sont proportionnées aux facultés de la personne. Quant à leurs cheveux, elles en font deux tresses qui commencent

vers la nuque, & qu'elles cachent dans la tunique de dessus ; elles placent souvent à l'endroit de leur séparation un petit écu-fon garni de petites monnoies & de franges. Excepté ces petites variations dans leur habillement, on ne remarque d'ailleurs aucune différence, ni dans les mœurs, ni dans le langage entre les Tartares Ufiens & ceux de Kasan, qui ont actuellement aussi quantité de villages dans cette même province, entre-mêlés avec ceux des premiers.

Le pays à l'entour d'Ufa s'éleve peu à peu en collines considérables, qui sont boisées à une certaine distance de la ville, d'arbres à feuilles rondes des plus basses especes, mais fort variées. Ces collines accompagnent la riviere d'Ufa en remontant, & continuent à être toutes couvertes de bois. Le rivage opposé de la Belaja est entièrement fourré d'arbres du même genre, qui touchent à la riviere ; & le terrain y est si plat, qu'il est toujours inondé au printems à plusieurs wersts de distance. Plus loin, ces derniers bois se terminent à des collines & à des steppes ouvertes, où l'on est dans l'usage de mettre le feu sur la fin de l'hiver, pour favoriser la pousse des herbes.

Les montagnes qui accompagnent ici la Belaja , & viennent , en se dirigeant vers l'Ufa , donner à la rive droite de cette rivière des bords disposés en collines , sont entièrement composées de schiste calcaire , ou de pierres gypseuses , parmi lesquelles on rencontre çà & là un albâtre fort chétif , & du gypse strié , que le commun peuple applique en poudre sur les plaies. Une grande partie des collines sont de pure marne calcaire & de glaise. Il ne faut pas se flatter de trouver des minéraux dans cette contrée ; quoiqu'on rencontre au-dessous d'Ufa quelques couches calcaires , contenant effectivement un peu de cuivre , mais qui ne paieroit pas les frais de la fonte. Ces couches calcaires renferment quelques pétrifications , mais en petite quantité ; & l'on fit voir à M. Pallas à Ufa l'os de la cuisse d'un éléphant de très-grande taille , avec d'autres fragmens du squelette & de la tête de cet animal , le tout trouvé au-dessus d'Ufa dans un endroit du rivage de la Belaja , découvert par les eaux de cette rivière. On a , dit-on , observé plusieurs de ces incompréhensibles reliques en divers endroits des bords de la Djoma , qui se jette au-dessous d'Ufa dans

la Belaja , & il est vraisemblable qu'il en existe encore de cachées en quantité d'autres endroits.

Un autre objet digne de remarque , mais d'un genre différent , ce sont diverses *tom-
bes en monticules* , placées sur les hauteurs attenantes à la partie occidentale de la ville ; elles sont considérables , mais déjà toutes couvertes de broussailles , & paroissent avoir été érigées depuis bien des siècles. Il y en a trois sur-tout fort grandes & très-apparentes , qui occupent les plus hautes éminences. La tradition reçue parmi les habitans les attribue à d'anciens souverains de cette contrée qui résidoient à l'endroit où l'on a bâti Ufa , & cela long-tems avant que la domination russe s'étendit jusques là. Cette tradition ajoute même que les Baschkires des environs payoient tribut à ces princes. L'on trouve en effet dans les environs d'Ufa d'assez nombreux monumens d'une nation dominante de tous ces pays , & différentes des Baschkires.

M. Pallas passa tout l'hiver de 1769 à 1770 à Ufa , & ne le trouva point extraordinairement rude , mais très-désagréable par les tems nébuleux & les vents violens qui y

régnent souvent dans cette triste saison. Les avant-coureurs du froid s'étant annoncés dès la fin de septembre, on se vit en plein hiver au mois d'octobre. On essuya les froids les plus vifs à la fin de novembre, & ce fut alors particulièrement depuis le 23 que les gros ouragans commencèrent à exercer leurs ravages; leur violence fut telle qu'il en coûta la vie à quantité de voyageurs dans le district d'Orembourg. Ces vents impétueux durèrent presque sans discontinuer pendant tout le mois de décembre, mais avec un froid moins vif, & souffloient le plus souvent entre le nord & l'ouest. Le mois de janvier fut d'une température modérée, & celui de février assez doux; mais le commencement de mars fit la clôture de l'hiver par un froid très-vif, qui dura jusques vers le 15, & fut accompagné d'une quantité de neige très-considérable & presque générale, qui contribua le plus, par la suite, aux grandes & longues inondations que le pays éprouva. A ce froid succéda le dégel le plus complet, & la saison devint si belle à l'entrée du mois d'avril, que les glaces de la Belaja se rompirent dès le 9, & que le lendemain cette rivière en étoit presque entièrement dégagée.

Ce fut alors que les eaux commencèrent à sortir de leurs lits & à couvrir tout le plat-pays. Chacun se hâta pour lors de se rendre dans les isles formées par ces inondations, pour s'y divertir à la chasse des lievres, qui sont en très-grand nombre dans ces environs, & qui commençoient à se montrer dans leurs poils d'été.

Les oiseaux de passage avoient déjà paru sur la fin de mars; mais la plupart se refugioient encore vers le sud, d'où l'on vit revenir après la débacle des glaces, & retourner ensuite vers des climats plus froids, de grosses bandes d'oies ordinaires, & de celles de l'espece appelée *kasarkes*, *anser erythropus*. Il ne resta en arriere que les oiseaux de la classe des bécasses, & surtout les pies de mer, *hæmatopus*, qui se fixerent en grand nombre dans ces cantons, même avant que les eaux s'ouvrissent, & alloient chercher leur nourriture sur les hauteurs dont la neige avoit disparu.

M. Pallas ayant fait retourner, au mois de février 1770, quelques personnes de la suite à Gurjef, & vers les côtes de la mer Caspienne, pour y passer le printems, il fournit ici, d'après leur rapport, au sujet

V O Y A G E E N P E R S Y. 507

de l'arrivée des oiseaux de passage, diverses observations qui ne seront pas sans utilité pour les naturalistes. Les eaux du Jalka b'ou, vinrent à Gurjel le 5 mars. On avoit vu, dès les derniers jours de février, quantité de mouettes de mer, qui n'avoient pas quité la mer Caspienne de tout l'hiver, se rassembler par troupes sur la glace. Le dernier février, il vint des bandes de cygnes, d'oies, de canards, &c. de pélicans; tous ces oiseaux venoient manifestement de l'ouest, & la plupart des premiers du nord-ouest: quant aux pélicans, il en vint aussi du sud-ouest, mais jamais du nord-ouest. Ce ne fut qu'après le départ des glaces qu'on vit arriver séparément les différentes espèces de hérons, les plus tardifs, & qui ne vinrent qu'après la mi-mars, furent le cormoran & le corbeau de mer, *pelecanus carbo* & *pygmaeus*, *Pall.* Les oiseaux terrestres, & les oiseaux de proie étoient pareillement arrivés sur la fin de février; tandis qu'on vit au contraire disparaître une belle espèce de grosses alouettes noires, *alanda persica*, *Pall.* qui abandonnerent ces contrées situées au nord de la mer Caspienne, où elles se font voir tout l'hiver, sans cependant dépasser le cinquanti-

tième degré, & d'où elles retournent au pointems dans leur patrie, sans doute la Perse ou l'Inde. Le faucon voyageur, *falco barbarus*, paroît émigrer plus tard que les autres oiseaux de proie, puisqu'on en tua encore un, près de Gurjef, le 4 avril; & que cependant ces oiseaux ne passent point l'été dans ces pays de plaine; mais vont habiter uniquement les hautes montagnes de la province d'Ufa, où ils font leurs nids, & qu'ils rendent célèbres par le séjour qu'ils y font. La clôture de tous ces passages se fait par une très-belle espèce de guépiers, *merops tatarica*, qui sont entièrement verts; ils n'arrivent qu'au commencement de mai, & ne s'éloignent point des contrées voisines de la mer Caspienne: on n'en voit plus, pour peu qu'on remonte le Jaïk.

Les hirondelles s'étoient déjà montrées le 15 mars, par un tems serein & chaud; mais les vents qui souffloient auparavant, sud & ouest, ayant subitement tourné au nord, & ramené un froid très-piquant qui dura jusques dans la nuit du 19, elles disparurent de nouveau, & avec elles, quantité d'autres petits oiseaux. Le tems s'étant ensuite radouci, on les revit tout de suite le 20,

& cette circonstance fournit l'occasion d'une observation importante. Le 18 mars, un Tartare apporta à l'empailleur d'oiseaux, sujet fort habile, que M. Pallas avoit envoyé à Gurjef, une hirondelle domestique ou de cheminée, qu'il avoit trouvée étendue dans les champs ; elle étoit roide de froid, & ne donnoit plus aucun signe de vie. Mais à peine eut-elle été couchée un quart d'heure dans une chambre à poêle, médiocrement échauffée, qu'elle commença à respirer, & se ranimant petit à petit, elle fut bientôt en état de voler par la chambre, où elle vécut encore quelques jours, au bout desquels elle périt par un accident. Après un pareil fait, on ne pourra plus douter de la réalité de tant d'autres exemples rapportés ailleurs, d'hirondelles trouvées en hiver dans des filets de pêcheurs, ou dans des cavités souterraines, ou dans des arbres creux, qui se sont ranimées à la chaleur. On se croira cependant fondé à croire que ce n'est que par un cas fortuit, & peut-être par l'effet d'un froid inopiné, survenu en automne, que ces hirondelles sont tombées dans cet état d'engourdissement, & ont passé l'hiver dans une situation aussi

extraordinaire , & si peu d'accord avec les loix que la nature suit dans sa marche. En effet , si la majeure partie des hirondelles n'alloient pas , de même que les autres oiseaux de passage , hiverner dans les pays chauds du midi , on en trouveroit chez nous , tout le long de l'hiver , une bien plus grande quantité (*).

(*) L'abbé Spallanzani a fait plusieurs expériences sur des hirondelles domestiques , en essayant d'en introduire petit à petit plusieurs dans des glaciers , pour voir si elles s'y engourdissoient , & si elles se ranimeroient de nouveau dans un air chaud. Mais malgré les soins & la sagacité de ce célèbre naturaliste , aucune de ses épreuves ne lui réussit ; ses hirondelles mouroient toutes au bout de trois heures dans la chambre placée à côté de la glacière , & cela sans tomber auparavant dans un état de stupeur ou de léthargie , quoique le froid de cette chambre fût très-moderé , puisque le thermomètre s'y tenoit encore à six degrés au-dessus de la congelation. Il en conclut que les hirondelles trouvées sous l'eau , & souvent dans la glace même , sont d'une espèce absolument différente de nos hirondelles domestiques , puisque celles-ci perdent la vie dans un froid très-moderé , sans aucun engourdissement préalable. D'un autre côté , M. Adanson assure avoir vu ces mêmes hirondelles domestiques ou de cheminée , au Sénégal , & l'abbé de la Caille au Cap de Bonne-Esperance , dans les mêmes mois où nous avons l'hiver. Il y a donc bien plus d'apparence qu'il arrive souvent à la même espèce d'hirondelles , tantôt de s'engourdir , tantôt de passer dans d'autres climats ; & comme l'abbé Spallanzani a fait ses expériences dans le mois d'août , tandis qu'il

Quoique la saison eût d'abord été très-favorable, la pousse des arbres & la floraison n'eurent lieu cette année, dans les environs d'Ufa, que près d'un mois plus tard qu'en l'année précédente dans le voisinage de Samara, & tout au moins une quinzaine de jours plus tard que dans cette même année, aux environs d'Orembourg. On peut dire qu'en général les contrées fertiles, le long des montagnes, leurs riches récoltes en bled & la culture de quelques légumes exceptées, ne paroissent pas propres à d'autres essais relatifs à l'agriculture, lorsqu'ils exigent un climat plus chaud. Les pommiers qu'on cultive dans quelques jardins autour d'Ufa, ne commencerent à pousser que le 26 avril, & ne parurent en fleur qu'au

auroit dû naturellement les faire en automne, il est très-possible que cela ait pu contribuer à leur mauvaise réussite. On déterre quelquefois des hirondelles de l'espèce appelée *hirundo riparia*, près de Gottingue, sur les bords de la Leine; & Collinson a vu la même chose à Basle. *Phil. Transf.* tome LIII, page 101. Cette assertion de Collinson paroît d'autant plus étonnante au traducteur de cette note, qu'étant Balois, & lié de tous tems avec tous les naturalistes de cette ville, il n'a jamais eu connoissance du fait rapporté par le savant Anglois, ni d'aucun fait approchant; & il croit pouvoir affirmer qu'on n'a jamais trouvé d'hirondelles engourdies, ni à Basle, ni dans les environs.

commencement de mai. Les cerifes de bois, *prunus padus*, ne furent guere plus précoces, non plus que le forbier, *forbus*. On vit pousser encore bien plus tard le plane, le coudrier, l'orbier, *opulus*; le cornouiller, *cornus sanguinea*, l'orme, le tilleul & le chêne, qui composent les bois mêlés des environs d'Ufa; & dans ce nombre le chêne & le coudrier seuls ne pénètrent pas dans la partie supérieure de l'Ural, mais trouvent les limites que la nature leur a prescrites, au pied de ces montagnes.

Les premières plantes fleuries, qu'on n'aperçut qu'à la fin du mois d'avril, furent l'*ornithogallum minutum*, la *draba verna*, l'*alyssum montanum*, l'anémone *ranunculoides*, & la grosse anémone *nemorosa*, qui pousse ici souvent huit & jusqu'à douze feuilles; ensuite la fumeterre, la pulmonaire, le primevere & le pas-d'âne. Parmi toutes ces fleurs printanières, on voyoit aussi, sur tous les talus des rivages escarpés & calcaires, la belle *androsace maxima*. Enfin, excepté l'*onofma simplex* qui fleurit de bonne heure dans les endroits exposés au soleil, le *laserpitio trilobo*, qui ne commençoit qu'à germer, plante que M. Pallas

n'a plus apperçue, non plus que le petit amandier en buisson, plus à l'ouest vers les montagnes, & la *cacalia* de Sibérie; cette saison n'offroit plus rien de remarquable dans cette contrée. Quant aux insectes, l'on ne voyoit encore que le petit proscarabée, *meloe*, & le hanneton commun, *scar. melolontha*. Cet insecte mal-faisant fort ici beaucoup plus tôt de terre, que dans les contrées plus chaudes des bords du Wolga. Du 25 au 30 avril, l'air en étoit rempli vers le soir, en dedans & en-dehors de la ville, par-tout où l'on voyoit quelques feuilles aux arbres; mais ils étoient sensiblement plus petits que nos hannetons ordinaires.

Addition à la page 10.

On a eu des avis certains que Kérim-Khan est mort à Schiras, le 15 mars dernier 1779; & les mêmes lettres qui annoncent cet événement, ajoutent les détails suivans. Son fils aîné Abolfat-Khan, dirigé par les conseils de Zéki-Khan, & de Sadid-Khan, ses oncles, ayant tenu cette mort cachée pendant deux jours, manda au palais, au nom du régent, les principaux Khans, Sultans

& chefs du pays, qu'il soupçonnoit contraires à ses intérêts, & il les fit massacrer, sans épargner même les généraux Nazar-Ali-Khan & Kaki-Ali-Khan, cousins de Kérim-Khan. Après cette exécution sanglante, il fit mettre aux arrêts, Manérola-Mirza qui, par sa mère, étant petit-fils du Sophy Nadir-Schah, pourroit, en cette qualité, avoir des droits au trône; & secondé par un corps de dix mille hommes de troupes affidées, il se fit déclarer régent de Perse, & choisit ses deux oncles pour être ses généraux & ses ministres. Ce prince est âgé de vingt-quatre ans. Presque tous les généraux des villes, & les chefs de hordes, depuis la mer Caspienne jusqu'au golphe Persique, lui ont déjà envoyé des présents, & l'ont reconnu. La Perse est aussi tranquille qu'elle l'a été sous le règne de son père, & l'on bat monnoie à Isphahan au nom du nouveau régent. Le Bacha de Bagdad a même envoyé un officier Turc pour féliciter Abolfat-Khan de son avènement à la régence. *Voyez. Journal politique de Bruxelles, du 6 novembre 1779, page 2.*



EXPLICATION

EXPLICATION DES FIGURES:

PLANCHE I. Elle représente la coupe d'une tente de feutre d'un Kalmouc d'un rang distingué, dans laquelle la jeunesse s'est rassemblée vers le soir. Une jeune personne assise sur le tapis, à côté de son amant, joue du luth, tandis qu'une de ses compagnes danse; un autre jeune homme se tient debout derrière la première; suivant l'usage ordinaire, toute la partie supérieure de son corps est nue jusqu'à la ceinture. Une jeune fille qu'on veut aussi engager à danser, se cache le visage dans le giron d'une femme assise. A côté de cette dernière, on voit un autel consacré aux idoles, sur lequel on a posé trois petits vases sacrés. On ne voit point dans cette *planche* l'outre de cuir destinée au lait aigre. Au milieu de la hutte est un feu d'excrémens desséchés.

Planche II. On y donne une idée de la manière dont les Kalmoucs se mettent en marche avec leur bagage & posent leur camp. Sur le devant est un chameau chargé, pour faire voir comment l'on emballé, & l'on charge sur le dos de ces animaux la

Tome III.

K k

carcasse de ces tentes & les autres infensiles ; le tout est recouvert d'un tapis. Une femme à cheval conduit un enfant monté sur un autre cheval ; & placé sous une espèce de baldaquin ou parasol fixé après la selle. Le reste de l'estampe fait voir comment on décharge les chameaux & l'ondresse les tentes.

Planche III. Elle représente une famille Kalmiouque, occupée à traire les bêtes de lait. On voit devant une hutte de feutre dont les murailles sont relevées, un des veaux qu'on attache à des piquets, & auprès desquels les vaches se rassemblent pour être traites. On voit de l'autre côté les jumens qui se sont pareillement rassemblées auprès de leurs poulains attachés de même, & une jeune fille occupée à les traire. Un jeune garçon qui tient d'une main le cheval selle, & de l'autre le lacet avec lequel on prend les chevaux, fixé au bout d'une perche, a rassemblé tout ce bétail, & l'a chassé devant la tente. Le devant fait voir une femme qui vient d'étendre une peau de mouton sur terre avec des piquets, & qui enduit la superficie, à l'aide de son couteau, avec du lait aigre, pour la préparer.

VOYAGE EN PERSE. 515

Planche IV. Deux Kirgisiens à cheval.

Planche V. Deux Kirgisiennes. L'une est vue par - devant , l'autre par derriere. On voit leurs huttes dressées dans l'éloignement.

Planche VI. Deux femmes Baschkires.

Planche VII. On peut placer la carte , pour plus de commodité , à la fin du volume. Elle représente la steppe située entre le Wolga & la riviere d'Ural , & les rivages qu'on suppose avoir appartenu à l'ancienne mer Caspienne.

FIN du troisieme Volume.



70402 en France

Le 10 Mars 1871
Monsieur le Ministre
J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint
un exemplaire de la brochure
intitulée "Le 10 Mars 1871"
qui a été publiée par le
Comité de la Commune de Paris.
Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre,
l'assurance de ma haute considération.

W. M. de la Commune de Paris





C A N

ga
len
len.



